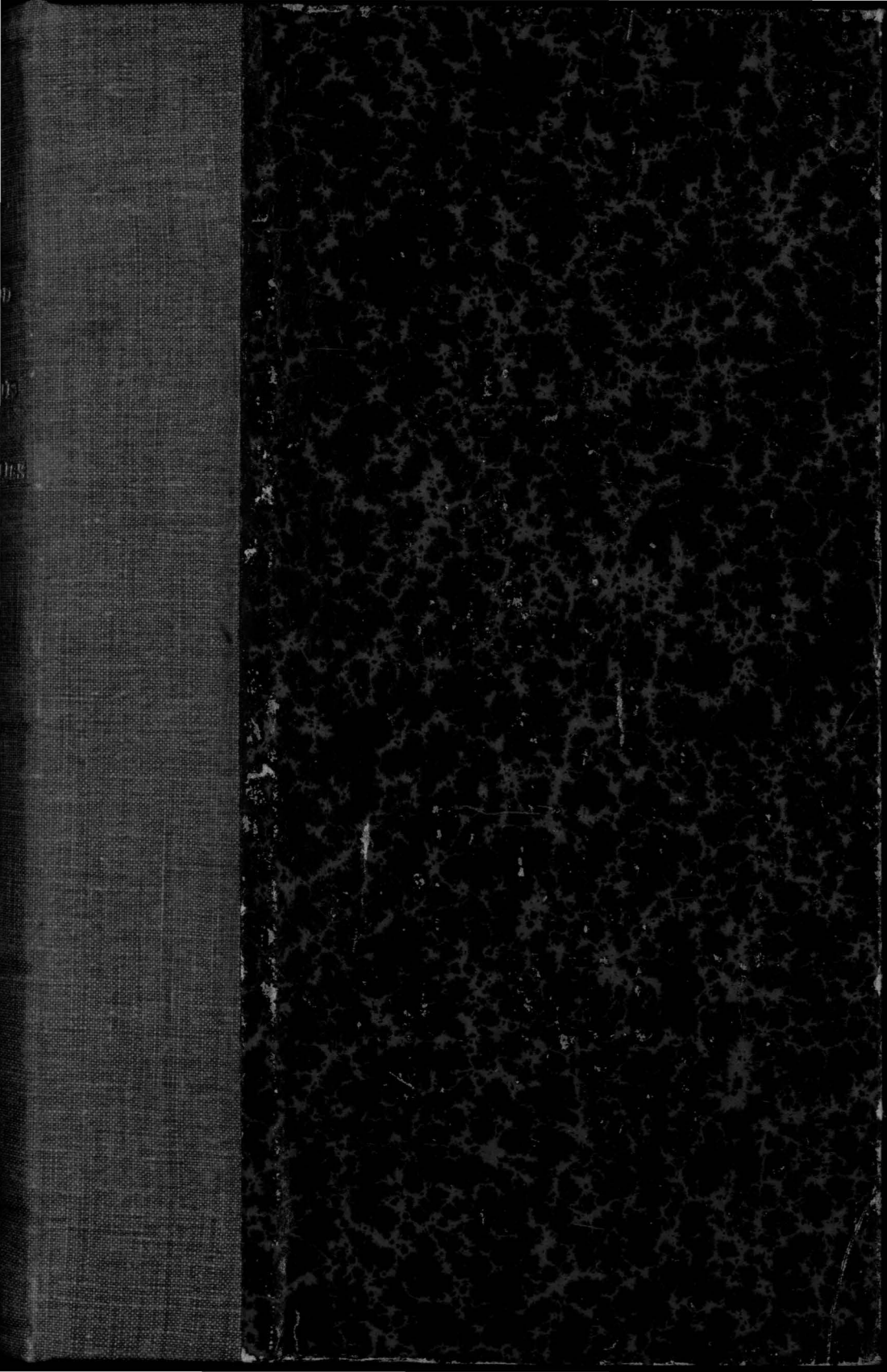
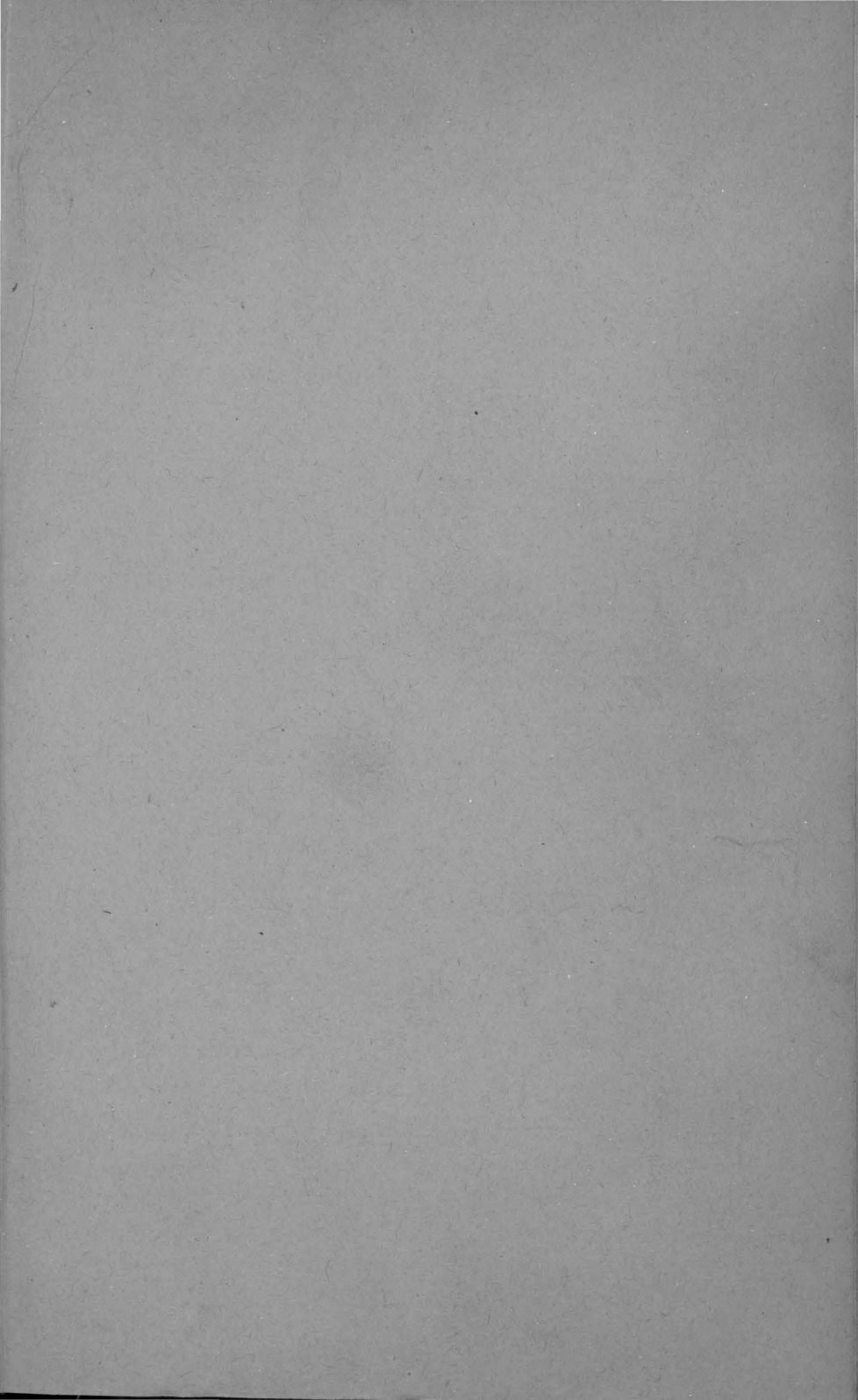
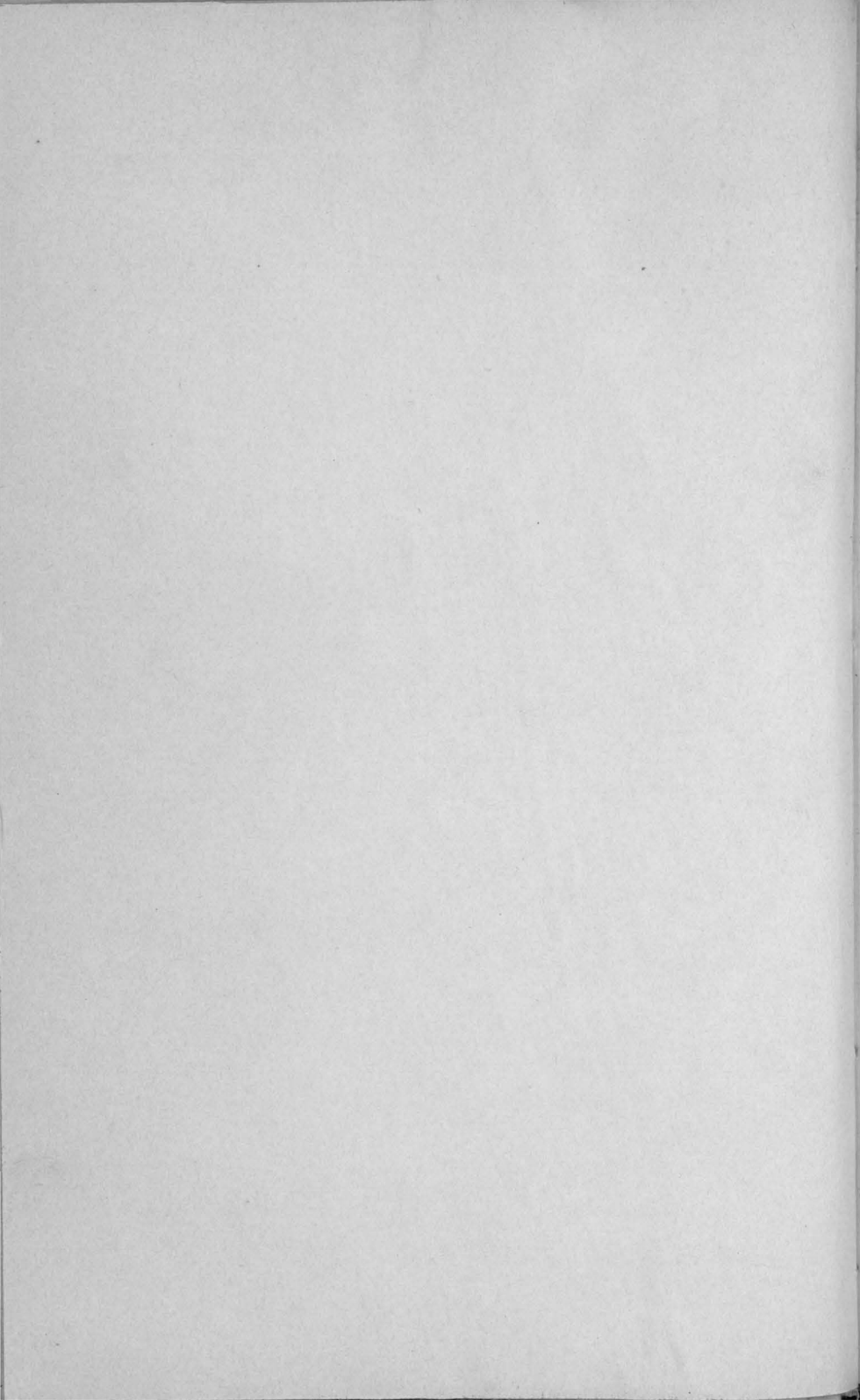
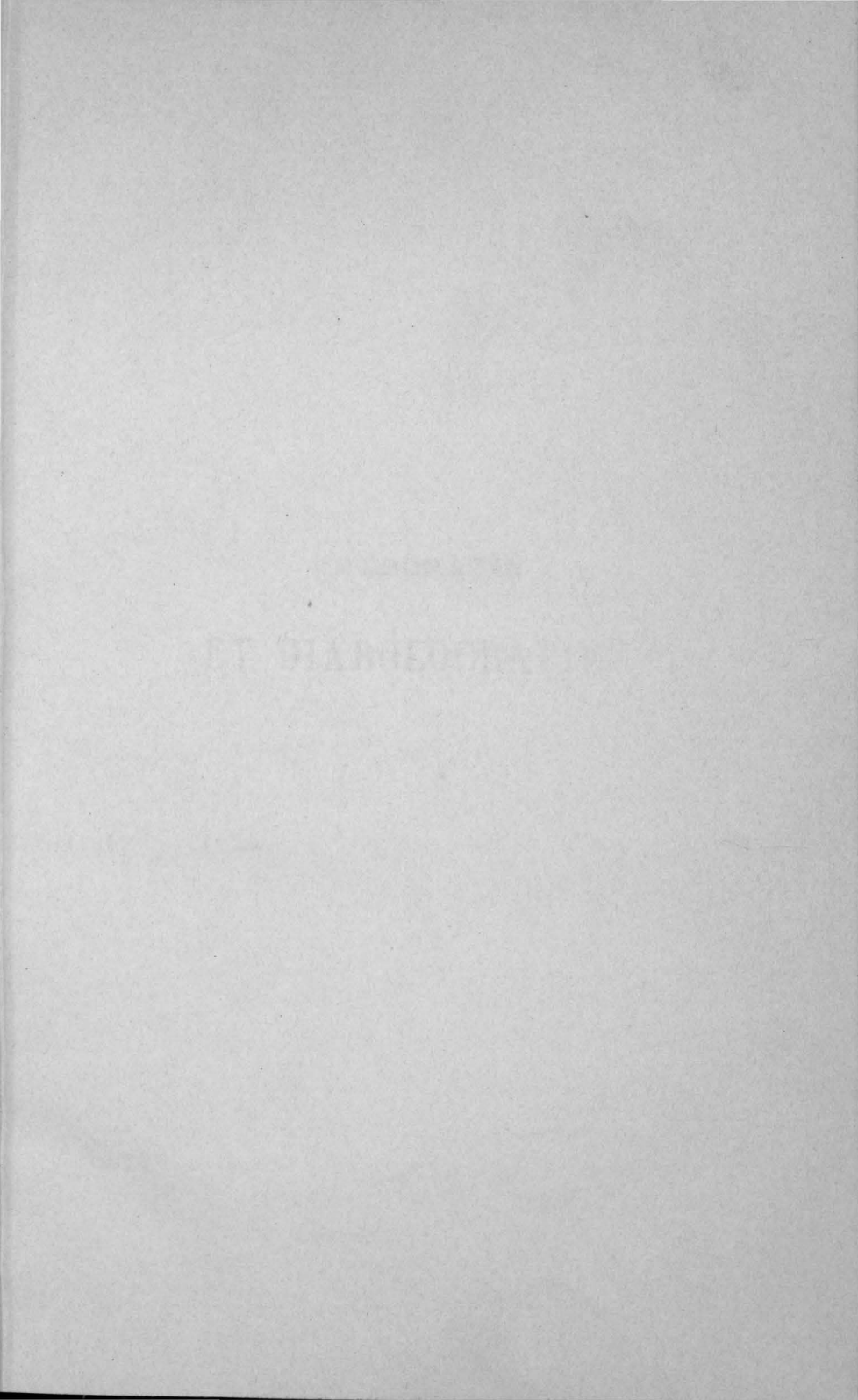


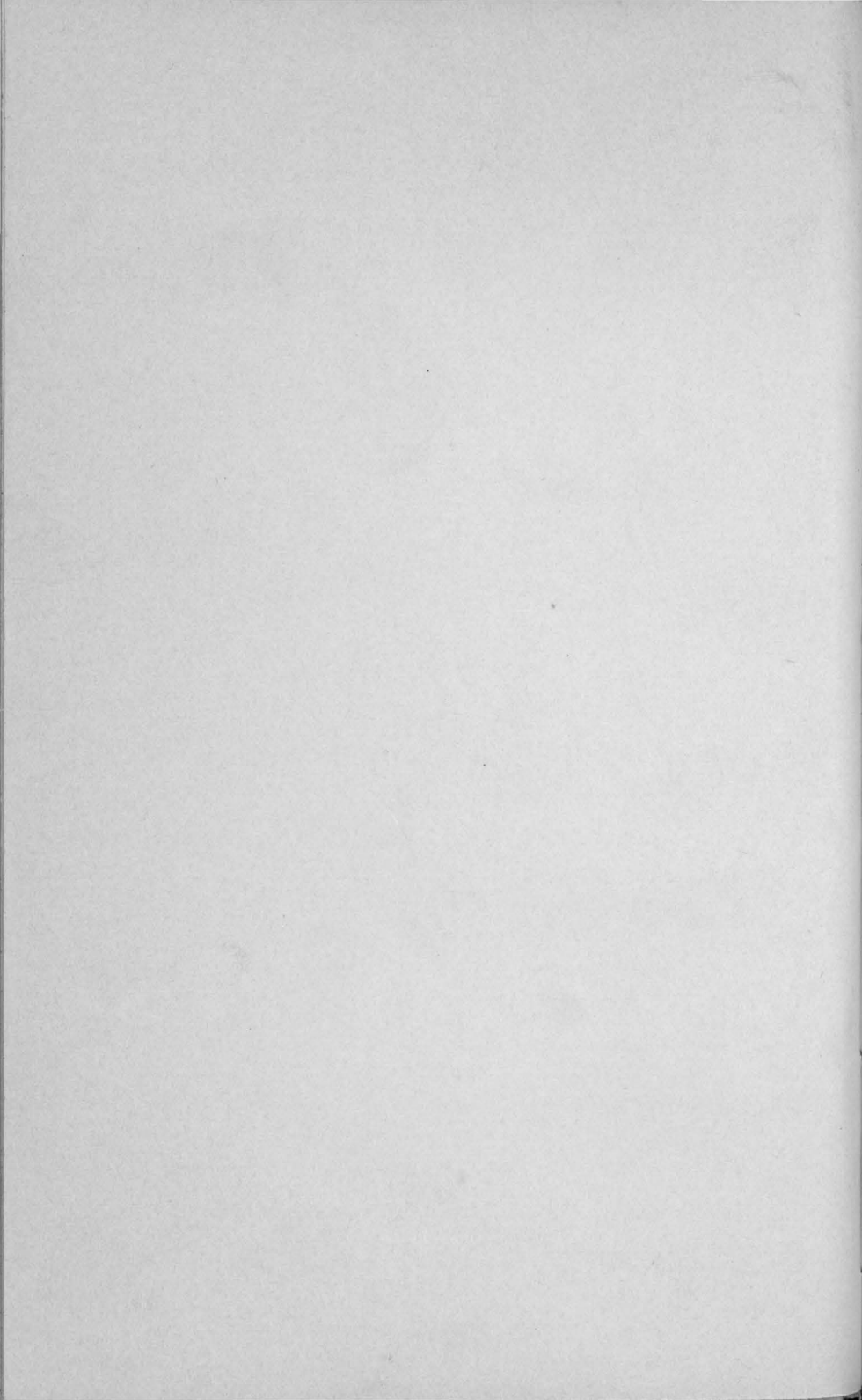












THEOCRATIE

ET DIABOLOCRATIES

THEORATIE

DIABOLOCHATIE

PARIS. — IMP. W. REMQUET, GOUPY ET C^e, RUE GARANCIÈRE, 5

ET DIABOLOCHATIE

• 52 • 53 •

1872

DIABOLOCHATIE

39034

THÉOCRATIE ET DIABOLOCRATIES

APPEL
AUX LIBRES-PENSEURS

PAR
DÉSIRÉ LAVERDANT

UNIVERSITE
DE
POITIERS

Hypocrite ! ôte d'abord la poutre de ton
œil, et tu songeras ensuite à ôter la paille
de l'œil de ton frère. (S. MATTH., VII, 3.)



PARIS
CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de Tournon, 29

1864

THEOCRATIE

DIABOLOCRATIES

APPETIT

LES LIBRES-PENSEURS

DESIRE LAVENDANT

Il y a une chose que l'on ne peut pas
faire, c'est de ne rien faire.
C'est la seule chose que l'on ne peut pas
faire, c'est de ne rien faire.

PARIS

CHARLES BOUINOT, LIBRAIRE-ROTEUR

Rue de Valenciennes, 25

1864

PRÉLUDE

DES ENNEMIS DE LA PAPAUTÉ

MERLES, LOUPS ET RENARDS

« Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez, en ce temps mauvais, résister aux embûches du diable, fermes debout, parfaits en toutes choses. »

(S. PAUL, Eph., VI, 11, 13.)

I

La prudence du serpent.

« Voici que je vous envoie comme des brebis et des agneaux au milieu des loups : soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes....

« Allez, et dites à ce renard que je continuerai à chasser les démons, à rendre la santé aux malades, à perfectionner les instruments du salut, jusqu'au jour de la glorieuse résurrection¹. »

Toute la situation se trouve encore résumée dans ces deux

¹ S. Matthieu, x; S. Luc, xiii, au sens de saint Augustin. *De quest. Evang.*

paroles du Christ : les éléments de la question romaine sont là, avec les devoirs des chrétiens.

Il y a, dans ce drame symbolique, trois catégories de bêtes :

Agneau et colombe ;

Loup ;

Renard et serpent.

Brebis et agneaux, ce sont les représentants de Jésus-Christ ; ceux qui connaissent la voix du pasteur, n'écoutent que lui et le suivent¹. La colombe est la figure de l'Esprit-Saint et de la Mère de Dieu, conséquemment des âmes simples que l'amour, aux ailes de feu, porte tout droit au ciel. Voilà les instruments de salut que le Christ perfectionne.

Les loups, ce sont les bandes humaines, réfractaires, errantes et sauvages, qui ont besoin d'être rappelées à l'ordre, guéries et sauvées.

Les renards sont, au dire même de l'Académie française, les habiles de ce monde, gens fins et cauteleux, qui font le métier d'attaquer les coqs et autres gallinacés.

Quant aux serpents, ce sont les tentateurs ; c'est la figure rampante de ces démons, contradicteurs de Dieu, que Jésus s'engage à mettre dehors, malgré toutes les diplomaties de maître Renard, l'homme d'affaires du Malin.

Or, tout aussitôt, on se demande comment le Sauveur peut recommander à ses brebis d'unir à leur fidélité et à la simplicité de la colombe, la prudence du serpent. Quelle vertu peut avoir la plus ignoble des bêtes ? et ne répugne-t-il pas d'avoir à ramasser si bas une force utile ?

¹ S. Jean, x, 3, 4, 14, 27, 28.

Aussi, saint François de Sales déclarait-il aimer mieux une toute petite simple colombe que vingt grands serpents prudents. Je serais volontiers de l'avis du saint savoisien, et mon libre examen aurait conclu peut-être à envoyer promener, avec le serpent, sa prudence, si l'Église, par l'organe de saint Hilaire de Poitiers, ne nous expliquait la chose à ravir. Nous ne sommes point appelés à ramper : le propre de l'animal, par rapport à l'homme, c'est d'être un mélange de bien et de mal, et le propre de l'homme est de discerner et garder le bien, en échappant au mal. Ève se laissa prendre au rampant : nous, ne retenons du reptile que sa prudence. Or, la prudence serpentine consiste à ramasser tout le corps pour couvrir la tête et porter la défense où est la vie ¹.

On conçoit alors pourquoi le Seigneur, qui interdit à ses fidèles le recours à l'épée, produit homicide des ateliers de Caïn, qui envoie ses soldats tout nus, dit saint Jean Chrysostome, « afin de leur faire comprendre la nouvelle loi du combat pacifique, » nous encourage cependant à emprunter aux rampants leur sagesse politique. Nous avons à prendre en exemple même l'économe ennemi, *villicum iniquitatis*. Nous ne devons pas nous laisser battre par les administrateurs de ce bas monde, gens habiles dans la conception et le développement de leur organisme, *in generatione sua*. Ne voyons-nous pas que les économistes les plus fanatiquement amoureux de la liberté et jusqu'aux républicains du Siècle, *fili sæculi*, sont toujours prêts à tout sacrifier à la centralisation et empressés de s'enrouler méthodiquement autour du chef de l'État ? Nous, fils de la lumière, organisons-nous autour du porte-flambeau par Dieu même institué comme centre de notre divine constitution, le chef de l'Église.

¹ *Catena aurea*, in Matth., x.

Les gens du monde couvrent, idolâtrent, exaltent leur capitale, leur idole, quelle qu'elle soit, et, avant la fin du présent siècle, on entendra leur suffrage universel crier : « Nous n'avons pas d'autre roi ! » alors que Lucifer, restauré, ne leur jettera que poudre aux yeux. Nous, crions : « Hosanna, béni celui qui vient au nom du Seigneur, le vrai roi d'Israël ! » et pressons-nous, fidèles, autour de Rome, dussions-nous n'y plus voir, sous les orages du monde, qu'un soleil obscurci ¹.

Donc, chrétiens, tout en gardant nos préférences pour la Colombe ailée dont l'esprit s'exalte en Dieu, parce que de Dieu seul viennent le salut et la gloire, enroulons-nous prudemment, ici-bas, autour de notre chef, même dans la condition misérable qui lui est faite par ce monde des rampants. Où est Pierre, là est l'Église ! Autour de cette base sacrée, rassemblons-nous, serrons nos rangs bien unis, et combattons, dans la patience, le bon combat.

Pour bien combattre, il faut se rendre nettement compte et des obstacles et des ressources, bien connaître l'ennemi et bien choisir l'armure.

Quel est notre véritable et dangereux ennemi ?

¹ S. Luc, xvi S. Jean, xii, xix ; S. Matth., xxii.

II

Le merle.

J'entends, pour le quart d'heure, mes confrères cléricaux, plus ou moins papistes, conjurer leurs clameurs contre certain merle galate, dont la comédie, garrulant scandale, amuse Alcibiade et le peuple bourgeois dans Athènes vieillie et dans Byzance rajeunie; et j'en sais plus d'un qui fait le rêve d'un bon bâillon remontant à ce bec acéré et brutal sur lequel l'aigle a fait descendre la couronne de liberté, *rara avis in terris!*

Tentation diabolique (je parle du rêve de l'éteignoir)! Vive la liberté! ne fût-elle exploitée, pour la minute présente qu'au compte de l'ennemi. Si nous ne voulons du bien qu'à ceux qui nous aiment, le beau mérite! Si nous n'accordons la liberté qu'à ceux qui en usent pour nous rendre service, où sera notre récompense? Est-ce que nous ne voyons pas (dans l'Évangile, Matth., v) que les publicains et les païens en font autant?

Donc, souhaitons la liberté à ceux qui nous haïssent et nous calomnient, et travaillons à être parfaits comme notre Père céleste et Dieu le Fils et la divine Mère sont parfaits.

D'ailleurs, y a-t-il vraiment lieu de tant redouter cet oiseau giboyeux qui nous donne la chasse : il est trop franc bavard et hardiment bruyant pour avoir sous lèvres artificieuses le venin des aspics, dont parle saint Paul. Notre joyeux merle

blanc n'est pas assez mal embouché pour aller s'inspirer à la queue des renards, surtout quand ces bêtes puantes cousent leur peau à celle des lions.

Tout bon merle parisien se complait dans les jardins de nos palais royaux, hôtels princiers et autres hôtelleries du grand monde; et vous pouvez observer qu'il raffine son gazouillis goguenard, vers le soir, à l'heure où s'illumine la salle à manger. Et croyez-vous qu'il coure là comme un vil rat de ville, pour se précipiter, vorace, sur les buffets? C'est absurde à dire et bête à croire. S'il hante ces lieux de chère lie, c'est que le délicat et plaisant oiseau connaît le proverbe des faibles humains : *In vino veritas*. Ce qu'il vient chercher *inter pocula*, c'est la vérité toute nue. Il sautille, de sa patte fine et nerveuse, sur nos ramas de réalisme débraillé, d'un tas à l'autre tas, et, tout en causant et charmant les convives, il mange les vers et les fruits véreux dont pullulent les jardins du beau monde; il gobe et emmagasine tous les ridicules que laisse tomber la table de nos sottises civilisées. Que sur les neiges d'antan passe le verglas de quelques hivers, et vous entendrez le babillard ailé, sorti de son trou avec sa pacotille, nous redire, en sifflant, toutes les jolies choses devant lui chantées et serinées par les anciens locataires étonnés.

Laissons, laissons en paix nos merles gaulois fréquenter les lieux hauts de nos bas-empires pour y faire leur provision de quolibets; chacun, à son heure venue, aura son tour de sifflet : *suum cuique*.

Patience! souffrons que les gens d'esprit jouissent de la liberté du théâtre, dussent-ils en abuser un peu contre nous, qui n'en abusons pas peut-être parce que nous n'en pouvons user et jouir. Pris par la patte et encagés, ne jalousons pas nos frères pour une pauvre petite volée que les dieux

octroient à leur fantaisie. C'est si bon de s'étirer les deux ailes, et de les déployer au grand air et si bon de siffler à son aise ! Volez, sifflez, camarades ! et prestement, car, chante Fra Diavolo, ce héros de Scribe et Auber, à l'Opéra-Comique, ce théâtre national par excellence où l'on doit connaître la mesure des libertés de l'Église gallicane :

Il faut se hâter, le temps presse,

Il faut se hâter de jouir :

Le vent qui nous caresse,

Demain pourra s'évanouir !...

Que merle bon bec achève donc d'épuiser sur nous les traits de sa raillerie : *Castigat ridendo* ! qu'il nous purge au robinet de sa verve gauloise, et grand merci ! Qui donc est sans péché ? et qui n'a pas besoin de voir chasser dehors ses mauvaises humeurs ? Ceux-là seuls sont à plaindre qui se condamnent sottement à vivre de leur mal, et refusent la liberté d'allure à l'instrument insinuatif, détensif, carminatif et corroboratif, inspiré de catholicon double, miel rosat et autres, dont l'effet serait de balayer, laver, nettoyer et hâter d'aller les entrailles de monsieur !....

Voltigez, chantez, sifflez, sansonnets et passereaux, sur la branche que nos orages vous laissent encore ! Egayez votre bec contre nous tous en qui le mal se mêle au bien, comme chez vous ! Toujours est-il que ce bec, vous l'userez contre la vérité, tout comme le serpent s'use les dents sur l'acier !

Passons à de plus grosses bêtes, hélas ! et moins mélodieuses.

III

Loups et renards.

Dieu garde que nous nous frottions aux animaux de haut rang qui rôdent, rugissant, ou s'assemblent, criant, autour du saint corps de l'Eglise; puissances vénérables,

Dont on ne peut approfondir.

Les moins pardonnables offenses.

Tenons-nous-en aux deux espèces que nous désigne l'Evangile : les loups et les renards.

Après l'affaire d'Aspromonte, un Italien me dit : « Le loup est pris ; les renards vont avoir beau jeu. »

Mgr l'évêque d'Orléans a hautement publié qu'il préférerait Garibaldi, franc assaillant, à M. le comte de Cavour, patron insidieux. Je persiste dans ce sentiment, et j'aime mieux le fils hurlant de la louve que tous les renards glapissants de ce monde.

Avant de devenir un enfant de l'Eglise, j'ai eu l'avantage d'être, vingt ans durant, ce qu'on appelle un homme du monde et un libre penseur, socialiste plus radical qu'Adolphe Guérault, libéral à peu près aussi exalté qu'Émile de Girardin ; j'ai chanté avec Béranger :

Athènes m'a vu naître ;

et je me suis quelque peu frotté à tous les groupes de la démocratie attique, avant qu'elle se fût laissé prendre à la

queue d'Alcibiade et promener par Périclès.... A l'heure qu'il est, j'aperçois encore, perdus sur les sables mouvants, ou caracolant sur les chevaux de bois des Danaïdes, quelques-uns de mes amis les plus chers. Je souffre amèrement de voir ces esprits embabouinés greffer l'illusion en liberté sur l'illusion en autorité : mais je sais ce qu'il y a souvent de fougue généreuse sous ces égarements, et je le sais par ma propre et longue expérience. J'affirme qu'au temps où je patageais à tous les vents des doctrines humaines, j'avais, tout autant qu'aujourd'hui, le cœur sur la main. Je crois donc fermement à la bonne foi du gros de l'armée ennemie. Ce sont bonnes pâtes de loups, gens de peu de finesse, que mènent sous mains les renards.

« On croit toujours le loup plus grand et méchant qu'il n'est, » dit la sagesse des nations.

Le seul loup contre lequel le Sauveur nous met en garde c'est celui qui, se faisant un carnaval de sa peau de brebis, abrite sous une robe ecclésiastique son esprit de sauvagisme indépendance, et veut faire avaler à l'Église l'illusion des libertés farouches. C'est le gallican béat, dont le bel élan de libéralisme bâtard aboutit à faire absorber par César glorifié, toute liberté religieuse et civile ¹.

Quant au loup franc, au libéral exalté, qui se proclame indépendant, mais ne s'intitule point catholique sincère, celui-là a du bon : et la preuve, c'est que le Maître de la bergerie envoie ses agneaux parmi les loups. Il n'a garde de les envoyer aux renards. Le brave loup est pour être converti par l'agneau : non point le fourbe renard !

Lorsque Isaïe décrit les miracles du règne de Dieu, il nous montre, d'abord, le loup habitant avec l'agneau (ch. xi),

¹ S. Matth., vii, 15.

et puis, le loup et l'agneau paissant ensemble (ch. LXV) : mais le prophète n'a point vu que le renard eût entrée dans la communauté sainte, ni siège au divin banquet.

Le renard, tel que le fabuliste l'a si finement chanté de sa lèvre gauloise, d'après les Pères de l'Église et toute la tradition lumineuse des poètes, le renard, c'est le docteur de l'erreur, l'avocat du diable, le juriste du lion. C'est lui, qui, sous prétexte de droit des gens et sous les dehors de l'orthodoxie, par les détours d'une diplomatie artificieuse, altère la vérité, divise le royaume de Dieu, fait immoler l'âne, pauvre pacifique, pour les péchés des grosses bêtes de proie, et pourvoit d'agneaux doux la table du lion carnassier.

Le renard n'apparaît jamais dans le livre de Dieu que comme irremédiable ennemi de Dieu. C'est l'Ammonite, ce germe survivant de l'incestueuse Sodome, échafaudant des pièges sur les talons de l'Épouse, et démolissant les vignobles de l'Époux ¹.

Et ce drôle, ô douleur ! doit avoir son jour de triomphe : il est écrit qu'on le verra dans Sion, par la faute de ses enfants découronnée, se promener la queue en trompette, l'oreille ornée des plumes de coqs, d'oies et de cygnes, ramassées au fumier des basses-cours ².

Mais que le loup ne se presse point de se réjouir au triomphe du rusé diplomate. Qui dresse des pièges contre l'innocent a pour le coureur d'aventures ses embûches. Pauvre loup, je le plains ! Saint Jean, dont nous fêtons à l'heure où j'écris l'humble, douce et miséricordieuse mémoire, saint Jean et ses fils bienheureux François d'Assise et Robert d'Arbrissel l'apprivoisèrent un jour ; et, par leurs

¹ II Esdras, IV, 3, 8, 11 ; *Cantiq.*, II, 15.

² *Lamentations*, V, 16, 18. *Cecidit corona, quia peccavimus.*

soins, l'agneau fit, dans la bergerie, place à son frère le loup¹. Bientôt, s'ennuyant au logis, les fils de la Louve s'en sont allés chercher, loin de la vérité, la liberté aux déserts; et là, repris à leurs habitudes d'incursions et d'assauts, ils s'amentent et se coalisent pour étouffer l'Agneau divin dans la bergerie saccagée. Les voici en train d'opérer, en nos derniers jours, leur œuvre de dévastation² : mais ils n'en auront point le profit. Leur sort, inscrit au livre éternel, est d'être arrêtés par le glaive, et pris par la patte à l'embûche des renards³, jusqu'au jour où les élus, vainqueurs par l'unique vertu du sang de l'Agneau, forceront, par force d'amour, « leur frère loup » à rentrer avec eux dans la paix des éternelles communions⁴.

Qu'il soit donc bien compris des chrétiens que les loups sont d'assez bons diables, contre lesquels il n'y a pas lieu de nous armer en bataillons de dogues et de zouaves, puisqu'il nous est expressément commandé d'aller à eux en brebis du bon Dieu. « Il est plus merveilleux, dit saint Jean Chrysostome, et bien plus grand de convertir l'intelligence des loups que de tuer leurs corps. » Chassons la crainte, conseillère de l'emportement homicide. « Le bon Pasteur, dit saint Ambroise, n'a jamais entendu que les loups pussent faire peur à son troupeau. Il n'envoie les agneaux au milieu des loups que dans le seul but d'accomplir cette prophétie : Alors loups et agneaux paîtront ensemble. »

Donc, frère loup, les fidèles, en te plaignant, trouvent leur consolation dans l'espérance de ton retour; ils doivent t'ai-

¹ Légende dorée. Vie du B. Robert. Fioretti.

² Jérémie, v, 6 : *Ad vesperam vastavit eos lupus.*

³ Psaume LXII, 11. *Tradentur in manus gladii; partes vulpium erunt.*

⁴ Apoc., XII, 11; Ezech., LXV.

mer toujours malgré tes coups de dents, t'appeler sans relâche, et tenir leurs bras grands ouverts à tes embrassements prochains.

Mais pour ce qui est de maître renard, non ! Rien dans l'Écriture sainte, rien dans la parole de Jésus-Christ, rien dans la tradition des saints, rien ne nous dit d'attendre rien de lui, rien ne nous donne à espérer avec lui aucune communion. Nous n'avons rien à faire qu'à attraper ces attrapeurs, comme nous le recommande l'Épouse du Cantique des cantiques, et à dévoiler leurs ruses ; surtout quand ils se faufilent dans le sanctuaire pour saper d'une patte subtile la maison de Dieu, sous couleur de l'étayer et de la sauver¹.

Il ne résulte pas de ce qui précède que les renards, parés de plumes de coqs, soient tous de francs coquins. Non vraiment : il existe des renards catholiques sincères, et l'on trouve encore, çà et là, des diplomates, juristes et publicistes honnêtes et modérés, qui font le métier de tendre des pièges autour de la bergerie en parfait état de conscience et à très-bonnes intentions : le monde en est pavé !

Mais l'exception confirme la règle. Il y a renards et renardeaux : les jeunes, *parvulae vulpes*, sont volontiers des renards innocents ; quant à ceux qui mènent la bande, ce sont vieux routiers, fins matois, renards magistraux ! et ce serait leur faire injure que de méconnaître la haute portée de l'esprit qui les anime. Alphonse Toussenel, qui a si lumineusement dévoilé *l'esprit des bêtes*, fait remarquer que tout homme d'affaires bien civilisé se fait gloire d'être appelé « un fin renard. » Je ne sache pas un diplomate qui n'en soit là, ni un juriste de Cour, ni un homme d'État.

¹ Cantique, II, 15 ; Ézéchiél, XIII, 4.

Les plus candides parmi ceux qui font profession de renarder, ce sont les journalistes. En vérité, en vérité !... Et je ne dis point cela pour flatter cette puissance, fort puissante, quoi qu'en dise le héros de *la Presse* : on doit toute la vérité aux gens que l'on croit, pour la plupart, très-réellement possédés du démon. Je ne sais rien de moins libres que tous nos libéraux empennés. Il n'est pas concevable que, sans quelque prodige de satanique intimidation ou de diabolique fascination, des coqs emplumés pussent nous chanter, pour réveille-matin, la chanson que leur serine et nazille l'esprit couchant des ténèbres ! Le possesseur est plus fort que le possédé, et nos écrivains, charmés, charmant, ne savent pas ce qu'ils font de leur encre. Au demeurant les meilleures gens du monde !

Le ciel n'est pas plus pur que le fond de leur cœur.

Malheureusement, la pureté reste au fond ; et tous ces bons cœurs-là se laissent armer l'oreille de plumes plus ou moins maculées, et toutes ces volatiles honnêtes vont prendre leur becquée à la queue de renards dont l'armateur n'est pas précisément Samson, ce héros des vieilles justices.

En ripostant à une publication récente (*Le Gouvernement temporel des papes jugé par la diplomatie française*), où se trouve résumé, contre la bergerie romaine, tout l'esprit séculaire de la renarderie gallicane, je me sens attristé d'avoir à affliger peut-être les héritiers de deux hommes d'État diversement célèbres.

Le cardinal ambassadeur de l'Ancien Régime n'a pas employé seulement son temps, à Rome, à y faire, contre le Pape, l'Autriche et l'Angleterre, les affaires de son roi et de l'État ; il s'est distrait de son métier de renard par des chants pesamment majestueux, et, pour faire pendant et com pen-

sation aux chansonnettes dont il berça les folâtreries de son roi dans le boudoir de Lédà, il a fini par consacrer son chant du cygne à son Dieu et à *la Religion vengée*. C'est un poème beaucoup plus judaïque qu'évangélique ; mais enfin « le salut vient des Juifs, » et mieux vaut encore le vieux ferment de la loi de rigueur, que le levain de la malice païenne et de l'iniquité diabolique.

Quant au ministre de l'Empire, il a laissé de tels fils, si justes juges des Césars et si fermement dévoués au Vicaire de Jésus-Christ, qu'on doit croire qu'avant de quitter la terre, son âme avait compris le vice et le néant du gallicanisme royal, et fait amende honorable à l'autel du vrai Roi.

Quoi qu'il en soit, tous les deux sont maintenant miséricordieusement recueillis dans la lumière de Dieu, et je les entends, là-haut, rire les premiers, avec les Chérubins joyeux, des régaliennes sottises qu'ils commirent à tâtons dans les ténèbres de nos bas empires. Les gallicans du siècle ont affecté de se voiler la face et d'invoquer le respect des morts, lorsque Mgr d'Orléans stigmatisa les allures simoniaques de l'un de ses piteux prédécesseurs, l'évêque à la tabatière..... Ces puritains, embaumeurs de nos corps morts, en sont probablement à la pâle espérance des Champs-Élysées, où les ombres errantes, parmi les vapeurs des limbes, ne voient la vérité qu'à travers un voile encore, et se complaisent à leurs erreurs passées. Nous croyons, nous, d'une foi certaine, que les honnêtes gens défunts se trouvent d'autant plus honorés, que les égarements de leur vie sont plus impitoyablement mis au jour et fustigés, et plus vite réduits à néant les mauvais exemples qu'ils ont laissés à la terre.

Nous pouvons donc, en parfaite paix de conscience, attaquer, dans les ministres des vieux royaumes et des vieux

empires, l'esprit d'erreur qu'inspire à l'innocence des renards gallicans l'éternel ennemi de Dieu et de l'humanité. Au fond des chancelleries elles-mêmes il y a un cœur humain ; mais ce cœur est étouffé, asservi par les us et coutumes de la politique païenne, par le droit des gens animaux.

Le propre de l'animal, c'est de voir autour de soi, mais de ne point voir en lui-même et en Dieu. Par exemple : le roi de Piémont voit que le Pape romain retient de force sous sa houlette la plupart des nobles et bourgeois de ses États ; mais il ne s'aperçoit point que lui, Savoisien et Piémontais, a pris et retient par la force sous son rude sceptre presque tous les paysans des provinces annexées, c'est-à-dire l'immense majorité du peuple italien. Le roi de France et l'empereur des Français, par l'organe de leurs ambassadeurs, avaient une vue très-lucide des fautes commises par la Cour papale et par l'administration romaine ; mais, pour eux, ils n'ont pas cessé de se croire de petits saints, leur œil, dès qu'il se retourne en dedans, étant obstrué d'une poutre énorme. Lions et renards, gallicans et savoyards, n'ayant pas l'œil clairvoyant en Dieu, ne soupçonnent pas que la Parole divine condamne absolument la vanité de leur orgueilleux égoïsme.

Voici le proverbe par Dieu dicté à Salomon, figure du pacifique roi de Rome : « L'homme juste, avant de regarder chez les autres, fait d'abord son examen de conscience ; il se confesse et s'accuse lui-même. »

Et voici l'arrêt que Dieu porte sur l'homme injuste, et qu'il dicte au fidèle saint Jean : « L'heure approche où vont se manifester le salut, et la vraie force, et le règne de notre Dieu, et l'avènement royal de son Christ, car voici que va être rejeté et chassé l'accusateur de nos frères, celui-là qui

n'a cessé de les dénoncer au tribunal de Dieu, le jour et la nuit, à tort et à travers, *die ac nocte*¹.

Qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit dans Rome, peu importe aux adorateurs des idoles ténébreuses ; ils accusent toujours, sans rime ni raison. C'est de quoi je me permets de les reprendre, avec d'assez pauvres rimes, avec d'assez bonnes raisons peut-être.

Est-ce à dire que le libre examen et la critique des actes de la Cour romaine soient interdits ? Toute l'histoire prouve le contraire. Mais il y a critiques et critiques, juges et juges.

Il est arrivé assez souvent que des élus de Dieu ont blâmé la conduite du pasteur et repris la papauté, d'ordinaire avec l'accent d'une plaintive tendresse, parfois en termes assez vifs :

En punition de leur hardiesse Rome les a canonisés..... Cet étrange combat, où le père, battu et content, remercie, glorifie ses fils qui lui résistent en face et le forcent à marcher droit vers la vérité², n'a pas cessé d'édifier l'Église et d'illustrer l'histoire des papes et des saints, depuis saint Paul jusqu'à saint Bernard, depuis saint Pierre Damien jusqu'à sainte Catherine de Sienne.

Il est arrivé que des âmes zélées, mais non pas héroïques et saintes, elles-mêmes et plus que les Papes circonvenues d'infirmités, ont osé cependant stimuler l'Église romaine par la réprimande ou la raillerie :

Rome a toléré leurs querelles ; et que de fois elle a fait son profit des boutades et des saillies de Paschino !

¹ Prov., xviii, 17 ; Apoc., xii, 10.³

² Galates, ii, 11-13.

Il est arrivé que des esprits ardents et amers, hurleurs de réformes confuses, se sont laissé emporter contre l'Église romaine jusqu'à la menace et même jusqu'aux coups :

Rome, maltraitée, ébranlée par ces enthousiastes brutaux, a quelquefois perdu patience et s'est dit comme le père de famille de Molière :

Il faut que je lui donne un revers de ma main ;

mais, le plus souvent, Rome a dû souffrir avec patience le mauvais traitement, en souvenir de ces paroles du divin Maître : « Ceux-là vous persécuteront, parce qu'ils ne connaissent ni mon père ni moi, et, en vous tuant, comme ils m'ont tué, ils croiront encore rendre service à Dieu. Avec ces loups, soyez agneaux : c'est dans le sang de l'Agneau que vous vaincrez ces rudes assaillants¹. »

Il est arrivé, enfin, et il arrive incessamment, qu'outre les Colombes plaintives, les Merles moqueurs et les Loups hargneux, se sont aventurés contre l'Église les Renards glapissants.

Pharisiens encroûtés à la vieille Loi qui donne lieu à l'abondance du péché, revêtus de ténèbres, surchargés et dévorés d'infirmités organiques, remplis et rongés de virus plus ou moins constitutionnels, débordant des iniquités dont vit leur vieux monde à bout, ils ont l'audace de faire la leçon à la Papauté.

Pharisiens accointés à Hérode, ils viennent impudemment et patelinement dire au Vicaire de Jésus-Christ : « Allez-vous-en ! à quoi bon s'entêter contre la force des choses et le droit des faits accomplis ? Si vous ne lui cédez la place, Hérode

¹ S. Jean, xv, 20, 24 ; xvi, 2, 3 ; Apoc., xii, 14.

sera obligé de la prendre et de vous étouffer dans votre chaire envahie. »

Les premiers, Jésus-Christ les nomme très-nettement hypocrites et races de vipères, leur commandant de faire leur examen de conscience avant de jeter la pierre à la pécheresse, et de tirer leur poutre avant de tirer la paille du prochain ; il les renvoie au nettoyage de leurs âmes, sépulcres blanchis !

Aux seconds, aux émissaires d'Hérode, Jésus-Christ répond : « Votre maître n'est qu'un renard ! Allez lui dire que je poursuivrai jusqu'au bout mon œuvre, à son nez, jetant dehors les démons qui vous inspirent vos constitutions d'ordre faux bâti de désordres, maintenant et perfectionnant l'ordre du Dieu de la paix sur la base humble et rude où s'édifie la cité sans tache de l'éternité ! Dites-lui que ce double travail s'accomplira, malgré lui, jusqu'au jour marqué pour la consommation de mon martyre et de ma gloire¹. »

Ainsi, Jésus, cerné par les ignorants et les insensés, obsédé par les roués, par tous les gens du monde conjurés traîné aux pieds des deux lieutenants de César, ayant devant lui Pilate, le chef des païens dominateurs, derrière lui Hérode, le prince sournois des Juifs dégradés, Jésus répond à qui l'enchaîne par le dédain, à qui lui tend des pièges par le sarcasme : *Vulpi illi !*

Il y a de bonnes gens qui s'imaginent que les agneaux n'ont pas d'autre arme que leur bêlement : c'est possible ; mais ce gémissement clair et plaintif a ses notes diverses et ses accents variés. Pour apprendre le bon combat, il suffit de passer en revue toutes les armes dont s'est servi l'Agneau divin.

Chrétiens, soldats du pape, ne revêtons pour la défense

¹ S. Luc, XIII.

de l'Eglise que l'armure de Dieu, mais ne renonçons à aucune des armes dont s'est servi notre roi, Jésus-Christ. En attendant le grand jour de l'avènement glorieux, où, d'un revers du glaive de sa bouche, l'Homme-Dieu renversera comme soldats de plomb tous ses ennemis, pauvres rois du monde noyés dans l'océan de leurs ridicules, pénétrons-nous de l'esprit de vie de ce Dieu dont il est écrit : *Irridebit eos!* de ce Roi qui nous commande, si nous voulons entrer dans le royaume des cieus, de nous faire semblables aux petits enfants.

Les enfants aiment le bon rire franc, et il n'est point d'orage passant sur leur cœur ou sur le foyer paternel que ne traverse et dissipe l'éclair de leur joie naïve. Lamartine, dans son *Étude sur Molière*, que son génie platonicien n'a point compris, disait : « On ne rit point au ciel. — Que veut-il donc nous y envoyer faire? pleurer?... » s'écriait une sainte fille de la charité. Cherchons un avant-goût du ciel dans l'épanouissement enfantin de l'âme. Tâchons que, parmi nos deuils et de nos larmes même, jaillisse le rire de la bonne humeur. Enfants de l'aimable Marie, laissons aux fils de la grave Minerve leur olympienne gravité.

Laissons surtout aux ganaches l'aigre fiel de la mauvaise humeur. Même sous l'éteignoir, trouvons le trait joyeux de la vengeresse ironie, comme ce poète qui, ne pouvant faire agir et parler sur la scène toute la série de nos *Ganachés*, a eu l'idée aristophanesque et charmante de glisser un muet, une ombre entre les ciseaux de la censure, et de donner, dans la partie carrée de ses ridicules, pour partenaire et pendant au plus grotesque, le plus nul, un cadavre, *le mort!*...

Ainsi contre les grands malins du monde n'ayons d'autre malice que celle des enfants ¹. La colère, dit saint Jérôme,

¹ S. Luc, I Cor., xiv, 20.

est impuissante pour éteindre l'inimitié : d'accord, la colère étant un péché capital. Au contraire, c'est pécher que de fuir et condamner les divertissements, et la belle humeur est une vertu ¹. La gaité est donc bonne contre l'ennemi, quand elle n'attaque en lui que ses erreurs, surtout quand l'éclair joyeux vient, sans amertume, d'un ceil où le monde fait rouler des larmes amères. Qu'on nous permette de rire pour moins pleurer, dussent nos rires s'éteindre dans le sanglot de nos cœurs indignés.

Le monde est plein de fils du diable qui ricanent : puis-sions-nous à leurs ricanements n'opposer que le rire des enfants de Dieu ! Et si nous voulons, à bon droit, leur dire : Rira bien qui rira le dernier ! laissant aux ricaneurs mondains, pour souteneurs, les gendarmes et les policiers, ne prenons jamais notre appui que sur une chair immaculée, sur des cœurs sans tache de fourberie et des bras sans tache de sang.

Ami lecteur, excusez si, pauvre soldat du Pape et de la liberté, je n'ai que le claquement de mes faibles rimes, pour rappeler le mot de la divine satire à l'animal diplomate : *Vulpi illi!*

¹ S. Thomas, *Des vices et vertus*, quest. 168.



INTRODUCTION

Un soir, au Perroquet, son chantre,
Un Lion déclassé fit part de son festin,
Et d'un morceau de Roi lui jeta, dans son antre,
Et les miettes et le fretin.

L'Oiseau goba le tout; et, bavard, à la ronde
Chanta son cas royal et privilégié.
Ainsi, grâce à Coco bien seriné, le Monde
Aux secrets des Renards se trouve initié.
J'en vais d'un vers badin résumer la faconde.

Entrez, messieurs les Coqs ! entrez, Gaulois et Franks !
Vous en verrez l'histoire, et pour rien : c'est trois francs.

J'ai payé : donc j'ai droit de siffler, mon confrère,
Les chants qu'à vos pipeaux souffla votre compère.

Puisque la Liberté conserve quelque attrait,
Dit-on, pour les beaux yeux d'un Lion, Aigle rare!
Je vais, Martin bon bec, sans parfum de cigare,
Lui dire un peu son fait¹.

J'enrage qu'un griffon en Scribe se déguise,
S'emplume de duvet pour déchirer l'Église,
Et qu'un Napoléon en saint apostolise.
A quoi bon emprunter l'argutie au renard,
Quand on a l'argument du lion, ô César?

Pour vous, qui prenez part à la royale aubaine,
Excusez si, trouvant votre ouvrage vilain,
J'en parle librement, et si mon cœur, sans haine,
Mais saignant de l'atteinte âcre de votre haleine,
En ripostant au Dieu pique le chapelain.

Qu'il soit bien entendu, d'abord, que votre Église
N'est point la gallicane où l'on évangélise,
Où la voix de saint Jean, vibrant dans Irénée,
Révèle du Soleil la Femme environnée,
Où de la Madeleine embaume le saint nard;
L'Église, où d'Attila triomphe Geneviève,
Où de Paul saint Hilaire agite le pur glaive,
Où le *Memorare* chante au cœur de Bernard;
L'Église, où dans Cluny se console Abelard,

¹ Le martin est le sansonnet tropical, notre merle de l'Île-de-France, bavard bruyant et diffus, moins beau causeur que celui de France et plus sauvage.

Où d'Arbrissel, Montfort ¹, Salles, Vincent de Paule
Aux Yeux Immaculés illustrent notre Gaule.
Votre maison n'est pas celle où de Fénelon
La voix apprivoisait en vain le jeune aiglon,
Où parfois, Bossuet méditait en apôtre.
Cette Église est à Dieu : par la mort-Dieu ! la vôtre,
Où Dupin de Pithou chante la patenôtre,
Est à César, qui tient le glaive de la Loi,
Catholique sincère, indépendant, seul Roi !

Deux Scribes vont parler qu'un même esprit anime,
L'un ministre d'État et l'autre cardinal,
Innocents, que serine un génie infernal.
Avec eux, sous l'Empire et sous l'Ancien Régime,
Humons la bonne odeur du Dieu national.

Place au théâtre ! Allons, sortez de vos tanières,
Hérodiens subtils des siècles des lumières !
Sous de belles couleurs dressez vos traquenards,
Sur le divin Pasteur lâchez vos canardières,
Pour le plus grand bien des Césars
Et l'amusement des jobards !

¹ Ne pas confondre le doux et suave Grignon de Montfort avec le fanatique Simon de Montfort.



PREMIER GLAPISSEMENT

PREMIER CLASSEMENT

I

PREMIER GLAPISSEMENT

De la renarderie qu'embaument les lis

Sur le motif : *Charmante Gabrielle.*

C'est moi, Babet la bouquetière !
Comme dit Arouet, roi des mauvais plaisants.
Il peut sembler étrange aux gens mal complaisants
Qu'au Pape un cardinal donne de l'étrivière
Et pour fesser son chef soit le valet du roi....
Mes titres sont pourtant clairs et de vif aloi ;
L'OEil-de-bœuf et la cour de Vénus en font foi.
On n'a pas fait pour rien des bouts rimés aux Grâces,
A tous les dieux gaillards édifié des chasses,
Chanté les *Petits trous* que de son doigt l'Amour
Fit à la chaste Pompadour,

Réduits charmants où le plaisir se joue,
Fins et ravissants trous
Souriants sur la joue
Dont les sages sont fous ¹.

Pour mes vers à ses trous, Pompadour, la divine,
Me fit du chapeau rouge orner, sur son Thabor,
Et m'admit à baiser sa main de concubine.

J'ai d'ailleurs pratiqué Télémaque et Mentor;
Mais quand j'ai célébré Pallas, c'est en bergère,
Dansant gaîment sur la fougère
Pour égayer le moissonneur ²...

J'ai souvenir pourtant d'avoir, en raisonneur,
Brandi fort gravement la lance de Minerve,
Contre les passions, ces filles des enfers ³ !...
Mais c'était pour fournir sa rime à l'Univers.
D'être à Jansénius que Comus me préserve !...

Rions des censeurs rigoureux
Et de leurs préceptes sauvages ;
Nous serons toujours assez sages
Si nous sommes souvent heureux ⁴.....
Quel triste élève de la Grèce
Pourrait, en voyant la Beauté,
Préférer le lit de Lucrèce

¹ *Les Petits trous* de la marquise de Pompadour.

² L'Été.

³ Sur les Passions.

⁴ La Nuit.

Et les pâleurs de la Sagesse
Aux roses de la Volupté¹ !

Joyeux abbé de cour, j'ai chéri la guitare

Que nous transmet Anacréon².

J'eus pour parrain, non pas saint Vincent, mais La Fare,
Pour marraine Vénus, reine du Panthéon.

Des vertus de mon temps jovial interprète,

Bon Français, pour le roi de France et sa coquette,

Au gallican lutrin chantre mélodieux

J'ai fait couler mes vers inspirés par les dieux³.

J'ai sucé mon lait à Cythère,

Comme le célèbre Voltaire,

Lorsque, de l'héroïque épris,

Il peignait la joie et les ris,

Et le plus vaillant des Henris,

Et les yeux malins de Cypris⁴.

Laissant l'hymne du peuple aux rimeurs de roture,

J'ai, chez les dieux loués, gagné ma prélature.

Libertin comme la nature,

Je me plus à humer l'air du sacré vallon,

Delphes et la vapeur du trépied d'Apollon⁵....

¹ Ariadne et Bacchus.

² Les poètes lyriques.

³ L'Automne.

⁴ A mes dieux pénates.

⁵ Le monde poétique.

J'honore assurément en bon chrétien la Crèche :
Mais conviens-en, Psyché, la couche est un peu sèche...
J'adore mon Sauveur au Chemin de la Croix :
Mais sur le crucifix reposer son visage,
C'est triste, et plus gaîment aux portraits de nos rois
Je rends un filial hommage.

J'aime surtout l'Amour, et c'est le seul des dieux
Dont vous verrez chez moi l'image¹...
Au diable les dieux ennuyeux !
Amour ! amour ! ce dieu volage
En un instant brûle et s'engage,
Et dans un instant se dégage²...
L'Amour va dans tous les ressorts
S'infiltrer par routes certaines
Et rendre la vie à nos veines.
L'Amour ressuscite les morts.
Ce dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer³....

Tel est le dieu joli qu'il nous faut adorer,
En faisant, comme lui, l'amour tous à la ronde !

J'en ai chanté l'aimable nudité :
J'ai prêché que l'on touche à l'immortalité
Et qu'on a vraiment part à la divinité,
O Diane, dès qu'on t'a vue
Toute nue⁴.....

¹ Ép. aux Grâces.

² L'amour papillon.

³ Le Printemps.

⁴ Diane et Endymion.

Jean l'Apocalyptique avait donc la berlue,
Quand il dit avoir vu le nocturne Croissant
Sous un candide pied de femme pâlisant.

Mieux inspiré tu fus, Voltaire,
Chantre des belles et des dieux,
Aigle qui, voltigeant de l'Olympe à Cythère,
De Paphos remontais aux cieux¹...
De ton rayon de gloire illuminé, mon maître,
Sans avoir (Dieu le sait) onc renié le Christ,
J'estimais son pasteur, mais je l'envoyais paître,
Et restais à brouter, au gras, chez l'Antechrist.
Que douces à mes sens étaient ses bergeries !
Là, dans leur Parc-aux-Cerfs, nos Jupins mugissants
Vont poursuivant Io brûlante en ses prairies :
Et moi, je fais donner par ces jeux innocents

Aux bergères des rêveries,
Aux bergers des désirs pressants²...

De l'insecte et du zoophyte,
Si peu gênés dans leurs désirs,
J'ai souhaité, par Aphrodite !
Les intarissables plaisirs³.....

Enfin, heureux hermaphrodite,
Enviant ton bonheur discret,

¹ Les poètes lyriques.

² Le Printemps.

³ Le Printemps.

J'aurais voulu jouer, tout seul, par fantaisie,
Les deux rôles de Tirésie¹...

Enfin, du savant Michelet
Précurseur saint et guilleret,
D'Isis et de Vénus farfouillant tous les cycles,
J'ai, sur le doux mystère en contemplation,
De foyers de lumière emperlé mes besicles.
Pour faire un abri sûr à ma dévotion,
J'en fis, comme Enfantin, aux dieux nouveaux l'hommage.
Tout oiseau par Eros saintement inspiré
Doit soumettre *con amore*
Au bondissant vainqueur d'Europe son ramage.

J'ai, pour moi, vénéré ce vertueux usage,
Et toujours salué mon Sauveur dans mon roi.
Mon titre le plus beau, c'est d'avoir, avec foi,
Sur un fumier royal distillant ma louange,
Fait *coram populo* de Louis Quinze un Ange²!...
Gloire au plus haut des cieux au Roi!

Les Amours et les Ris, la Paix, un peu la Guerre,
Jupiter et le Roi, la reine de Cythère,
Voilà le ciel choisi que ma Muse a chanté.

Tels sont les sujets mémorables
Que choisissait l'Antiquité :

¹ Le Printemps.

² Discours de réception à l'Académie.

Dans ses travaux toujours durables
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile ;
Enfants d'Horace et de Virgile,
Immortalisons les vertus
De mon roi, des rois le plus juste,
Ami des beaux-arts comme Auguste
Et bienfaisant comme Titus¹...

Je me tiens, pour ne pas ajouter que Jésus
(Dont Fléchier, pieux héiduque,
Sur l'olympienne perruque
Entrevit le nimbe divin),
Est quasi distancé par Louis le Quinzième :
Mais ce discours, à Rome, aurait l'air d'un blasphème :
Mettons un peu d'eau dans mon vin.

Toujours est-il qu'il n'est au monde qu'une crème,
Celle qu'à Jurançon teta le Navarrois :
Vive, vive le roi des rois !

Tel est de moi, Bernis, le Saint-Esprit, en somme :
Où trouver, sous l'habit de prêtre gentilhomme,
Juge plus saint pour juger Rome ?

Je vais donc, à mon roi chéri
Confessant les péchés du Pape,

¹ Les poètes lyriques.

Sous saint Pierre agiter la gallicane sape.
Ave, la Pompadour ! *ave*, la Du Barry !

Le berger, un brave homme intelligent et ferme,
Dédaigne les renards et n'aime que l'Agneau¹ :
Comment, au nom du Roi, toucher ce pastoureau ?
Il a, Prince inouï, pris pour garçon de ferme,
Totalemt novice au manège des Cours,
Un Moine, qui n'entend rien aux royaux mystères.
On s'ennuie à crever chez ces bigots austères.
O maison de mes Rois, où sont tes Pompadours?...
Je n'ai pas pu placer, au Vatican, à table,

Le plus petit madrigalet.

Ce régime ne peut durer, étant fort laid.

L'utile doit être agréable ;

Rien ne dure que ce qui plaît².

Les Romains ne font pas du Pape leur délice,
Et je vois sous son joug déborder le calice.
Jetant aux demi-dieux ses défis outrageants,
Il fait, payant leur blé, crier les riches gens

Pour régaler les indigents³.

N'est-ce point scandaleux ? Que deviendra le monde,
S'il faut donner son bien à la canaille immonde ?...

¹ Pages 13, 16 de la brochure royale et impériale.

² Épître aux Grâces.

³ Pages 8, 9.

Quoi qu'il en soit, je veux, grâce à quelque cagot,
Insinuer ma patte au Cénacle dévot¹.

Les nobles mécontents nous seront de bonne aide :

Mais il faut réchauffer leur enthousiasme tiède,

Et chez eux, en bon or, mettre la poule au pot.

Je tâte autour de moi les âmes et les ventres.

Croirais-tu, d'Aiguillon, que, chez ce Berger-là,

On trouve à marchander des scribes et des chantres ?

Eusses-tu cru cela ?

Et que la simonie eût cours sous la houlette?...

Hurlons avec les loups ! Qui se vend, on l'achète.

Donc, en catimini, remplissant ma pochette,

Fais, par occasion prochaine, jusqu'à moi

Rouler en bons écus l'image de mon Roi.

J'en userai pour faire à l'Aigle concurrence,

Et soutirer des blés au profit de la France².

Mais qu'il est désolant pour un Français renard

De se trouver gêné par ces maîtres de l'art,

Dont l'Autriche entretient ici le traquenard !...

Le poste n'est pas gai ! Pour charmer ma tristesse,

J'ai donné des soupers charmants.

Là, perdraux surpris par adresse

Dans les lacets embarrassants

Où va s'enchaîner leur jeunesse,

Avec mille oiseaux innocents,

Flattaient notre délicatesse³.

¹ Page 45.

² Page 15.

³ Souper d'été.

Veuille, mon cher ami, lire à Sa Majesté
Cet hymne, qu'au dessert gentiment j'ai chanté
Et que les Attachés en chœur ont répété.

Les Nymphes dans Cythère

Faisaient un jour

Un éloge sincère

De Pompadour.

Le trio des Grâces sourit,

L'Amour applaudit,

Mais Vénus bouda.

O gué lan la, lan lère,

O gué lan la !

D'Aiguillon répondit : « Mon cher, quelle imprudence !

La Pompadour est morte ; et, sans ma Providence,

Aux oreilles du Roi le beau charivari !

Désormais que tes vers riment à Du Barry !

J'ai lu de tes rapports à mon Roi l'analyse,

Chez la nouvelle Reine et Mère de l'Église¹.

Nous fûmes à bon droit scandalisés, mon cher,

Et *La France* irrité de poule en prit la chair.

Il n'entend pas que l'Aigle au nid de la Colombe

Fourre son vilain bec, et que le Lis succombe.

Il a, sur ton appel de fonds, comme une bombe

¹ Page 17.

Rebondi : « De l'argent !... j'ai besoin de ce nerf

Pour mes biches du Parc-au-Cerf !...

D'ailleurs, si j'en avais, à plus noble besogne

J'emploirais mes petits écus.

Mon royaume est à bout ; et, faute de quibus,

Nous allons, d'Aiguillon, consentir sans vergogne

Le partage de la Pologne.

Battu partout, il faut céder le Canada...

Les lauriers sont coupés dont je vivais naguère,

Et je n'ai plus espoir d'enfourcher dans la guerre

Le moindre glorieux dada.

Ah ! je veux restaurer ma gloire réduite !

Maupeou, fais-moi manger un peu mes parlements !

Ne pouvant l'absorber, chassons le jésuite ;

Et, fils dévot, lustré de l'Ampoule bénite,

Contre l'Agneau romain tournons nos armements ! »

Sur quoi Louis s'émut d'une sèche colère,

Dont s'ensuivit un cas de stupeur au viscère ;

Et, pour évacuer la bile à notre Roi,

Fleurant à l'OEil-de-Bœuf pénètre avec mystère.

S'il allait en mourir ? juge de mon effroi !

Fais donc, cher cardinal, chanter un peu Bellone ;

Expose aux gens du Pape à quel degré bouillonne

Le sang dans le bas ventre indigné de Louis ;

Fais enfin, bravement, à leurs yeux éblouis,

Briller le souvenir de Sciarra Colonne !

— Qu'as-tu dit, d'Aiguillon ! reprend le cardinal.
La Pompadour n'est plus : je n'en suis point en peine,
Et si la Reine est morte, eh bien ! vive la Reine !...
Mais Louis, mon Seigneur, le dieu national,
Aurait à ce haut point ses entrailles aigries !
Nous serions menacés de telles avaries !...
Arrêtez, arrêtez, implacables Furies,
Respectez des jours précieux !
Si Louis remontait aux cieux,
L'Europe n'aurait plus d'arbitre,
Les Rois perdraient leur défenseur ¹.

Que deviendraient sans lui la tiare et la mitre ?
Où serait des méchants le divin oppresseur ?...
Non, non : ma voix pieuse enfin est entendue,
La Santé, du ciel descendue,
Rend ce héros, cet ange à l'univers ravi.

Le siroc sur moi-même a quelque peu sévi :
D'onguent catholicon j'émollis mes entrailles.
A Rome le climat est plus chaud qu'à Versailles ;
Apollon de ses feux y brûle ses ouailles.

L'homme n'est heureux qu'en été...
Que j'aime à voir, en Italie,
Vénus se permettre en été,
Une modeste nudité ;

¹ Les poètes lyriques, ode.

Aglaë, Phrosine et Thalie
Des ardeurs de l'amour à souhait s'imprégner,
Et les pastours, à Castalie,
Avec les Grâces se baigner.
Le feu qui consume leurs veines
S'accroît dans l'humide séjour;
Le bain ne guérit point leurs peines :
L'amour seul peut calmer l'amour¹ !...

En somme, le soleil rallume mon génie
Aux yeux bleus de la Muse ; et la belle Ausonie
A de parfums nouveaux enrichi mes bouquets.
Des prudes te diront qu'en de pieux bosquets,
Autour du Vatican Cupidon fait des siennes :
Las ! ils en ont menti : les raisins sont trop verts !...
L'amour, sous mon chapeau, ne chante plus qu'en vers.
Notre Pape est trop pur : ses oreilles chrétiennes
Ne porteraient pas même un couplet de Boufflers.

Le souvenir, hélas ! s'éteint de la Régence.
Heureux âge de l'indulgence,
Où tous les feux, d'intelligence,
Conspirant pour la jouissance,
Toute mortelle était Vénus² !...
O Vénus ! à ton doux empire
Comment peuvent-ils résister ?

¹ L'Été.

² L'Automne.

Qui ne se laisserait tenter
Quand la Nature nous attire¹?
Ce qu'inspire le Sentiment
La Pudeur en vain le condamne;
Et quel profond raisonnement
Vaut un cri du Plaisir profane²?

Tu peux donc, cher Armand, dire aux Parisiens
Que c'est en vérité l'Amour qui manque à Rome.
Je ne vois que cœurs secs, rogues pharisiens,
Et leur chef, cœur sans flamme, hélas ! n'est qu'un bonhomme.

A propos, j'ai trouvé la rime à Du Barry,
L'autre soir, en causant du Roi chez le Saint-Père.

« On avait dit que l'Enfant de Cythère
Près du Lignon, un jour, avait péri :
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver l'aimable Du Barry...

(J'avais mis Pompadour : on change de cothurne
Pour suivre de l'amour royal le libre essor.)

Tel on le vit sous le bon roi Saturne,
Tel dans ces lieux nous l'adorons encor...
Nous reverrons enfin cet heureux âge
Où les penchants déterminaient les choix.
Tout va changer : l'Amour, dans son carquois,
De Minerve et Vénus mariera le pennage.

¹ Diane et Endymion.

² Le Printemps.

L'exemple en est donné par le plus grand des rois
Et par la Beauté la plus sage¹. »

Outre la variante, ami, j'ai d'un vers fin
Célébré chaudement l'union du Dauphin
Et de ce nœud sacré les promesses fécondes.

Descends, Hymen, descends des cieux,
Viens remplir les vœux des deux mondes.
Les Bourbons, ces enfants des dieux,
Unissent leurs tiges fécondes...
Bénéissons le siècle où nous sommes :
L'Hymen, en comblant tous nos vœux,
Promet au monde de grands hommes
Et de grands rois à vos neveux².

A propos de neveux, malgré son rigorisme,
Notre Pieux succombe au mal du Népotisme³.
Je sais bien que les rois de France à leurs bâtards
Ont donné les écus de France à milliards ;
Mais enfin ils étaient rois de Navarre et France !
Tout Français, dans son prince, aime l'intempérance.
J'ai donc, au nom du roi, fait mainte allusion
Au Pape sur le tort que sa profusion
Fait à la sainte Bergerie.

¹ A madame de Pompadour, « la beauté la plus sage ! »

² Épithalame.

³ Pages 24, 25.

Tu m'écris que l'Église aux lumières du temps
Résiste, et ne fait point, dedans sa moinerie,
Place aux rayons dorés que lancent nos traitants ;
Qu'aux feux de l'Esprit-Saint le Pape réduit,
Préfère à notre Aurore, à mon Phébus sa Nuit :
Je pourrais, invoquant les droits de Callipyge,

Te dire que l'Amour s'afflige
De voir trop de clarté ;
Que le grand jour rend sage,
Que sans obscurité
Point n'est de badinage,
Et point de liberté ¹!...

Mais je conviens qu'à Rome, on voit les gens d'Église
Faire fi du soleil de Louis-Apollon.

Ils n'ont plus même au cœur l'espoir qu'eut Fénelon.

On doute qu'à bon droit Louis apostolise,

Et que le roi de France en Christ évangélise.

On raille de nos dieux brillants la marchandise,

Et même l'on soupçonne un peu notre franchise.

Le culte qu'on nous porte est de mauvais aloi.

On n'aime pas du tout la Du Barry : pourquoi ?

Le cerf blessé jouera des cornes pour sa biche...

On ne hait point assez les ennemis du roi ;

On y tolère trop l'Anglais sans foi ni loi ².

Je doute néanmoins qu'on adore l'Autriche ;

D'autant que ce Tudesque, enfant dévot et chiche,

¹ Poésie du matin.

² Page 20.

A fort apostoliquement
Rogné sa pitance au Saint-Père¹.
Je pense naturellement
Que notre saint gouvernement,
Va suivre très-chrétiennement
De César, notre grand beau-frère,
Le filial enseignement².

Faute d'argent mignon Rome vend ses services.
Je souffre énormément de voir de beaux offices
Dans les bureaux vendus presque autant que chez nous.
Mieux fait le roi, donnant gratis des bénéfices
A qui chante *les Petits Trous*...

Cependant le Saint-Père est un prince prodigue.
L'or, en ses mains, déborde à rompre toute digue.
Il bâtit à Jésus, à la Madone, aux Saints
Des temples dont le prix use ses biens restreints.
Il rêve d'assainir (chose honnête, mais folle !)
Avec les cœurs, le fond de ses Marais-Pontins³.
Je parie, à ce jeu (soit dit sans hyperbole)
Que ce Pape, pour ses couvents,
Dévore avec intempérance
Autant que fait le roi pour son théâtre en France ;
Et qu'il rêve, au beau feu de ses désirs fervents,
D'organiser autant de phalanges mystiques

¹ Page 25.

² Page 33.

³ Page 18.

Pour ses missions pacifiques,
Prêches, bâtisses et beaux-arts,
Qu'en font marcher au pas nos princes héroïques
Pour les travaux du divin Mars.

Les dépenses à Rome excèdent la recette¹ :
Vit-on jamais pareil excès chez nos Lions,
Et n'ont-ils pas toujours arrondi leur cassette ?
Chacun sait que nos dieux, chaque an, de millions,
Qu'ils tirent de leur cuisse, engrossent la patrie.
Ici, le Berger-Roi, pour son aumônerie,
Vient d'augmenter l'impôt sur le sel et le vin :
Onc avez-vous vu ça chez votre roi divin ?
J'ai peur d'ouïr, au bout de la fatale route,
Le Romain épeler le mot de banqueroute²,
Et crier, plus que n'ose en France le rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier.

Tout va de mal en pis. Sans compter qu'à Bologne,
Un méchant Guide a fait assez laide besogne,
Que le duc Léopold et Joseph, ce renard,
Pour dépouiller l'Église exploitent avec art³.
Imaginez aussi l'imprudence de Rome !
On veut, de l'Émilie écornant le Sénat,
Absorber quelque peu la province en l'État.
Ce sont vols qu'à bon droit un grand prince consomme

¹ Pages 7 à 9.

² Page 29.

³ Page 22.

En s'y prenant adroitement,
Ou qu'au bout de l'épée on enlève gaîment.
Ainsi nos rois fort poliment
Gobent nos libertés et franchises en Gaule.
Voit-on que, pour si peu, le Sénat frank miaule ?
Un pays, où le prince a dit : « L'État, c'est moi ! »
Où Lange peut chanter : « J'ai dans mon lit la France ! »
Est fier d'être avalé tout entier par son roi.
Vive, vive le roi !

Mais ce qui, chez nos Dieux, est acte d'innocence,
Chez le Pape est concupiscence !
A tout œil éclairé saute la différence.

Qu'a dit le roi Jésus, dont Pie est successeur ?
« Je vais mettre dehors Satan le ravisseur,
Dissoudre de ses fils le domaine oppresseur.
Au banquet éternel, frères, je vous convie :
Je viens mourir, afin que vous ayez la vie. »

Voit-on que Pharaon ou Clovis ait dit ça ?
De ce petit soulier nul roi ne se chaussa.

Donc tout Lion s'exerce à son bon droit, s'il pille,
Et, buvant tout mon vin, le roi me fait honneur :
Mais nous avons le droit de crier : Au voleur !
Pour peu que s'égarant le pauvre agneau grapille.
Manger l'herbe d'autrui, c'est du fruit défendu
Au Pape : mais au Roi c'est gloire, et c'est son dû.

Tout mauvais cas, s'il vient des Dieux est cas louable ;
Qui médirait du gros voleur serait pendu :
Excuser le petit serait un cas pendable.
Donc flétrissons de Rome à souhait les écarts,
Mais sachons bien qu'ouvrant le champ à deux morales,
Le roi Louis Quatorze a dispensé les parts :

La petite aux mains pastorales.

Et la grande aux griffes royales.

Je suis trop bon Français pour gêner nos Césars :

Je suis trop bon chrétien pour ménager le Pape.

Je défends du Seigneur la vigne qu'on égrappe.

Je prévois qu'on verra bientôt, montrant les dents,

Le Saint-Père imposer ses gens aux bergeries

Et ses podestats aux mairies,

Et du droit de choisir prieurs et présidents

Frustrant nos saintes confréries,

Aller jusqu'à fourrer dans les maçonneries

Ses gens d'armes pour commandants...

C'est affreux à penser ! Il faut venir à Rome

Pour voir escamoter ainsi les droits de l'homme !

Aussi, tandis qu'autour de notre roi Louis

Tous les cœurs vont paissant en paix, épanouis,

Autour du Pape, hélas ! tout est clabauderies,

Et la Louve remue en ses charbonneries¹.

En vain mes lèvres attendries

Aux grenouilles de ces marais

Disent qu'ils ont un roi comme on n'en vit jamais
 (Surtout parmi nos rois français),
Débonnaire héritier du Prince de la Paix¹ :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue !
Je crains fort que Satan leur envoie une grue,
 Qui les croque, qui les tue
 Au gré de son bon plaisir.
Déjà, faisant tourner leurs trépieds fatidiques,
De nos illuminés les cénacles magiques
Dans le Pontife roi présagent le martyr²...

Di casum avertant ! je ne suis point Cassandre,
 Mais je dis à qui veut l'entendre
 Que la chose ne peut durer...
 J'en pleure, ah ! quand on est bien tendre
 On a du plaisir à pleurer³...
 Tu me diras : Mieux vaut en rire
 Que se livrer à la douleur ;
 Peut-on se plaindre d'un malheur
 Que du fond de l'âme on désire⁴ ?...

Si le Pape est coulé, le roi monte sur l'eau,
Et La France devient le pasteur du troupeau...
Je conviens que si Dieu nous transmet cette proie

 L'ôter au Pape est demi-mal :

Mais, si l'ambassadeur en tressaille de joie,
Souffre qu'un tantinet pleure le cardinal.

¹ Page 25.

² Page 35.

³ Mysis et Zara. .

⁴ Alphée et Aréthuse.

Ah ! tout le monde ici, j'entends tout le beau monde
Aux perles de mes yeux unit sa larme à l'œil.
L'argent est au-dessous du cours : tout est en deuil¹.
La noblesse s'amuse à remonter sa fronde,
Le haut bourgeois de plus en plus se dévergonde,
J'entends vers le Forum un ouragan qui gronde.
Saint-Pierre sur une eau trouble court à l'écueil,
Et l'imprudent se fie à la corne perfide.

De la déloyale Albion,
Au lieu de respirer au lis français candide
Et d'éclairer sa marche à notre lampion.

Hélas ! Sa Sainteté s'avilit, Dieu me damne² !
Le mot peut sembler dur à ta religion :
L'excuse en est, mon cher, dans ma foi gallicane.
Il faut sur le bercail un peu grincer des dents
* Pour qu'au nom des lions tremblent les gens prudents.
En fait, sous nos rois francks, fils aînés, angéliques,

Germe le grain des catholiques
Sincères, mais indépendants,
Que pour sauver le Christ, la royauté suscite
Quand l'Église en la main du Pape périlite.

Si le Pieux, comme je crois³,
Doit voir son divin trône englouti sous ses larmes,
Je sais qu'à coup sûr nos grands rois
Seront bons là, pour faire, à l'abri de leurs armes,

¹ Page 33.

² Page 27.

³ Page 26.

Au Saint-Père exilé dans la terre des preux
Entre leurs bras de chair un refuge amoureux.

Ainsi quand tombent les colonnes
Des États les plus florissants,
Quand vont se brisant les couronnes
Des souverains les plus puissants,
Seuls, debout au bord de la Seine,
Les Bourbons, amour des Français,
Dressent, dans leur calme domaine,
Leurs fronts à tous dangers soustraits¹.

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Sans laisser, hélas ! nulle trace,
Excepté nos grands rois français, toujours en place,
A qui Minerve, en vérité,
Transmit, avec brevet, son immortalité,
Que charme de Vénus l'éternelle caresse.

Mais, chut ! ne parlons plus des péchés de jeunesse.
Il est un temps pour la folie, il en est un pour la sagesse.
Je chante désormais, sur modes inouïs,
A l'usage du roi Louis,
Des vers où la morale enfin est ménagée
Et la religion vengée.

J'y place sous le trône accommodé l'autel,
Afin qu'à ce tableau la secte ultramontaine,

¹ Les Rois, ode.

Cessant de contester la vérité certaine,
Confesse que César surpasse Emmanuel.
Pour balancer de Jean la race trop sensible,
Je veux d'une Église terrible
Et de rois bien armés unir l'autorité,
De cent chaînes d'airain charger l'impiété
Et pousser les mortels au bien par l'épouvante.

Rien ne vaut d'un lion la griffe foudroyante
Pour chasser la licence et la remettre aux fers ;
L'épée incessamment, ici-bas, flamboyante
Jette les bons au ciel, les méchants aux enfers ¹.

¹ *La Religion vengée*, ch. 1, vers. 22 : ch. x, v. 71, 32, 38 et derniers.

DEUXIÈME GLAPISSEMENT

THE

II

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

II

DEUXIÈME GLAPISSEMENT

De la renarderie que parfument les violettes

aria di bravura

Sur le motif : *Partant pour la Syrie.*

Ce prêtre a parlé d'or, au gré de notre envie.

Bernis fut un farceur, mais farceur cardinal !

Presqu'un pape ! Et tant pis si notre arbre royal

Greffe son fruit véreux sur l'Arbre de la Vie¹ !

Saupoudrer le froment sacré d'amer levain

Est le privilège divin

De nos libertés gallicanes.

Maintenant, arme bras ! A tes pièces, Chauvin !

Et sur la vieille barque ouvrons nos barbicanes !

¹ Page 146.

Mais d'abord, en Renard éduqué par Mentor,
Saluons d'un *pater* Jupiter Salvator :

Ave, Cæsar imperator !

O Lion, dont les pieds sentent la violette,
Dont la gueule à l'abeille emprunte son doux miel,
Laissez de ma science un flot substantiel
Jeter, par devant vous, l'Agneau sur la sellette
Et laver sans façon la tête aux gens du ciel.

Après avoir dompté l'hydre de l'anarchie,
Aigle, il reste à fonder l'unique monarchie :
Pour ce, faisons couvrir, à l'ombre, à vos genoux,
La Colombe et son Dieu jaloux.

Enfin la bergerie, divin sphinx, est à vous ;
Et, mieux que Charlemagne illuminé, j'espère,
Vous l'allez, fils dévot, voler à votre Père¹.

Voler : les puritains là-dessus vont crier...
Je retire le mot ; mettons exproprier
Pour cause, comme on dit, d'utilité publique.

A l'entendre prêcher, cette gent fanatique,
Il faudrait, à l'instar du Lion de Juda,
Se réduire au pain sec dont il s'accommoda,
Faire maigre, jeûner, ne plus vivre en liesse,

¹ Page 38.

Et vous tirer du bec la proie, ô Majesté,
Sous prétexte d'humilité.....

Laissons aux rois manqués cette délicatesse.
Le pur sang des lions n'a pas telle faiblesse.
« Eh bien ! manger moutons, colombes, sottre espèce !
Est-ce un péché ? Non, non : c'est pure charité ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il mérite de plus grands maux,
Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »

Je vais donc démontrer qu'un bon rapt est devoir.
O saint Machiavel, guide mon bon vouloir !
Toi, saint Pithou, rallume et mouche ma chandelle !

Le Pape est, nous dit-on, le vicaire de Dieu :
Je ne viens pas dresser là contre un désaveu,
Et conçois qu'à ce dogme un croyant soit fidèle.
Mais comment se fait-il qu'ayant, au nom du ciel,
Pouvoir sur toute chair, le Pape, au temporel,
A sa motte de terre ait borné sa pâture !
L'illogisme est flagrant, et l'abus saute aux yeux¹.

D'où suit, pour qui connaît de l'humaine nature
Le caractère ambitieux,
Que Rome annexera le globe à son domaine
Et de son double glaive enfilera nos droits,
Si le glaive royal ne s'oppose à la croix.

¹ Pages 39 et 40.

La chose est infaillible et fatale, et la preuve
C'est que, durant mille ans de souveraine épreuve,
Le Pape est demeuré le plus petit des rois.
La thèse paraît-elle un peu contradictoire ?....
Interrogez la tombe où repose Grégoire !

Je dis que saint Satan ¹ veut souffler notre gloire,
Mais que son vent fatal sur César ne prend pas,
Et que Rome à dompter le Monde perd ses pas.
Nous seuls pouvons atteindre à l'empire sans bornes,
Et c'est à vous, César, de faire à Dieu les cornes.

Or, Dieu restant petit, quand César devient grand ,
J'en conclus que César est le vrai roi de Rome,
Et que, dans ce foyer, vous devez, Fils de l'Homme,
Sur les sacrés autels reprendre votre rang.
Vous l'avez dit : « L'accord des pouvoirs est chimère ;
Signant le Concordat, j'ai fait un adultère.
Il ne doit exister qu'un seul Ordre, le mien,
Un seul maître trônant au ciel olympien.
L'unité n'a qu'un nom, qu'un bras, armé du glaive ;
Tout partage, ici-bas, n'est que folie et rêve ¹. »

Ah ! que voilà parler le langage des Dieux !
Hors de là, je ne vois qu'erreur et qu'illogisme :
Scinder le saint Empire est pur manichéisme.
D'ailleurs peut-on trouver vraiment religieux

¹ On qualifiait ainsi, au XI^e siècle, le pape contradicteur de l'empereur.

² 11 février 1804. Napoléon I^{er} à l'abbé de Pradt.

Qu'un moine, homme de rien, pauvre élu d'un conclave,
Use du temporel pour exalter l'esprit,
Prêche tout haut un Dieu revenant, chose grave!
Et pour son prétendant ménage un introit¹ ?...

Mon grief principal contre ces maudits papes
Est qu'ils ont, de nos rois gênant les sacrés plans,
Écarté de saint Pierre aux Liens nos agapes.
Nous serions attablés, sans eux, depuis mille ans !...
Il est vrai que, sans eux, le Gibelin dantesque
Eût livré l'Italie aux serres du Tudesque ;
Mais que nous fait de l'Aigle allemand le malheur
Si nous n'en avons pas tiré notre bonheur !
Ah ! l'indignation m'empourpre, à tant d'audace,
Et la main me démange au nom de Boniface².

De nos vieux rois Bourbons le chef-d'œuvre royal
Fut d'avoir, corrigeant un vain Mémorial,
De leur calendrier retranché saint Grégoire.
Nul saint n'est saint, s'il n'est un saint national.
Or, quel saint à l'État causa plus de déboire
Qu'Hildebrand, bête noire, hélas ! de l'Empereur,
Qui d'une main pressait les pauvres sur son cœur
Et de l'autre exaltait contre nos rois leurs femmes ?

Je ne veux pas médire assurément des dames :
Mais on voit trop souvent, à leur appel, Jésus

¹ Page 73.

² Pages 41, 42.

Venir mettre son nez dans l'alcove royale ;
Et n'est-ce pas un cas d'appel comme d'abus
Qu'on force à la constance une âme impériale¹ ?
Proh pudor ! on a vu Lothaire foudroyé
Pour un rien : une épouse à la porte poussée !
Philippe avec Bertrade est excommunié ;
Et, pour quelque morale en jouant transgressée,
Henry des mains d'un moine a reçu la fessée !...
Les Aigles, à ce compte, ô ciel ! sans interdit,
Ne pourraient rejeter leurs femelles du nid ?
Le Pape opposerait *non licet* au divorce
Et la raison divine à la raison d'État ?
De Dieu contre César monstrueux attentat !

C'est scandaleusement contrecarrer la force,
Et faire à la faiblesse à la fin trop beau jeu.
Nommer le sexe beau notre égal devant Dieu,
C'est ouvrir à grands flots passage à la licence.
« Du côté de la barbe est la toute-puissance : »
Nul ne contestera ce fait sans indécence.

Or, le Pape actuel, détestable pasteur,
Veut, pour le bon plaisir des colombes fidèles,
 Au léger pigeon voyageur
 Tout doucement couper les ailes,
Et fatiguer l'hymen de chaînes éternelles.
Et la méchanceté de ce cruel Agneau
Filtrant au ventricule ignoble du troupeau,

¹ Page 75.

Le genre féminin médit du sacré Code
Que de Napoléon dressa le saint synode¹.

Les brebis rêvent, à leur mode,
D'épouser de tendres beliers
Indissolublement comme elles réguliers ;
Et, fût-on boucs, il faut roucouler en ramiers...
Vit-on jamais idée au monde plus bouffonne ?

Que le Pape ait fait mine, au temps jadis, parfois,
D'empêcher le divorce, eh bien ! je le conçois :
L'Empereur recevait de sa main la couronne,
Au nom du Christ, et pour l'honneur de la Madone.
C'était sotte coutume au moyen âge obscur.
Mais quand des cieux nouveaux brilla le rayon pur
Sur la couronne d'or, Napoléon l'a prise,
Et lui-même à son front, en son nom, se l'est mise,
Et pour le seul honneur de César effrené.
Toute opposition dès lors n'est plus de mise.
Dieu seul est Dieu : César, toi, son aîné
Pour le bien de l'État utilise Phryné
Ou Pénélope, et comme un dieu clément te pousse
Mène sans embarras une existence douce!...

De ce train-là tout marche au mieux
Dans le meilleur des royaux mondes.
L'important pour nos hippo-dieux
C'est que leurs cavales fécondes
Aient pour deux des mœurs pudibondes.

¹ Pages 87, 88.

Tout dans cet esprit-là s'accommode à nos droits,
O sire, et Rome enfin fléchit devant les rois.
Les cléricaux camus, perdant foi dans leur bulle,
Sont forcés d'avalier la dernière pilule ;

Et, selon l'exemple du Christ,
Ses prêtres resteront parqués au vestibule ¹.
D'où suit qu'au sanctuaire on remettra Romule,
Pour faire le lit au grand Jule
Et puis au petit Augustule,
Finalement à l'Antéchrist.

Mais il faut sans tarder couper court à leur foudre.
Pour n'avoir avec eux aucun fil à découdre,
Sire, tranchez le nœud, et désarmez l'Autel.
Votre génie, hélas ! (j'en fais reproche au ciel)
N'a pas comme sa gloire un empire immortel :
Si le fourbe Agneau garde un coin de bergerie,
Un domaine où poser sa tête endolorie,
Il y doit étouffer dans leur œuf vos aiglons.
Les enfants de Marie en veulent aux fils d'Ève,
Et toujours la Colombe eut des pensers félons.
Rome est toujours la Rome où l'on poursuit sans trêve,
De l'empire du Christ ici-bas le vain rêve ;
Rêve impie, et qui va tout net contre la foi.
Le maître de la vigne a scindé la vendange ;
Il a dit : Partageons, César ; chacun chez soi ² !
Le droit romain l'affirme aussi : Point de mélange !

¹ Page 83. Les prêtres relégués *au vestibule* (textuel).

² Page 82.

Avec son Dieu, là-haut, que le Pape s'arrange ;

Mais ici-bas, vive le Roi !

La couronne de France, a dit Louis, est ronde ¹ :

Y prétendre fourrer son nez est un abus.

César, ayant son Père au ciel, comme Jésus,

N'accepte pour parrain aucun vicaire au monde.

La Papauté dressée et stylée, à l'instar

Du Saint-Synode aux pieds du Czar,

Se réservant le ciel, doit la terre à César.

Daigne Sa Majesté remarquer une chose

Entre toutes bizarre et sur quoi chacun glose ².

Quand, sur notre Forum, hurlèrent les Brutus,

Dieu sait quels ouragans, sous le quinteux ventose,

Chassèrent la Colombe avec l'Agnus castus :

Or, aux cris de ces Loups, le vieux Pasteur, bon prince,

N'a jamais opposé qu'une entrave assez mince.

Mais aussitôt que l'Aigle a, sur les Coqs domptés,

Fait chanter *Te Deum* au nom des libertés

De notre église gallicane,

Dès qu'on voit sur l'Agneau l'oiseau des dieux qui plane,

Vite, la bergerie, en émoi, se débat,

Et chicane son concordat,

Et dans nos décrets organiques

Fait semblant d'étouffer, au lieu d'épanouir

Vers le vague infini ses transports platoniques,

Au lieu de s'amuser à danser et jouer

A nos chansons pharaoniques.

² Déclaration sur la régale. 1673.

¹ Pages 44, 45.

Et quand Rome entrevoit que l'Aigle, de son bec,
Veut amoureusement baiser toute l'Eglise,
On nous tourne le dos, on nous tient en échec !
Peut-on pousser plus loin vraiment la balourdise ?

Par Jupiter Capitolin !

La Colombe, sur son déclin,

Va-t-elle, ingrate volatile,

Fermer son cœur au nez aquilin de l'époux ?

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?...

Je soupçonne parfois ce diable d'Agneau doux
D'être à Campanella lié par quelque laine,
Et d'avoir des rêveurs d'en bas humé l'haleine.
J'entends geindre chez lui le noble et le marchand

Et tout animal haut perchant,

Jamais la multitude et le pauvre en son champ¹.

La logique veut donc qu'un Lion autocrate,

Sous un pavillon démocrate,

Vienne ici ferrer le cheval

Et le mulet aristocrate,

Pour qu'ânes et moutons, brutes sans capital,

Ravis enfin au joug plébéien des pontifes,

Rongent un frein sanglant sous de plus nobles griffes.

Il faut au bénitier s'être noyé le sens,

Pour espérer qu'un pape en ce monde domine.

Que plaise la houlette aux Agneaux innocents,

¹ Pages 116, 117, 120, 131 et *passim*.

D'accord; comme aux enfants une main féminine :
Pour nous, hommes, convient la patte léonine,
A nos esprits plus forts un joug capitolin,
A nos yeux l'abat-jour d'un beau nez aquilin.
Quel pasteur, égaré dans la nuit, en brumaire,
D'un seul coup de sourcil se fut tiré d'affaire?
Trouve-t-on ces coups-là tout faits au bréviaire?...
Au fond, les gens du Pape, assez forts sur leur Dieu,
Ne savent à peu près que ça : vraiment, c'est peu !
Aussi chacun s'en moque, et de leurs âneries
L'homme d'Etat se gausse en nos chancelleries.

Mais voici pour confondre une âme de Renard :
Conçoit-on que l'Agneau, sous un dévot prétexte,
Refuse de haïr ce damné Léopard
Et d'un banal amour lui réserve une part ?
J'ai dû rectifier le sens du divin texte.
Le Seigneur a bien dit : « Aimez vos ennemis ; »
Il ne dit point : De l'Aigle aimez les ennemis.
Dieu garde ! Mais aux saints dans la grâce affermis
Il défend de servir pêle-mêle deux maîtres :
Hé donc ! qui sert l'Anglais fait le métier des traîtres.

Nous aurions emmanché la Manche, sans les prêtres,
Et le nouvel Hercule eût fermé Gibraltar.
Ah ! le beau coup manqué ! Déjà notre César
Et son invincible Fortune
Allaient sur le dos de Neptune
Dans une mer de sang prévenir Trafalgar¹.

¹ Pages 54-57.

Londre englouti, la France à la machine ronde
Imprimait son essor d'un souffle caressant....
Hélas ! pour son malheur, l'Europe, pauvre monde !
N'a pas voulu porter notre joug innocent.
Enfin ! ces gens vexés, peut-être, ont cru bien faire :
Excepté les Français, tous les peuples sont fous,
Et les mortels toujours des dieux furent jaloux.
Mais qui diable a poussé le Pape, contre nous,
Dans l'européenne galère ?

Monsieur prétend rester neutre : la belle affaire !
Nul ne sait à quel point le Pape a l'esprit faux.
N'a-t-il pas la manie incongrue, ô héros,
De refuser passage au sacré territoire,
Quand nos soldats, marchant dans le sang à la gloire,
Vont évangéliser Naples à coups de canon¹ ?
Que coûte-t-il de dire : Allez, amours !... Mais non :
Quand Bellone et Vénus nous sourient, ces ganaches
Ont peur de voir passer nos françaises moustaches.

Ce n'est pas tout : au nez du très-chrétien Lion,
Rome chauffe en son sein, infernale vipère,
L'ambassadeur Renard de l'infâme Albion !...

C'en est trop ! Lors César, en sa juste colère,
Fit ses conditions à Dieu dans son Vicaire.
De Pierre il exigea que Jean fut exilé,
Et que l'évêque, au char de l'État attelé,
Mis au pas et baisant sa lisière organique,
N'eût pas besoin d'aller à Rome, lieu malsain,

¹ Pages 47 et 57.

Chercher aux pieds du Christ l'institut canonique.
Il voulut que saint Pierre, appuyé sur son sein,
Comme autrefois saint Jean au cœur du divin maître,
Y prit son règlement de conduite, en bon prêtre ;
Que le Pape adoptât le principe vital
De son blocus continental ;
Et que l'Église unit son divin anathème
A la foudre de Jupiter ¹.

A ce prix, l'Empereur, embaumé du saint chrême,
Menait, tambour battant, l'infidèle au baptême ;
L'éclair de son épée étouffait tout blasphème ;

Son canon brûlait à Munster
Le traité qu'un fils de Luther,
La France aidant, en Westphalie,
Fit contre Rome et l'Italie ;
César livrait au coroner
Le cadavre de Westminster
Et son empire d'outre-mer ;
Il dissipait le schisme amer
Chez le Czar et le Stathouder ;
Il se faisait le magister
De Guillaume Tell et Gessler ;
Il pliait à l'orthodoxie,
Sous l'aile de l'autocratie,
La Melpomène d'Alfieri,
L'Euterpe de Bach et Weber,
Faust, Homunculus et Werther,

¹ Page 48.

² Pages 48 et 62.

Et les pastoureaux de Gessner,
Et l'esprit du kirch-wasser
Et jusqu'au parfum du Chester :
Tout ce qui rime à Lucifer,
César l'eût passé par le fer
Et mis à l'ombre dans l'enfer !

Quelle offre ! quel grand'œuvre ! et quelle heur aux cagots
De voir sous votre pied, César, les Huguenots
Rendre le dernier vent de leurs reins indévots !
Et qui peut concevoir que des Papes bigots,
Soufflés par des moines Jeannots,
Repoussent de tels biens avec irrévérence ?

Ah ! pleurez avec nous, petits abbés de France,
Coqs béats, que la Cour mettait à son engrais.
Le Pape de ce monde a refusé la paix,
Et rêve de lutter contre César :... un moine !

Ah ! s'il eût accepté ! le plus petit chanoine
De César sur son cœur aurait porté la croix,
Tout évêque eût été grand-croix
Et vu hausser son patrimoine
Par un avancement au choix...

Peut-être direz-vous : « Mais votre croix galante
Que Mars en ses torrents d'homicide ensanglante,
N'est pas précisément celle du Golgotha. »

— C'en est un bon duplicata ;

Et tous les saints qu'inscrit l'almanach de Gotha
De ce fardeau d'honneur surchargent leur poitrine.

A leur suite on eût vu, sous notre sacré poids,
Le prêtre, ainsi croisé, vers la gloire divine
Sur le chemin royal, à l'ombre du pavois,

Marcher au pas des Rois !...

Bien plus, on se fût fait un cas de conscience
De doter la Fabrique avec luxuriance.

Les Bourbons de saint Pierre ont rogné le denier,
Et la Convention prit les biens de l'Église¹ :

Quelque sot ! Mais César : il veut au saint grenier
Du budget écouler le flot qu'il centralise,
Afin que tout pigeon, dodu, se moralise,
Et chante *Te Deum* d'un coffre bien nourri....

Le Pape.... à tout cela ne paraît rien comprendre,
Bien qu'il fasse pitié sous son ventre amaigri.

Il semble qu'il n'ait pas l'oreille pour entendre.

A bout de patience, enfin, de l'entêté
Il a fallu dompter l'opiniâtreté.

Lors, au risque de plaire à Votre Majesté²,
Vos fidèles agents ont empoigné le Pape,
Avec tous les égards dus à Sa Sainteté,

Sans blessure, ni coup, ni tape.

Nogaret ne fit pas les choses aussi bien :

Il faut savoir pincer son père en bon chrétien !

Je sais que, très-vexé, le Pieux, âme ingrate,

Trouve l'atteinte indécate,

¹ Page 33.

² Pages 49 et 57.

Et juge malséant son pouvoir aboli :
Mais quoi ! l'affaire est faite, et le fait accompli.
Laissons des puritains lancer leur manifeste
Et crier sur les toits l'idéologue peste ;

Ces vains oiseaux, race immodeste,
Que votre Aigle tient en échec,
Sans cesse pour Melchisédec
Vont affilant leur vilain bec.

Nul ne sait mieux que vous, Sire, que cette clique
De la raison d'État n'a point le sens pratique.
De nos beaux coups d'État la légitimité
Saute aux yeux : à leurs traits, de l'Aigle du tonnerre
On reconnaît la plume et le saint caractère.
Prendre Ancône et fourrer en prison le Saint-Père
Était une fatalité¹.

Le Pape est donc à bout, et le droit canonique
Cède au très-chrétien carillon
De l'École polytechnique ;
L'olympien écouvillon
Prend la place du goupillon.

Rome, enfin, est à vous, César ! Le destin juste
Devait cet accessoire à l'empire d'Auguste² ;
Et nous récupérons les titres souverains
Que Charles et Louis, vos ancêtres divins,
In petto réservaient au petit Roi de Rome.

¹ Page 57.

² Pages 66, 67.

Quant au Pape, il est juste aussi que ce bonhomme,
Ayant par ses excès mis sa barque à vau-l'eau,
Sur votre grand bassin joue à Fontainebleau,
Et que son cep usé, rajeuni par le nôtre,
Sur votre chasselas greffe sa patenôtre.

Ainsi tombe à jamais le pouvoir temporel
De cet audacieux qui vise à l'éternel.
Il ne sera jamais restauré, je le jure¹,
Et la religion va briller toute pure :
Libre de tout souci, sublime, âme sans corps,
Telle qu'on voit, au ciel, s'évanouir les morts² ;
Telle enfin qu'elle était, heureuse, aux catacombes,
Quand les Agneaux de Dieu triomphaient dans leurs tombes,
Quand les Aigles trônaient sur le nid des Colombes.

Ainsi nous voudrions d'un encens immortel
Doucement embaumer sous le Trône l'Autel³.
Illustrés d'une gloire obscure, et par l'Abeille
Alléchés, le teint frais et la bouche vermeille,
Nos prêtres, à prier bornant tout leur plaisir,
En contemplation useraient leur loisir ;
Et dans Paris, *caput mortuum*, sous nos ailes,
Orneraient à souhait leurs petites chapelles,
Sans disputer aux Rois le cas des écrouelles.
Quel heur pour un prélat, chez l'empereur romain
Quotidiennement d'aller au baise-main !

¹ Page 49. L'épître est de 1810.

² Page 50.

³ Pages 51, 52.

Et pour qui fait l'office, ici, du Fils de l'Homme,
De ne toucher jamais quoi que ce soit d'humain¹ !

J'oubliais de pourvoir aux agréments de Rome.
Le régime papal, par ses excès de paix,
A plongé les vieux Loups romains en léthargie :
Le nom de l'Empereur bientôt, à ces niais,
Spiraculum Dei, soufflera l'énergie¹ ;
Et Mars, ressuscité, de ses dragons parfaits
A Vénus dévouera les brillants uniformes,
Cependant que Thémis, par ses décrets pieux,
Fera tous les pékins conformes
A l'image des nouveaux dieux.

Je donne un simple trait du régime joyeux
Où le Saint-Père, enfin réduit à la prière,
Dans son vieux Muséum aura sa bonbonnière.
Un galant sénateur, plus grand peintre que moi,
Illustrant à jamais sa gallicane foi,
Quelque jour, d'une main saintement aumonière,
Mènera le convoi papal à son ornière,
Et, chantant des Renards la complainte dernière,
A l'Agneau saura faire un coin dans sa tanière.

Sous ce pied de dévot sincère, indépendant,
Le Lion de Juda, bientôt, en Occident,
Aura reçu son coup de grâce ;
Et le Lion nouveau, sur le globe rôdant,
Dans le lieu saint purgé, libre, reprendra place.

¹ Page 83.

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Sans laisser, hélas ! plus de trace
Que la barque de Pierre absorbée en nos lacs.
Nous seuls, Renards, ne passons pas.

Immortels courtisans du monde, en Césarée,
Nous donnons chasse au Christ, honnête et modérée,
Et nous coulons la nef que ce vieux Dieu gréa.
Un Dieu nouveau nous fait ces loisirs : ses ouailles
Célèbrent d'un tel prince auguste avec Rhéa
Les éternelles fiançailles ;
Et de leur gueule en feu, chantant, nos canonniers
Dispersent les débris éteints des monacailles.

Voici qu'Aigles, Faucons, Buses, Coqs, Éperviers,
Ayant du revers de leurs ailes
Refait des ténèbres mortelles
Au jardin des francs oliviers,
Dans l'*Agro Romano* notre grain s'ensemence :
Au Vicaire du Christ a succédé Mentor,
« Et le vieux monde recommence ! »
Adveniat regnum tuum, Imperator !

¹ Page 92.



MÉDITATION

REGISTRATION

III

MÉDITATION

Ainsi vont glapissant contre la Bergerie
Les Muses alternant de la Renarderie;
Ainsi sur notre Agneau mangé sifflent les dieux.
Les fifres des Césars, échos de la musette
Qu'à Versailles Apollon fit tourner en trompette,
Jouant, à frais nouveaux, un même air, en jouent mieux :
Mais vieille est la chanson comme Hérode, et le Christ
Au pied du Golgotha vit germer l'Antéchrist.

L'Antéchrist, ce Vieil Homme, est celui qui divise
Le Nouvel Homme en deux, et déchire l'Église :
Là, le spirituel, ici, le naturel,
Deux mondes que sépare un abîme éternel ¹!

¹ I S. Jean, iv.

Il a toujours brisé ce qu'unissent les prêtres.
Il s'implante cadavre où poussait l'Immortel ;
Hélas ! et de béats déserteurs de l'autel
Vont aux maisons des Rois, courtisans de deux maîtres,
Ainsi qu'Ischariote humer l'esprit des traîtres....

Comme il a divisé Terre et Ciel, l'ennemi
Brise en fragments haineux la nature meurtrie,
Et l'idolâtre Amour, des enfers revomi,
Fait sur l'humanité prévaloir la patrie.
Cinq Lions, à l'affut des petits tremblotants,
A l'arrêt l'un de l'autre, effrenés impotents,
Rêvassent, l'œil sanglant, leur unité barbare.

A Rome, ambassadeurs d'Autriche et de Navarre
Se griffent à coups sourds en tiraillant la tiare ;
Le Navarrois toujours vexé de voir l'Agneau
Hésiter entre l'un et l'autre laronneau,
Et Rome, au Saint-Esprit nouée, avoir pour règle
D'opposer la Colombe au Coq tout comme à l'Aigle.
Et toujours, poursuivant leur infernal duel,
Tudesques et Chauvins se disputent l'Autel,
Pour se faire un rempart, doux Agneau, de ta tombe,
Un glaive de ta plume amoureuse, ô Colombe ¹ !

Toujours la grande affaire est, pour les dieux français,
D'emmancher à leur pied une botte plus forte,

¹ Pages 103, 112, 124, 102.

Pour flanquer aux Germains, au nom du Dieu de paix,
Un baiser plus profond qui le.... jette à la porte ¹.

Toujours le Coq, juché sur l'Église qu'il couve,
Contre les charbonniers de la romaine Louve
Chante coquerico, pour qu'au Roi gallican
Revienne le métier de suisse au Vatican ².
Et toujours de Rhéa la famille têtue,
Sous les Aigles en guerre, à souhait s'entretue

Vainement le pasteur a prêché l'unité
Et sur l'axe divin dresse l'humanité :
Toujours, méconnaissant le père de famille,
L'enfant prodigue court, hors la sainte cité,
Livrer son corps au maître étranger qui l'étrille,
Et disputer aux porcs l'engrais de sa guenille.

Quand son erreur déjà le cloue au châtiment,
Dans sa mésaventure ignoble il persévère.
Le mouton qui s'en fut de lui-même au repaire
S'en prend-il au berger de son égarement ?
Le nôtre, bien tondu, sur le rocher qu'il broute,
Par les Aigles pincé, berné par les Renards,
Ne trouvant au désert que Lions sur sa route,
Et saigné jusqu'à blanc par Loups et Léopards,
Au pasteur déserté s'en prend de sa déroute.
Lui qui de sa substance, enfant malavisé,

¹ Page 141.

² Pages 111, 124.

Frustra cruellement la maison paternelle,
Il accuse son père, hélas ! d'être épuisé.
« Qui diable vit colombe ainsi traînant de l'aile ? »
Dit Eros, souriant à ses flèches en sang....

Ainsi du mal qu'ils font se jouent Gaulois et Frank.

Et le pire malheur, c'est qu'il leur prend envie,
Esclaves qu'ils sont tous aux liens de Satan,
D'insinuer partout, nouvel esprit de vie,
Du Fleurant libéral honteux orviétan,
Leur liberté venteuse, anhélanter, mort-née,
Sempiternellement à l'arçon enchaînée !

Sous quels dieux, un Français, depuis Quatre-vingt-neuf,
Ailleurs que sur papier vit-il ses droits de l'homme ?
Quel coq gaulois jamais a pondu sur son œuf ?
Quel de sa liberté bavarde n'est pas veuf ?
Qu'un seul lève la main : je l'irai dire à Rome !

Rêveur d'égalité, regarde au front Paris.
Vois ses dieux de Plutus mener le tripotage ;
Vois la chance inégale et l'inique partage,
Et l'ampleur du filet où les faibles sont pris.
Vois, loin de son foyer luxueux, la grand'ville
Refouler sans pitié la multitude vile.
Ce que n'eût point osé la Féodalité
Nos financiers l'ont fait, flanqués de leur édile.
Ils envoient promener et paître en liberté,
Hors les murs, leurs moutons leurrés d'égalité.

Lazare, de si loin, ne trouble plus nos fêtes,
Et le haut du pavé demeure aux gens honnêtes....

Regarde bien : c'est là, dans Paris, son cerveau,
L'effrayant spécimen du royaume nouveau,
Et de ton beau progrès indéfini l'issue.
Oui, sous un poids plus lourd le peuple pleure et sue.
Le Paupérisme, fruit du libéral progrès,
Crève sur la cité son incurable abcès,
Immense à la mesure où s'étend Babylone,
Profond à la mesure où s'exhausse le trône !
Plaie où perd son latin le monde médical,
Que panse à tour de bras le corps municipal,
Et que sans bruit soulage, en gémissant, l'Eglise.

Voilà ce que le Monde, en riant, centralise!....

Français, petit Français, où sont tes rêves d'or,
Et de Quatre-vingt-neuf où git donc le trésor ?
Pour la semer à Rome, où ta graine de vie ?
Quelle âme, entre nous tous, ne s'est vue asservie
Par un maître, éloquent hâbleur d'égalité !
Et quel porte-drapeau de la fraternité
N'a d'autrui quelque peu volé la liberté !
Pas un mâle barbu qui n'ait, d'une main leste,
Fait ou rêvé son coup d'Etat plus ou moins laid.
Nous avons tous au cœur des rêves gros de peste ;
Et, sur cet oreiller, prince, leude et valet,
Par le diable séduits, bercent leur conscience.
Moi-même j'ai besoin, comme tous, d'indulgence :

Et, complice deux fois d'un semblable méfait,
Je n'insulterai point qui mieux que nous l'a fait...

Mais enfin, à ces jeux l'oiseau laisse sa plume ;
Et, partout englué, des pattes jusqu'au bec,
Peut à peine chanter son éternel échec,
Dans la cage où son maître égrène l'amertume,
Où de la liberté la coupe est mise à sec.

Et c'est là le régal que tu promets à Rome,
Les débris de tes droits expropriés, pauvre homme !
Tire donc de ton œil tes pontres, ô valet,
Avant de dévouer nos pailles à ta fronde !
Ote, galérien, à ton pied le boulet,
Avant d'oser parler de libre essor au monde !

Mais toujours même orgueil et même iniquité,
Sur lèvres d'hypocrite égale absurdité !
Toujours même boulette aux mêmes sarbacanes,
Et même coup de dents des lèvres gallicanes !

Parcourez ce factum des Lions arrogants :
Partout se contredit un flot d'extravagants,
Et la coda toujours jure à la ritournelle.

« Le colombier s'affaisse et ne bat que d'une aile,
Dit l'un, faute d'avoir, comme les grands Etats,
Dans la crèche allaité les Renards délicats. »
Mais l'autre : « Voyez donc la papale malice !
Le traître va dressant des limiers de police

Presque aussi fins matois que sont nos franks renards...
N'est-ce pas usurper sur les droits des Césars¹ ? »

Ici, l'ambassadeur, janséniste visage,
Des grands relâchements de Rome est étourdi,
Et trouve scandaleux qu'un pape, un vendredi,
Ait d'un lard hérétique autorisé l'usage.
Un autre abbé, soufflé par les même esprits,
Contre les vanités de Rome déblatère,
Regrette le ton grave et chaste de Paris
Et conte sa douleur au roi de France austère²....
Dieu sait que de docteurs, gonflés par d'autres vents,
Se figurent la joie à Rome exorcisée,
Et, changeant à leur gré nos saints en flagellants,
Jurent que Dieu, chez nous, hait la terre épousée,
Et que par l'INCARNÉ la chair est méprisée !

Il est un point surtout où règne le chaos,
Où glapit le Renard en contraires échos.
L'un reproche à l'Agneau son faible pour la guerre
Et de son coup d'épée à Pierre fait affront.
L'autre, d'un bonnet grec coiffant son divin front,
Veut en Zeus foudroyant déguiser le Saint-Père³.

Un béat diplomate, évêque et gallican,
Se plaint que la police, autour du Vatican,
N'ait pas le coup de main de la royale poigne :
Nul n'est décidément bon roi qui mal empoigne

¹ Pages 4 et 5, 8 et 9. — ² Pages 96 et 102. — ³ Pages 115, 123, 133.

Et n'a, dans son *Credo*, le dogme de la peur.
Un laïque voudrait que le Pape, en sapeur,
Sût ouvrir un peu mieux le champ à l'homicide.
Pour être roi des rois, au fait, Agamemnon
Comme un divin Centaure en selle était solide.
Un roi qui sait chanter pour basse a du canon,
Pour ténor le fusil pétillant, ou sinon
Ce n'est qu'un bon à rien, et c'est le cas du Pape !
Les mécontents toujours lui lèveront la nappe,
Et larrons, ameutés du dedans, du dehors,
L'enverront promener en paix parmi les morts....

Le beau Roi, qui confesse, à Pâques, sa police,
Fait prêcher à ses gens, chaque jour, à l'Office :

« Faux témoignage ne diras,

« Homicide point ne seras ; »

Et va traînant un sabre impropre au sacrifice !

Que diable ! pour tuer Dieu nous donna des bras....

Et tous ces magisters, la bouche de sang pleine,
S'accordent pour flétrir la matrone romaine,
Pour cela qu'abusant toujours de la douceur,
Lasse de patience, elle a, d'un coup d'humeur,
A la fin aux morveux donné quelque fessée....

La France, aux mains des Rois, est bien plus caressée
Opprimamus plebem nostram sapienter,
Disaient les Pharaons, la veille de l'Exode ;

¹ Pages 97, 103, 106, 124, 125, 133.

Ayons le fouet sans cesse au port d'arme, en Hérode,
Et la foudre tonnante au poing, en Jupiter.

O monde des tonnants ! ne crois point qu'on envie
Le sceptre dont ta main caresse Varsovie
Et les régals sanglants auxquels tu dois la vie !
Quel de nos coups de fouet s'égale, ô potentats,
Aux entailles que font sur tous vos coups d'États !
Quel de vos bras géants, jusques au coude rouge,
S'ose lever vers Dieu pour consoler Pérouse !...

Oui, Pierre a ses excès de zèle, et, par moments,
Son bras contre le diable a ses emportements.
Le berger, excédé de voir sa bergerie
Comme en un bois volée, et la Renarderie
Hurler avec le Loup, pour l'Aigle, au Panthéon,
Au corps des saints Martyrs a joint un corps-de-garde.
Ajustant au hasard la gueule d'un canon
A la gueule du chien qu'il dressa pour sa garde,
Il a, du coup, frisé l'oreille au Renard Sarde....
La défense est, dit-on, permise en droit des gens ;
Et je ne sache pas un avocat du diable
Qui ne plaidât l'excuse, et n'ait, en cas semblable,
Aspergé de ses pleurs des juges indulgens.
Est-ce le bon combat ? et l'Église appelée
Court-elle de ce pas au divin SUIVEZ-MOI ?
Voit-on sur ce chemin les martyrs de la foi
Et du Crucifié l'escorte immaculée ?
Je doute.... et crois entendre encor la voix de Dieu
Sur ces faits d'armes-là jeter son désaveu.

Mais qui diable a trouvé l'invention bouffonne
De confier la pierre à ta griffe, Lionne,
A ta serre, Aigle altier, à tes sanglants ergots,
O Coq, avec fierté regardant ta colonne ?
A vous, prêtres de Mars, Hérodiens cagots,
Drôles de gens, qu'acclame un ramas d'idiots !....

Tout finit, comme on sait, par des chansons en France,
Et jusqu'à l'Opéra fleurit l'inconséquence.
S'il est un thème usé, c'est celui des brigands :
Or, nos Scribes gaulois, garruleurs élégants,
Donnent au brigandage un ton de virtuose
Et de *Fra-Diavolo* chantent l'apothéose....

Ainsi vont-ils chantant, au nez du Pape-Roi,
Le discord carillon de leur royal beffroi.
L'un dit à Pierre : Huhau ! l'autre à dia le jette,
La croix sur une épaule, à l'autre l'épaulette ;
Et j'entends, pour combler ce concert inhumain,
Alphonse et sa Minerve accuser d'être instable
Plus qu'aucun autre État changeant l'Etat romain,
Qu'Arthur et son Mentor ont nommé l'immuable¹.

Mais l'esprit des Renards se résume, immortel,
Dans l'épître où revit leur saint, Machiavel.
C'est lui qui désormais dans Rome apostolise,
Et, bridant le cheval du *Prince*, évangélise.
Il parle à Médicis : mais à bon entendeur,
Salut ! Ouvre-toi donc, oreille d'empereur !

¹ *Le Pape et le Congrès*, et pages 144, 145 de la brochure.

L'heure est propice : au monde il ne faut qu'une tête ;
Aigle-coq transalpin, fais rayonner ta crête.
Honore pour patrons mes saints olympiens :
Ajoute à ces démons, pour ménager l'Église,
Un peu du levain vieux d'Élie et de Moïse,
Sans prendre à l'Évangile en aucun cas ses grains ¹.

Où diable ce Jésus a-t-il pris sa semence ?
Ni fourbe, ni bataille !.... Eh quoi ! les souverains
Vont-ils passer leur temps à chanter la romance ?
Ce Jésus, Dieu me damne ! était un insensé,
Qui du bon droit des gens ne sut pas l'abécé.
Parlez-moi de Pallas, « plus humaine, » et d'un glaive
Par le serpent de ruse et de pièges voilé.
Renouvelons l'amour de la haine au sang d'Ève ;
Que des feux d'Erinnys tout bon chrétien brûlé
Soit contre l'Étranger un Lion endiable !
Pour sauver la patrie aucun cas n'est immonde.
Que dans cet esprit saint revive le vieux Monde ² !

Tel est l'esprit impur ; il a nom Légion ³.

Qu'au grand festin final de l'Aigle et du Lion
S'attable le Rénard avec religion ;
Que le Loup libertin, sourd à la prophétie,
Hurle contre l'Agneau divin par ineptie :
J'excuse l'égaré, je conçois le sauteur ;

¹ Pages 138, 139.

² Machiavel, sur Tite-Live, et pages 139 et 140 de la brochure.

³ S. Marc, v ; S. Luc, viii.

J'admets qu'au râtelier de leur stratocratie,
Quelque tribun dupé se frique au sénateur....
Mais que l'oiseau de proie ait pour leude un chanteur,
Que Philomèle fasse injure à la Colombe,
S'attaque à la Brebis, vilipende leur tombe :
Ceci passe mon cœur et mon entendement.
De la chute d'un ange aveugle ébattement ¹ !

L'un de son vaste ennui fatiguant les empires,
L'autre au feu de ses pleurs énervant nos Elvires,
Tous deux, le cœur lassé de tout, désespéré,
Vont, cruels étourneaux, dans le foyer sacré,
Saccager le trésor divin de l'espérance !
Tous deux, rêveurs de paix, d'amour et d'unité,
Dans le vague idéal quêtant la délivrance,
Dépivotent du Dieu vivant l'humanité !
Pour achever d'un coup la pauvre Papauté,
Que n'ont-ils, tous les deux, désordonnés sublimes,
Accusé le Pasteur de mal gérer ses dîmes !....

O Cygnes, qu'allez-vous aux Renards faire écho !
Alouettes, faut-il, des régions divines,
Tomber aux basses-cours, et d'un coquerico
Flatter les faux soleils levants, sur nos ruines ?
Je comprendrais vos cris, si vos cœurs embrasés
D'un coup d'aile exaltaient l'aile de nos Colombes :
Mais quand votre clameur, perdue au chant des bombes,
Jette sur nos tourments ses cris malavisés,
Vous n'êtes plus pour nous, lèvres mal embouchées,

¹ Isaïe, XI, LXV ; pages 133, 143 de la brochure.

Pour l'ennemi commun que Muses embauchées,
Messagères du ciel par Satan débauchées !

Mélodieux oiseaux, que faites-vous si bas ?

O chers harmonieux, de leur galimatias

Dégagez vite ment vos lèvres studieuses ;

Déployez dans l'air pur, pour de plus saints combats,

Vers l'éternel soleil vos ailes glorieuses.

Divins charmeurs, qu'exalte en Dieu la liberté,

Qui ne rognez jamais les ailes à personne,

N'allez pas vous confondre avec ceux qu'aiguillonne,

Au lieu d'amour, l'orgueil de leur servilité,

Qui, sur nos fronts blessés mangeant notre couronne,

Balancent vers l'Olympe un encens nasillard,

Et, pour l'Aigle, à l'Agneau glissent au cou la hart !

Fils du ciel, voyez clair aux ténèbres du monde,

Et n'illustrez jamais de vos rayons l'immonde !

Méditez sur le trait qu'au bout de leurs rouleaux,

Contre Rome ont lancé les esprits animaux¹.

Ils osent aux chrétiens proposer pour modèle

L'insigne trahison de l'enfant infidèle !

L'Aiglon, à qui l'Agneau de paix a fait un lit,

Balafre le Saint-Père adoptif d'un coup d'aile ;

Couvé par la Colombe amoureuse au saint nid,

Il fait d'abord l'essai de sa plume contre elle !

Il s'allie à la Louve, et fait échec au Christ,

Pauvre jeune ignorant, qu'obsède l'Antechrist !

¹ Pages 147-152.

C'est son excuse : hélas ! quand le bourreau renaît,
Esclave, il ne sait pas encore ce qu'il fait ;
Et c'est pourquoi Jésus, comme autrefois, pardonne
Aux fous qui d'une épine ont tressé sa couronne.

Mais que l'ingratitude, à notre œil stupéfait,
Comme acte de vertu s'étale et se fleuronne,
Et qu'on nous vienne offrir en exemple, ô mon Dieu !
Les crimes où l'erreur emporta la jeunesse,
Dont, en montant au trône, on a fait désaveu¹ :
Voilà des derniers temps la diabolique ivresse
Et l'imbécillité qu'il faut passer au feu.
Saint Esprit de lumière, allume l'incendie² !

O du vieux monde à bout grotesque comédie !
Où sont, pour la siffler, vos clefs d'or, Chérubins ?
Dieux riants, qui forgez les rires enfantins,
Dans un éclair joyeux renvoyez-nous Molière,
Pour nous faire pâmer à la farce dernière !

C'est donc vous, beaux Césars, classés ou non classés,
Vous, familiers des cours, pommadés, vernissés,
Vous qui menez le jeu des balayeurs d'Eglise ?
Oui ! par vos bras de chair nos pontifes crossés,
Rasés, débarbouillés, fumés à votre guise,
Deviendront purs aux feux de votre gaillardise !
Le Christ va repuiser son lustre à vos candeurs,
La Vierge sa beauté sans tache à vos pudeurs !....

¹ Le mot de Ham.

² II Thessal., I.

Toujours les vieux damnés jugent la pécheresse,
Et toujours à leur flanc s'accoquine Judas.
Eternel aveuglé, ce monde ne voit pas
La poutre qui déborde à l'œil de sa sagesse,
La lèpre qui rongea son âme de drôlesse.

O graine remontante, où le ferment païen
Et juif va circulant sous un liber chrétien,
Ton histoire est écrite au livre de la vie ¹ !

A la pointe du jour, de nouveau, le Sauveur
Vient à l'église, et parle à la foule ravie.
Or, les Pharisiens, par-devant le Seigneur
Traînant la pauvre femme adultère, surprise,
Étalent leur scandale et son infirmité.

« La femme à l'étranger portant sa convoitise,
Doit mourir lapidée : ainsi juge Moïse.

Qu'en dit de l'Homme-Dieu l'infailibilité ? »

Les tentateurs raillaient. Jésus, grave, s'incline,
Et, le doigt sur la terre, en silence, il écrit.

Comme à l'interroger le vieux monde s'obstine
Pour tenter Dieu lui-même, il se redresse et dit :

« S'il est entre vous tous un homme sans faiblesse,
Qu'il jette le premier la pierre vengeresse !... »

Et de nouveau Jésus écrit en s'inclinant.

Alors ont commencé nos drôles de comprendre :

L'un poussant l'autre, ils fuient le temple incontinent,

Les vieux d'abord, ayant des péchés à revendre...

¹ S. Jean, VIII, 2-12.

Lors, maître du terrain. se dressant, le Sauveur
A relevé la femme, et dit de sa voix tendre :
« Femme, où donc est passé le flot accusateur ?
Personne n'a frappé ? — Personne, mon Seigneur.
— Moi, qui suis sans péché, je pardonne. Pauvre âme,
Vas en paix ; et pour mieux échapper à leur blâme ,
Nelaisse plus Satan noircir ta pure flamme !... »

La femme avait failli : dans la cité de Dieu
Elle allait propageant l'odeur du mauvais lieu :
Mais Dieu sait que la chair sous l'esprit prompt fermente,
Qu'aisément on succombe où le vieux Monde tente ;
Et dans la pécheresse il exalte l'amante.
Ainsi le juste juge est toujours indulgent,
Autant que le jugeur indigne est outrageant.

Ce que le Christ écrit de sa main infaillible,
Scribes, le savez-vous ? C'est, jour à jour, l'esprit
Pénétrant lentement la nature faillible,
Et rendant à l'amour de Dieu le cœur contrit.
C'est votre double arrêt, à vous, race orgueilleuse,
Qui cherchez au prochain sa paille insolemment
D'un œil où s'éternise une poutre honteuse,
Et, pour accélérer l'humain enfantement,
Retroussiez une main pleine d'avortement....

Regardez ces gens-là, posthumes de Minerve,
Neveux bretons ou francs de Mercure et Vénus,
Sauvageons où saint Paul en vain greffa Jésus,
Drapés dans le manteau troué de leurs vertus,

Sur l'Église épancher la bile de leur verve.
Tous, l'épée au côté, la main sur leurs tridents,
De l'attirail de Mars flanqués jusque aux dents,
Ils posent en enfants de paix et de lumière
Et ne pardonnent point son coup d'épée à Pierre !
Sous sa mèche allumée ardent, le boute-feu
Prêche d'esprit d'amour la brebis du bon Dieu !...

Voyez ces traîtres sots et leur meute ennemie,
De leur séduction étalant l'infamie,
Avouer qu'ils offraient au saint zèle tenté
L'intolérant appui d'un bras ensanglanté¹ ;
Puis, sous couleur d'attache à tes droits, Liberté,
Ces carnassiers béats des vieux et neufs régimes
Crier haro, rugir leur brutal hourvari
Sur la Brebis ravie à ses hauteurs sublimes,
Et d'un air onctueux maudire les abîmes
Où leurs gueules au sang tiraient le pied meurtri ;
Et leur patte griffer, jusqu'au sang imprimée,
La plaie où mit son mal leur lèvre envenimée !

Ah ! que vous voilà bien, menteurs Pharisiens,
Sadducéens obtus, fourbes Hérodiens !
De la raison d'État Tartufes et Macaires !
Voyez, parmi ces juifs païens, lanceurs de pierres,
Toujours le plus coupable être plus amenté,
Et leur bec impudent, impudique, édenté,
Mordre le sein fécond qu'enfants ils ont tété !...

¹ Pages 48 et 62.

Achievez donc, ô morts, le grand œuvre, et dans Rome
Clouez dans son Vicaire encor le Fils de l'Homme !
Jérusalem, achève ! Ouvrez à l'étranger,
Juifs relaps, le Forum, la tribune aux harangues.
Vous ne voudrez demain d'autre roi que César,
Grenouilles des marais Pontins ! A votre porte
Il frappe : allons, dressez la table à Balthazar !
Et vous, larrons leurrés, qui lui prêtiez main-forte,
Vers la croix de l'Agneau marchez sous bonne escorte.
Ainsi va triomphant le Dieu des esprits forts !
Et les Aigles, planant sur l'empire des morts.
S'assemblent pour manger en paix le divin corps ¹....

Accomplissez votre œuvre, ô bêtes acharnées :
Pour mieux brutaliser vos cités effrénées
Envoyez promener vos Anges dans le ciel !
Pour la dernière chute exhaussez vos collines,
Pour le dernier déluge exaltez vos ruines,
Et pour l'écroulement dernier dorez Babel !

Ah ! que soient à jamais maudits leurs faits et gestes !...
Mais ne maudissons pas leur cœur dénaturé.
Ce cœur du bon levain conserve encor des restes.
Combien de ces héros dont le bras égaré,
Tuant l'Eglise, a cru rendre service à Dieu ²,
Et qui ne sortiront de leurs rêves funestes
Qu'après avoir assis l'Antechrist au saint lieu !

¹ S. Luc, xvii, au sens de saint Jérôme.

² S. Jean, xvi, 2, traduction de Bossuet.

Le Christ à ses bourreaux pardonnait, et Marie
En pleurs apitoyait, priante, leur furie.
Pardonnons et pleurons ; contre les coups du sort
Puisons dans la prière un divin réconfort.
Le calice est amer où triomphe la mort ;
Mais, sur cet océan, l'ancre de l'espérance
A tenu bon au sein du Pilote en souffrance.
La sainte âme immortelle est sereine, et l'enfer
Ne peut de notre chef détruire que la chair.
Le vieux corps dépouillé, toute infirmité cesse.
Voici qu'indépendant, confirmé, sans faiblesse,
Pierre, crucifié, va reprendre au tombeau
Son corps transfiguré pour l'empire nouveau ¹...

Vous, ensevelissez la mortelle dépouille,
Femmes, sexe dévot; et, le troisième jour,
Du soleil avant l'aube attendez le retour.
Le corps sur qui jamais n'a prise aucune rouille
Apparaîtra : vos fronts, qu'illustre son amour,
Tout rayonnants du feu de l'éternelle gloire,
Vont du Christ à la terre annoncer la victoire ².

Des leçons du passé, Sages, souvenons-nous :
De quel bord, chez les Juifs anciens, étaient les fous ?

Tandis qu'accompagnant Jésus, inconsolable,
Du sexe dévoué le chœur se lamentait,

¹ 1 Pierre, iv; Ézéchiel, xxiv à xlviii.

² S. Jean, xx, 17, 18.

A l'exécution bravement assistait ,
Aux corneilles bayant, le sexe raisonnable.
« — Toute chose jugée est de soi respectable, »
Se disaient les benêts esprits forts, et les grands
A leurs coqs de combat jetaient leurs rires francs.
« Sauveur, fais ton salut ! Qui se respecte s'aime ;
L'amour bien entendu commence par soi-même...
— S'il est Dieu, qu'il nous tire et lui de nos guépiers,
Criait l'un des pendus, un chef d'irréguliers....
— S'il est Roi, murmuraient, riant sous leurs lauriers,
Les gens d'armes du temps, comme un roi diplomate
Il doit, en tapinois, savoir tirer, pardieu !
D'un bon coup de collier son épingle du jeu.
Pour se sauver, que diable ! on donne un coup de patte,
On cueille du laurier, et, par un coup d'État.
De l'ennemi camus on prévient l'attentat¹ !... »

Ainsi du roi martyr parlait le monde immonde !

A trois heures de là, se fit brusque et profonde
La nuit, et sur Sion le soleil s'éteignit.

¹ Mulieres plangebant et lamentabantur eum....

« Et stabat populus spectans, et deridebant Jesum principes cum eis, dicentes : Alios salvos fecit, se salvum faciat, si hic est Christus Dei dilectus.

« Illudebant autem ei et milites accedentes et acetum offerentes ei, et dicentes : Si tu es Rex, salvum te fac....

« Unus autem de his qui pendebant latronibus blasphemabat eum, dicens : Si tu es Christus, salvum fac teipsum et nos. »

La terre, secouée en ses flancs, effarée,
Sentit la mort bondir sur sa face effondrée.
Du haut en bas le voile, au temple, se rompit,
Et le peuple éperdu, l'œil dessillé, comprit !
Et des rochers fendus et des tombes béantes
Les morts sortis allaient semant leurs épouvantes ;
Et des ressuscités les menaces errantes
Par la ville et la cour glaçaient de leurs effrois
Tous les gens de César, plèbe, sénateurs, rois.
Dans leurs palais hautains, honteux, battant retraite,
Pilate l'orgueilleux, Hérode le renard,
L'un portant bas sa queue et l'autre bas sa crête,
Tous deux, la main au ventre, écoutaient, l'œil hagard,
Passer en ricanant sur leur front la tempête.

Trois jours après, au nez des soldats de César,
Braves que fait trembler la tremblante nature,
Un ange, éclair des cieux, a de son aile pure
Dispersé demi-morts les gens d'armes déçus,
Et, retournant la pierre, il s'est assis dessus :
Et le Ressuscité, le Dieu de Madeleine
Sur l'humble front béni pose son doigt divin ;
Et le Roi, saluant dans sa mère la Reine,
Abandonne à la mort le double orgueil humain.

« Que le sang demandé par nous sur nous retombe ! »
Criaient les Juifs : trente ans à peine révolus,

Et ce peuple de Dieu, l'Israël, n'était plus¹ !
Sur son temple englouti surnageait une tombe...
Il est venu César, lui qu'on voulait pour roi ;
Ses chevaux dans Salem ont planté leur caserne ;
Les Scribes ont appris comment, sans foi ni loi,
Le meilleur des Césars, Titus, règne et gouverne...

« — Qu'es-tu ? la vérité?... Qu'est cela ? baliverne ! »
Disait le lieutenant de l'empereur païen.
A trois siècles de là, César était chrétien,
Autant qu'homme d'État sur le trône peut l'être²....
Où la Louve rôdait, où l'Aigle olympien
Planait, le bec sanglant, l'Agneau commence à paître.
Et quand le monde entier, qu'Auguste musela,
Dans l'ère des Césars eut abdiqué son âme ;
Et quand Rome, la vieille, à bout, ventre sans flamme,
S'affaissa sur son lit décomposé, voilà
Quels bras le Dieu des forts dresse contre Attila :
En Italie un prêtre, en France une bergère !

Cependant qu'agitant sa torche incendiaire,
L'irruption du flot révolutionnaire,
Promenant sur l'empire en débris sa fureur,
Emporte pêle-mêle au cours de sa terreur
L'os épars d'Israël et les poussières viles
Du peuple-roi dissous.... sur leurs faisceaux brisés

¹ Israël, celui qui lutte contre Dieu. Salem, paix.

² « Si possent Cæsares esse christiani. » (Tertullien.)

Les aigles des Césars ferment leurs becs usés ;
Et l'érudit, fouillant leurs épaves stériles,
Range aux vieux Muséums les Majestés fossiles....
Jusqu'au jour où la Louve et ses fils, de nouveau,
S'estimeront heureux de paître avec l'Agneau,
Sous les murs de Salem, au dernier renouveau !

Avent 1862.



LES ERREURS DE GIBOYER PÈRE ET FILS

LES

ERREURS DE GIBOYER PÈRE ET FILS

Entre la question amère du Mexique et la question douloureuse de la Pologne, nous avons eu, en France, la question aigre des Giboyers.

Sur aucune d'elles nous n'avons vu planer la Colombe, avec son esprit de simplicité.

Pour la question du Mexique, sur toute la ligne des partis, on a fait plat silence, avec la prudence du serpent. Ici, l'honneur national est engagé, comme on dit, engagé à engloutir honorablement beaucoup d'argent dans un fleuve de sang français et mexicain, afin sans doute de mieux attester et de plus près nos droits à être les médiateurs de la paix entre les frères ennemis de l'Union américaine.

Pour la question des Giboyers, la France s'est divisée en deux corps d'armée; nous avons eu notre beau com-

bat de coqs gallicans, et les champions n'ont pas encore cessé de se prendre aux plumes, à coups de becs et d'ergots, à l'applaudissement de leurs galeries respectives.

Sur la question polonaise, au contraire, tout le personnel de la comédie humaine, suspendant, pour une heure, sa querelle intestine envenimée, s'empresse à se coaliser, pour un jour, en faveur d'une nation indignement opprimée; et il arrive, ô miracle! que tous les Giboyers démocrates et clérophobes taillent leur plume, généreuse aventurée, au service d'un peuple foncièrement aristocratique et essentiellement clérical.

Telle est la logique de l'histoire; et Voltaire se donnerait à rire à propos de ce nouveau trait « des mœurs et de l'esprit des nations, » lui, l'anticlérical par excellence, qui dut trouver plaisant *d'écraser l'infâme* sur le cœur de la Pologne, dépecé par les Aigles, partagé entre les nids de Prusse et de Russie, et le berceau de Joseph II, ce gallican de l'Allemagne....

Mais laissons le Mexique et la Pologne, et leurs calices d'amertume, et tout ce monde d'aventures sanglantes et d'iniquités mortelles, et bornons-nous à la question des Giboyers, où quelque peu de gaillarde comédie se mêle à un sujet douloureux encore et bien sombre.

Le père des Giboyers n'a entendu jusqu'ici que des clameurs de légitimistes et de cléricaux gallicans : je le prie d'écouter d'une oreille bienveillante la plainte amicale d'un clérical simplement papiste, et qui se flatte de n'avoir au cœur aucun levain de gallicanisme, aux lèvres aucun ferment de légitimisme.

Et que le poète soit tranquille : soldat du pape et de

la liberté, je n'invoque ni le bras municipal pour interdire *le Fils de Giboyer*, ni la torche de Malakoff pour étouffer son théâtre.

Outre que le choix de ces vieilles armures-là est peu évangélique, ce *tolle* général contre la comédie nouvelle me paraît mal réfléchi de la part des hommes qui, pour le quart d'heure, ont charge de patronner les libertés publiques. On ne s'aperçoit point que l'on joue, contre le chanfre des Giboyers et contre la liberté du théâtre, exactement le même vilain rôle qu'ont joué certains démocrates jobards contre Saint-Vincent de Paul et la liberté d'association. Que disaient en effet ces quasi-libéraux? Ils criaient : « Tant que nous n'aurons pas la liberté pour nous, nous ne la tolérerons point pour vous ! » Le dénoûment de ces querelles jalouses, mesquines, insensées, est toujours celui de la fable :

Pendant tout ce bel incident,

Perrin Dandin, fort gravement,

Ouvre l'huitre et la gruge....

Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait, il dit d'un ton de Président :

« Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille

Sans dépens ; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille ! »

Ainsi Perrin Dandin tire l'argent à lui,

Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles....

Et c'est, par ma foi ! bien fait. Prêter alternativement son concours à l'esprit de la mort, est-ce le moyen de retrouver la vie ?

Oh ! que nous sommes donc loin du Christ, principe

de la vie éternelle ! Lui, le Tout-Puissant, le vrai Roi, prince comme on n'en a jamais vu, n'ayant ni bâillon, ni éteignoir ! divin ami de la parole, parlant la vérité, et appelant l'erreur même à répondre ¹ ; plutôt que d'ôter aux autres la liberté, il y renonce pour lui-même, et, sans invoquer jamais la vieille loi du talion, il supporte crachat, soufflet, manteau dérisoire, couronne d'épines et croix !

O Seigneur, unique Seigneur, Dieu-vérité, Dieu-liberté, que votre règne nous arrive ! Et que tout ce qui n'est pas vous et de votre pur esprit, soit vaincu, jeté dehors, non plus par le traquenard ignoble des complots, ni par l'éclair infâme des poignards et des épées, mais par le rayon de lumière et d'amour qui provient de votre bouche, *gladio de ore* !

Le glaive de la parole, telle est l'arme des chrétiens parfaits, la seule que Dieu aime et la seule qu'il aime à bénir, depuis que son Fils, ne voulant plus du sacrifice, a incarné la miséricorde ².

J'espère ne me servir de cette arme que d'une main courtoise, dans un sentiment de charité fraternelle et pour le seul triomphe de la vérité.

J'indiquerai d'abord que le système dramatique dans lequel est conçu *le Fils de Giboyer* entraîne le poète à être injuste envers tout le monde, cléricaux, pauvres et riches, légitimistes, même envers les démocrates.

En second lieu, j'essayerai de débrouiller la confusion

¹ S. Jean, XVIII, 23.

² S. Matthieu, IX, 13.

que fait l'auteur de cette comédie sociale entre le légitimiste et le clérical.

Enfin, je m'efforcerai de distinguer de tout ce qui n'est pas elle la société cléricale, l'Église, hors de laquelle point de salut, par cette bonne raison que l'homme, sortant de l'ordre vrai de Dieu, n'aboutit qu'à l'ordre faux des Césars, en qui le salut n'est point ¹ !

¹ Psaume CXLV.

La comédie de 1862.

Résumons d'abord, en deux mots, ce que sont, font et enseignent les personnages de la comédie.

Une baronne de Pfeffers mène le jeu, dans son salon. Sous robe catholique, elle n'a qu'un dieu, Mercure, l'esprit des intrigues diplomatiques, auquel elle rêve d'associer l'Hymen sous la figure de quelque fils des Croisés, afin d'augmenter ses quartiers fort courts et équivoques, et de donner à ses manœuvres plus de noblesse ; et elle jette son dévolu sur un jeune et béat comte d'Outreville, frais débarqué du comtat d'Avignon.

Mais son compère et rival d'intrigue, le marquis d'Auberive, a, lui aussi, ses vues sur le comte, son neveu. Autrefois libertin, resté cynique, le marquis a une fille adultérine, Fernande, dont il a daigné enrichir la famille du bourgeois Maréchal. Pour relever cette filleule à sa hauteur, il lui faut d'une part exhausser le père putatif, et de l'autre faire condescendre à une alliance basse son noble parent. D'Outreville tient à son rang, mais plus encore à la fortune : le marquis l'adopte pour unique héritier, s'il épouse Fernande. D'ailleurs, le père Maréchal n'est pas à dédaigner : ancien abonné du *Constitu-*

tionnel, libéral et voltairien, Maréchal, deux fois millionnaire, pour mieux assurer sa propriété, s'est fait le défenseur de la famille et de la religion, à l'ombre du trône. Le marquis en fait, avec le concours de la baronne, « un Vendéen de tribune. » Il y aurait une difficulté pour ce gros bourgeois à jouer un tel rôle, car la disette de son esprit égale la misère de son cœur; mais ses patrons lui fourniront, en belle écriture, des discours superbes et pathétiques.

Voilà donc en jeu la noblesse féodale et la nouvelle féodalité d'argent, voguant, grand largue, aux vents égoïstes de leur orgueil et de leur vanité.

Je ne m'arrête pas aux personnages secondaires : la seconde femme de Maréchal, encore plus aventurée que la première, qui se fait faire la cour par tous les secrétaires de son mari, et, pour prix, les pousse aux beaux emplois du Monde; Fernande, qui suspecte et méprise sa belle-mère et dévoile elle-même, par égoïsme d'amour sec, les hontes de la maison paternelle; et quatre ou cinq autres figures de roués politiques.

La clique de nos intrigants avait précédemment à son service, dit l'auteur, un pauvre écrivain, Déodat, dont on exploitait la sincérité. Déodat est mort, depuis que la victoire impériale et parfaite des principes de 89, au nom des Droits de l'Homme, triomphant de l'Homme-Dieu, a coupé la parole à Louis Veuillot. Pour remplacer ce vaillant champion, le marquis exhume de bas-fonds vaseux le Giboyer, un fils de portier qui, vendu dès le bas âge « à un marchand de soupe, » ou maître de pension, après des études classiques brillantes, est devenu,

à force de lécher la boue du Monde, le verbe le plus éloquent de ce Monde. Malheureusement, cette belle langue chante pour toutes les causes, à prix fixe et sans vergogne. Son excuse est dans les difficultés de son éducation première et dans son amour pour un fils naturel, dont il a daigné, lui, lauréat universitaire, enrichir une malheureuse ouvrière, morte dans l'abandon. Giboyer a le sentiment de sa dégradation, avec quelque vague aspiration vers un idéal « démocratique et social ; » mais il se condamne à poursuivre sa boueuse carrière, pour gagner les moyens d'élever son fils et de l'arracher aux tentations de la misère. Son ambition, son idée fixe, « sa turlutaine, » est de tirer un lis de son fumier.

Telles sont les principales figures en action, et les mobiles de leurs mouvements. Nous n'avons aucun besoin, pour notre thèse, de suivre les péripéties d'un drame que, d'ailleurs, presque tout le monde a lu. Qu'il nous suffise de dire que la baronne, afin d'enlever le comte à Fernande, fait retirer la parole à Maréchal, et la passe à un protestant, autre pantin, mis, sous couleur vertueuse, au service de cette cabale d'intrigants. Maréchal, furieux de voir sa gloire envolée avec le discours légitimiste de Giboyer père, se fait aussitôt improviser un discours démocratique par Giboyer fils ; et redevenu libéral, réconcilié avec Voltaire, réabonné au *Constitutionnel*, il met en poudre le trône et l'autel. Pour mieux poursuivre le cours de ses triomphes, il s'attache indissolublement son secrétaire en lui donnant sa fille, Fernande, à laquelle, par surcroît, le marquis lègue tous ses biens. Giboyer père, enfin pacifié et consolé, voit son lis démocratique

miraculeusement arrosé par les eaux grasses de la double aristocratie de la naissance et de l'argent.

Je n'examine point la pièce au point de vue scénique. Elle est fortement nouée, d'un intérêt violent, et contient, au troisième acte, une scène pathétique d'une grande valeur littéraire. Je n'en veux qu'à la philosophie de cette comédie sociale, à ses caractères, à son âme.

Chrétiens, nous avons une norme très-simple pour apprécier la valeur des caractères et des actes humains : c'est de les approcher du tableau des Béatitudes évangéliques, ce spectre solaire de la moralité parfaite. Or, impossible de sentir dans *le Fils de Giboyer* le souffle de ces vertus salutaires et glorieuses : humilité, douce tendresse, compatissance, faim et soif de la justice, miséricorde, pureté, harmonieux esprit de paix, dévouement héroïque à la vérité. A peine une lueur d'amour de la justice dans les Giboyer et Fernande, obscurcie, nous le verrons, par l'orgueil et l'égoïsme ; tout au plus un rayon de miséricorde au dénouement, et qui sort moins des personnages eux-mêmes, qu'il ne descend du cœur du poète incliné sur son œuvre.

Au contraire, appliquons les créatures du poète à l'échelle diabolique des Péchés capitaux, et nous les trouverons toutes entachées d'orgueil, d'avarice, d'envie, de colère, même de paresse, malgré leur activité fainéante, même de luxure raffinée, car, chez la baronne, on pratique « cette sensualité mystique qui est le dévergondage de la vertu, » et qui donne vite entrée aux appétits du Rampant. Ajoutez que presque tout ce monde

se remue sous l'infâme couvert d'une subtile hypocrisie.

Emile Augier déclare que le vrai titre de sa pièce serait *les Cléricaux* : il se trompe ; ce serait

Notre commun fumier.

L'auteur s'est laissé tenter et absorber par un système dramatique déplorable. Dans *le Fils de Giboyer*, comme dans tous ses congénères du temps présent, toute clarté idéale s'éteint sous un entassement de ténèbres. Le poète, poussant tout au noir, devient nécessairement injuste, et son œuvre sinistre ne mène, contre son gré, qu'à un immense dégoût, au mortel désespoir, sans compter le mauvais grain des repréailles vengeresses.

Sur quel épais fumier s'agite cette comédie puissante, mais funéraire ! Quelle vastitude désolée de puante décomposition ! Faut-il croire que, depuis deux cents ans, le progrès des lumières ait indéfiniment perfectionné ce vieux monde à bout jusqu'à ce degré de purulence ?...

Dans *Tartufe* (écrit en 1662), un seul point noir et putride, le monstre : tout à l'entour, dans les ténèbres que fait son génie satanique, circulent des âmes d'où rayonnent diversement des esprits de justice, droiture, simplicité, naïveté, pureté. Dans *le Fils de Giboyer* (1862), plus de Marianne, ni de Valère, tout au plus un Damis aride ; plus d'Elmire tranquille, plus de Dorine, la forte en gueule vertueuse ; pas même Cléante et sa froide raison, pas même le brave Orgon dupé, pas même madame Pernelle, la sincère et bouillante fanatique ! Plus rien de toute cette essence franche et généreuse ; plus rien que bois sec et bois pourri !...

La femme elle-même a perdu sa couronne. Entre les fantômes sinistres ou grotesques de la baronne et de madame Maréchal, la jeune Fernande se traîne sans rayonnement au front, sans amour aux yeux, sans parfum aux lèvres. « Elle a perdu la sainte ignorance du mal ; c'est une âme fanée, » qui s'alimente de méfiances et de jugements téméraires odieux.

Ah ! si par delà le champ de bataille où les meneurs des partis politiques se détruisent entre eux ¹, Emile Augier arrêta son regard sur la vraie société cléricale, son œil ferme et limpide eût trouvé à se reposer sur des figures pures et charmantes ; et, d'entre nos jeunes filles affiliées aux confréries des *Tabernacles* et des *Petits chi-nois*, quelque Marianne lui eût prêté sa grâce pour nous ravir, quelque Périandre ou Ariston lui serait venu en aide pour ennoblir son drame, et quelque Dorine encore pour l'égayer.

Chose digne de méditation, que, dans cette pièce anticléricale, dont l'auteur a voulu faire un plaidoyer démocratique, le peuple n'occupe aucune place sérieuse. Du bois, le valet du marquis, n'a qu'un bout de rôle de cafard ! Tant il est vrai que, pour la plupart des publicistes et poètes de ce monde, la démocratie n'est rien qu'une caste nouvelle et païenne, un extrait du Tiers-État qui veut prendre sa place au soleil, sans se soucier beaucoup de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. C'est une simple renaissance de cet esprit de l'anti-

¹ S. Paul, I Cor., II ; Zacharie, XI.

quité grecque, « où la plus démocratique des républiques n'était qu'une étroite aristocratie ⁴. »

Giboyer n'est pas le peuple : c'est un fils de concierge, mais passé à l'état de docteur. Nous savons quelle a été sa lamentable odyssée pour sortir de sa condition ; mais dès le temps des *Effrontés*, il en était sorti. Désormais, nous le trouvons entré de plain-pied dans l'aristocratie bourgeoise, dont il revêt lestement les mœurs. Au matin de ce nouveau jour, il rêve 3,000 francs de revenu pour son héritier ; au midi il en flaire 12,000 ; et, le soir venu, il caresse 200,000 francs de rente, dont son lis va s'alimenter, pour s'être donné la peine de naître sur le fumier paternel. Et que vient-on nous chanter « le principe moderne antagoniste du principe ancien ? » Le principe démocratique, pour Giboyer, est-ce le droit de succéder, par aventure, par adresse, aux privilèges combinés d'une double et véreuse aristocratie ?

Drôle de héros populaire, en effet, que ce Giboyer père ! Nous l'avons entendu déclarer, avec hauteur, que son système est l'antipode de l'aristocratie, dont le principe est l'hérédité, et Adolphe Guérault et Sauvestre, et toute *l'Opinion nationale* d'Enfantin l'ont glorifié d'avoir proclamé le principe contraire : « A chacun selon ses œuvres ! » et voici que ce beau diseur n'a, dans le drame, qu'une idée fixe : transmettre à son fils, et mensongèrement, l'honneur de son fameux livre sur *l'Égalité*, dont ce fils n'a ni écrit, ni même pensé un mot, revêtir son

⁴ *Revue nationale*.

héritier des plumes du paon, constituer frauduleusement une façon de majorat au jeune Giboyer; en un mot, mentir à son principe, opérer en aristocrate.

Pauvre génération que celle des Giboyer ! « Il me plaît d'être un fumier, et de nourrir un lis, » dit le père. Le mot est joli et il est touchant; mais ce n'est qu'un mot : *Words! words! words!* Pour produire un lis, le fumier ne suffit pas; il faut un oignon :

De meschant grain
Trésor vain.

La graine de Giboyer est-elle bonne ? « Je ne suis pourtant pas un méchant homme ! » dit-il ; je l'admets. Mais encore faut-il, autour de son germe, un air pur, et sur lui le soleil, pour avoir un beau lis. Je ne vois pas le soleil; l'air est mauvais; le souffle de Giboyer père, dans ce qu'il a de meilleur, est insuffisant à produire l'homme nouveau, le citoyen d'une société fraternelle et divine.

Tout le bon Giboyer est dans ce mot : « Ce sont des devoirs trop lourds qui m'ont perdu. J'ai commencé par mon père...; j'ai fini.... par mon fils. » Ce pauvre cœur corrompu a gardé l'ardent amour de la famille; mais aucune autre vertu n'a surnagé sur son abîme.

Puisque le fils de Giboyer confesse le Christ, puisque le père Giboyer attend « de là-haut la rémunération de ses œuvres¹, » nous pouvons leur citer l'Évangile.

« Si, dit le Sauveur, vous n'aimez que ceux qui vous aiment, père, mère, enfants, quelle récompense aurez-

¹ Acte III, sc. VII et XVI.

vous ? Les publicains mêmes (comme Maréchal) ne le font-ils pas aussi ? Les gentilshommes païens (comme d'Auberive) n'ont-ils pas cette vertu... ? Aimer sa famille, dit la Glose, c'est la nature. Aimer les étrangers, aimer les ennemis, voilà la divine charité¹. »

Il n'y a point trace de cette charité dans les Giboyer ; il n'y a rien, dans leur cœur, que l'amour étroit de la famille ou de l'amoureuse : l'égoïsme à deux ou trois. Toute leur politique vient de leurs penchants individuels et de leur passion personnelle. Le père avoue qu'il est singulièrement « roué » dès qu'il s'agit de son héritier. Le fils, qui s'écrit avec un tendre orgueil, en embrassant son père : « Je suis sa vertu, » le prouve trop bien ; car ce nouveau publiciste, qui change de bord au premier vent et de couleur à tout rayon des chandelles humaines, ne se décide enfin à dire son mot sur la vérité, à écrire son discours sauveur, que dans l'explosion de rage causé par son mariage manqué². Triste ! triste ! si, à l'heure présente, dans vos Sénats et Tribunats, qui ont la prétention de remplacer nos Conciles, la vérité n'a pour avocats que des Giboyer !

Émile Augier, couronné de myrtes et lauriers, semble voir sans commisération la couronne enlevée au front de Déodat. « Ce pauvre Déodat ! Un virtuose, mélange de Bourdaloue et de Turlupin !... Il est mort. Je l'ai pleuré. Nous sommes en règle avec sa grande ombre. » Oui, mort pour le journalisme, mis à mort par les sauveurs émanés des principes de 89 : liberté, égalité, fraternité !

¹ Sur S. Matthieu, v.

² V, 5 ; III, 16 ; IV, 10.

et enterré avec l'insouciance de fossoyeurs ivres par les devins de la démocratie !...

Le Merle est-il donc englué et coiffé par les Renards, pour n'avoir pas vu que Déodat, ce fils d'une fruitière si pieusement dévoué à sa bonne mère, à ses frères, si tendre pour ses enfants, parti des purs fonds du peuple pour s'élever laborieusement jusqu'à être le plus puissant polémiste de son temps, c'est Giboyer, moins l'égarement et la dégradation ! Déodat met sa plume fougueuse au service de l'Église du Christ, qu'il aime, et personne n'a soupçonné la sincérité de ses emportements, pas même Aristophane¹.

Mais Giboyer, il n'aime rien absolument et il ne sert rien que son propre sang dans son fils ; et, au service de cet amour étroit, il met, non pas la fougue aveugle et fanatique d'un *zelante*, mais le cynisme « d'un garnement de lettres. » *Conviciator angelicus*, est-il dit de l'acerbe Déodat : c'est possible ; mais Giboyer, c'est le *conviciator diabolicus*.

« Celui qui aime son père ou son fils plus que moi, n'est pas digne de moi, » dit le Christ. Le Christ est la

¹ Louis Veuillot ne devrait pas se croire piqué sur ce point-là par Émile Augier. Le marquis d'Auberive seul met en doute les convictions de Déodat : et ce trait est parfaitement dans son caractère de sceptique. Il n'y a plus d'art dramatique possible, si tout ce que disent tous les personnages est mis au compte personnel de l'auteur. Émile Augier, j'en suis sûr, répudie le cynisme du Marquis, n'accepte que sous bénéfice d'inventaire les brutalités de Giboyer père, et, s'il s'est mis en scène, c'est tout au plus sous les traits de Giboyer fils. Louis Veuillot devrait être plus content qu'il ne dit l'être, car il est très-vrai que « Déodat, *a Deo datus*, est la seule figure dans tout le poème qui représente à peu près un honnête homme. »

Voie. Celui qui, au lieu de le suivre sur son chemin droit et de prendre la croix, s'égare dans les mauvais chemins, et, par amour pour son père et son fils, a recours aux procédés diaboliques, se vend, ment publiquement, sème vénalement ce qu'il croit être du poison : celui-là peut mériter notre pitié, car il a souffert, notre commisération, car nul de nous n'échappe aux infirmités de la chair ; mais celui-là n'est point digne de prétendre au rôle de sauveur de la société ; ce n'est pas entre ses mains que s'élèvera le lis candide, et, comme le lui dit d'un trait vif et profond Louis Veuillot : ce n'est point avec une langue chargée de boue qu'on fait le cœur aux générations nouvelles.

Puisque le poète ne bornait pas son droit de critique aux choses, mais l'étendait jusqu'à la personne de Déodat fort peu respectée dans la comédie, cette figure originale pouvait lui fournir un élément de très-bon comique. Imaginez un molosse catholique, gardien naïf et bruyant de la maison, égaré et empêtré parmi tous les renards et serpents du monde, dont l'égoïsme exploite sa loyale rudesse au profit des droits régaliens et nobiliaires.

Fondez ensemble Orgon et madame Pernelle avec Rabelais et Bourdaloue, enveloppez ce lutteur ardent de la froide légion de nos tartufes politiques : quel chef-d'œuvre Emile Augier tirerait de là, s'il savait s'affranchir des influences des roués qui l'assiègent et qui détournent à leur défense l'aiguillon de sa verve gauloise.

Que si le poète éminent en est à nourrir contre les cléricaux la méfiance des idiots du siècle, que n'a-t-il au moins glissé dans sa pièce, heureux contraste de Gi-

boyer, un pauvre brave démocrate, comme l'Université elle-même en produit tant. Que j'en sais, que j'en ai vu dans les bureaux de la presse parisienne, oubliés par leur République, relégués par votre Empire, mis à mort spirituelle comme Déodat, qui font de l'année entière un carême; et, fût-ce pour élever leurs enfants, ne demandant jamais leur pain ni au scandale cynique, ni à la vénalité, gardent, dans les bas-fonds et jusqu'au sein des industries vaseuses, leur essence pure. La présence d'un honnête homme cordial (comme le médecin des *Ganaches*) eût assaini *le Fils de Giboyer*. Encore n'est-ce point assez, pour poétiser une œuvre, de borner son idéal à ces braves libres penseurs qui croient ne croire à rien, et qui n'ont rapporté de l'Université que le culte public de Minerve, dont la tête casquée orne le fronton de notre Ecole normale athénienne. Pauvre vieille Sagesse! qui suffit à peine à élever de pâles honnêtes gens à sa mamelle froide!...

Mais que le poète verrait mieux encore son œuvre agrandie s'illuminer, s'il suivait simplement et développait la tradition de Molière. J'ai cité Dorine; mais il y a, dans *Don Juan*, outre « le bon Guzman, » une figure plus belle et plus parfaite du peuple : c'est le *Pauvre*. Francisque est tenté et par la misère et par la corruption du grand seigneur : il résiste, il ne se vend pas, lui ! il ne conçoit pas qu'on le sollicite « à un tel péché ; » plutôt que de vendre son âme « il aime mieux mourir de faim. » Ô la bonne âme, capable de pousser l'amour de la justice jusqu'au martyre ! ô le beau rayon, qui, des profondeurs du peuple, saute à la face du grand monde ! Et

quelle lueur divine en est réflétée sur l'œuvre du poète ! Il est vrai que le Pauvre a été éduqué par l'Église ; il croit au péché, et il s'en abstient ; et saint François, que sa mère lui a donné pour patron, révèle à cet humble enfant du peuple l'esprit des belles vertus.

Si le poète des Giboyer n'a pas su glisser un bon pauvre dans son drame démocratique, en compensation il s'est donné à cœur joie la fête d'y fustiger le mauvais riche. Il y a pourtant de bons cœurs même parmi les riches ! Emile Augier le sait, car il a mis un acte de charité au compte de Fernande. Le riche n'est impitoyablement sacrifié par la comédie qu'autant qu'il est légitimiste et clérical. Ici, point d'exception ! tout est moralement vilain et hideux.

Si Emile Augier venait, par lui-même, libre penseur, exercer son libre examen dans nos assemblées paroissiales, au sein de la *Société de Saint-Vincent de Paul*, tant calomniée au profit de Satan, dans la *Société d'économie charitable*, je n'affirme pas qu'il n'y découvrirait pas les faces de ses baronnes, de ses comtes, marquis et maréchaux : quelle est l'assemblée, même démocratique, où il ne se glisse de faux frères, sans compter les *mouches*, infâmes bêtes, partout insinuées pour le plus grand progrès des lumières d'Etat ; mais je sais pertinemment que dans ces assemblées de cléricaux où les légitimistes ne manquent point, il trouverait, sur fronts nobles et bourgeois, de plus en plus dégagés des vieux langes et drapeaux de la politique usée, quelque doux et pur rayon pour éclairer d'une lueur d'idéal sa comédie funèbre.

Peut-être le poète, parmi ces riches, cléricaux économes, ne se sentirait-il pas illuminé et réchauffé à la mesure de son aspiration ardente : il y faut quelque patience.

Lazare, lorsque la Charité vivante lui eut dit : « Viens dehors ! » resta, un temps encore, enveloppé de son linceul et de ses bandelettes. Il revivait déjà ; le cœur avait repris ses battements ; sous le souffle ressuscitant, la vie circulait : mais les yeux, voilés ou affaiblis, ne virent pas aussitôt et nettement la face candide du Sauveur, et les bras liés ne purent largement s'étendre pour bien embrasser et bénir. Ainsi le bon riche, en France.

Lazare, c'était l'ami de Jésus, une sorte de gentilhomme juif (dirait M. Granier de Cassagnac), qui pourvoyait aux besoins du Seigneur et des communautés naissantes ; Lazare, c'est, d'après la légende, le premier évangéliste de l'Occident, et spécialement de notre Gaule. Aussi n'y a-t-il aucun pays, peut-être, qui ait produit autant de bons riches que la France. Voici qu'après quatre jours, quatre siècles d'ensevelissement, notre Lazare va ressusciter. Ses sœurs, Marthe et Marie, les actives servantes et pieuses contemplatrices de la Charité, ont assez appelé, prié, assez pleuré sur l'ami du Christ mort, mis au tombeau, décomposé, puant. Dieu vient, pleurant lui-même sur le mort, « car il l'aimait. » Il marche vers le sépulcre ; il commande d'ôter la pierre, la pierre de la politique judaïque, sous laquelle, étouffé, Lazare devenait la proie des vers de l'iniquité païenne. Ecoutez comme la voix de Dieu même qui redit : « Je suis la résurrection et la vie, » et qui va rappeler l'ami mort ressuscité à la vie éternelle.

« Lazare n'a plus la charité ; mais Lazare est accessible à la charité (1). »

Cette parole du Vicaire du Christ a été entendue ; et Lazare va renaître dans la charité. Vous, libres penseurs, tâchez de ne pas être de ceux qui, pour faire niche au Dieu vivant et plaisir à César, s'ameutaient pour replonger Lazare dans la nuit du tombeau. Vous, poètes, soyez avec la Madeleine, la grande pécheresse devenue la sublime convertie, qui sortant des flots du vieux monde, a pris terre sur nos rivages et laissé à notre France l'héritage de son vase d'or. Moquez-vous, tant qu'il vous plaira, des Pharisiens avares, des riches viveurs qui laissent à la porte le pauvre Lazare affamé : mais soyez avec la Madeleine, pleurant, priant, appelant le Christ pour concourir avec Dieu à la résurrection de Lazare le bon riche, fût-il légitimiste !...

Vous ne vous doutez pas du mal que vous faites, par défaut d'impartialité et de bienveillance. Votre guerre à outrance ne vient pas tant du cœur que d'un système dramatique méchant, réaliste, étroit, sans grandeur. Malheur à la poésie par laquelle le scandale arrive !

Le scandale ! je n'en sais pas de plus douloureux que l'amer pamphlet du *Fond de Giboyer* inspiré par la pamphlétaire comédie du *Fils de Giboyer*. Ah ! si vous détestiez l'Église, vous pourriez vous frotter les mains ; car voici que votre manie dramatique de tout noircir, exaspérant Déodat jusqu'à le faire sortir de ses gonds, le précipite, à l'aveugle, à la défense des légitimistes, par

¹ Mot de Pie IX à M. Baudon, président de la Société de Saint-Vincent de Paul.

vous iniquement étrillés sous titre de cléricaux. Marquis, comtes, barons, hauts bourgeois, tous ne sont qu'un ramassis de franchises canailles, siffle la comédie: marquis, comtes, barons, hauts bourgeois, tous de petits saints Jeans! hurle la satire contraire, et par pur effet de réaction, car Déodat a passé sa vie à cingler et saler, et mieux que vous, tout ce beau monde. Et voilà comme, sous votre irritant aiguillon, est rejeté dans l'un des camps ennemis le zélé gardien, qui ne devrait aboyer jamais qu'autour de l'Arche sainte et pour l'unique défense des choses sacrées.

Si vous nous chantez que le tas de coquins de votre comédie résume la société cléricale, comment empêchez-vous Déodat de crier : S'il est « fort en gueule, » et il l'est, très-fort! pourquoi le provoquer brutalement, hors de propos? Vous le confondez lui, le chien fidèle, avec une cabale de sales renards : et vous vous étonnez qu'il hurle, et vous déchire, à son tour, à belles dents! A quoi le poussez-vous? à quels excès! à prendre à partie tous les acteurs du Théâtre-Français, à vilipender d'honorables artistes, tous damnés en bloc sous le titre d'histrions. Il a tort, certes! absolument comme on a tort de calomnier et d'injurier en bloc les cléricaux. Mais cette injurieuse sortie du publiciste catholique, qui l'a provoquée, sinon le poète démocratique, pour n'avoir pas su mettre sur la lèvre d'un seul de ses comédiens, ne fût-ce qu'un pâle Cléante, quelque mot de réserve respectueuse au compte des « cléricaux de cœur? »

Je doute que les artistes du théâtre de Molière aient plaisir à se laisser enrégimenter à la queue d'aucun

parti. Je ne crois pas que les acteurs, en général, aient envie de se coaliser avec les farceurs de la scène politique contre le clergé et les amis du clergé, dans un siècle et dans un diocèse où ils n'ont à souffrir d'aucune intolérance religieuse. S'il est vrai que l'État en soit encore à refuser sa croix de mondain honneur aux comédiens, on ne voit point que l'Église, à l'ombre de la divine croix, les écarte, comme indignes, de sa Table sainte. J'ai même lieu de croire que l'artiste éminente qui se lève matin et fait deux lieues pour suivre religieusement les Conférences du P. Gratry, n'a aucun goût pour arguer de fourbe scélérate toutes les baronnes cléricales. Adolphe Nourrit citait comme le plus beau de ses triomphes la conversion d'un incrédule, vaincu, rappelé à la foi par la sublimité de son chant, au cinquième acte de *Robert*. L'artiste reçoit du ciel le génie pour être, lui aussi, un missionnaire de la vérité et de l'amour. Le mettre systématiquement au service des égarements haineux de nos misérables partis de Bas-Empire, c'est lui donner un vilain rôle, indigne et de son art et de son caractère.

Pauvre comédie du XIX^e siècle, tu ne sais jeter que triste amertume et haine dans les cœurs où Molière sème encore, avec le bon rire, l'amour de l'humanité! Que si tu avais, dans ton cadre plus large, place pour la tendresse, pour la bienveillance, ou du moins pour l'équité, en regard du mal qui gâte tous les partis, tu mettrais le bien, germe survivant dans toutes les classes, au fond de tous les cœurs, et qui attend pour éclore un rayon du vrai soleil de poésie.

II

Les cléricaux et les légitimistes.

Molière, lorsqu'il a pris Tartufe au corps et à la gorge, fut assez impartial pour ménager, sur le noir tableau où s'agite ce démon clérical, en un petit coin, le rayonnement de quelque ange clérical. C'est l'objet du célèbre couplet de Cléante :

Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.

Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,

Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.

Regardez Ariston, regardez Périandre,

Oronte, Alcidas, Polydore, Clitandre :

Ce titre par aucun ne leur est débattu ;

Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.

On ne voit point en eux ce faste insupportable,

Et leur dévotion est humaine et traitable.

Ils ne censurent point toutes nos actions,

Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;

Et, laissant la fierté des paroles aux autres,

C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.

L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,

Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.

Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,

On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.

Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il faut en user ;
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.

Si Molière nous avait proposé ce noble et pur exemple du dévot de cœur autrement qu'en une image lointaine ; si nous avions en face de Tartufe Périandre ou Ariston, en chair et en os, en acte, dût ce parfait clérical n'apparaître que dans un rapide et sublime éclair, comme le pauvre de *Don Juan*, le *Tartufe* approcherait des limites de l'art divin, et n'aurait plus qu'un défaut, son dénouement....

Mais Molière subissait, comme tous les poètes de son temps, l'influence d'une philosophie étroite, froide et raisonneuse ; et il se crut quitte envers l'Eglise pour avoir fait parler Cléante sur le ton que prendrait un disciple de Channing pour louer Fénelon. L'œil de Molière n'est allé, comme celui de Corneille, qu'une seule fois jusqu'à la contemplation de l'héroïsme évangélique, jusqu'au saint.

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans *Tartufe* une grande et magnifique parole, éloquent hommage de justice et de respect.

Dans *le Fils de Giboyer*, pas le plus petit couplet de consolation ! Le clérical est devenu légion, et c'est lui qui remplit toute la scène d'une noire odeur de roussi.

« Quoi qu'on ait dit, cette comédie n'est pas une pièce politique, dans le sens courant du mot ; c'est une

pièce sociale.... Son vrai titre serait *les Cléricaux*, si ce vocable était de mise au théâtre.... L'antagonisme du principe ancien et du principe moderne, voilà tout le sujet de ma pièce.... D'où viennent donc les clameurs qui s'élèvent contre ma comédie? Par quelle adresse *cléricale* soulève-t-on contre elle la colère des partis auxquels elle ne touche pas?... »

Ainsi parle l'auteur en sa préface : d'où suit que les cléricaux seuls sont mis en cause, et seuls autorisés à se plaindre.

Tout ce néant putréfié que remue le fouet du poète est-il fruit de l'arbre cléricale? Voilà la question qu'il faut maintenant examiner d'un esprit libre et attentif.

Il semble, au premier coup d'œil du bon sens, assez improbable que tant de gens du monde soient de sévé cléricale, dans une société qui a substitué au culte de la Vierge, Mère de l'Église, le culte de la déesse Raison d'État, où le gros des intelligences éclairées a pris son lait au biberon universitaire et séculier, de la main de Voltaire et de Rousseau.

Il faut que les obstacles de l'éducation et de la vie aient monstrueusement opéré dans Giboyer, car ce caractère est, entre tous ceux du drame, incontestablement le meilleur au fond à la fois et le plus déformé. Or, Giboyer est un fils de Jean-Jacques et de l'Université impériale et royale; et sa dégradation s'était accomplie dans sa loge de concierge, à l'estaminet, sous le péristyle du théâtre de Lyon, dans les coulisses du théâtre de Marseille, dans la petite boutique du journal *la Bamboche* et dans la grande boutique des Vernouillels, bien avant

qu'il vint échouer sur la lie du parti légitimiste sa plume vénale. L'Église n'est donc pour rien dans cette énorme ruine.

Maréchal, le bourgeois, ce plaisant type d'imbécillité corrompue et ridicule, est un fils de Voltaire et de l'Université laïque. Le clergé n'a donc pas à en répondre.

Quant au marquis d'Auberive, c'est évidemment un petit-fils de la Régence et de Louis XV, qui a fait son catéchisme sous le Directoire et ses humanités chez Machiavel; et je ne vois pas trop comment de ces très-mondaines essences peut sortir sérieusement un produit clérICAL. Le noble coquin est si peu sous la main du prêtre, que son premier acte (sc. II) est d'envoyer promener le confesseur.

Restent l'intrigante baronne, la suave scélérate, autre *lady Tartufe*, qui a pu, à la rigueur, être élevée au Sacré-Cœur, et le comte d'Outreville, cet orgueilleux et béat égoïste, que le poète, *in petto*, nous donne pour un élève des Jésuites. Que la baronne et le comte, produits véreux de Gaulois et Franks, aient coulé sur branche cléricale, c'est possible, puisque nous savons que Judas a pu se détacher de la compagnie de Jésus. Qu'est-ce que cela prouve contre Jésus, et même contre le reste de sa compagnie? Il serait donc tout aussi injuste de rendre les Jésuites, et, à plus forte raison, tout le clergé responsable de ces odieux caractères, qu'il le serait de mettre au compte de l'Université ceux de l'ignoble Giboyer et du grotesque Maréchal.

« Mais, dit le poète, mes universitaires trouvent à faire

leurs dernières et laides armes sur un terrain clérICAL.

— Distinguons, et trions d'un doigt net et délicat. »

Je suis, moi qui vous parle, un clérICAL, et je m'en vante; et il m'est absolument impossible de ne le point être, étant chrétien, si le Dictionnaire de l'Académie française, auquel Émile Augier collabore pour un quarantième, parle français. Un chrétien fidèle ne saurait ne pas être *uni et dévoué aux clercs*, c'est-à-dire à la tête de l'Église; à moins pourtant qu'il n'appartienne à cette catégorie dite des « catholiques sincères et indépendants, » renouvelés de Pithou et compagnie par M. le vicomte de la Guéronnière et son Mentor. Dieu me garde d'être assez benêt pour imaginer qu'un membre puisse bien penser et vivre indépendamment de son chef! C'est aller contre les principes les plus élémentaires de la physiologie; c'est de la politique religieuse mortuaire.

Je suis donc, tout comme Déodat, quoique d'une autre nuance, un clérICAL. A ce titre, je vais à l'église, je vis dans l'intimité de mes curés, ville et campagne, j'ai même été accueilli par mon évêque; et (*nota bene*) je ne suis jamais entré dans ces maisons ecclésiastiques qu'avec l'œil clignant et quelque peu inquisiteur d'un vieux libéral, scrupuleusement élevé par l'Université royale dans une sacrée méfiance des cléricaux. Eh bien! je l'atteste, en mon âme et conscience, quelle qu'ait été la subtilité de mon flair, je n'ai jamais pu découvrir, dans aucun presbytère, aucun des puants originaux si rudement traînés sur la scène par Émile Augier. Où donc le poète les a-t-il vus, de ses yeux vus, pour si bien les attraper, lui qui ne va mie à l'église, ni à l'évêché, ni

à la cure? Serait-ce donc là où il va observer, dans le Monde, où je ne vais point, moi, à la Cour et dans les palais, *in domibus regum*¹?

Nous touchons ainsi à toutes les profondeurs de la question et de Satan.

Nous savons, par la loyale et honorable déclaration publique du poète, qu'il observe depuis longtemps et sous divers régimes aux Tuileries et au Palais-Royal, et nous devons croire qu'il pousse ses croisières, par delà la petite maison romaine des Champs-Élysées et les Invalides, jusqu'à la rue de Babylone du noble faubourg, puisque son fouet vengeur y va cingler si vertement les mollets aristocratiques.

Or, tous ces salons-là, quels qu'ils soient, tous ces lieux du grand monde peuvent-ils être considérés comme domaines cléricaux, c'est-à-dire comme des prolongements du clergé? Sont-ce les Tuileries de la royauté bourgeoise que le poète d'*Un beau mariage* a vu transformées en domaine clérical? ou les Tuileries de la république? ou les Tuileries du nouvel empire? Et, puisque le propre des cléricaux est d'être mortellement « redoutables pour les gouvernements qu'ils soutiennent², » est-ce par effet de l'appui des cléricaux que le poète de *la Ciguë* a vu verser le char de l'État royal en 1848? Est-ce sous la conduite des cléricaux que le poète de *l'Aventurière* a vu le char de l'État républicain, en 1851, perdre ses roues? Et je le demande à l'œil fin du poète de *l'Homme de bien*,

¹ S. Luc, chap. vii.

² « Ces gaillards-là ne savent verser que les voitures qu'ils conduisent, mais qu'ils les versent bien! » (Act. IV, sc. v.)

voit-il aux mains d'un clérical les rênes du char de l'État impérial, en l'an de grâce 1863? Ce n'est pas apparemment aux Invalides et dans les boudoirs du Gros-Caillou que le clérical mène le vieux chariot triomphal des fils de Mars écloppe.... Serait-ce au Palais-Royal et dans la petite maison romaine des Champs-Élysées que le clérical, gaillard redoutable, donne un coup d'épaule pour mieux verser ce vieux monde à bout?

Il paraît, au témoignage d'Émile Augier, que les cléricaux s'insinuent et grimpent à toutes ces hauteurs, et qu'ils y veulent fourrer la main à la roue, s'ils n'ont la prétention d'y tenir la bride. Mais la sentine n'est point là; le foyer de pestilence fermente entre l'ancienne rue de Bourbon et celle de Babylone. C'est de là que la grande chouannerie des salons étend, dans les salles à manger et les boudoirs, les trois ramifications du parti clérical, autrement dit légitimiste¹.

Voici le point délicat :

Clérical et légitimiste, est-ce tout un? Le poète est-il autorisé, en bonne justice, non-seulement à nous montrer catholiques et nobles royalistes coalisés sous un même bonnet, mais encore à affirmer que ces deux éléments sont une seule et même essence²?

Émile Augier doit savoir que la Restauration, toujours pleine d'une sève gallicane indélébile, a religieusement gardé en main, pour mater le clergé, le frein des *articles organiques* du Concordat; et si nous nous sentons, nous

¹ Acte IV, sc. v, et *Préface*.

² Acte III, sc. xvi.

cléricaux, à cette heure gênés aux lèvres, les légitimistes y sont donc pour quelque chose.

Je vois, dans l'histoire de tous les temps, les royautés et les aristocraties, contrarier ou compromettre clergés et cléricaux : ce n'est point assez, en vérité, pour que les gens d'Église consentent à se laisser confondre avec les gens de ce beau monde-là.

Je sais que tous les gens du monde, et non pas seulement les blancs, mais aussi les tricolores, voir les demi-rouges, ont toujours rêvé d'atteler les cléricaux à leur char, non pour le mieux verser, mais pour l'aider à se traîner. Je sais que, tout particulièrement certains légitimistes croient et voudraient nous donner à croire que l'Ancien Régime et l'Église étaient les deux doigts d'une même main. Mais l'Église ne permettra plus même le plus léger prétexte à de pareilles confusions. Non, non, la main qui a fonction de répandre sur la terre entière, *urbi et orbi*, la bénédiction du Dieu de la paix, ne tient pas nécessairement au bras de chair des races chevaleresques, des hommes de cheval, qui n'ont jamais su qu'intimider la terre et désoler le ciel au fracas de leur galop dominateur.

J'en prends à témoin le marquis, non pas le marquis sceptique de la comédie, mais le marquis dont Louis Veuillot, par un trait de surprenante bienveillance, nous a transfiguré le visage intelligent, digne et pieux.

« Sous l'influence de l'Évangile, la chrétienté était une confédération d'indépendances sacrées. A la place de l'Empire (il s'agit du premier empire, le romain), le christianisme avait constitué la foule des nations, libres dans

cette atmosphère de justice générale qu'on appelait le droit des gens. Dans chaque nation, à la place de l'empereur ou du proconsul, il y avait le roi, ou plutôt la royauté, puissance contenue par les différentes parties de l'édifice même dont elle fait la solidité. Liée à tout, la royauté dépendait de tout. Elle était la principale et non pas l'unique tête de la société. Le clergé, la noblesse, la magistrature, les corporations, la propriété formaient autant de têtes secondaires qui devaient obéir à la royauté, mais d'après une règle, en conservant leur indépendance légitime, et leur permanence au rang hiérarchique qu'elles occupaient¹. »

On ne peut pas résumer plus nettement les harmonies du gallicanisme mitigé dont les rois de France avaient organisé le concert dès le Moyen-Age, et dont quelques bonnes âmes rêvassent la restauration. Il est bien entendu que la théorie appartient au marquis ; et Louis Veuillot, interprète fidèle, rend la pensée d'un légitimiste sincère, non assurément celle d'un clérical éveillé.

En effet, dans ce système, que voyons-nous ? Un édifice unique, dont le roi charnel est la pierre de l'angle. Ce roi, il est vrai, est bon prince, et il consent à dépendre un peu de tout, comme un monarque belge ou anglais. Ce roi accepte même que la société qu'il domine ait plusieurs têtes... Oh ! oh ! marquis, vites-vous jamais homme à deux têtes se tenir debout ailleurs que dans les boccas du Museum, galerie des monstres ? et comment prétendez-vous, fils dévot des Croisés, concilier votre édifice

¹ *Le Fond de Giboyer*, p. 469.

polycéphale avec le plan de l'Ordre divin, dont il est écrit : « *Caput unum, membra de membro*, un seul tronc, un seul chef, afin qu'il n'y ait qu'un seul et même esprit, une seule et même sève circulant dans tous les membres et dans tous les rameaux de l'arbre de la vie ; *tenete caput*, tenez-vous-en à une seule tête, de qui vient au corps entier, par l'harmonieux enchaînement des organes, l'aliment qui soutient, élève, et qui augmente en nous Dieu même ¹. »

Le marquis n'a peut-être pas beaucoup pratiqué saint Paul, mais il a assez de bon sens inné et d'histoire naturelle acquise, pour savoir qu'il n'y a pas plus de corps vivant sous plusieurs têtes que de corps sans tête. Il entend donc parler, évidemment, de plusieurs têtes de second degré soumises à un seul chef, comme sont les patriarches, archevêques et évêques autour du Pape, unique pasteur. Le roi du *Fond de Giboyer* se contente d'être la tête principale, pas davantage ! et c'est assez, certes, si l'on veut bien remarquer qu'il a autour de lui, au-dessous de lui, parmi les têtes secondaires, entre autres, le Clergé, chargé d'obéir à la Royauté, et de se bien tenir au rang hiérarchique qu'il occupe !...

Telle était en effet la constitution sociale de la société française gallicane, dans le temps où régnait sans conteste ce que l'on appelle le principe légitimiste. Dans cette constitution-là, l'Église quelque peu plus respectée qu'aujourd'hui sans doute, l'Église était également subor-

¹ I Cor., XII ; Coless., II.

donnée à l'État; tête secondaire, elle devait s'incliner devant la tête principale; le roi, ministre de l'Ancien Régime de la justice, primait le prêtre, ministre du Nouvel Ordre de la miséricorde; la société divine s'équilibrait, avec les autres corporations, sur la société charnelle, la cité de Dieu devenait une annexe de l'autre, et le divin devait obéir à l'humain.

Si ce n'est point là le monde chrétien renversé, je ne sais plus ce que parler veut dire! Et voilà l'idéal que le très-généreux marquis de Louis Veuillot daigne offrir à l'Eglise pour tout sauver, pour fonder le royaume de Dieu!...

En vérité, en vérité, dirai-je avec un vrai clérical, M. le comte de Champagny, cœur plus libre que celui du marquis, « il faut en convenir, la conviction politique pour ne pas dire la passion la plus sincère et la plus respectable, a ici une trop grande part. On mêle trop l'humain au divin, les légitimes regrets de la monarchie aux impérissables intérêts de l'Eglise.... La monarchie de Louis XIV avait grandi dans une alliance trop intime avec l'Eglise, s'appuyant sur elle comme le lierre sur un édifice, non sans soulever parfois les assises. Il fallait cependant qu'elles se détachassent l'une de l'autre, et que, le lierre coupé à la racine, l'édifice n'en demeurât pas moins debout¹. »

Voilà parler! le lierre n'est point l'édifice. Le lierre est un parasite, qui n'a jamais protégé qu'en étouffant....

Il s'en va temps « qu'on s'accoutume à ne pas mettre

¹ Étude sur M. Emery, *Correspondant*, février 1863.

ce qui est humain, terrestre, temporaire, relatif, au rang de ce qui est divin, céleste, éternel, absolu ¹. » L'Ancien Régime, en France, n'avait pas seulement mis le temporaire au rang de l'Éternel, il avait mis la Cité d'en bas au-dessus même de la Cité du ciel. La révolution est venue, juste fléau de Dieu, comme l'avoue Joseph de Maistre, foudroyer et dissoudre ce monde royal et aristocratique, qui osa se subordonner l'Église. L'Église a été heurtée, déchirée par l'ouragan : mais elle demeure, ferme debout, purifiée par l'orage, et elle suffira à restaurer elle-même, elle seule !

Je sais que d'autres puissances se sont levées, qui n'invoquent pas le même principe que les légitimistes, d'autres rois dont les Papes auraient de nouveau tout à craindre « si les rois à leur tour n'avaient tout à craindre des peuples ; » mais nul n'est mieux placé que Déodat pour faire remarquer à Giboyer que les plus ardents ennemis de la Papauté ne font rien que suivre les errements séculaires de la royauté et de l'Aristocratie. La maison de Savoie et ses leudes ne veulent rien autre, en définitive, qu'instaurer en Italie ce que la maison de France, dans toutes les branches par elle poussées depuis l'an 1300, avec le concours de tous ses aides, enfants de Mars, Thémis, Mercure, Apollon, a, de ce côté-ci des Alpes, instauré et, hier encore, restauré : *Le clergé à l'état de tête secondaire, devant obéir à la royauté et marchant bien au pas du roi, selon son rang hiérarchique.....* En Italie, les fils de Machiavel promettent

¹ Franz de Champagny.

« l'Église libre dans l'état libre, » absolument comme on nous a octroyé en France les bulles irisées et venteuses des libertés de l'Église gallicane : *ejusdem farinae* !

Les légitimistes étourdis ne paraissent pas s'apercevoir que Victor-Emmanuel est un roi, et un roi de vieille race, *re gallantuomo*, et que M. de Cavour et consorts, ces Hermès de la diplomatie olympienne, sont d'*illustrissimi signori conti e marchesi*. Or, ces deux nobles conjoints, tête et cœur, se faisant aider par le bras démocratique abusé, qu'ils exploitent et que, le jour d'Aspromonte venu, ils écrasent, parachèvent évidemment en parfaite conséquence et serpentine droiture, le grand œuvre si imperturbablement poursuivi par messires les lions, lionceaux, renards et loups servants de la Renaissance.

Philippe le Bel et Louis XIV n'étaient point fils de Voltaire, et leurs dignes agents, les Nogaret et les Créquy, n'étaient point graines de la Révolution française¹. La-dite révolution, qu'on traite avec tant d'injurieuse hauteur, n'avait pas encore lancé sur le monde sa Déclaration des droits de l'homme et sa Constitution Civile du Clergé, lorsque toutes les puissances dites catholiques, rois et nobles courtisans, faisaient, par leurs parlements, rayer du calendrier le nom du pape saint Grégoire VII, le hardi défenseur des faibles, des femmes et des peuples, contre tous les impurs carnassiers de ce monde.

¹ Il se trouve, par un effet d'harmonie préétablie, que Nogaret est le grand ancêtre des d'Épernon, et donc que l'un des titres de M. le marquis de la Valette à représenter la France auprès du pape remonte au soufflet dont brûle encore, depuis cinq cents ans, la joue de la papauté.

La révolution (faut-il le dire?) la révolution et ses héritiers ont été souvent plus justes à l'égard de saint Grégoire VII que la royauté et les légitimistes. Moi qui vous parle, allaité à l'ermitage de J.-J. Rousseau, quelque temps bercé par le plus éloquent des disciples de Saint-Simon, Émile Barrault, élevé dans l'école de Charles Fourier, j'ai appris d'un fils de Luther (Voigt) à honorer le pape sublime, que tous les historiens gallicans, apologistes pour la plupart du droit divin des rois, m'avaient appris à suspecter, à détester. Les Saint-Simoniens, les républicains ont fréquemment rendu hommage public au glorieux combat de la papauté du XI^e siècle; et savez-vous un propos que j'ai entendu courir sur des lèvres démocratiques : « Il nous faudrait un Grégoire VII du XIX^e siècle!.... »

Grégoire VII, qui muselait le lion de Germanie, tenait aussi, et rudement, en arrêt le loup rapace de France, *lupum francum rapacem*. Nos rois et leurs adhérents ne lui ont jamais pardonné, non pas tant d'avoir dompté et apprivoisé, tué et mangé leurs ancêtres non purs ¹, mais surtout d'avoir fait justice de leurs prétentions au droit divin, d'avoir remis à son rang hiérarchique la tête principale, celle du Vicaire de l'Homme-Dieu ².

Par quel renversement de toute logique Émile Augier en vient-il donc à confondre avec la foi catholique la foi dite légitimiste, avec le droit divin de l'Église du Christ, le droit pseudo-divin de la caste sur laquelle Joseph de

¹ Actes des Apôtres, x.

² Ep. 22 ad Hermannum.

Maistre, qui en était, a inscrit son vrai titre : *incrementum Jovis*, c'est-à-dire prolongement de la légitimité olympienne ? Suffit-il, pour autoriser cette lamentable confusion, que des dames Pfeffers et Maréchal, bourgeoises badigeonnées, exploitent pêle-mêle et noblesse et religion, séves qu'elles n'ont ni dans le sang ni dans l'âme ? Suffit-il que des comtes et marquis se couvrent plus ou moins d'un manteau pieux, et spéculent par esprit d'intrigue et d'égoïsme sur leurs dévotes relations ? Molière, en fustigeant l'hypocrite, plus et mieux qu'aucun ne peut faire, n'a pas été jusque-là de prétendre que la foi catholique pût avoir rien de commun avec la gentil-hommerie du bon M. Tartufe.

Emile Augier, lui, semble vouloir changer tout cela, et il fait la théologie d'une méthode toute nouvelle. « Ne jouons pas sur les mots, dit Giboyer : je ne connais qu'une façon d'introduire la foi dans le domaine de la politique, c'est de professer que tout pouvoir vient de Dieu, et par conséquent ne doit de comptes qu'à Dieu. C'est une opinion considérable, je ne dis pas le contraire ; mais, quand on la professe, à quelque parti qu'on croie appartenir, on est légitimiste. » Fort bien : à ce compte, l'homme politique qui a pris pour devise : *Vox populi, vox Dei*, et qui, évidemment, soutient que le peuple souverain tient son pouvoir de Dieu, Mazzini serait légitimiste ?...

Pour ne pas jouer sur les mots, reconnaissons que chacun des grands partis qui se disputent le gouvernement de la terre, a la prétention de tenir son pouvoir de Dieu. Et la preuve, c'est que, aussi bien que l'Empe-

reur des Français et la reine d'Angleterre, le président de la république démocratique américaine invoque Dieu dans tous ses actes solennels, *Almighty God!* et lui rend ses comptes; le tout, partout, plus ou moins mélangé d'invocations au suffrage des peuples.

Mais la tête qui gouverne à Washington, pas plus que celle qui règne à Londres, pas plus que celle qui règne et gouverne à Paris, ne se reconnaît tête secondaire, dépendante de la tête principale de l'Humanité, qui tient la houlette à Rome. D'où l'on voit clairement que l'Humanité qui prenait conscience d'elle-même, au Moyen-Age, sous l'autorité de la Papauté, selon la juste et belle expression de Jean Reynaud, en est venue, sinon à perdre absolument cette conscience acquise de son unité, du moins à en répudier la forme positive. Le genre humain n'a plus de centre reconnu, plus de chef commun consenti; le corps a plusieurs têtes juxtaposées, aussi indépendantes entre elles qu'elles le sont toutes de leur chef naturel et divin, et il ne paraît pas qu'on puisse espérer de les voir associées sous un même bonnet, jusqu'au jour où, fières d'avoir échappé à la tiare du vicaire de Jésus-Christ, elles vont se trouver toutes, en un même faisceau césarien, coiffées de l'éteignoir de l'Antechrist.

Il n'y a donc aucune solidarité entre la tête cléricale et les trois têtes indépendantes, autocratique, aristocratique et démocratique. Si l'une d'elles est quelque peu plus voisine du chef religieux, ou pour mieux dire moins éloignée, ou, mieux encore, plus susceptible d'être rapprochée, ce n'est pas la société aristocratique, encore

moins l'autocratique; ce serait plutôt la démocratie. Et pourquoi? Par cela seul qu'ici, la tête est moins fortement constituée, moins charnellement encroûtée, plus mobile. Si le Giboyer peut, à la rigueur, prétendre à être un jour élu chef de la démocratie, *a fortiori* Pie, Paul, Pierre ou Jean pourrait être reconnu et salué par le libre suffrage des populations. Le jour où les Américains et autres démocrates de la chrétienté en viendront enfin à concevoir qu'ils doivent être « la race élue, la nation sainte, le peuple conquis à Dieu, l'ordre des Prêtres-Rois ¹, » alors ils finiront bien par se ressouvenir de celui qui a gravé dans le cœur humain ce titre de dignité, et ils voudront tout naturellement avoir à leur tête le Pontife-Roi.

Et pour lui faire place, point ne sera besoin d'une révolution, brutal instrument extirpateur des dynasties : il suffira, avec la liberté de la parole et de l'association, d'un libre vote. Les Américains ont encore tout cela, en principe du moins, car la guerre et la haine ont tout suspendu. La libre Angleterre elle-même n'a point tout cela : jugez des autres ! La place de la tête, en Amérique, n'est pas d'avance occupée par un Prince royal, un Prince impérial ou un Infant. Comme les États-Romains, les États-Unis n'ont jamais pour chef qu'un prince élu. Le mode du suffrage est divers, quoique également à plusieurs degrés dans les deux pays ; mais le principe fondamental est le même, l'élection ; et aucun prétendant charnel ne vient étouffer le droit spirituel du plus digne.

¹ I S. Pierre, II.

M. le marquis de La Rochejacquelein, sénateur, a hautement déclaré, l'an dernier, qu'il n'avait pas cessé d'être légitimiste, étant toujours partisan de l'hérédité charnelle. Tout le monde en a souri, les légitimistes en ont frémi : mais ce mot du fils des géants vendéens est plus vrai qu'il n'en a l'air. La vieille et noble race des rois Francs a, comme celle des empereurs Corses, et celle des rois Hanovriens et celle des présidents Américains, pour point de départ une élection ; mais ce qui constitue la différence essentielle entre le système du vieux monde et celui du nouveau monde, c'est que, de ce bord-ci de l'Océan, le sang, par l'hérédité, se substitue à l'esprit, tandis que sur l'autre bord, la tête de la société est incessamment renouvelée par une succession spirituelle.

Ainsi en est-il dans la société cléricale, où tout, en principe, est élection et renouvellement par l'esprit libre. L'Église a pu vivre en relations plus ou moins bonnes avec les royautés héréditaires « comme en ont les nations : » ce n'est pas à dire qu'elle en adore ou en admire le principe exclusivement charnel. S'il y a une préférence au cœur de la société catholique, cette préférence est manifestement pour les pouvoirs électifs, puisque, au temps de sa force et de sa grandeur, la Rome papale, entourée des Républiques italiennes, maintenait, dans le saint Empire, le principe de l'élection contre les prétentions orgueilleuses des dynasties allemandes. L'Église n'a jamais eu autant à souffrir des pouvoirs électifs (Suisse, Amérique) que des royautés héréditaires. Enfin, si le légitimisme royal est d'essence cléricale, comment se fait-il donc que

le chef des clercs ait toujours conservé et respecté, enclavée dans le seul État clérical du monde, la république de Saint-Marin?

Il y a donc erreur essentielle dans la thèse d'Émile Augier, et il y a injustice dans ce titre, *les Cléricaux*, appliqué à un conciliabule de politiques de salons. Ces intrigants que vous faites sauter, avec leur système charnel, sont gens de votre monde, ne vous en déplaise; mais de notre Église, point!

En vérité, en vérité, je crois voir, bien plutôt, le triple courant d'une même sève dans les trois éléments que met en lutte la comédie : aristocratie du sang, aristocratie de l'argent et démocratie littéraire, bien que chacune d'elles fasse étalage de son indépendance sous la toque, le chapeau tromblon ou le bonnet phrygien. Pour peu qu'on daigne m'octroyer le moindre fleuron de la couronne dont jouit le cerveau soulagé d'Émile Augier, je m'engage à faire, avec peu de verve sans doute, mais avec une logique rigoureuse,

La suite des Giboyers.

J'en prends le germe dans le dénouement où le bon cœur du poète, sur la corbeille de noces de son héros, réconcilie le Marquis, le Bourgeois et le Démocrate. Partant de là, j'expose et je démontre qu'inafailliblement, et sous peu de jours, Maréchal, casé au Sénat, Giboyer fils, au Corps législatif, Giboyer père, à la tête d'un journal indépendant autorisé, vont travailler, par un concert édifiant, à faire de leur petit-fils, à la mamelle de l'Université impériale, à l'ombre de l'autocratie, un

catholique sincère et indépendant, c'est-à-dire un anti-clérical, avec le concours de très-noble et puissant seigneur le marquis d'Auberive, ce fin renard rallié, et, qui sait? posté peut-être à l'ambassade de Rome....

III

L'intelligence.

« Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei, propter cœcitatem cordis ipsorum. » (EPHES., IV.)

Par quelle étrange hallucination l'esprit vigoureux d'Émile Augier en vient-il à s'imaginer qu'engraissé sur sa triple couche de fumier, poussé par le seul feu de ce trépied d'égoïste paternité, à l'ombre du drapeau français, son lis pourra s'élever, fleurir et embaumer? Nul moins que lui, pourtant, ne se fait illusion sur la fécondité de ce vieux Monde français à bout. Écoutez le Giboyer des *Effrontés* :

« Est ce une société, ce que nous avons depuis 89? C'est une mêlée de tous les égoïsmes, une curée de toutes les convoitises, une ripaille dans une forêt de Bondy! »

C'est dur; mais c'est nettement dit, et profondément observé.

Voyons quel principe, Giboyer, le libre penseur démocratique, ajoute, pour sa part, dans la corbeille de ma-

riage, et quel esprit salulaire va mettre sa nef à flot au-dessus de cette boue immonde.

« Il s'agit de créer une aristocratie en dehors de la naissance et de l'argent, sur le mérite personnel... Le courant de l'humanité porte de ce côté-là, depuis l'antiquité, qui était la divinisation de la force, jusqu'au XVIII^e siècle, cette immortelle campagne de l'intelligence, qui aboutit à l'explosion de 89, à la Déclaration des droits de l'homme et au sacre du génie. »

Les bras vous tombent à de pareils discours!... Eh quoi! Giboyer ne voit pas le cercle vicieux de l'histoire s'exprimer, tout entier résumé, dans sa phrase même? La divinisation antique et païenne de la force ne revient-elle pas, renouvelée du grec d'Alexandre et du romain de César, s'accomplir, avec le sacre du génie de la force, dans le français de Napoléon? N'est-ce pas le serpent qui se mord la queue?...

L'intelligence du XVIII^e siècle! qui peut croire qu'elle suffise pour conduire, par le chemin de la justice, l'humanité à ses destinées divines de vertu, de liberté, de bonheur? Qui donc menait, généralissime, l'immortelle campagne du XVIII^e siècle, si ce n'est Voltaire? Or, considérez le beau combat qu'a livré Voltaire pour cette cause de la Pologne qui nous rassemble nous tous, si divisés, dans l'unité d'une même douleur. Écoutez-le, parlant à Frédéric II, son disciple, le prince le plus intelligent qui fut jamais et le plus diaboliquement machiavélique, car il a écrit *l'Anti-Machiavel*, écoutez le roi des moqueurs féliciter ce roi des Tartufes politiques d'avoir non-seulement détruit, mais encore chansonné

les confédérés de la Pologne ! Ecoutez-le faire d'avance leur mot à tous nos intelligents et prudents hommes d'État : « La Pologne est enfin pacifiée !... » Il ajoute, mélangeant la plaisanterie à l'enthousiasme adulateur : « C'est le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts..... Que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir ces grands événements !... » Ecoutez-le, « vieux idolâtre, » comme il se qualifie, jeter tout son encens au nez de son Auguste, de son Salomon du Nord, en même temps qu'il se moque des défenseurs de la Pologne et de leur Notre-Dame ! Écoutez-le, enfin, surajoutant à ce cruel délire le sacrilège, canoniser Catherine de Russie, appeler cette autre coryphée de la bande des grands voleurs « une sainte, la bienfaitrice du genre humain qu'elle éclaire, » et chanter en fausset : « *Allah Catharina ! Te Catharinam laudamus ! Te Dominam confitemur !.....* »

O châtement de l'orgueil ! Grotesque comédie ! Le voilà tombé à son propre piège, ce ricaner des choses célestes, qui, pour avoir répudié l'autel du Prince de la Paix et de la Reine de pureté, descend au métier bas de chancre nasillard, au lutrin des rois ensanglantés et des impératrices dissolues ! Est-ce là un des hauts faits « de cette immortelle campagne de l'intelligence, » devant quoi s'extasie Giboyer ? Et n'est-il pas évident que Voltaire, ce Père et Docteur de l'Église française, ce prince intelligent du lumineux XVIII^e siècle, n'a rien été, en cette affaire, malgré tout son esprit, que le souteneur de la plus flagrante des iniquités, dont le *Journal des Débats* disait, en 1846 : « La démoralisation du droit européen remonte au premier partage de la Pologne ? »

Une seule voix, au XVIII^e siècle, s'est élevée contre cet acte de brigandage impérial et royal, la voix qu'étouffait Voltaire, celle du Pape. Et Clément XIII n'était pas une intelligence supérieure : « C'était, dit l'historien protestant Ranke, une âme pure, qui priait beaucoup, et n'avait d'autre ambition que celle de devenir un saint. » L'intelligent Voltaire, qui faisait gorge chaude des saints, écrivait au grand Frédéric : « On dit, Sire, que c'est vous qui avez imaginé le partage de la Pologne, et, je le crois, parce qu'il y a là du génie. » Le bel emploi des génies couronnés, et des génies littéraires, leurs valets (1) !...

Et l'intelligence du XIX^e siècle, qu'en faut-il espérer ? N'en voyez-vous pas la fougue subtile entraîner Michelet à caresser les vieilles idoles poracées d'Isis et de Vénus ? A quelle dérive est-il tombé, ce génie vagabond, lui qui jadis, historien impartial et poétique, le premier rendant hommage au Moyen Âge catholique, signala les prodiges d'humilité qu'inspirait au B. Robert d'Arbrissel le culte de la Vierge-Mère !

Amusez-vous donc, pour juger de l'égarement possible de l'intelligence, amusez-vous à observer Enfantin. Celui-ci, après avoir si bruyamment annoncé que *la femme libre* allait enfin sortir de son côté, après avoir couru, mystique chevalier errant, demander l'autre moitié de sa divinité au pays des harems, aboutit à révéler au sexe féminin qu'il est égal au genre noble masculin comme la

¹ Voir les pièces de ce lamentable procès historique dans le livre curieux de M. Romain-Cornut, écrivain très-généreux, fort libéral, qui ne s'inspire pas aux sources païennes. (*Voltaire complice et conseiller du partage de la Pologne*, chez Dentu et Lecoffre.)

matière est égale à l'esprit!... Et comme la femme, ce cœur de l'humanité, est de moins en moins disposée à abandonner son Père céleste et sa mère l'Église pour suivre ce nouvel époux, étrange esprit sauveur, regardez-le, refusé de ce côté, aller s'offrir en mariage à la force, insinuant à l'empereur que lui, Enfantin, est à Napoléon III ce que l'esprit est à la matière, et donc qu'ils sont faits pour s'entendre sur ce pied-là d'égalité et se conjuguer harmonieusement *ad maiorem gloriam Dei novi!*... L'intelligence! Voyez-la, en nos tristes jours, traîtresse à ses propres principes, par l'organe du Père des intelligents Saint-Simoniens, cajoler le glaive, s'enchaîner au bras de chair et de fer, pour pouvoir, plus à l'aise, canoniser les banquiers, « ces millionnaires de Dieu! » et, malgré le cri d'alarme de Proudhon, réalisant la prédiction de Fourier, constituer une féodalité financière déjà bien lourde et qui va de plus en plus peser sur le corps social épuisé, aussi exploitatrice que l'autre fut oppressive, plus plate, plus ignoble!...

L'intelligence ! mais n'est-ce point le plus puissant des génies qui, durant quinze années, fit du monde entier un champ de carnage et un parc de servitude ? Et Béranger et tous nos poètes, et M. Thiers et tous nos historiens, et M. Ingres et tous nos artistes n'ont-ils pas travaillé à l'apothéose de cet olympien ?

L'intelligence a-t-elle pu faire que le second Empire fût la paix ? Suffit-elle, avec ses doigts glacés, pour nous tresser notre couronne de libertés ?

Qu'est-ce donc, en notre xix^e siècle, que ce règne prodigieux de l'intelligence, éclos de la couche du xviii^e en

campagne, auquel il faut, pour spirituel tuteur, le plus énorme et terrible organisme militaire que le monde ait jamais vu ? Et qu'est-ce que cet étrange siècle des lumières, qui a pour flambeaux, d'un continent à l'autre, quatre ou cinq millions de baïonnettes luisantes et des milliers d'homicides bouches à feu ?...

Quand donc, intelligences emberlucoquées, comprendrez-vous que vous avez pour le volcan déserté le soleil ? Et comment, amis égarés de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, vous fourrez-vous dans la tête que, pour avoir ces biens sacrés, il suffit « d'aller au fait, » à l'allure de Voltaire, de mettre le Prince de la paix dehors et d'installer au Saint Lieu, à la place de l'homme sans glaive, l'homme au glaive ?...

Il ne s'agit point, croyez-le, d'aller au premier fait venu, pas plus que de s'arranger du fait accompli. Il faut aller droit au fait divin et par la voie divine.

« Monseigneur, disait M. de Grumbkow, un rare courtisan, à Frédéric II, vous pouvez avoir tout l'esprit du monde, mais vous ne raisonnez pas en homme de bien et en chrétien, et hors de cela point de salut ! » *Cela*, c'est la bonne nature et la révélation, c'est l'Église : hors de l'Église point de salut (1) !

La bonne foi naturelle, dont Sainte-Beuve paraît vouloir se contenter (2), par je ne sais quel retour subtil, lui

¹ Voir une remarquable Étude sur Frédéric dit le Grand, par M. de Haulleville. (*Correspondant*, mars 1863.)

² Étude sur Lacordaire.

qui, naguère, rendait à l'Évangile un hommage si profond, si glorieux ¹, la bonne foi ne suffit pas à nous préserver de l'erreur et de l'abîme.

J'admets la bonne foi dans les hommes d'État qui nous mènent et surmènent, dans les gens de Bourse qui nous tondent, dans Michelet qui fanatise les esprits forts tout en leur chatouillant les reins ; je l'admets dans Enfantin, grand prêtre de Plutus, même lorsqu'enseignant l'égalité de la matière et de l'esprit et aspirant à l'héritage du Christ et se posant en Homme-Dieu, il s'imagine *comprendre* et résumer en lui, avec Saint-Simon, Charles Fourier : Fourier qui enseigne la chute ou subversion originelle, niée par les Enfantiniens, Fourier qui appelait la matière « le principe vil, » écrivait : « Jésus est le Messie, » et anathématisait quiconque, se disant son disciple, aurait l'orgueilleuse manie de vouloir faire une religion nouvelle !... J'admets la bonne foi dans Napoléon, dans Robespierre, dans Voltaire même, parce que je ne reconnais à personne le droit de soupçonner ma propre sincérité. Je fais estime de tout cœur droit, quel que soit l'égarement où le sophisme jette l'intelligence, et je n'ai jamais pu comprendre qu'on calomniât M. Renan, parce qu'il se trompe et s'abuse.

Mais qu'importe notre bonne foi, si elle ne sert qu'à nous mieux entêter à soutenir le mal ! Ce qu'il faut pour nous diriger, c'est la vraie foi, la foi surnaturelle, qui seule trouve la bonne intelligence, parce qu'elle la cherche où elle est, dans le Dieu vivant. *Fides quærens*

¹ Étude sur les Évangiles, éd. Curmer.

intellectum, dit un sublime esprit qui se mouvait dans la vérité, saint Anselme.

Plus haut que l'intelligence et au-dessus même de la simple bonne foi, l'Église place l'amour, rayon du ciel. « Aime Dieu, et fais tout ce que tu voudras, » dit saint Augustin. L'amour implique, présuppose la foi. Et il ne s'agit pas de croire vaguement « au Dieu inconnu, » d'aimer le divin inarticulé ou mal articulé : il faut aimer le vrai Dieu, le Dieu vivant, sinon l'on court le risque, comme Enfantin, cœur bon et dévoué, de semer d'erreurs son fond d'amour tendre. Penseur généreux, apprends à aimer Celui qui a dit : « La chair ne révèle point le Dieu incarné..... La chair est infirme..... Ce qui vivifie, ce n'est point la chair, c'est l'esprit..... Qui s'inspire de la chair ne comprend rien à l'éternelle vérité, rien à la destinée humaine ¹. » Homme d'État, poète, aime le Christ, et ton génie nous donnera enfin, sur la scène du monde consolé, la bonne pièce, noble et belle, et féconde !

Ce n'est donc point l'intelligence naturelle qui sauve, si elle n'est en communion parfaite avec le Soleil des intelligences : c'est la foi et l'amour, c'est la sainteté. Les saints sont les seuls héritiers directs du Sauveur, les fils aînés de Dieu. Or, les saints n'ont jamais eu l'idée giboyère saugrenue de solliciter le génie « à faire du feu en attendant le soleil, à purifier l'air avec de la gloire. »

¹ S. Matth., xvi, 17, 41. — S. Jean, vi, 63 ; viii, 45.

Viens, mon drapeau, viens, mon espoir !

C'est à toi d'essuyer nos larmes....

D'un Français qui verse des pleurs

Le ciel entendra la prière :

Quand secoueraï je la poussière

Qui ternit tes nobles couleurs ?

Voilà ce qui alterne avec *le Sire de Franc-Boisy* et *le Pied qui r'mue*, sur la lyre du peuple français, né malin, allaité Chauvin !...

« En avant, Gaulois et Franks ! » Je n'en connais pas un qui ne se console de tout en tartinant son pain sec d'un peu de gloire trempée au sang humain. Les plus libéraux y mordent ; et les cinq démocrates, *pauci electi*, que le suffrage universel de la France démocratique est parvenu à envoyer au Corps législatif, n'ont guère perdu une occasion de battre un tantinet le briquet à la gloire nationale, en attendant le soleil de l'humanité. Tous les lis de la démocratie en sont là, avec tous les fils de Giboyer, et les Giboyers, et les hauts bourgeois, et tous les comtes et marquis. Je me trompe : il existe dans notre France, fille aînée de l'Église et missionnaire du Dieu de la paix, un homme, un seul, qui ne lèche pas avec volupté la tartine de gloire, et cet oiseau rare est un marquis. Oui : depuis douze ans que je fais galerie, suivant avec un intérêt religieux, mais peu joyeux, les péripéties de la pièce nouvelle, sur les bancs honorables où siègent cinq cents sénateurs et députés, illustrations de la Patrie, dont le cœur et l'esprit se sont formés sous la Restauration pieuse et perfectionnés sous le règne du Napoléon de la Paix, je n'ai entendu qu'une voix s'élever

dans le désert contre la gloire païenne en faveur de la paix chrétienne, la voix unique de M. de Pierres, marquis de vieille roche auvergnate, homme d'esprit très-fin, homme de cœur, j'en réponds. Je n'ai pas l'honneur de le connaître; mais je parie que ce personnage extraordinaire, original, unique dans son genre, aime le vrai Dieu, n'admet pas que la matière soit l'égale de l'esprit, croit en Jésus-Christ, invoque la Vierge et les saints.... Aussi va-t-il être renvoyé à sa charrue....

Nos saints, en qui la foi inspire le cœur, éclaire l'intelligence, éclaire la vue, savent que le génie militaire n'a jamais été bon qu'à engendrer des foyers de peste, et partout, sur les champs de bataille semés de corps morts et inondés de sang, comme au sein des nations soulevées aux vapeurs infernales de l'orgueil et du sensualisme. Alexandre ne purifie rien, et dans sa gloire s'éteint le dernier lustre de la Grèce. La gloire de Jules-César démoralise tout, et mène, après Auguste, à Tibère, et à cette gigantesque orgie de sang et de virus où se noie le génie romain putréfié. La gloire de Napoléon I^{er} n'a point empêché, apparemment, la société française de s'embourber là où le poète des Giboyers la trouve et la relance « aux mares d'une forêt de Bondy et dans sa ripaille !... »

Où donc, je vous prie, notre Aristarque, Villemain, a-t-il été cueillir les fruits de l'olivier grec renaissant ? est-ce dans les bagages des successeurs d'Alexandre ? Non ! c'est dans les écrits des pieux docteurs héritiers de saint Paul. Quel sang, renouvelant la Campagne romaine, fit germer l'arbre d'une civilisation nouvelle et

fleurir au front de l'Italie la plus radieuse couronne que jamais peuple ait portée ? est-ce le sang des Césars ? non ! c'est celui des confesseurs martyrs, sainte famille du prince des Apôtres. A l'heure de la suprême décadence où nous voici parvenus, lorsque, lassé, dégoûté d'avoir trop chanté *Charmante Gabrielle* ou *les Infidélités de Lisette*, la *Cocarde Blanche* ou le *Vieux Drapeau*, le cœur chagrin, l'esprit en proie au doute, lorsque tout le monde se dit :

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas ! menace nos abris.
Tu vas crouler ; point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris !

En nos derniers temps désolés, si la France,

Plus près des cieux veut replacer le monde,

doit-elle prendre pour flambeau

Aux feux des camps le glaive qui scintille ?

Béranger lui-même a répondu : Non ! non ! Le génie armé du glaive, debout sur les murs de la Patrie qu'il éternise, n'a jamais servi qu'à faire « des tyrans humains des dieux, » et le feu des batteries n'est bon qu'à nous empêcher d'entendre,

Quand Dieu nous dit : Peuples, fraternisez !

Pour nous arracher à notre sinistre ripaille, il faut les

saints flambeaux que, sur son unique autel, allume le
le Dieu de charité :

C'est aux soleils d'être sûrs de leur route ¹ !

Et ces milices ardentes ne sont pas des phares mobiles
et papillonnants, lanternes fallacieuses qui, disant tantôt
blanc et tantôt noir, attirent vers le ciel pour rejeter de
plus haut dans l'enfer ; qui, hier, nous éloignent de l'ar-
bre de la Patrie « dont le pied croît dans le sang, » et
demain nous ramènent sous son ombre étroite et jalouse
chanter « *le Vieux Drapeau !* » Non : depuis dix-huit
cents ans, sans se contredire jamais, nos héros, nos mis-
sionnaires n'ont jamais cessé de protester contre la pa-
trioterie et de crier d'un bout du globe à l'autre :

Humanité, règne ! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.

Or, ces martyrs, ces saints dont les mains étendues
s'efforcent de nous rassembler en une seule famille paci-
fique, qui donc les reconnaît, les consacre et les recom-
mande à notre imitation, afin de tout reconcilier autour
d'un seul autel ? Seraient-ce les princes de génie, les
Césars, purificateurs à coups de canon, qui, en atten-
dant le soleil, font sur la terre un feu d'enfer, étranges
idoles auxquelles Giboyer, en attendant le Dieu inconnu,
fait place sur les autels surpris de la démocratie ? Non,
vraiment non ! l'homme qui nous offre pour modèles les

¹ Les quatre âges historiques.

saints, imitateurs du Christ, c'est le Pape, le chef des clercs et le père des cléricaux....

Émile Augier, quoiqu'il se complaise à tancer vertement les cléricaux, aime cependant le Christ. « Je suis chrétien ! » crie, avec quelque vivacité, son jeune héros ; et le dénouement du *Fils de Giboyer* indique un vrai désir de réconciliation. Le poète ne veut pas autre chose, au fond de son cœur, que de voir, à travers de belles péripiéties ou par un bon coup de théâtre, s'ouvrir les cieux nouveaux vers lesquels Giboyer père, lui-même, a l'œil éveillé parfois, et s'épanouir la terre nouvelle où la justice habitera, enfin ! Mais, s'il croit au Christ, à ses préceptes, à ses promesses, il ne me paraît pas se souvenir que c'est à Pierre, Paul et Jean que l'humanité doit d'avoir conservé la radieuse espérance d'un royaume de Dieu⁴ ; et il a la faiblesse d'exclure de son théâtre toute figure qui pourrait rappeler ces types apostoliques fidèles, lumineux et consolateurs.

Émile Augier a un malheur, c'est de hanter, chez les rois et préfets, *apud reges et præsides*, trop exclusivement les gens d'esprit, scribes, sénateurs et amis du peuple, *scribas, seniores et principes plebis*, qui tous, aujourd'hui comme il y a dix-huit cents ans, crient, aveugles frénétiques : Crucifiez-le ! *crucifigatur* ! Absorbé par cet aimable Monde, il pratique trop peu le sexe cordial, pieux et dévoué, les Marthe et les Marie, à qui Dieu accorde la résurrection et la vie nouvelle ; il ne

⁴ II S. Pierre, III. — Apoc., XXI.

contemple guère les images de la Vierge Mère de Dieu; il vit loin du cœur et des bras maternels de l'Église.

S'il observait de plus près cette Église, il verrait que les trois grands biens dont ses Giboyers rêvent l'harmonieux concert, liberté, égalité, fraternité, ont leur principe et leur germe formel dans l'Ordre catholique, et point ailleurs; et que tout ce qui s'édifie hors de la base sacrée n'est qu'approximation imparfaite, et souvent devient un leurre.

IV

La liberté.

« Veritas liberabit vos. »

(S. JEAN, VIII.)

La grande erreur des Giboyers, c'est de prendre, avec l'intelligence naturelle pour principe de vie, la liberté pour unique moyen. Le Christ sauveur avait dit : « La vérité vous donnera la liberté ; » il semble que le libéralisme moderne, parodiant ce mot divin, ait voulu dire : *Libertas liberabit vos.*

La liberté de dire et faire ce qu'on veut suffit-elle pour délivrer l'humanité du mal ?

La liberté, le vrai Dieu la laisse aux hommes, ainsi qu'il est constaté par l'exemple d'Adam, ce premier des libres penseurs, qui se fit indépendant de Dieu, et par l'exemple des Juifs, ce premier peuple de Dieu sécularisé, qui, en toute liberté, crucifia l'Homme-Dieu, comme, au plus beau temps de ses libertés grecques, la démocratique Athènes avait empoisonné le plus sage de ses libres penseurs. Or, ces mémorables exemples prouvent surabondamment que la liberté n'est pas en soi le bien, et ne fait pas, à coup sûr, le bien. Le libéralisme du Monde a bien quelque rapport avec cet arbre de la

science du bien et du mal, chargé, même dans l'Éden, de beaux fruits mortels, comme la corbeille du *Demi-Monde* d'Alexandre Dumas se pare de pêches piquées.

Que Giboyer jette un coup d'œil sur ce fameux portrait de la liberté française, essor de 89, le plus magnifiquement ressemblant que l'art ait produit.

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain,
Une femme qu'un rien fait tomber en faiblesse,
Qui met du rouge et du carmin....
C'est une forte femme, aux puissantes mamelles,
A la voix rauque, aux durs appas,
Qui, du brun sur la peau, du feu dans les prunelles,
Agile et marchant à grands pas,
Se plaît aux cris du peuple, aux sanglantes mêlées,
Aux longs roulements des tambours,
A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds ;
Qui ne prend ses amours que dans la populace,
Qui ne prête son large flanc
Qu'aux hommes forts comme elle, et qui veut qu'on l'embrasse
Avec des bras rouges de sang.
C'est la vierge fougueuse, enfant de la Bastille,
Qui jadis, lorsqu'elle apparut
Avec son air hardi, ses allures de fille,
Cinq ans mit tout le peuple en rut ;
Qui, plus tard, entonnant une marche guerrière,
Lasse de ses premiers amants,
Jeta là son bonnet, et devint vivandière
D'un capitaine de vingt ans....

Hélas ! tous, vers 1830, nous avons chanté cela, avec le poète de la *Curée* et le peintre de la *Liberté*, alors que

Giboyer, parvenu à l'âge de raison, ouvrait ses oreilles aux bruits du Monde; et le premier soin que prit la France, lorsque cette belle liberté-là, tout à coup réparue,

Avec l'écharpe aux trois couleurs

Revint sécher nos yeux en pleurs,

ce fut de jeter de nouveau son bonnet par-dessus les moulins et de tendre vers le joug sa tête découronnée.

Le poète enthousiaste des *Iambes*, neuf ans avant le retour des cendres de l'Empereur, poussa contre l'*Idole* son cri prophétique; mais Auguste Barbier, comme tout « bon Français, » vivait sur l'illusion en liberté de 89, et jusque dans sa magnifique apostrophe « au Corse à cheveux plats, » il célèbre encore la pauvre France égarée, vierge fougueuse, aux allures de fille, prédestinée à n'être que vivandière de la Grande-Armée.

C'était une cavale indomptable et rebelle....,

Une jument sauvage à la croupe rustique,

Fumante encor du sang des rois....

Tout son poil reluisait, et, belle vagabonde,

L'œil haut, la croupe en mouvement,

Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde

Du bruit de son hennissement.

Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,

Ses reins si souples et dispos,

Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,

Tu montas botté sur son dos.

Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,

La poudre et les tambours battants,

Pour champ de course, alors, tu lui donnas la terre

Et des combats pour passe-temps¹....

¹ *Iambes. L'Idole.*

Quand on a une faiblesse pour les juments sauvages
qui aiment l'odeur de la poudre et les tambours battants,
il faut s'attendre à les voir à la longe royale et dressées
pour les hippodromes impériaux. Béranger en avait pris
bravement son parti.

Vivandière du régiment,

C'est Catin qu'on me nomme.

Je vends, je donne et bois gaiement

Mon vin et mon rogomme....

Aussi soldats et généraux

Me comblaient, à toute heure,

D'amour, de gloire et de butin,

Tin tin tin tin, tin tin, r'lin tin tin....

J'ai fait plus que maint duc et pair

Pour mon pays que j'aime....

A Rome je passai huit jours

Et de notre Saint-Père

Je débauchai le sacristain,

Tin tin, r'lin tin tin.

La gallicane Vivandière n'en a jamais fait d'autres : se
livrer gratis à ses généraux, essayer de corrompre nos
cléricaux jusque sous les yeux du Saint-Père trahi, in-
sulté ; et tout cela ne la conduit même pas à fixer la
Victoire infidèle, faute d'avoir dans son cœur,

Ce qu'avait la Pucelle :

la foi et la pureté.

Je m'étonne qu'après tant et de si dures expériences,
la Muse de Giboyer en soit encore à aimer les rumeurs
de la guerre, à se donner des combats pour passe-temps,

à entonner : *Partant pour la Syrie....*, à emboîter le pas du Centaure, et qu'elle ait, comme la Calin de Béranger, l'envie d'allumer sa gloire au feu des bivouacs. Ce n'est pas au coin de ce feu-là qu'on réchauffe la liberté.

Je supplie les Giboyers de ne point s'amouracher de cette fausse liberté, « cavale vagabonde, hennissante et effrayante, » qui, selon toutes les lois de la nature, ne saurait prétendre à voir danser ses reins souples et dispos à d'autres noces qu'à celles de l'homme-cheval. Et je leur conseille de ne point demander la liberté à la liberté, afin d'éviter le sort de l'Enfant Prodigue.

C'était un jeune cavalier, qui ,

Un jour, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage au lointain pays.

Là, donnant un luxurieux essor à toutes ses libertés vagabondes, il eut vite dissipé toute sa substance.

Et après qu'il eut gaspillé ses droits de l'homme et du citoyen, il se trouva que, dans cet Eldorado de la liberté, il y eut une grande famine. L'anarchique aventurier lui-même commença à manquer de tout.

Lors, il prit le parti de sacrifier sa liberté, et de faire acte d'adhésion au premier des citoyens de ce pays des indépendants, lequel citoyen l'envoya paître ses porcs, dans la basse-cour de sa ferme.

Et le pauvre prodigue, attrapé, se voyait réduit à souhaïter, pour se remplir un peu le ventre, les cosses dont vivaient les pourceaux ; et personne ne lui donnait même

des cosses ! et il ne recevait que l'avertissement répété d'avoir à bien garder sa porcherie....

C'est alors qu'étant enfin rentré en lui-même, il se dit : Levons-nous ! retournons vers notre Père (1) !...

L'Enfant prodigue n'avait pas oublié que dans la maison de son Père, il fallait, pour le bon ordre, sacrifier une part de sa liberté ; peut-être même son aîné, triste modèle de fraternité, avait-il jalousement usurpé sur quelqu'un de ses droits ; mais, en retournant au foyer de la famille, il se disait : De son père, on obtient, tôt ou tard, justice ; chez son père, on est sûr d'avoir, tôt ou tard, la liberté et la plénitude de la vie. Mais, loin de chez nous, dans ce lointain pays, là-bas, au diable ! que puis-je espérer, si ce n'est, dans l'état de servitude, à grand'peine, quelque avancement et enrichissement à la garde honteuse des pourceaux d'Épicure.... *Surgam, et ibo ad patrem meum !*

Ce père, c'est le Saint-Père, qui n'a pas cessé de nous dire : « La vérité seule vous donnera la liberté. » Que si, dans la maison catholique, Giboyer ne trouve pas une liberté suffisante, qu'il médite sur le progrès indéfini de l'indigence au pays des indépendants ! Et qu'il se demande si le moyen d'obtenir du Pape plus de liberté pour ses enfants, c'est de transférer le saint-siège de *S. Pietro-in-Vaticano* à *S. Pietro-in-Vincoli*, de substituer à Pierre prophétisant, enseignant, vagissant si l'on veut, Pierre enchaîné, refoulé aux catacombes, ou gardé à vue

¹ S. Luc, xv, 11-18.

et bâillonné par le César piémontais, dans son État libre, *in custodia publica*¹.

Qui donc est assez niais pour croire que l'Église, que qui que ce soit, quoi que ce soit sera plus libre dans l'État italien qu'ailleurs? Sans nier la bonne foi du très-intelligent comte de Cavour et de ses congénères, on peut parier à coup sûr que la royauté savoyarde, après avoir mangé toutes les feuilles de l'artichaut, en absorbera le fond succulent. Les grands égarements ont leur fatalité et arrivent à leur abîme. Les rois modernes, indépendants de l'autorité divine, mèneront à bout leur jeu libéral, et toutes les libertés y passeront. L'heure approche où les Giboyers, eux-mêmes écornés et frustrés, vont se mettre à creuser, avec une amère anxiété, le problème de la liberté, parce qu'ils s'apercevront que la question a été mal posée, posée par le Tentateur, et c'est pourquoi elle ne saurait trouver, sur sa base étroite et jalouse, une solution divine.

Les Giboyers sont gens à nous dire que tout est garanti et sauvé par le suffrage universel. Je ne connais aucune illusion libérale qui, mieux que le suffrage universel, nous remette en mémoire la prophétie de saint Paul : « Satan se transfigurera en Ange de lumière. » Pendant des siècles, les princes de ce Monde, liant d'une

¹ Le nom de Vatican, dit Mgr Gerbet (*Rome chrétienne*), d'après la plupart des auteurs, vient de *Vaticinia*. Varron, plus subtil, trouve pour étymologie l'idée de vagissement. L'enfant en fût-il à ses premiers cris, aux langes du berceau divin, est plus libre que l'homme esclave aux basses-cours, à la garde des pourceaux.

main l'Église, de l'autre main insinuaient dans l'État romain les vices de leurs États profanes. Le Lucifer de 89 est parvenu à y faire pénétrer, marchandise véreuse, la centralisation française, et le voici qui achève son œuvre en poussant devant lui le suffrage universel. O la bonne panacée !... Mais parlons-en sans rire, car le sujet est gravement triste ; parlons-en avec le calme et la courtoisie que le devoir de charité commande et où mon cœur trouve son bien-être.

L'un des premiers actes et le plus éclatant du suffrage universel a été d'appeler au gouvernement de la nation française les Napoléons.

Le premier de cette forte race, avant de faire ratifier le choix de son Sénat par le suffrage du peuple, avait fait beaucoup de feu, depuis le canonement des Marseillais et Toulon jusqu'au 18 brumaire et à Marengo ; mais le second, avant d'arriver d'emblée à la Présidence de la République, n'avait pas eu l'occasion de purifier l'air avec de la gloire.

Le prince Louis-Napoléon était d'abord le neveu du grand Empereur, et, ce qui vaut beaucoup mieux, un publiciste distingué. Comme écrivain, il n'était connu que de ceux qui lisent, des populations urbaines, plus ou moins éclairées : et, dans ce public qui avait pu apprécier sa valeur personnelle, Louis-Napoléon n'a recueilli qu'un nombre relatif de suffrages très-petit. M. Billault vient d'être amené à confesser, en termes très-nobles, que lui-même, intelligence si fine, n'avait pas eu l'idée de voter pour l'intelligent auteur des *Idées Napoléoniennes*.

Au contraire, les ouvriers les moins instruits et les pauvres paysans en masse ont voté d'enthousiasme pour l'héritier de Napoléon....

Je prie le lecteur de remarquer que je ne suis pas de ceux qui dédaignent la séve de la vile multitude, comme disait M. Thiers, ni le fruit de son cru. Loin de là, je suis convaincu que, si le Gouvernement ne se réservait pas la nomination des maires et si les riches n'y mêlaient pas leurs intrigues, l'élection du paysan, dans la commune rurale, se porterait presque toujours sur le plus digne, surtout si la femme était consultée et même un peu l'enfant, *vox populi, vox Dei* ! Je reconnais de plus qu'en fait et en vérité, la faveur des masses populaires est tombée sur l'homme peut-être le plus capable de faire un ordre quelconque avec notre désordre. Mais on m'accordera bien que ce choix s'est porté là à l'aveugle ; qu'il n'y a eu dans cet acquiescement général rien de ce que nous demande l'Église avec saint Paul : *Rationabile sit obsequium vestrum* ; en un mot, que ce choix d'un habile homme d'État est sorti, au hasard, d'une superstition, « d'un pressentiment, » dit l'ingénieux Paulin Limayrac.

Il est clair comme la lumière du jour que les qualités personnelles du prince et les talents réels du penseur politique ne furent pour rien dans l'élévation du président devenu notre empereur. Donc le suffrage universel n'a pas été rationnellement et consciencieusement le sacre du génie : le génie, puisque génie il y a, a été sacré par accident : le suffrage universel n'a fonctionné que pour acclamer un nom, et pour consacrer, sur le trône

des Français égalitaires, un héritage de la chair et du sang. Tous les Giboyers, dans le temps, s'en indignèrent, beaucoup de lis baissèrent leur tête superbe, et la cavale libérale,

Fumante encor du sang des rois,

en est encore à ronger son frein....

Donc, le suffrage universel n'a point jeté, en 1848, la base du régime que rêve Giboyer : « Une aristocratie en dehors de la naissance et de l'argent, ayant pour unique principe le mérite personnel. » Le principe auquel la France doit son chef actuel, ce fut la naissance.

Et il n'en pouvait être autrement. A moins d'une longue, très-longue, séculaire éducation par la liberté complète de la parole, de la presse et de l'association, il est de toute impossibilité que le suffrage universel à un seul degré, en mode confus, puisse choisir le chef d'une nation autrement que sur la valeur d'un titre héréditaire. Et ce chef élu ne peut pas manquer d'avoir sur toutes les élections qui demeurent libres une influence immense, dans toute sphère un peu vaste et que l'œil des foules, encore peu éclairé, n'embrasse point. Aussi, la masse du peuple ne pouvant par soi-même apprécier la valeur des candidats à la députation, se tourne tout naturellement vers son soleil, et le vote s'abat lourdement et comme par fatalité sur la tête où se vient poser un rayon de l'astre central. Dans les grandes villes, la vue un peu plus déliée et plus étendue cherche plus librement son candidat; et encore, combien de prétendus hommes libres et libres penseurs votent sur la parole de

leur journal fort peu libre, lumignon fumeux du siècle des lumières !

Ainsi donc, en quatre mots, la Constitution de notre belle France libérale, éclore de l'œuf gallican de 89 :

1° Appelle le peuple à se choisir d'abord un chef sur le seul titre de la naissance ;

2° Intronise une dynastie, c'est-à-dire ne fonde pas le droit de succession sur le mérite personnel ;

3° Conserve au suffrage universel le libre choix des députés, que les masses populaires ne sont pas en état ni en position de connaître, et si bien qu'elles sont obligées de s'en remettre pour leur choix au chef de l'État, grand Électeur, qu'elles ont élu sans le connaître ;

4° Retire au peuple souverain l'élection des seuls représentants qu'il connaisse véritablement, maires dans la commune, présidents dans les sociétés de secours mutuels, etc.

Le suffrage universel franco-gallican, c'est le peuple commandant un jour au hasard, pour obéir toujours à tâtons. C'est un ingénieux mécanisme, en vertu duquel l'infailibilité passe absorbée au premier venu, par un tour de force subtil que la théologie scolastique n'avait pas prévu. Passez, muscade ! M. Charles de Rémusat sent cela ; et qui se serait attendu à voir ce joli fruit pousser sur l'arbre de la liberté, plant de 89¹ ? Hélas ! Roscelin et Abélard ne prévoyaient pas que du nominalisme sortirait la négation du Dieu-Vivant, et que l'hégélianisme

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} avril.

s'épanouirait sur le paraclet des premiers de nos catholiques sincères et indépendants...

Giboyer n'aura pas manqué, un jour ou l'autre et triomphalement, de constater l'instabilité des choses humaines vieilles et la caducité des sceptres de l'ancien régime; mais que pense-t-il, là, entre nous, de la stabilité des roseaux qui fleurissent et bruissent sur les terrains drainés du suffrage universel? Sans parler de la France, où les révolutions périodiques, dimanches et fêtes, nous conduisent à des lundis si attristés et décourageants, quel est l'État basé sur la ferme volonté du peuple souverain, sous l'inspiration de la démocratique Athéné, qui soit sûr et certain de ne pas être, demain, en quête laborieuse de sa tête, emportée par quelque coup de main renouvelé du grec ancien et moderne? C'est le Destin!

. Tolluntur in altum

Ut lapsu majore ruant.

Perspective mélancolique pour toutes les dynasties de ce Monde, soit qu'elles restent basées sur la chair dont il est écrit : « Ce qui est né de la chair est chair, infirme, impuissant; » soit qu'elles se fassent baser sur l'acclamation des foules sans foi, sans amour et sans lumières, qui, un jour, courent, enthousiastes à leur favori : *Turbæ clamabant : Hosanna !* et le lendemain, vouent leur élu à la ruine, fût-il le saint des saints, d'un suffrage plus universel encore : *Clamaverunt rursum omnes : Non hunc, sed Barrabam !*

L'Église est trop bien inspirée pour confier l'Ordre stable à vos terrains mouvants, marais ou sables. La Pa-

pauté a le cœur trop haut pour donner à ronger à ses peuples l'os du suffrage universel confus. L'Église est l'*Ordre* par excellence, parce que, chez elle, tout est hiérarchiquement distribué et savamment ordonné. Le plus vigoureux des libres penseurs du siècle, Charles Fourier, lorsqu'il cherchait laborieusement les lois de l'unité universelle, après avoir interrogé les séries des règnes végétal et animal et les harmonies miraculeuses de la constitution du corps humain, modela sa constitution sériaire sur l'Ordre catholique, cette plus parfaite des créations de Dieu. Ce n'est pas le lieu, ici, de développer ces thèses ; nous essayerons ailleurs de démontrer qu'il n'y a d'élections libres et raisonnées que sur les degrés de l'échelle ecclésiastique, sur ceux bien entendu où les princes de la terre n'ont pas fourré leur main usurpatrice.

Mais, dès ce moment, nous protestons, nous cléricaux, contre quiconque ose dire que l'Église n'aime point la liberté, et qu'on ne saurait aimer la liberté à la suite du clergé.

L'Indépendance belge, cet éclaireur cosmopolite du libéralisme, se fait écrire de Paris : « Qui faut-il croire, du nouvel archevêque de Paris (Mgr Darboy) qui affirme que l'Église est essentiellement sympathique au progrès et à la vraie liberté, » ou du *Monde*, « ce moniteur des doctrines romaines, qui soutient que l'Église condamne le libéralisme ? » Nous répondrons d'abord qu'il faut en croire nos Évêques et le Souverain-Pontife, leur chef, et que le *Monde* n'a jamais été le moniteur de Rome. Le Saint-Père, Pie IX, disait de *l'Univers*, cet ancien *Monde* :

« Trop acerbe, et point assez exact ! » et lui écrivait avec tendresse : « Mon fils, pour la défense de l'Église, que tout en vous soit mesuré et doux, *nihil non moderatum, nihil non lene*. » Quel de nous, cléricaux, quel de vous, libéraux, peut jeter la pierre à ce vaillant confrère, se flattant d'avoir toujours été exact, modéré, doux, et jamais acerbe ? Nous ajouterons, toute réserve ainsi faite sur la prétendue infailibilité d'aucun journal, que les rédacteurs du *Monde*, d'ailleurs, ont souvent raison contre les indépendants, et que, spécialement, leur antipathie contre le libéralisme vulgaire n'a rien d'absolument contradictoire avec l'amour que manifeste pour la liberté le nouvel et savant Pasteur de l'Église de Paris.

Autre est le libéralisme catholique, autre le libéralisme païen : c'est ce qu'affirment tous les fidèles chrétiens avec leurs papes Grégoire XVI et Pie IX. Le libéralisme, en tant qu'il subordonne à la liberté Dieu, l'Église, la Vérité, est une erreur.

Les libéraux anathématisent avec rage les anathèmes de l'encyclique *Mirari vos* et de l'allocution du 18 mars 1861. C'est là leur grand, leur dernier cheval de bataille. Je conçois qu'ils prennent de travers le sens de ces actes pontificaux, puisqu'il y a des catholiques assez mal embouchés pour conclure des paroles de Grégoire XVI et de Pie IX que l'Église n'aime point la liberté. Tâchons donc, bons cléricaux et vrais libéraux, de bien comprendre notre Père commun.

Dans quel sentiment et dans quel but a parlé Gré-

goire XVI? Dans l'ardeur de son amour pour l'universelle Église, et à l'effet du salut et du bonheur de l'humanité : *Zelus universæ Domus Dei comedens.... pro totius populi salute...., contra communes hostes*, le Pontife Roi, dont le bon désir n'est pas plus contestable apparemment que celui des libéraux, s'est-il trompé dans son beau zèle? Quels sont ces ennemis communs contre lesquels sa voix s'élève? L'immodérée liberté de conscience, la licence de la presse et de la tribune, l'aveugle avidité des innovations politiques, des révolutions qui retournent et bouleversent les États : *Immoderata libertas opinionum, licentia concionum, rerum novandarum cupiditas*.

Voilà !

Or, je ne sache pas un libéral, depuis le gallican presbytérien Nefftzer jusqu'au gallican demi-janséniste Sacy, jusqu'au gallican royal Laurentie, jusqu'au gallican impérial Granguillot, pas un seul, sauf Émile de Girardin, qui ne fasse ses réserves et ne tonne au besoin contre tout essor immodéré, excessif, licencieux des opinions, discussions et innovations. Chacun apprécie la sollicitude quotidienne et touchante de MM. de Morny et de Persigny, empressés à prévenir les désorbitations de la presse et de la tribune; et quelle n'est pas à remplir ce grand devoir social et humanitaire la grâce de l'un, ou la prestesse de l'autre !

Pourquoi donc le pasteur catholique, en sa douce main, n'aurait-il pas quelque frein léger pour retenir son troupeau dans les sentiers de la vérité, comme tant d'autres meneurs d'hommes ont, en leurs fermes pattes,

des freins pesants pour contenir leurs mauvaises troupes dans les limites de l'erreur ?

Le chef de l'Église, j'en conviens, parle en termes peu respectueux de l'immodérée et licencieuse déesse que le Monde moderne adore. « La liberté de l'erreur, a-t-il dit avec saint Augustin, avec saint Jean et un peu avec Cicéron, la liberté de l'erreur, c'est la mort de l'âme, c'est le puits de l'abîme grand ouvert, c'est sur le corps social acharnée la peste la plus criminelle, meurtrière et mortelle, *pestis reipublicæ præ qualibet capitalior.* »

L'idole de la libre pensée moderne est-elle par notre Saint-Père, son juge, plus maltraitée que par ses propres adeptes ? Émile de Girardin, rédacteur en chef de la *Presse*, soutient *mordicus* que la presse, en fait et en toutes choses politiques est radicalement impotente, une bonne à rien ! Mettons que c'est un paradoxe. Mais voici le plus spirituel et vert rédacteur du *Journal des Débats*, M. Weiss, pour proclamer que si Paris a l'imprudence de suivre les inspirations conjuguées de toute la presse libérale, « Paris, la grande ville, abdique, la capitale du monde civilisé se déshonore. » La presse serait-elle donc puissante à ce point ?... Mettons que c'est un cri de passion politique échappé au cœur d'un rival généreux, *zelus comedens* ! Passons à un publiciste fort désintéressé personnellement dans la grande mêlée des élections de 1863. Que dit de la presse cette plus éloquente des voix qui la fasse gémir, P.-J. Proudhon ? Amis de la liberté moderne, faites galerie, et ouvrez vos deux oreilles à cet anathème du plus radical des libéraux.

« Pour ne parler que des temps dans lesquels nous avons vécu tous, n'est-il pas vrai que depuis une trentaine d'années, depuis la Révolution de juillet, la presse périodique, je m'en tiens à celle-ci, sauf de rares exceptions qui ne regardent que les individus, s'est montrée de plus en plus faible de doctrine, incompétente ; hypocrite, calomniatrice, amie du monopole, factieuse, intrigante, infidèle à ses devoirs envers le pays et envers l'État ; trafiquant du mensonge, exploitant l'agiotage, vénale et lâche?... Par elle les idées ont été travesties, les principes faussés, l'histoire obscurcie, la raison publique dépravée, la langue corrompue, le pays mystifié, l'opinion proscrite ou réduite au silence ? Oh ! s'il m'était permis, à moi homme de doctrine, de souhaiter une révolution, ce serait, je l'avoue dans l'espoir qu'elle poursuivrait criminellement cette presse indigne, honte de la nation et fléau de l'esprit humain ¹. »

Peste ! ne dirait-on pas d'un Savonarole hégélien !

Proudhon ajoute qu'il voterait de bon cœur des actions de grâces à l'Empire pour avoir eu la bonne intention de discipliner la presse, si l'Empire avait réussi à autre chose qu'à accroître la corruption générale ². Après quoi, l'éloquent publiciste conclut à la liberté de la presse.

Il est donc avéré, par cet exemple, qu'on peut, sans pour cela cesser d'aimer la liberté, se permettre, sur le compte de la presse immodérée, un jugement plus rigoureux même que celui de l'encyclique *Mirari vos*.

¹ *Les Démocrates assermentés*, p. 34.

² Page 35.

Il est vrai que le Pape, au lieu de se résoudre à lâcher tout à fait la bride à une presse « honte de la nation et fléau du genre humain, » s'efforce de mériter les actions de grâces de Proudhon en disciplinant la presse mieux que ne l'a fait l'empereur, et conclut résolument à exterminer la cause meurtrière pour faire cesser l'effet mortel. « La matière de l'erreur ne sera pas soustraite, à moins que tous ces éléments criminels de dépravation ne périssent embrasés par les flammes. »

Est-ce clair?... Non : la foi opaque et l'incrédulité sont toujours également tentées de voir sortir de ces paroles de nos Pères et souverains pasteurs l'auto-da-fé des rois d'Espagne et les bûchers du fanatisme, qui ont épouventé la terre chrétienne partout, hélas ! mais à Rome moins que partout ailleurs.

Ni Grégoire XVI, ni Pie IX assurément n'ont songé au *Quemadero* de Torquemada et pas même au sombre feu de joie où Savonarole faisait jeter par les enfants le Carnaval de la Renaissance et ses masques ignobles et lubriques. La *Revue des Deux-Mondes* pourtant excuserait l'Église d'aller jusqu'au *bruciamiento delle vanità*¹ ; mais que les plus alarmés se rassurent : si les petites confréries de Campanella employèrent parfois la force contre les ordures de leurs pères, les enfants armés par Pie IX ne consumeront de leur torche embrasée que l'encens de la prière.

Lorsque l'héritier de saint Pierre débute par invoquer saint Paul, et, les yeux fixés sur l'Apocalypse de saint

¹ 15 mai 1863. Remarquable article de M. A. Geffroy.

Jean, finit par remettre le soin de la victoire aux mains immaculées de la Mère des miséricordes, qui peut croire qu'il prête l'oreille aux suggestions des faux frères (s'il en est encore) dont le cœur dur rêve d'employer contre l'erreur les armes vieilles de l'épouvante et de la violence ?

Lorsque le Saint-Père, les yeux et les bras levés vers Marie, « qui seule extermine toutes les hérésies, » appelle sur la terre la flamme vengeresse pour dévorer les éléments de la dépravation publique, à quel feu peut-il penser, si ce n'est à celui que le Christ est venu jeter sur la terre et dont saint Jean prédit le retour victorieux : *et descendit ignis de caelo a Deo, et devoravit eos* ¹ ? Ce feu est pour anéantir l'erreur superficielle, purifier les vases, sans supprimer leur substance, sans détruire aucun bien naturel, *non utique consumptorum bonorum* ². Ces flammes vengeresses et dévorantes, ce sont les saints et divins discours des défenseurs de l'Église consumant les sottises des ennemis communs de l'humanité, *sacros et divinos sermones consumentes sorditiem* ³. Contre le feu d'enfer d'une presse échauffée par l'esprit d'erreur, armons et lançons une presse embrasée de l'esprit de vérité.

Mais ne faut-il pas prendre aussi dans leur sens littéral les mots bibliques et apostoliques ? Sans doute ; et nos Saints Pères espèrent bien voir s'élever de toutes parts de joyeux bûchers où chacun de nous, par l'amour

¹ S. Luc, XII ; Apoc., XX.

² S. Ambroise.

³ S. Cyrille.

suave et la forte raison contraint, livrera de sa propre main aux flammes purificatrices ses livres et journaux impurs. J'ai, pour ma part, pris le parti de jeter au feu plusieurs imprimés ou manuscrits, péchés de ma jeunesse, sans même qu'aucun *Index* m'y ait convié, et je suis tout prêt à brûler le présent papier, si mes frères m'assurent qu'il est méchant, pour peu que mes Pasteurs légitimes ratifient quelque peu et consacrent leur anathème.

Donc, mes frères libéraux, avant de calomnier les paroles de nos Pontifes-rois, commencez par les comprendre au penchant de votre bienveillance, au sens de leur miséricorde. Comprenez que si Pie IX a refusé de se concilier avec votre progrès indéfini et votre libéralisme révolutionnaire, c'est qu'il a senti là deux bras qui ne sauraient l'embrasser sans étouffer l'Église. Ne persévérez pas à lui tendre les fruits véreux d'une liberté licencieuse, que les plus libéraux d'entre les libéraux dédaignent et maudissent. Reconnaissez que nos Pontifes sont sincères quand ils vous déclarent que c'est précisément par amour du progrès et de la liberté, qu'ils s'effrayent de votre libéralisme absorbant et de votre progrès vers l'abîme. Et ne vous étonnez plus si tous nos pasteurs fidèles redisent avec Grégoire XVI : « Nous ne faillirons pas à notre mission qui est d'élever la voix et de tout tenter et faire pour que notre vigne ne soit pas démolie par le sanglier des forêts sauvages, ni notre troupeau entamé par les loups. »

Que leurs vrais noms soient rendus aux choses, a dit Pie IX, et l'on verra que l'Église romaine, toujours con-

séquente et d'accord avec elle-même, ne peut pas ne pas être la patronne et la nourrice de la vraie civilisation, conséquemment du libéralisme vrai, chrétien.

Mais quelle *furia francese* comique nous emporte à vouloir importer dans l'État pontifical un libéralisme qui ne donne point la liberté, et offrir au front du peuple romain une couronne dont nous n'avons que l'ombre? « Depuis 89, dit Proudhon, la presse est déclarée libre en principe; mais dans la pratique elle a continué à être asservie; et enfin le principe lui-même est effacé de la constitution de 1852. »

Et voilà le jeu du roi des peuples sécularisés! Telle est l'avant-garde de la civilisation, telle la trompette du libéralisme! Et les Giboyers s'étonnent que les cléricaux ne se trouvent pas à l'aise, illuminés, entre la chandelle et l'éteignoir!....

Il y a de faux amis de la liberté; et il y en a de sincères

. Qu'on voit courir après l'ombre.

Au chien dont parle Ésope il les faut renvoyer.

J'ai la ferme conscience d'aimer la liberté plus que *l'Indépendance belge* (c'est beaucoup dire), et cependant j'avoue ma défiance à l'endroit de ce que l'on nomme communément le libéralisme, parce que, entre les mains de l'École libéraliste, où j'ai été élevé, j'ai vu la liberté avorter, ou n'être qu'un leurre, n'être tout au plus qu'un brillant avorton, l'*homunculus* de Goëthe. Je crois aimer la liberté autant que M. Eugène Rendu, écrivain distingué et catholique sincère, dont les Gi-

boyers de la presse invoquent l'autorité contre Rome : mais, précisément parce que j'aspire, comme lui, à la liberté, je me garde bien de céder, comme lui, à la tentation de la demander au confus libéralisme de 89. J'ose croire que mon cœur est, tout autant que le noble cœur de Mgr de Sura, passionné pour la liberté : mais j'ai la conviction, apparemment plus que Sa Grandeur, qu'abriter mon espérance sous le drapeau d'aucun *prince glorieux* du libéralisme gallican, c'est jeter la liberté de l'Agneau dans la gueule du Lion. J'admets la magnanimité du lion d'Androclès, autant que me le permet la science pratique de Jules Gérard ; mais je ne peux pas conseiller à la bergerie de s'ouvrir naïvement aux principes modernes léonins, résumés dans la lettre à Edgard Ney, acclamés par le libéralisme : Sécularisation, code Napoléon et compagnie. C'est par trop innocent !

Assurément, pour donner plus d'air aux poumons publics, il y a bien *quelque chose à faire*, même dans l'État romain. Mais ce quelque chose, Rome n'a pas à le demander à aucun cheval de bois, ses entrailles libérales fussent-elles bondées de présents, *et dona ferentes; repletæ muneribus!* J'ai une sainte méfiance de tout ce qui nous vient du dehors. Je vois toujours, dans l'histoire, le Monde, sous prétexte de progrès et de sécularisation, s'efforcer de corrompre, au sein de l'Église, les institutions vraiment libérales et égalitaires, pour se donner ensuite le plaisir de crier : « Clercs et cléricaux n'aiment ni la liberté ni l'égalité ! » Est-ce à l'Église, en conscience, que peuvent s'en prendre Franks, Gaulois et Gallicans si les souverains français ont, depuis des

siècles, à leur profit, enlevé l'élection des Pasteurs, évêques et curés, au peuple et au clergé; s'ils ont, usurpant jusque sur l'Ordre régulier les droits de l'homme et de la femme, nommé d'office leurs sœurs et cousines abbesses générales du saint ordre de Fontevault, et fait, en plein lumineux siècle de Voltaire, des sièges épiscopaux un privilège pour les abbés titrés, bien pourvus de quartiers de noblesse du sang, *incrementum Jovis*?.....

Ah! Giboyers, Giboyers! libres penseurs, jugez l'arbre de l'Eglise sur les fruits qu'il portait au temps de sa force libre, non sur ceux qu'il produit étouffé sous les ronces!

Si donc l'État romain a besoin de réformes vraiment libérales (et je le crois), Dieu garde qu'il prenne patron sur l'ancien Régime français, ou sur les Constitutions de 91 et 93, et de l'an III et de l'an VIII, ou sur les Sénatus-consultes organiques du Consulat et de l'Empire français, ou sur les Actes additionnels et sur les Chartes constitutionnelles de 1815, pas davantage sur la Constitution de 1848, pas même sur celle de 1852, malgré le progrès des lumières dont nos yeux s'éblouissent! Dieu veuille que l'État pontifical prenne modèle sur le type divin que Rome garde dans son sein, la Hiérarchie catholique! Que si l'ordre des élections pour le ministère séculier devait lui-même être perfectionné, que ce soit sur la forme des milices régulières. Et si l'ordre régulier n'est point encore parvenu à la plénitude de sa perfection virile, que nos Pères et Docteurs cherchent la loi de l'éternel progrès dans la méditation de l'Évangile et

dans la contemplation du Dieu vivant ! Quant à tout ce qui n'est pas de Dieu seul, selon Jésus-Christ, quant aux beaux feux de gloire et de liberté que Giboyer fait flamber et miroiter aux yeux des Gallicans fascinés, grand merci ! Notre Saint-Père, qui n'a pas goût aux inventions des hommes et de la déesse raison d'État, saura persister à dire à tous les porteurs des constitutions de Pandore : *Vade retro !* et puisse la papauté se débarrasser encore de tout ce que les faux amis du dehors, dont la droite est toujours pleine de cadeaux, ont, sur le parvis des Gentils, laissé tomber de germes de servitude ! Croissons, avançons dans la science politique et sociale, dans la science de Dieu, mais par le droit chemin, *in directo, in innocentia*, dans l'ordre pur des Églises, où de la vérité se dégage la liberté !

Le père enthousiaste du roi Victor-Emmanuel est célèbre pour avoir jeté aux vents du Monde le mot le plus éclatant de l'humaine vanité :

L'Italia fara da se.

L'Italie a si peu pu faire d'elle-même qu'elle n'a rejeté un bras que pour s'abriter sous un autre bras, et que la marmotte de Savoie est passée d'une ombre sous une autre ombre, au pied de ses Alpes où planent les Aigles, roi des airs.

Le Pape seul peut, sans vanité, dire : *Ecclesia fara da se*, parce que seul il a le dépôt de la vérité qui donne la liberté. Sans l'un ou l'autre de ces appuis le roi de Piémont ne peut rien : sans l'un et l'autre, le Saint-Père peut tout. Plus il sera débarrassé de tout concours mon-

dain, chair qui ne sert de rien ; plus il sera appuyé sur le seul Prince glorieux et sur la vraie Reine de gloire, et plus, s'inspirant de l'esprit qui vivifie, libre lui-même, il donnera à l'Italie, à l'Europe, à la terre entière de vraie et progressive liberté. Hors de l'Église et dans les États du Monde, les peuples n'auront jamais que *l'illusion en liberté*.

V

L'égalité.

« Quoniam Jesus-Christus, cum esset dives, propter vos egenus factus est..., nunc vero et facto perficite..., ut fiat æqualitas. » (II Cor., VIII, 9-14.)

Hors de l'Église, à l'écart du principe divin, pas plus d'égalité que de liberté !

Giboyer se fait à cet égard encore une illusion.

« L'Antiquité, dit-il, n'admettait l'égalité ni devant la loi humaine ni devant la loi divine ; le Moyen Age l'a proclamée au ciel, 89 l'a proclamée sur la terre.... L'égalité n'est pas un niveau... Il n'y a point de société possible sans hiérarchie... Non, mille fois non !... Ce grand mot (hiérarchie) ne peut avoir qu'un sens, le même ici-bas que là-haut : à chacun selon ses œuvres ! Est-ce là un principe incompatible avec une hiérarchie ? Il est appliqué, ... en partie du moins, et on peut déjà juger de sa solidité. L'administration, la magistrature, l'armée, pour ne pas parler du clergé, ne sont-elles pas de vraies hiérarchies de mérite?... Au lieu d'achever

l'édifice, on le déclare atteint et convaincu de caducité, et on aime mieux se confier à des ruines ! »

Au fond de ce beau couplet, il y a d'excellentes aspirations d'un cœur juste, mais il y faut relever des erreurs graves. « Sans parler du clergé, » dit Giboyer : pardon, mon frère, et parlons-en ! Parlons-en, parce que sur lui seul est constituée la hiérarchie où l'égalité se trouve pratiquée effectivement, aussi parfaitement que l'ont permis jusqu'ici les obstacles du Monde.

J'ai des amis rationalistes, plus rigoureux que notre poète, qui, d'abord, lui reprocheraient de semer de grandes confusions avec le grand mot de hiérarchie. La hiérarchie, c'est l'ordre sacré, c'est la série naturelle et divine des fonctions au sein de l'humanité reliée à Dieu. Ce n'est que par extension qu'on a revêtu de ce beau nom l'échelle des fonctions dans l'État purement naturel. Pour bien parler (je le veux bien), disons qu'il n'y a qu'une vraie hiérarchie, comme il n'y a qu'une Église, parce que l'humanité est une et ne doit former qu'un seul édifice social, dont la pierre angulaire est l'Homme-Dieu. Il faut que la langue se soit fort corrompue pour appeler l'armée une hiérarchie, attendu que je ne vois rien de sacré circuler dans ses membres et se résumer à son sommet. La seule existence des armées régulières, dont la papauté ne cessa pas jusqu'au x^v siècle de condamner l'organisation (Émile de Girardin le rappelait hier encore), cet antagonisme permanent des peuples désolés, rangés en bataille sous leurs drapeaux ennemis, est la preuve que la hiérarchie est détruite, et qu'aucun lien de commune fraternité ne relie au Père céleste les

enfants de Babel écroulée. Non vraiment, nos généraux ne sont pas précisément des Séraphins, ni les ministres de notre État des Chérubins, et je ne sache pas qu'aucun roi charnel ose, à moins de s'avouer Antechrist, prendre le titre de Vicaire de Dieu.

Or, tout ordre qui n'aboutit pas directement à Dieu, tout gouvernement qui ne baigne pas son front sacré dans les lumières du monde supérieur, est une *archie* peut-être (autocratique, aristocratique ou démocratique), mais n'est point une *hiérarchie*. L'auteur de la *Ciguë* comprend cela; et ce n'est point vaine dispute de mots :

Il ne faut point donner à croire que l'on a pour principe et pour fin Dieu, alors que l'on n'a, en réalité, que César pour aboutissant.

Giboyer répugne à n'aboutir que là; mais il y penche de toute nécessité, et il y tombera inévitablement, à l'instar des démocrates grecs et romains dont il s'inspire.

« Si, au témoignage de M. Laboulaye, publiciste instruit, libre penseur et très-libéral, si la plus démocratique des républiques grecques, n'étant qu'une étroite aristocratie, n'a pas eu l'idée de l'égalité; si Rome, même au temps de sa liberté républicaine, n'a jamais eu vent de l'égalité que dans quelques ouragans révolutionnaires passagers, et n'était, elle aussi, qu'une aristocratie; et si, de l'aveu de tout esprit sensé, l'égalité n'a jamais été qu'un attrape-nigauds durant l'ère autocratique des Césars, *regnante Cesare* : est-il vrai qu'au Moyen Age, « lorsque l'humanité prenait conscience d'elle-même, »

regante Christo, l'Église ait proclamé l'égalité seulement « au Ciel ? »

Ceci est une erreur grande de Giboyer.

Dans le temps où le Christ régnait avec ses saints, en même temps que la chrétienté voyait s'ordonner en soi la hiérarchie, et son corps naturel prendre ses proportions divines, la terre entendit, avec moins de tapage qu'en 89, mais avec plus d'efficacité, enseigner et pratiquer le précepte du Sauveur répété par saint Paul : *Fiat æqualitas*¹ !

La Renaissance, dans aucune de ses œuvres, n'a conservé le principe et le type parfait de l'ordre évangélique ; et, sous le souffle du Paganisme renaissant, l'égalité est devenue une illusion.

Puisque nous sommes sur les planches, prions Giboyer de jeter d'abord les yeux sur le théâtre hiératique du Moyen Age. Depuis l'impulsion poétique du *Génie du Christianisme*, depuis l'œuvre impartiale de nos grands historiens du XIX^e siècle, Manzoni, Cantu, Hurter, Voïgt, Léo, Ranke, Macaulay, Guizot, Thierry, Jean Reynaud, A. Comte, Michelet (en sa première manière), l'esprit humain a cessé de mépriser le Moyen Age, dont les cathédrales elles-mêmes n'étaient aux yeux de Fénelon que des monstres barbares ; et, mieux avisée que le spirituel Boileau et l'intelligent Voltaire, la littérature de notre siècle n'a plus fait fi des essais dramatiques de nos dévots aïeux. Un auteur dramatique, Onésime Leroy, en a signalé la sérieuse importance ; Alex. Dumas,

¹ Philem., 16, 17 ; II Cor., VIII.

Dugué, d'Ennery, Scribe, Mélesville et presque tous les librettistes (depuis le succès de *Robert-le-Diable* et de *Zampa*) ont demandé leurs inspirations soit aux drames sacramentels de Tellez, Lope et Calderon (trois cléricaux!) soit même aux anciens *Mystères*, remis au jour par MM. Paulin Paris, Edelstand Du Méril, Michel, Jubinal....

Nul n'a plus fait pour cette réhabilitation, pour cette vraie renaissance que le très-érudit et sagace critique Charles Magnin, longtemps rédacteur du *National* et de la *Revue des Deux-Mondes*, qui vient de mourir clérical, et d'autant plus regretté que, depuis qu'il suivait le clergé, il avait dépouillé l'intolérance libéraliste et démocratique. « Le christianisme avait opéré le miracle d'un ardent et passionné journaliste devenu le plus doux, le plus facile et le plus tolérant des hommes ¹. » Ce laborieux Magnin a découvert et proclamé que le théâtre hiératique du Moyen Age embrassait (relativement aux ressources du temps) plus d'éléments de grandeur et de magnificence que notre Grand-Opéra; et M. Vitet, dans le court et si net jugement qu'il vient de porter sur Scribe, signale comme le vrai chef-d'œuvre de cette riche imagination *Robert le Diable*, œuvre très-originale, en effet, qui agrandit l'horizon du théâtre moderne, par cela même qu'elle renoue la tradition des *Mystères*. Qui peut croire que Scribe et Mélesville n'avaient pas lu les *Études sur les Mystères* et le *Cours sur les origines du théâtre moderne*, et que les auteurs de *Robert le Diable* et

¹ Paroles de Paulin Paris sur sa tombe.

de *Zampa* n'ont rien tiré de leurs amicales conversations avec O. Leroy et Magnin, leurs vieux camarades de notre Sainte-Barbe?

Voilà pour prouver qu'un poète vraiment libéral, amoureux du progrès du théâtre, ne doit pas mépriser l'art clérical. Nous allons voir qu'un démocrate vraiment ami de l'égalité peut, sur domaine clérical, trouver des fruits qu'on ne récolte point ailleurs.

Magnin a constaté que la Renaissance, en transportant la scène du seuil de l'Église au fond des palais et des châteaux, a eu pour effet de substituer au théâtre populaire du Moyen Age un théâtre essentiellement aristocratique. Tant que le théâtre a été clérical, plus poétique dans son germe que votre Académie royale et impériale de musique dans sa floraison, il était un bien commun, à l'usage des pauvres comme des riches. Or, Émile Augier sait fort bien que cette égalité-là n'a jamais été réalisée sur la scène anti-cléricale, même depuis que l'art dramatique, descendant de la Cour, s'est épanoui sur les planches plus larges de la Ville. Giboyer n'a encore vu qu'une aristocratie bourgeoise acheter à la porte le droit d'applaudir à ses sorties contre les cléricaux. Tout au plus quelque chef d'atelier démocrate a-t-il parfois, au plus haut *paradis*, fait contraste avec la plèbe des vieux *romains*, claqueurs ignobles du parterre. Finalement, le Théâtre-Français et l'Académie impériale de musique n'ouvrent leurs portes à un imperceptible flot de la vile multitude qu'une seule fois par an, le jour où il y a spectacle gratis en l'honneur de la fête du chef de l'État non clérical; et si la comédie anti-

cléricale d'Émile Augier est choisie cette année, pour ces libéraux jeux du cirque, je garantis que Giboyer n'y verra poindre, même au *paradis*, aucun pauvre nez de paysan.... O grande comédie de l'égalité politique !

Ai-je besoin d'ajouter que cette égalité, cette égale communion dans le plaisir dont jouissaient les cléricaux du Moyen Age, n'était que le prolongement de la communion au sacrement de l'autel ? La maison de Dieu n'attirait, n'attire toujours à elle tous les biens du ciel et de la terre, qu'afin de les répandre sans distinction sur toute la famille des enfants de Dieu.

Vous criez contre le Denier de Saint-Pierre et les accaparements du clergé, ô beaux esprits du libre examen ; vous vous gaussez du chauffage de nos temples, des aises qu'on y trouve, des splendeurs du logis, des messes en musique, etc. : et vous ne vous apercevez pas, ô Giboyers ! que tous ces biens-là, payés par les riches, sont par le clergé gratuitement offerts aux pauvres, dans le sein de l'Église, mère commune de tous les hommes ! Vous nommez spécialement la Madeleine¹ : vous ne vous y êtes assurément jamais agenouillés, car vous auriez vu que M. le curé n'a pas permis à vos dames du Monde d'y installer sur fauteuils et velours leurs aises vaniteuses, et qu'il impose à tous les fidèles l'égalité d'une semblable chaise de bois et paille ; et vous auriez appris qu'il est défendu, dans cette église, de jamais exiger d'aucun pauvre le paiement de sa place. « On refusait du monde ! » dit plaisamment Giboyer, se

¹ Acte III, sc. vii.

moquant du succès de nos prédicateurs sacrés : on refuse à l'église ceux qui arrivent trop tard ; mais dans votre Monde, théâtres et salons, ceux qu'on refuse, c'est l'immense majorité du peuple qui n'a pas d'argent pour payer sa toilette ou sa place.

Je sais que, même dans nos temples, le pauvre est parfois relégué, écarté : abus monstrueux, abus gallican ! Les poètes voyagent assez pour savoir, *de visu*, que de pareils excès n'ont jamais lieu au pays des pires cléricaux, les ultramontains, et que Rome, cette ennemie du progrès, n'a point emprunté à la France égalitaire l'idée de l'égalité devant la loi de l'impôt des chaises !....

Dites-nous donc, Giboyer, dans quel Palais-Royal démocratique, ou dans quel Hôtel-de-Ville vous avez vu, comme dans la maison du Dieu des cléricaux, riches et pauvres s'asseoir, côte à côte, à une même table, et la crinoline à volants soyeux serrée entre deux guenilles, et toutes les âmes, rapprochées et en un, humer ensemble un même encens et se réjouir dans une même harmonie ? Et comment se fait-il, ô libéraux anti-cléricaux, que vous vous ameutiez tant contre le pauvre filet de libre impôt qui arrive, pour tous, à l'église, maison de Dieu, quand vous vous écartez avec un tel silence respectueux devant le vaste fleuve d'impôt forcé qui s'engouffre, pour quelques-uns, au Louvre, maison des rois ?

On connaît l'arbre à ses fruits... Venons aux fruits que Giboyer oppose aux institutions cléricales. Examinons en gros les trois corps qu'il admire, l'armée, la magistrature et l'administration : nous y verrons que le soldat devenu officier est toujours l'exception, et que,

parmi les fonctionnaires civils et les magistrats, on ne compte pas plus d'un enfant du peuple pour dix-neuf qui ont pris la peine de naître bourgeois. Et pourquoi? Parce qu'il faut tenir, plus ou moins, à l'aristocratie d'argent pour arriver au baccalauréat, même aux écoles militaires; parce que l'État n'ouvre ses bourses, dans les lycées, qu'aux fils des familles honorables de la bourgeoisie.

Tout au contraire, sur vingt prêtres, il y en a environ dix-neuf qui sortent du pauvre peuple, non-seulement parce qu'il y a plus de foi chez les pauvres, mais encore parce que l'Église a pour principe d'aller chercher les plus petits pour les élever au plus haut rang : *exaltavit humiles!* c'est sa devise, c'est sa pratique constante.

Hier, à l'heure où le poète amer chantait :

Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis au rang des dieux,
Son image remonte aux cieux.... ;
Paris comme un vieux pèlerin
Redescend tous les jours au pied de la Colonne
Abaisser son front souverain....,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs¹ !

A cette heure où la France se reprenait à l'idolâtrie du géant de l'orgueil, Rome choisissait pour l'exalter, pour l'offrir au culte réfléchi du monde, Germaine

¹ A. Barbier, *l'Idole*.

Cousin, la suprême faiblesse! et tandis que sous le couvert de l'égalité de 89, un prince de sang impérial succédait à un prince de sang royal, l'Église élevait au trône des saints le sang des pauvres bergers.

Aujourd'hui, à l'heure où le peuple anglais étale devant le monde chrétien le spectacle d'une immense frénésie d'idolâtrie et porte aux nues sur le pavois de son orgueil de jeunes princes héritiers, fort honnêtes sans doute, mais qui n'ont, devant Dieu et les hommes, d'autre mérite que celui de leur naissance charnelle, le Pape donne au monde catholique la fête de l'exaltation de ses héritiers présomptifs, entre lesquels un Français, dom Pitra, fils d'un pauvre huissier de village, élevé gratuitement au séminaire d'Autun; en lui et en ses semblables l'Église glorifie les honorables princes du travail, de la science et de la sainteté!

L'Église, soucieuse des enfants du pauvre, a toujours eu pour principe la gratuité de l'enseignement. Il est vrai qu'elle n'a pas eu l'idée de l'instruction obligatoire, parce que, quoi qu'on en dise, elle tient, plus que nos États modernes, à respecter les droits de la famille.

Mais concluons ces aperçus sur l'égalité :

Pour comprendre le principe de vie d'une société, il faut l'aller saisir au vif dans son centre. Au sein de la hiérarchie catholique, rien absolument n'empêche qu'un Giboyer même, exhumé de son fumier et devenu lis, ne puisse arriver régulièrement et pacifiquement au rang suprême de Pontife-Roi. Or, Émile Augier sait, à n'en pas douter, qu'aucun de ses héros, au sein de sa

hiérarchie nationale, même après la Révolution française, ne saurait prétendre à être Roi ou Empereur, à moins d'usurpation et de révolution sanglante. Chez vous, Giboyers, l'hérédité charnelle, obstruant l'essor de l'esprit, paralyse les droits de l'homme spirituel; chez nous, cléricaux, sous le regard de Dieu, l'esprit domine la chair!

VI

La fraternité.

Fili Dei, omnes vos fratres estis.

Petrus in medio fratrum..., omnes unanimiter cum mulieribus.

Et repleti Spiritu Sancto..., omnes erant pariter, et habebant omnia communia. (Evangile; Actes I et II.)

DÉFAUT D'INTÉGRALITÉ.

Enfants d'un même Dieu, sommes-nous tous entre nous comme des frères?

Nos chefs s'élèvent-ils au milieu de nous humblement, en frères; et nous, hommes, traitons-nous les femmes en sœurs?

Remplis de l'Esprit-Saint, vivons-nous sur pied d'égalité, et avons-nous tous les biens en commun, comme il convient à des frères au sein de la famille humaine sanctifiée?

En fait, après trois ou quatre siècles de Renaissance, et quoi qu'ait pu dire la Révolution française, la fraternité n'est qu'un mot; et c'est précisément parce que

l'esprit de fraternité nous manque, que nous ne pouvons avoir ni l'égalité ni la liberté.

L'Angleterre et la France, superbes types de l'orgueil et de la vanité, donnent, en nos derniers jours, aux hiérarchies angéliques une plaisante comédie. J'ai la liberté, tu ne l'as point! hennit le pur sang anglican. J'ai l'égalité, tu ne l'as point! riposte le coq paradant et chantant pour l'aigle son hymne gallicane.

Égalité et liberté, double leurre! tant que, misérables frères ennemis, vous n'avez point la fraternité, pas plus chacun chez soi qu'entre vous deux.

Mais laissons les Anglais à leur *self*-confession. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Au lieu de tirer sur le prochain, fût-ce avec la courtoisie de Fontenoy, tirons d'abord sur nous, et lavons, en famille, notre uniforme menteur, lustré au dehors, sale au dedans.

Le Français, né malin, pour se distraire de ses déboires, s'est amusé à disjoindre trois biens inséparables. Il s'est dit : En attendant la fraternité, si je n'ai point la liberté, je suis nanti de l'égalité.

Une bonne farce! Tirez le rideau!

Pauvres nivelés! qui criez: Vive l'égalité! à l'ombre du palais de vos rois, où l'inégalité triomphante ferme la porte au nez universel du peuple souverain! Regardez, des Tuileries au Louvre, cet édifice de la Renaissance que l'Empire achève, ce temple auguste de la société sécularisée, où Dieu, resserré dans sa petite chapelle, fait une si modeste figure auprès de César épanoui, regardez!

C'est là que s'est produite la *Nativité* nouvelle, mélodieusement chantée au *Moniteur*, par notre Théophile, l'ami des dieux, comme l'ancienne Nativité par les Anges. Si la Crèche, de l'aveu général, est le foyer de l'égalité sociale, l'Enfant-Dieu y donnant l'exemple de l'humilité parfaite, quelle leçon doit sortir du berceau de nos princes royaux et impériaux?

Aux Tuileries, un enfant nous est né prince, bercé dans de la soie, élevé dans du coton, drapé dans la pourpre, parfumé de tous les encens, emmaillotté de l'immense layette de tous les privilèges imaginables. Tous les grands de l'État, flatteurs de son premier vagissement, se disputent l'honneur de faire briller à ses yeux tous les hochets des Cours, tous les attributs des prérogatives royales. En est-il un seul qui, s'inspirant de cette profonde et généreuse parole de Napoléon III : « Le Christ n'est pas connu, » ait osé dire à l'impérial enfant : « Prince, l'Homme-Dieu, Roi des rois, a voulu naître dans une crèche, entre le bœuf et l'âne, symboles des pauvres paysans, nourriciers du monde et amis de la paix. » La pieuse mère est peut-être la seule qui ait murmuré à l'oreille de son fils, distrait par les flagorneries des courtisans : « Mon bien-aimé, il y a, dans la Crèche, une leçon d'humilité, d'égalité, de fraternité. »

L'oreille du bel innocent, ouverte au bruit du sacré canon de Sébastopol, a entendu, premier conte de nourrice, le récit des combats de son oncle à la mode de Bretagne. La bonté de Dieu me préserve de songer à

renouveler les médisances imbéciles et odieuses que, faute de libertés publiques, les bavards de tous les partis jaloux ont promenées par tous les salons d'un Monde cancanier ! Le prince Napoléon, en Crimée, a fait son devoir, tout aussi bravement qu'aucun prince de Bourbon en Algérie. Ne fût-on que simple soldat, dans les rangs on a du cœur. A la tête d'un corps d'armée, à plus forte raison, pour peu qu'il soit en évidence et surtout s'il est prince, tout homme est vaillant et intrépide. Nul donc, à moins d'être un sot, n'aura songé à diminuer dans le cœur de l'enfant royal le respect qu'il doit à son parent. Mais ce libéral enfant, à cette heure qu'il commence à jouer au soldat et à lire les histoires de la Grande Armée, et à s'alimenter des principes de 89, ne va pas tarder à se dire :

« C'est étrange ! mon oncle a été créé d'emblée lieutenant général sans avoir même été, comme moi, caporal, et il s'est vu chargé de faire manœuvrer tout un corps d'armée, sans avoir préalablement appris à manœuvrer un fusil, ni écrit aucune histoire du canon. Est-ce donc en vertu de cet article de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen : « Tous les Français sont également admissibles à tous les emplois publics, places et dignités, selon leur capacité et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents ? »

« Moi, au moins, j'ai été admis à l'emploi militaire en commençant par être soldat ; je n'ai été caporal qu'à l'aube de mon premier lustre, et si je viens d'être élevé à la dignité de sergent des grenadiers, c'est à l'âge de

raison. Ce n'est pas comme mon cousin le prince des Asturies, à qui l'on vient d'envoyer le grand cordon de la Légion d'honneur, et qui n'a pas encore cinq ans....

« Cependant, pourra bien se dire le brave enfant, dès qu'il aura fait sa première communion et reçu l'onction de l'Esprit-Saint, est-ce bien avec de pareils exemples que nous obtiendrons, d'une part, que le peuple se pénétre de l'esprit d'égalité, et, de l'autre part, que les esprits sensés honorent les insignes du suprême honneur, dont on a fait un joujou pour mon cousin d'au delà des Pyrénées, un morveux?...

« Mais enfin, finira, j'espère, par ajouter le juste jeune prince, en avançant dans ses études historiques, je ne vois pas qu'à Rome, capitale des cléricaux, dont mon vieux Persigny fait des gorges chaudes, on ait jamais pratiqué de pareils enfantillages, et, par de telles conséquences, déconsidéré le principe chrétien de l'égalité. Je vois au contraire que, depuis la nuit de Noël, an I^{er} de la République chrétienne, les modèles d'humilité n'ont pas cessé d'abonder dans la société cléricale et d'être glorifiés par la Papauté. Sur les marches du trône papal, les petits montent, les grands descendent. Je vois qu'à l'exemple du Dieu fait homme pauvre, les abdications des droits et privilèges de la naissance ont été toujours pratiquées autour du Pontife-Roi, et d'autant plus nombreuses et plus ardentes que plus exaltée était la royauté du Vicaire de Dieu, à tel point que saint Grégoire VII fut obligé d'user d'interdictions formelles pour empêcher des princes souverains de jeter au diable sceptre et couronne, et de se faire moines, serviteurs du pauvre peu-

ple. Chose curieuse, pourtant! qu'à la suite du Pape, « qui a contre lui, dit-on, tout ce qui est libéral en Europe, » on voit incessamment de vrais nobles dépouiller leurs titres, tandis qu'autour de mon père, quoi qu'il dise et fasse pour l'empêcher, pullulent nobles et faux nobles, exhaussés sur leurs ergots de vieille souche ou d'emprunt. Depuis qu'au nom de l'égalité, la noblesse révolutionnaire a fait acte de bruyante abdication et que la loi a nivelé les classes, princes, ducs, comtes et barons foisonnent en nos Tuileries et jusqu'à la Bourse, et la graine de l'orgueil pousse à tous les fronts bourgeois la crête de la particule. La splendeur de notre fameuse Nuit du 4 Août ne serait-elle qu'une fusée? »

Hélas! oui, mon noble prince, beaux feux de passage! chandelles romaines! Et vous n'avez pas à en répondre devant Dieu, cher enfant, et votre père lui-même, lorsqu'il conserve autour du trône un réseau de privilégiés, ne fait, d'une part, qu'accepter l'héritage des précédentes dynasties, et de l'autre part, que condescendre à l'esprit très-général de la nation. L'Empereur a grand'peine à ne pas se laisser déborder, et, convenons-en, pour faire mieux encore qu'il ne fait, pour répudier tout ce vieux trésor royal des inégalités, il faudrait être un saint. Rares sont les saints partout et surtout sur le trône, et surtout au sein des peuples où l'air est empoisonné des miasmes païens. Je cherche en vain un coin de terre française où la vanité n'épanouisse sa fleur malsaine. Dans ma lointaine Ile-de-France, naguère encore les fils des Croisés se retranchaient jusqu'à la particule, pour

se trouver plus fraternellement à l'aise parmi la foule des bons créoles. A cette heure, les plus obscurs prennent la savonnette à vilains et se parent des plumes des vieux paons. J'ai un camarade, de la race des petits créoles enrichis, demi-sang malgache, qui s'est fabriqué grand d'Espagne; et je vois un mien cousin, sang pur de tabellions, en train de se changer, à vue, en pur sang de chevalier. A ce torrent grotesque, il a fallu opposer la digue d'une loi. Pauvre Monde, qui, la bouche pleine du vent de la liberté, ne s'alimente que des os de la contrainte! Et encore que je sais de gens, et du plus haut bord, qui violent la loi et persévèrent à mentir impudemment pour ne compromettre point leur honneur avec leur titre usurpé!....

Chacun veut être de la cuisse de Jupiter; combien peu de chrétiens veulent sortir de l'humble cœur de Jésus-Christ! Nous ne nous sentons frères, ni en Adam, ni en Marie; nous ne voulons pas l'être : hors de la fraternité, comment l'égalité adviendrait-elle?

Cependant, le Français, fermant l'oreille aux leçons des Nativités princières, et l'œil aux vaniteuses parades de la Cour et de la Ville, se tourne avec orgueil vers le Code de ses lois, et se vante d'y avoir imprimé l'égalité, et se flatte d'être, de se mouvoir et de vivre dans un régime égalitaire. Voyons de ce côté.

Louis Veillot, Proudhon, Émile Olivier et cent autres honorables éconduits, et mille autres qui ne prennent pas l'inutile peine d'aller faire le pied de grue au Ministère de la pensée publique, sont-ils sur pied d'égalité

avec MM. de la Guéronnière, Granier de Cassagnac et consorts, autorisés à développer en plein air leurs organes : *France, Nation, Pays, Patrie* et autres papiers patriotiques satisfaits ? *Le Mémorial catholique*, où il nous est interdit de parler politique ; *la Revue de Paris* et *la Réforme littéraire*, qui sont mortes pour en avoir voulu dire un mot ; *l'Église*, qui vient d'aller se réfugier en Belgique, parce qu'on lui a démontré qu'elle faisait de la politique rien que dans cette scandaleuse épigraphe : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia!* et tant d'autres emplumés tenus par les deux ailes ou ne battant que d'une aile, jouissent-ils de l'égalité ?

L'égalité ! existe-t-elle pour un seul pauvre homme du peuple, dans ce pays démocratique, où tant d'ouvriers instruits devraient avoir leur organe, puisque nul ne peut, sans cautionnement, publier un journal politique ? Tout le monde, en France, est égal devant le même cautionnement : mammonique égalité, qui perpétue le privilège aux mains des riches !

Tout Français, en fait, n'a donc le droit égal de l'homme à publier sa pensée que sauf la faveur de Mammon, couronné de la bonne grâce de M. le ministre de l'intérieur. Donc, sans la liberté, au diable l'égalité !

Où est l'égalité, si, le droit de libre réunion et de libre association étant dénié, ceux-là seuls ont la liberté de s'assembler, fût-ce au nom du Christ, dont le visage complotait à la police ?

Où est l'égalité, si l'Église, pas plus que le protestantisme, ou la synagogue, ou le rationalisme, ou le positivisme, ou l'unitarianisme, ne peut point organiser ses

libres universités aussi largement que l'impérialisme la sienne? Dans la pauvre petite conférence de la rue de la Paix, MM. Pelletan, Weiss, de Ronchaud, Deschanel, Barral, Borie, n'ont pas pu continuer à produire quelques idées sur la condition des femmes, sur l'histoire du théâtre, sur les beaux-arts et la chimie agricole, parce qu'ils y mêlaient quelques insinuations d'où aurait pu, à la rigueur, résulter le ferment d'un doute sur l'immaculée perfection de la philosophie politique dont nous sommes coiffés. En vérité, les grands docteurs de notre Empire modèle rougiraient jusqu'aux deux oreilles, s'ils avaient le temps d'apprendre, ne fût-ce que de M. de Rémusat, de quelle liberté jouissait la pensée au Moyen Age. C'était peu, à mon gré; ce peu de liberté serait beaucoup pour nous qui n'en avons guère plus que pas du tout.

Mais, objecteront les policiers, M. de Rémusat, malgré toute sa bienveillance, nous a fort bien raconté qu'Abelard ne jouissait pas absolument de la liberté d'enseignement. En effet, pour n'être pas contrarié par l'Eglise, il fallait confesser le Symbole des Apôtres et accepter l'autorité de l'Eglise. Comparons : les Français qui se soumettent à la puissance de l'Empire et ne conspirent pas contre la Constitution, ont-ils la parole libre, avec la liberté de l'association?

Au Moyen Age, en pleine théocratie, partout où prédominait l'influence cléricale, s'élevaient, également tolérées, de nombreuses Universités; les associations et confréries pullulaient sous la main bénissante des Evêques. Et vit-on jamais les Pasteurs catholiques s'ingérer

dans les élections de la plus petite société d'art ou de charité? Voit-on qu'aujourd'hui nos Évêques s'avisent d'imposer à nos communautés religieuses des prieurs et des abbesses à leur convenance? Le Pape lui-même, le Souverain Pontife et Roi, en qui se transmet l'autorité du Christ sur nous, n'intervient pas (sauf en de très-rare cas exceptionnels) dans la libre élection des supérieurs d'Ordres?

Qui a plus le respect fraternel des associations humaines, du cardinal Antonelli, qui laisse la Société de Saint-Vincent de Paul libre de se choisir son président, ou de M. de Persigny, qui lui refuse cette liberté, et ne respecte pas plus le droit de suffrage chez les francs-maçons que chez les chrétiens? Et j'ose demander à l'honorable mais vénérable M. Fauvety : Qui a plus haut et ferme le sentiment de sa dignité, avec le goût de la liberté, de notre société catholique, qui repousse le plaisant honneur qu'on lui veut faire, ou de votre loge maçonnique, qui le subit piteusement?... Et je me permets de demander aux Français, qui se permettent de publier sur les toits que « le Saint-Siège a contre lui tout ce qui est libéral en Europe : » D'où vient que vous, fils aînés, fils dévots de l'Église, vous ne prenez pas le soin d'ajouter : Tout ce qui est libéral en Europe se trompe, car le Pape, notre père, aime plus que nous la liberté!... Et je crie à tous les libéraux de ce Monde : « D'où vient que vous ne savez juger ce qui est juste, et rendre hommage à la vérité ? »

Le Français se vante, toujours pour se consoler, d'avoir l'égalité des opinions religieuses devant la loi, avec la liberté de conscience. O vanité ! Français, mon petit Français, tu n'as la liberté de conscience qu'autant que tu es d'une religion « reconnue par l'État. » Donc, en cette affaire, comme en toutes, il n'y a que l'État qui puisse, en liberté, mettre la main sur sa conscience. Demande aux mille sectes dissidentes qui aspirent à multiplier nos dissidences, à M. Edmond de Pressensé, qui court, au nom de l'égalité froissée, de tribunal en tribunal, si la liberté de conscience existe pour les communions chrétiennes qui ne veulent pas accepter des mains de l'État leur pain et leur vin, leur budget et leur pasteur.....

Il est vrai que trois communions, l'Église catholique, le consistoire du symbole d'Augsbourg et le consistoire israélite ont, sur pied d'égalité, la liberté d'assembler leurs fidèles pour la prière, la contemplation et quelques œuvres pies pieusement surveillées par l'État. Encore faut-il bénir l'Empereur qui nous octroie paix et aise, sous la règle ménagère du Concordat, des Articles Organiques, des Codes civil et pénal ; car cette liberté de conscience, l'aurons-nous demain ?

Où sera l'égalité, si, accordant à l'Église, en principe, au nom de la liberté, le droit d'aller et de venir, on lui en retire l'exercice au nom du droit commun, et si les processions de Dieu ne peuvent se dérouler, en chantant, sur les boulevards et champs d'exercice, où se pavant, en tonnait, les légions de César ?

S'il est un ami de la liberté, c'est Émile de Girardin. Je ne saurais dire le respect et la reconnaissance que m'inspire cet aimable épicurien, mille fois plus généreux que la plupart de nos stoïciens majestueux. Voilà un homme d'État comme jamais n'en allaita le déesse Raison, car il admet, pour le clergé et les cléricaux, « la liberté pleine et entière d'aller et de venir, de s'associer, d'élire, de correspondre, d'acquérir (avec pleine liberté aux testateurs), d'emprunter, de quêter, de parler, écrire, imprimer, prêcher, enseigner, bâtir, édifier¹ : » toutes libertés que le Code Napoléon et les Articles Organiques admettent peu, et que tous les juristes de l'autocratie et de l'aristocratie et de la démocratie elle-même déclarent incompatibles avec la paix du vieux Monde ! Otez-nous Émile de Girardin, ce libertin, comme l'appelleraient Bossuet, Hobbes, Montesquieu, Rousseau, cet idéologue, comme dirait Napoléon, et nous courons la chance de n'avoir plus, nous cléricaux, que l'égalité dans le tombeau des libertés gallicanes, avec la liberté de la prière et de la contemplation, l'*in pace* de MM. de la Guéronnière et C^e !

Eh bien ! c'est Émile de Girardin qui, faute d'allier une goutte de fraternité à son océan de liberté, s'avise d'anathématiser et exterminer, jusques au village, nos processions catholiques, déjà tuées dans les grandes villes, en vertu de l'art. 4 de la loi de ventôse, an III : « Aucune cérémonie ne pourra avoir lieu hors des monuments choisis pour l'exercice du culte². »

¹ *Presse*, 10, 16, 19 décembre 1862, et partout.

² *Presse* du 10 décembre.

C'est donc jusque-là qu'aurait droit à progresser le droit de l'homme chrétien, et liberté de se mouvoir l'Église libre dans l'État libre? Faut-il que Jésus-Christ, présent dans le Saint-Sacrement, n'ait pas la liberté d'aller, aux jours de la Fête-Dieu et des Rogations, promener sa bénédiction au seuil des chaumières et sur les champs reverdis? Et voilà, sous le régime idéal du plus libéral homme des temps modernes, l'Église renfoncée et remise à l'ombre du temple matériel!...

Que de fois on nous a dit : « Dieu est partout, » comme si le catéchisme ne l'enseignait pas! « Dieu veut être adoré, partout, sous la voûte des cieux, » comme si nos saints avaient fait autre chose! « Pourquoi renfermer le culte entre vos quatre murailles? » Et ceci dit, voici qu'au nom de je ne sais quel code venteux de l'an III de l'ère antichrétienne, on nous refoule entre nos quatre murailles!...

Mais, répond l'homme de la liberté assez imprudent pour aller puiser dans l'arsenal des servitudes, vous ferez librement vos processions sur vos domaines, à la condition de n'y point procéder par routes impériales ni communales. — Si nos communautés, renaissantes par le temps qui court, sont pauvres, sans terres; si, dans ce siècle de morcellements, leurs petits domaines sont distants, épars, enclavés? — C'est un malheur! mais les routes sont à l'État. — L'État, ce n'est donc pas tout le monde? L'État, serait-ce encore Louis-Apollon? — Non; l'État est le serviteur de tous. Donc, il maintient les routes libres pour tous. — C'est ce que nous demandons pour nos processions, nos confréries, notre clergé, pour

le Christ que porte le prêtre. — L'État a charge d'écarter les causes de conflits. Vos cérémonies peuvent choquer l'œil d'un calviniste, vos chants heurter l'oreille d'un rationaliste, votre encens puer au nez d'un panthéiste : donc, l'État écarte tout cela, à bon droit. — Pardon : l'État n'empêche point un spéculateur de conduire processionnellement, sur la voie publique, une troupe de trois cents pourceaux, dont la poussière éborgne le passant, dont les grognements blessent l'oreille musicale, dont le parfum.... — Pardon : ces processions s'avancent vers la boucherie, pour l'alimentation commune. — Fort bien ; mais l'homme ne vit pas seulement de pain et de porc frais ou salé : il vit de la parole de Dieu, de la prière. — Chacun prie à sa façon ; beaucoup n'usent pas du tout de la prière, tandis que tout le monde a absolument besoin des bestiaux qui passent sur le chemin. — Faites excuse : ce troupeau, auquel vous octroyez plus de liberté qu'aux catholiques, n'est d'aucun besoin aux Juifs, qui ne mangent point de porc, et dont nos processions psalmodient les Psaumes prophétiques. Or, je ne vois pas pourquoi les Rothschild, les Péreire, les Fould, les Javal, Mirès, Milhaud, Lévy et *tutti quanti*, ces « Rois de l'époque, » comme disait Toussenel, ne se réclameraient pas, auprès de leur Empereur, de l'esprit de ventôse an III, pour fermer les routes impériales à l'animal immonde....

Donc, les restrictions de ventôse sont grosses d'iniques absurdités, parce qu'elles sont vides de fraternité. Nous espérons qu'Émile de Girardin, répudiant toutes ces vieilles lois royales ou révolutionnaires qui ne cons-

tituent rien qu'un droit commun à d'universelles servitudes, consentira à admettre un peu plus d'air libre pour le Dieu vivant, et à placer sur un même pied d'égalité les enfants de Marie chantant le *Magnificat*, avec les soldats hurlant le *Chant du Départ*, ou les pourceaux grognant.

La liberté de conscience ! ô le doux mot ! Pauvre conscience, qui te respecte ? qui sait, avec la miraculeuse industrie de l'Évangile, te ménager le retour à Dieu dans l'attraction harmonieuse ?

Deux poètes viennent d'agiter les grands problèmes de la conversion et de l'apostasie. Octave Feuillet, dangereux ami de l'Église, a engendré, dans sa nouvelle héroïne *Sybille*, une catholique ardente, mais judaïsante, qui se permet de donner des leçons d'orthodoxie à son curé, et qui aurait grand besoin de suivre un catéchisme de persévérance chez les sœurs de Sion, de la Sagesse, du Sacré-Cœur, de la Visitation, de Notre-Dame, du Saint-Sacrement, ou de Sainte-Marie de Fontevrault, ou de cent autres maisons où l'on apprend à se fortifier dans l'amoureuse patience.

Après *Sybille* et comme une réplique, voici venir *Mademoiselle de la Quintinie*, enfantée par la plus grande âme poétique du siècle. Georges Sand entreprend là, au nom de la liberté de conscience, « une magnifique campagne, » dirait Giboyer, au bout de laquelle, si cet écart du génie pouvait prévaloir, se rencontrerait l'oppression de la conscience. Son nouveau chef-d'œuvre, comme tant d'autres plein de sève, de générosités éparses, de

splendeur, est d'abord un plaidoyer contre les *mariages mixtes*, qui « séparent les âmes et conséquemment sont nuls devant Dieu ¹. » Il est assez curieux de voir, sur ce chapitre, l'écrivain le plus libéral du siècle justifier les répugnances et les réserves tant reprochées à l'Église par le libéralisme. Le second et principal objet du poème, c'est la suppression de la confession, en même temps que du célibat des prêtres. Nous ne pouvons, ici, suivre l'éloquent auteur dans les nombreuses thèses qu'il soulève et lutter contre beaucoup de vieux arguments que rajeunit la magie de son style : bornons-nous à prier Georges Sand de faire par soi-même un retour sur son œuvre à la lumière des principes de liberté, égalité et fraternité.

C'est au nom de la liberté que parle le poète, et il s'adresse à la femme catholique : « Fais-lui comprendre, à cette noble Lucie, le droit et le devoir de la liberté de conscience, et ne t'inquiète pas du reste. Ne discute ni ses dogmes ni son culte, jusqu'à ce que tu aies établi en elle la base de tout principe, la sainte liberté. » Ainsi prêche à son fils l'honnête et savant naturaliste Lemonnier, le sage Mentor du drame. Or, savez-vous ce que, tout aussitôt, l'Émile de ce parfait pédagogue fait comprendre à la noble Lucie, qui l'aime ? Il lui inculque, et sous forme rigoureuse, que, pour qu'elle ait l'honneur de devenir son épouse, la condition *sine quâ non*, est qu'elle s'engage à renoncer préalablement au dogme et à la pratique de la confession. Et doit-elle répudier le

¹ *Revue des Deux-Mondes*, p. 539, mars, avril, mai.

confessionnal, pour ne se plus confesser qu'à elle-même et au Dieu invisible? Non pas : Lucie est conviée à s'éloigner du prêtre, pour s'épancher tout entière dans l'oreille de monsieur son intolérant mari!... Et la pauvre héroïne, aussi faible et incertaine que la *Sybille* d'Octave Feuillet est fanatique et têtue, s'empresse à signer, sous l'obsession du subtil amour, sa renonciation de catholique, en se donnant des airs d'incroyable profondeur : « Tout droit implique un devoir, dit-elle. J'ai droit à l'amour et au bonheur : donc j'ai le devoir de comprendre et de servir Dieu *selon les vues de l'homme* à qui je consacrerai volontairement ma vie tout entière. »

Étrange liberté de conscience ! Consciences qui s'abandonnent, et font passer leur cœur et leur Dieu à la filière de la raison jalouse du premier venu d'entre les amoureux sans amour vrai ! Et quel triste appât de liberté vient-on jeter aux lèvres de la femme, pour lui retirer l'instrument même de son affranchissement, le ministre de Jésus-Christ ?

Qu'est-ce que le prêtre catholique ? Un être mixte, vierge, représentant de l'Homme-Dieu dans la famille médiateur, consolateur, soutien, défenseur des faibles, femme et enfant, contre les abus de pouvoir du fort, père ou époux. Et sans la confession, comment intervenir entre le fort et le faible, pour surveiller jour à jour, adoucir et soulever le joug ? Sans la confession catholique, l'humanité ne saurait même pas la mesure des souffrances et le poids des fardeaux qui pèsent sur la moitié du genre humain. Un seul coup d'œil sur le passé

vous montrera partout les droits de la femme et les devoirs de l'homme manifestés par un seul organe, par le prêtre, à qui la confession ouvrait l'abîme des mystères humains. Si des laïques indépendants prennent aujourd'hui en main la cause sacrée de la femme, ils le doivent à l'initiative séculaire de l'Église qui a dressé contre la domination étouffante du fort la forteresse mystérieuse du confessionnal.

Oui, sans la confession, l'humanité n'aurait pas entendu le plus profond et lamentable de ses sanglots. Vous connaissez trop, poète, la femme et son humilité et sa discrétion plus délicate encore que craintive; c'est bien d'elle qu'on peut dire avec l'Apôtre : « Elle est patiente, elle tolère tout, elle supporte tout; » et si bien, que ses douleurs infinies resteraient sans épanchement, si Dieu lui-même, sous la figure du prêtre et dans l'ombre des sacrés mystères, ne lui disait : Parle, ma fille, soulage-toi ! Vous connaissez trop, poète, ce que souffre la femme, quand, exaspérée par le malheur et l'indignation, elle a la hardiesse de publier au grand jour le tableau des tortures secrètes de son sexe : pour avoir eu ce désolé courage, depuis trente ans une grande âme est livrée aux injures de tous les pharisiens pudiques scandalisés ! Nul plus que vous, vous dont le confessionnal a plus que de droit, à votre propre dire, respecté la liberté¹, nul plus que vous ne devrait comprendre et proclamer que le confesseur supprimé, c'est la lumière ôtée, c'est la puissance paternelle et maritale sans con-

¹ Mémoires.

trôle et sans gêne, c'est la femme privée d'air et de jour du côté du ciel, réasservie, mise au pas masculin, comme l'Anglaise allongeant ses jambes au bras de son époux anglican!

Imaginez, selon la théorie Lemontier, la mère de Lucie ayant pour confesseur son père, sceptique brutal, ou son mari, le colonel, grossier centaure qui ne voyait dans sa femme « que sa chose. » Imaginez Valentine, Indiana, l'infortunée Claudie, la sublime Consuelo n'ayant pour refuge, ici-bas, que leurs hommes vulgaires, lâches ou fous, méconnaissant, trahissant et dévorant leurs cœurs dévoués! Imaginez Henri VIII unique confesseur de Catherine, d'Anne de Boleyn, de Jeanne, d'Anne de Clèves, de Catherine Howard et de Catherine Parr! Imaginez Louis XIV confesseur de La Vallière! Imaginez Juliette n'ayant, pour appuyer son amour, que l'oreille de son père, l'impitoyable Capulet, en attendant celle « de l'honnête Paris! » Imaginez Orgon et Argan, ces tendres confidents des désirs secrets de leurs filles, envoyant Marianne et Angélique se confesser à M. Tartufe et à Thomas Diafoirus!...

Les hommes taillés sur le modèle de Lemontier père, à l'image de l'unitairen Channing, sont rares, et si mal écoutés et suivis, que leurs fils ne sont qu'intolérance et domination. Ceux-là même qu'on appelle « de bons maris » ne sont pas capables d'être pour leurs femmes des confidents intimes et secourables, et la plupart des « bons ménages » sont une association côte à côte beaucoup plus que cœur en cœur. Et que dire de l'innombrable foule des mauvais maris exerçant leur empire

sur de mauvais ménages! Aussi, l'apôtre de la femme libre, Enfantin, en 1843, écrivant à Michelet, qui dès lors démolissait le confessionnal catholique en vue d'édifier son propre sacerdoce marital, opposait-il au fanatique ennemi du prêtre et de l'Église ces arguments victorieux.

« Franchement, que voulez-vous que la femme fasse, si elle ne va pas à l'église, quand l'homme est au parlement, ou à la Bourse, ou au cercle, ou à l'armée, ou avec sa maîtresse, mieux encore, avec des filles, au café et au cabaret? Au moins, le prêtre, à l'autel *et surtout au confessionnal*, est avec elle; ils communient, ils sont en société pour l'œuvre la plus généreuse : la charité envers les pauvres; pour l'œuvre la plus grande : le salut de l'âme; pour l'œuvre la plus douce : la direction morale des enfants; pour l'œuvre la plus sainte : le culte envers Dieu. Mais avec nous autres, est-ce qu'elles sont en société? Est-ce que ce qui s'appelle ainsi, la société, n'est pas, à vos yeux aussi, quelque chose de faux et d'ennuyeux pour l'homme, de puéril et souvent de dégoûtant pour la femme? Est-ce que la société n'est pas faite spécialement pour les hommes séducteurs et pour les femmes séduites ou à séduire? »

Quel témoignage d'un homme du Monde contre le Monde! quelle leçon de modestie sur la lèvre d'un penseur que plusieurs adorent comme le fondateur d'une religion nouvelle, à l'adresse de ce vieux prêtre d'Isis, éclos des parchemins de la Renaissance, qui semble avoir

emprunté aux pharaons d'Égypte leur devise de savante oppression, et qui n'arrache la femme au verbe du prêtre que pour la livrer au souffle du mari, mystique inspirateur d'une servitude embaumée, lascive, suavement humiliante !

Non, il n'est pas possible que Georges Sand, ce grandiose génie, après s'être d'abord aventurée à la défense généreuse des droits de la femme jusqu'à d'extrêmes exaspérations, réagisse à cette heure, par un effet de bascule, jusqu'à vouloir rejeter la femme affaissée aux pieds de l'homme enorgueilli. Espérons : car ce puissant esprit ne peut pas s'arrêter longtemps, à la surface des choses, à ne considérer les questions vitales que sous un de leurs aspects. Presque toutes les critiques que le romancier a recueillies autour du confessionnal, presque toutes ses plaintes contre les écarts des âmes exaltées ou timorées ou défaillantes, sont fondées. Oui, il y a des âmes que l'amour platonique et mystique trouble et dévaste ; oui, des chairs que le souffle de la pureté même embrase et que le souvenir tourmente ; mais qu'a donc jamais prouvé l'exception douloureuse contre la règle bienfaisante, le trouble accidentel et passager contre la consolation universelle et constante ? Espérons : car ce grand cœur, même emporté dans l'attaque des abus jusqu'à l'hérésie, n'a point de haine, point d'amertume, aucune de ces violences bêtes où tombent les petits esprits. Elle, elle n'a toujours au cœur que la commisération pour les cœurs comprimés et souffrants. Elle aime, elle : espérons donc, en l'aimant, en priant pour elle le céleste Époux, qu'elle a partout cherché durant ses longues

épreuves, partout où il n'était pas, qu'elle a eu le malheur de ne point suivre, le jour où, parlant directement à l'âme d'élite qu'aiment les Anges, Il lui disait à l'oreille, comme au grand poète de *la Cité de Dieu* : *Tolle et lege*¹ !

Pour rappeler, exalter l'amante divine égarée, il faut le regard et la voix du Dieu patient qui n'aime point le sacrifice, et qui veut la miséricorde. L'œil torve et la parole acerbe des pharisiens n'ont jamais servi qu'à rendre plus vastes et plus profonds les égarements désolés. A la grande et belle âme qui ferme son oreille au prêtre, le Christ lui-même encore parlera. Elle, elle reviendra ! Ses yeux, qui n'ont jamais perdu le reflet des yeux miséricordieux, pénétreront plus à fond le mystère des consolations sacrées ; ses lèvres éloquentes, où l'écho du Verbe évangélique a toujours frémi, reprendront la grande thèse du soulagement des femmes et de la guérison des hommes ; ses mains suppliantes et baignées de larmes s'élèveront vers Celui qui est la Résurrection et la Vie, et verseront sur les pieds du Souverain Pontife, à plein vase d'or, les parfums d'une âme sanctifiée. O joie dans l'Eglise, ô gloire sur un front prédestiné, lorsqu'à l'aurore du jour éternel, une autre Marie, prosternée et radieuse, aura crié : *Rabboni* !

Quoi qu'il en soit des miracles que la bonté de Dieu nous tient en réserve, constatons, pour l'heure présente, avec affliction, que, faute du sentiment de la fraternité chrétienne, humble, douce, compatissante, pacifique,

¹ Mémoires.

dévouée, les libéraux Lemontier père et fils ne respectent pas plus dans la femme, leur ouaille, les droits de l'égalité et de la liberté, que la cléricale Sybille ne ménage, dans son amant, les égards dus à la libre conscience.

DÉFAUT DE MÉTHODE.

La France, avons-nous dit, n'aura point l'égalité effective, tant qu'elle s'imaginera pouvoir négliger deux des termes du triple problème en s'accrochant à un seul, tant qu'elle croira pouvoir diviser ce que Dieu a uni, union qu'avait du moins respectée la Révolution, dans sa devise : Liberté, égalité, fraternité. Mais je dis, de plus : l'Humanité n'aura la possession sérieuse d'aucun des trois grands biens où elle aspire, tant qu'elle préférera la méthode de la Révolution française et des libérâtres à celle de l'Église universelle et des saints.

Les libéraux procèdent dans cet ordre : Liberté, égalité, fraternité. Ils proclament donc pour principe premier la liberté; au nom de la liberté, ils décrètent l'égalité, et ainsi espèrent-ils aboutir à la fraternité. Il y a là renversement de la progression divine. En Dieu, père commun, nous sommes tous frères; et, pour que cette vérité première soit plus éclatante, Dieu même s'incarne à titre de frère. Et puis, cette fraternité divine nous appelle tous et nous élève progressivement à l'égalité parfaite par la commune participation à la nature divine, afin que tous parviennent à la liberté des enfants de

Dieu glorifiés, avec toute la création affranchie de nos servitudes ¹. Frères en Jésus-Christ, si nous nous faisons, à son exemple, les égaux et les serviteurs les uns des autres, nous réalisons la liberté.

On comprend la différence des deux méthodes. La méthode chrétienne, dont la fraternité divine est le principe, implique l'accord préalable, le partage des peines aussi bien et mieux encore que le droit à la jouissance. Mais la méthode libératrice, dont la liberté individuelle est le principe, ne présuppose pas l'alliance essentielle, amoureuse et dévouée. La religion de la fraternité commande le sacrifice mutuel : le *libératisme* est gros du chacun chez soi, le chacun chez soi du chacun pour soi ; et en fin de compte, l'égoïsme triomphant, ce sont les plus forts qui se font partout la part du lion, comme nous l'avons vu par la loi de ventôse an III, laquelle exclut l'Église des voies publiques, où circulent en liberté les troupes de soldats ou de pourceaux volant à la gloire ou traînés à la boucherie....

Les anciens parlaient beaucoup de la liberté : ce qui n'empêchait pas le plus savant et net de leurs philosophes, Aristote, de dénier une âme aux esclaves et d'enseigner l'inégalité essentielle des sexes. Le sentiment de la fraternité universelle faisant défaut aux païens, toutes les inégalités devaient se maintenir et toutes les servitudes s'ensuivre.

Jetez les yeux sur l'institution du mariage, et vous

¹ *Cœqualem nobiscum sortiti fidem, ut efficiamini consortes divinæ naturæ.* (II Pierre, 1; Rom., VIII; Gal., v.)

reconnaissez que là où le principe chrétien de la fraternité s'affaiblit, la liberté diminue et l'égalité s'efface. Or, où donc peut s'affaiblir l'esprit de fraternité, si ce n'est chez les peuples qui répudient leur Père commun, Dieu et le vicaire de Dieu? S'il est une question qui ait ameuté les libérâtres contre la Papauté, « motivé de longues récriminations et fait éclater de terribles orages, » c'est la question du *mariage civil*. Eh bien ! vous allez, d'un seul coup d'œil, voir que le mariage religieux tel que le Pape le maintient à Rome, est, beaucoup plus que le mariage civil du code Napoléon, favorable à la liberté et à l'égalité.

Vous êtes-vous demandé ce qu'avait fait, bien avant le Moyen Age, le catholicisme pour rétablir la femme dans les droits que lui donne son titre d'humaine et divine fraternité? Et avez-vous remarqué ce qu'est survenu faire, sur ce chapitre, le rationalisme rétrograde de la Renaissance?

Sous la main pieuse du Fils de Marie, tout tendait à l'émancipation progressive du sexe dévoué, selon l'enseignement prophétique de saint Paul ¹. M. Franz de Champagny a démontré que, dans les premières sociétés ou fraternités chrétiennes, les agapes rapprochant tous les membres de la famille sans distinction de castes ou de rangs, il en résulta un tel affranchissement des âmes, qu'on vit les jeunes filles ingénues épouser des affranchis et même des esclaves. L'esprit de Dieu étant là, on se disait : Nous sommes tous frères, que l'égalité se

¹ Adam primus formatus est, deinde Eva : salvabitur autem mulier per filiorum generationem. (I Timot , II.)

fasse, et que les cœurs soient libres¹ ! Tel est l'esprit du mariage religieux catholique.

Le mariage civil mondain n'a jamais voulu entendre de cette oreille-là.

Vainement, dans tous les siècles, les poètes comiques, ces *enfants terribles* de l'humanité, poursuivirent à coups de fouet brûlant et de joyeuses huées toutes les puissances qui font obstacle arbitraire à la liberté du mariage. Plaute et Térence avaient diminué le respect qui est dû au père, sans augmenter la liberté à laquelle a droit l'enfant. L'Église, opérant avec plus de suave douceur et de ferme énergie, dénouait le joug ; mais le vieux droit romain, restauré dans tous les États, sauf dans l'État romain, est venu remettre le fardeau sur le cœur des jeunes gens. Les clergés nationaux eux-mêmes aidèrent parfois les rois et leurs juristes païens à renouer les antiques liens, et le Concile de Trente eut à lutter contre les gallicans pour conserver à la nature ses droits, à l'amour chaste sa liberté².

Il est à parier que c'est, pour quelqu'un de nos lecteurs libéraux, une surprise d'apprendre que le gouvernement du Souverain Pontife et Roi est d'accord avec la comédie pour faire les affaires du cœur. Combien peu savent que, en effet, c'est la vérité catholique qui donne la liberté !

Appelons en témoignage contre le Monde et pour l'Église les deux plus grands poètes dramatiques de l'ère chrétienne. Qui sont ces deux maîtres suprêmes ? Fran

¹ II Cor., III, 17 ; VIII, 14.

² De la législation des États pontificaux, par Pujol.

çais, je nomme Shakespeare; un Anglais va nommer l'autre.

Ah! disais-je à un R. P. jésuite, missionnaire et curé à Pontefract, dans le Yorkshire, votre Ile des Saints a, bien au-dessus de son diabolique empire des mers, la royauté dans le champ divin de la poésie. Vous avez Shakespeare. — Oh! me répondit le fils de Loyola avec un soupir de respectueuse bienveillance, vous, vous avez Molière!...

Nous savons par Molière, qu'au plus beau et splendide moment de la Renaissance épanouie, en France, il était encore selon les mœurs du Monde qu'une fille épousât « ce qui est utile à la santé de son père, » et que, pour peu que les vives Angéliques ne se tournassent point, comme la fleur nommée héliotrope, vers l'astre d'un Thomas Diafoirus, le père était autorisé par la loi civile « à mettre sa fille dans un couvent. » Et nous savons, par l'exemple d'Orgon, que le père despote poussait les hauts cris, pour peu que sa fille opprimée et contrainte se tournât vers le refuge sacré et consolateur de l'Église. L'inhumanité du mariage civil livrait la douce et charmante Marianne au beau museau de M. Tartufe; et quelles ardentes et pieuses supplications venaient se briser impuissantes contre le roc de l'arbitraire paternel, appuyé sur l'imbécillité de la coutume et sur le bras de fer de l'État!

Mon père, au nom du ciel qui connaît ma douleur,

Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,

Relâchez-vous un peu du droit de la naissance,

Et dispensez mes vœux de cette obéissance!

Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi ;
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON (*se sentant attendrir*).

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine !

MARIANNE.

Vos tendresses pour lui (Tartufe) ne me font point de peine ;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien ;
J'y consens de bon cœur et je vous l'abandonne :
Mais au moins n'allez pas jusques à ma personne ;
Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,
Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah ! voilà justement de nos religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

Il y a pourtant des gens d'esprit qui s'imaginent que
l'Église est contre Molière, et Marianne, et Dorine, avec
ce père tartufié, avec cette loi tartufiante, avec ce prince

ennemi de la fraude, avec tout ce bataclan royal et tout ce galimatias janséniste!... *Fiat lux!*

Les libéraux, eux, sont pour Molière, et ils ont l'étrange imagination de croire qu'en applaudissant leur poète, ils sifflent l'Église, et que le droit divin est le nœud de toutes les servitudes, et que la Révolution a brisé toutes les chaînes de l'ancien régime.

La Révolution a cassé beaucoup de choses, j'en conviens, mais respecté beaucoup de chaînes, je l'affirme; et les mœurs mondaines venant en aide au Code Napoléon, les amoureux, à l'heure qu'il est, sont toujours assez gênés, et la femme particulièrement empêchée, exploitée.

J'ai entendu, un jour de Carême, à Saint-Thomas d'Aquin, le révérend Frère Prêcheur Souaillard faire un si désolé tableau de l'asservissement des jeunes filles qui ne peuvent encore, malgré le vigoureux combat de Molière, ni se marier à leur plaisir, ni entrer en religion à leur gré, que tous les gens mûrs de l'assistance se mirent à murmurer sur leurs chaises remuées : « Ah! s'écria dans une subite explosion d'éloquence l'homme de Dieu, ah! je vous déplaît!... Est-ce que vous croyez que je suis ici pour vous plaire? Je parle ici pour plaire à Jésus-Christ! » Je n'oublierai jamais l'effet de stupeur produit par la parole de ce brûlant Boanergès.

Ainsi parlent pour la liberté toujours opprimée dans le Monde, ces fils de Saint-Dominique qu'affectent de mépriser certains libérâtres, partisans du mariage civil français et de ses servitudes. Et toujours et partout, dans l'Église, il en fut ainsi. Si les Dominicains, qu'un lien

mystique semble rattacher à saint Jacques, vivent dans cet esprit de secourable vérité, qui peut croire que leurs frères les Franciscains, ces héritiers de saint Jean, aient le cœur moins ouvert au souffle des libérales miséricordes ? Voici pourtant Georges Sand pour en douter, et voici qu'un soupçon inique est jeté à la légère par le génie sur toute la famille de Saint-François. L'illustre poète ne s'avise-t-il pas de prêter à un religieux capucin et venant de Rome, les doctrines des juristes gallicans sur l'autorité paternelle ? Le R. P. Onorio et son disciple l'abbé Moréali, dans le roman, dénie aux enfants le double droit que le R. P. Souaillard, dans la chaire de vérité, leur attribue ; ils soutiennent que le père a le droit et de s'opposer au mariage de sa fille et de l'empêcher d'entrer au cloître¹.

Auquel croire, du Pape ou du poète, du religieux en chair et en os ou du religieux de roman, de la réalité ou de la fiction ?

Quel progrès a fait la poésie loin de l'Église, pas à pas, depuis trois cents ans ! En 1863, Georges Sand, un si grand et impartial esprit, ignore à ce point la réalité des choses catholiques, qu'elle prête à la plus libérale des milices de l'Église des principes d'asservissement. Molière, qui fait jouer *Tartufe* en 1663, oublie de montrer derrière Marianne le directeur qui soutient, dans ce cœur blessé, les droits de la nature, et Molière n'ignorait pas ce qu'inspire de vertu l'esprit de Saint-François, car il l'a laissé percer dans son admirable *Pauvre*, qu'il a nommé

¹ *Revue des Deux-Mondes*, p. 19, 21 et 24.

Francisque. Shakespeare, qui naît en 1563, voyant d'un œil clair la vérité des choses, osait la confesser loyalement.

On sait le grand, beau et doux rôle que remplit un fils de Saint-François tout au long du plus tendrement pathétique des drames. Dans *Roméo et Juliette*, qui entretient, ranime, éternise entre les familles les haines et les rixes mortelles? Le père Montaigu, le père Capulet, leurs fils, leurs neveux, leurs amis, et le bouillant Thibalt, et le doux Benvoglio, et jusqu'aux domestiques, tous les mâles jeunes et vieux. Et ces hommes, « tous changés en bêtes féroces, » qui les contient? Le prince de Vérone d'abord; mais celui-là ne paraît que pour crier, intimider, proscrire, faire mourir une mère de chagrin, sans rien soupçonner ni tenter de ce qui peut mettre un terme à ces inimitiés politiques. Lady Capulet et lady Montaigu interviennent d'abord avec des paroles de conciliation; mais elles faiblissent bientôt, parce que chez les grandes dames âgées, souvent « l'influence du père et de l'époux et du fils met une limite à l'influence du prêtre. » Qui donc est tout absolument pour la cause des amoureux? « La bonne et chère nourrice, » pauvre femme chez qui rien ne contrarie l'influence prédominante du confesseur. Et qui donc est le point d'appui de cet indissoluble amour condamné au secret, *of conceal'd love*? qui est l'unique refuge des deux amants? qui donne l'asile à Roméo proscrit par le prince? qui sauve l'un et l'autre malheureux du désespoir? qui soutient, console ces belles jeunes âmes, et cherche jusqu'au bout, et par l'extrême ressource d'une industrie aven-

turée, à réunir des cœurs que la nature unit et que la main du prêtre a liés, malgré tous les obstacles du Monde conjuré? Le P. Laurence. C'est un humble Franciscain qui est, au xvi^e siècle, l'unique défenseur des droits de la nature, comme, encore au xix^e siècle, un hardi Dominicain.

Et savez-vous, anticléricaux, savez-vous pourquoi de ces lèvres cléricales coule sur le cœur des jeunes gens la liberté? C'est qu'elles puisent l'esprit de vie à la source de la vérité, au foyer de l'Église, là où est Pierre, à Rome.

Voilà de quoi vous étonner! Moi aussi j'ai hésité à en croire mes yeux, parce que tous, nous avons été dressés par les ténèbres à méconnaître la lumière. Écoutez donc, vous tous, qui allez au théâtre applaudir, au nom de la liberté et des droits de l'homme, les protestations de nos poètes contre les rigueurs de la loi et des mœurs mondaines, écoutez ce qu'un homme de loi qui arrive de Rome vous rapporte du libéralisme de la loi et des mœurs cléricales. Je ne crains pas, en si noble matière, d'invoquer une autorité à l'allure peu majestueuse : outre qu'il faut saisir les armes telles qu'elles se présentent, la légèreté même du ton devient parfois un plus fort témoignage en faveur de la vérité sainte. Écoutez !

« Le mariage, à Rome, est la chose du monde la plus simple et la plus sommaire.

« Le droit civil, l'autorité des parents n'ont rien à y voir.

« D'après le droit canon, une déclaration qu'on se

prend pour mari et femme, faite *coram paracho suo et duobus testibus*, constitue le mariage.

« Le droit canon est expéditif.

« Or, les filles, à Rome, sont majeures pour le mariage à douze ans, les garçons le sont à quinze ans.

« Deux enfants de cet âge s'imaginent qu'ils sont amoureux l'un de l'autre ; à l'insu et contre le gré de leurs parents, ils se présentent, assistés de deux amis, au curé de la paroisse de l'un d'eux, ils s'agenouillent et disent, l'un : « Voici ma femme, » l'autre : « Voici mon mari, » et en six mots ils sont mariés.....

« Le curé, à Rome, est un forgeron de Grectna-Green en soutane.

« Si les parents se récrient, on leur répond : Vos enfants ont eu tort, sans doute, de se marier clandestinement, àussi iront-ils faire pénitence pendant une semaine dans un couvent de capucins ; mais ils étaient libres de se marier, et leur union est irrévocable.

« Si quis dixerit matrimonium non esse liberum, anathema sit ¹. »

O Molière, au lieu de vivre agité et souffrant sous le régime du gallicanisme royal, entre le prince qui ne te protégeait qu'à la condition d'être basement flatté, et les prêtres de son choix qui te refusaient l'absolution, que n'as-tu connu la paix de cette Rome qui étendait sur ton lit de mort les ailes de ses anges de charité ? Tu aurais trouvé à l'ombre de Saint-Pierre ta comédie triomphante, moins ses quelques excès, moins ses timidités,

¹ *Le Monde judiciaire*, p. 595.

ayant de plus au front, avec plus de poésie, le rayon de la sainteté!

Dans la capitale des libérâtres, avec le mariage civil triomphant, le prêtre ayant les mains liées par le municipal prééminent, au ^{xix}^e siècle, le mariage n'est pas libre : dans la capitale des cléricaux, avec le mariage religieux, sous le joug doux et suave de l'Église souveraine, depuis dix-neuf cents ans bientôt, le prêtre consacre la liberté des cœurs et bénit d'une main libérale les innocentes amours....

De même que les amoureux, à Rome, ont la liberté, les époux ont, entre eux, l'égalité des droits comme des devoirs. Ces droits de l'homme des deux sexes, dans le mariage, où les voyez-vous réalisés ailleurs que dans l'État clérical et sous la main du Pape?

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean!...

Le Christ est venu rendre sa forme première à l'humanité tout entière, restaurée dans sa dignité, exaltée dans sa gloire. Au sein de son Église, la Femme reprend son rang, et, par les mains adorées d'un fils de Dieu, devient participante à la divinité même. Le vicaire de Jésus-Christ trouve, à Rome, la femme sous joug de César : Pierre étend sa main sur le sexe faible ranimé ; les saints Docteurs parlent : « Autres sont les lois de César, autres les lois de Dieu ! dit saint Jérôme. Autre le droit de Papien, autre le droit de Paul. Chez nous, chrétiens, les conditions du contrat pour l'homme et pour la femme sont les mêmes ; les obligations égales, les droits égaux. »

Comme l'Église enseigne, elle fait, elle fait faire : l'un des premiers actes inspirés par la Papauté au premier empereur converti, à Constantin, c'est l'établissement d'un droit commun pour les deux sexes. La compagne de l'homme est enfin remise sur le pied de l'égalité originelle, *similis ejus*.

Ainsi s'avancait le divin Sauveur, semant le Verbe de la fraternité. *Confestim venit Satanas*, le légiste romain accourut, s'empressa d'enlever le bon grain qui germait : « Ainsi la loi Julia prévalut, et fut suivie, dans toute l'Europe, malgré la doctrine de l'Église ¹. »

La France, particulièrement la France, illustre par sa Chevalerie et ses Cours d'amour, se remit à tresser, en soie et en coton, des chaînes pour le beau sexe. L'auteur de *l'Esprit des lois*, ce grand cultivateur de l'arbre du bien et du mal, si habile à verser un peu d'esprit chrétien dans le vieux pot social de la Renaissance, Montesquieu, trouvait naturel, en fait de mariage, de consulter le droit du César romain de préférence à la révélation du Fils de Dieu ². Aussi, ce galant patriarche du libéralisme, qui avait élevé son temple de Gnide « au sexe adoré auquel il devait tous ses moments heureux, » et dont le cœur eût volontiers favorisé « la libre inclination des amants, » pense et juge en vrai vieux Romain sur la liberté du mariage et sur l'égalité des sexes. Quant à la liberté, il n'ose pas reculer jusqu'à Platon, qui soumettait l'Amour et l'Hyménée à la Sagesse souveraine,

¹ Rapport sur le code pénal portugais, *Revue critique de législation*, juillet 1861. — *De la législation des États pontificaux*, par Maurice Pujol.

² *Défense de l'Esprit des lois*. — *Le Mariage*.

c'est-à-dire à l'État ; mais à l'aide de subtilités grecques, il prononce que, dans les sociétés ordinaires (modernes) et surtout en France « c'est aux pères à marier leurs enfants, préservés de l'ivresse des passions ; » et il juge « entre tous le *moins raisonnable* l'usage d'Italie, où l'on « peut se marier sans le consentement des pères. » Quant à l'égalité de droit des sexes, Montesquieu conclut : « Cet usage s'était introduit dans les Cours d'Église, où l'on ne voyait que les maximes du droit canonique ; mais les lois politiques et civiles de presque tous les peuples ont, *avec raison*, maintenu la disposition contraire des lois romaines ¹. »

Et donc, peuples de l'Italie, enfants de l'Église romaine, *che ne ditte* ? Que dites-vous de cet étrange libéralisme qu'on vous veut importer dans Rome, avec la sécularisation et le code Napoléon ? Vous plaît-il, Romains, de retirer à vos sœurs le titre d'égalité qu'elles ont reconquis sur le cœur de notre vraie mère l'Église, pour les remettre au joug d'une société marâtre ? Vous plaît-il, Italiens, de reprendre à vos enfants la liberté des cœurs que le Vicaire de Dieu, père divin, leur a restituée, pour vous remettre à les contraindre selon l'usage des pères païens ? et trouvez-vous plaisant que les principes du mariage civil, rendant aux mœurs leur rigueur, fassent de vous de grotesques pères fesseurs et dominateurs, et des époux despotiques, des Arnolphe et des Argan, à l'image de César ? •

¹ Liv. XXIII, 7, 8 ; liv. XXVI, 8, sous ce titre : « Qu'il ne faut point régler, par les principes du droit qu'on appelle canonique, les choses réglées par les principes du droit civil. »

N'est-il pas curieux que ce soit la France, qui se pose vaniteusement en propagandiste jurée de la liberté et de l'égalité, alors qu'en réalité, pour avoir plus que les autres nations travaillé à la renaissance du droit romain et à la galvanisation de César, les Français, brillante avant-garde des arriérés et rétrogrades, méconnaissent chez la femme et l'enfant les droits de l'homme à l'égalité et à la liberté? Montesquieu se scandalisait, parce que les pères Anglais laissaient leurs filles aller à la nature et à Dieu, et se marier à leur fantaisie. Et nous en sommes encore là : les peuples schismatiques, les aristocrates d'Angleterre et les démocrates d'Amérique, ont plus que l'autocratie gallicane, gardé au fond du cœur l'amour des libertés naturelles et la trace de l'affranchissement catholique....

Cependant la nature proteste encore, et les semences de la liberté chrétienne recommencent à fermenter. Notre France, en ce XIX^e siècle, a beaucoup parlé de la *femme libre* et beaucoup réclamé *l'égalité des sexes*. Nul n'est plus que moi sympathique à ce beau courant d'émancipation de la femme, concert torrentiel où j'ai moi-même fait vingt ans ma bruyante partie. J'honore beaucoup Fourier, qui a donné l'impulsion; j'estime fort Enfantin qui a suivi avec fracas; je respecte la mémoire de Salvandy, qui a fait entrer les femmes en Sorbonne; j'aime Legouvé, dont l'auréole amoureuse éteint même la gloire paternelle. Mais, quoi que nous ayons rêvé, tenté, réalisé pour améliorer le sort et relever la dignité de la moitié la plus belle et la plus tendre de l'humanité,

oserions-nous comparer et nos songes légers et nos actes effectifs au grand œuvre entrepris par l'Église du Christ, poursuivi au nom de Notre-Dame, depuis la constitution du Cénacle catholique où la mère du Christ et les saintes femmes avaient rang de sœurs; depuis le jour de la Pentecôte, où le feu de l'Esprit-Saint, avant de descendre au front des frères de l'Homme-Dieu, se reposa sur le cœur de la Femme Mère de Dieu?

Avons-nous donc, libres penseurs, des yeux pour ne point voir, si nous ne remarquons pas que, depuis dix-huit cents ans, partout où, sur la base éternelle de l'Église, s'élève l'éternelle édification, Pierre, Paul et Jean appellent incessamment la femme à coopérer avec l'homme, à titre de sœur et de mère, et sur pied d'égalité?

Saint Pierre, le prince des apôtres, donne à saint Paul et à tous l'exemple de conduire et présenter partout la femme à titre de sœur. L'Apôtre des gentils recommande aux Romains de recevoir dans le Seigneur, avec les honneurs dus aux saints, sa sœur, la femme missionnaire, *quæ est in ministerio Ecclesiæ*. Et le sublime inspiré, dans son épître pastorale, donnant au nom de Dieu ses instructions parfaites aux hommes les plus haut placés dans l'Église, leur dit : « Ne commandez pas impérieusement à la femme. Voulez-vous d'elle quelque chose, demandez-le-lui en grâce, comme à une mère si elle est âgée, comme à une sœur si elle est jeune, toujours dans un sentiment de chaste respect ¹. »

Si Pierre et Paul ont donné de telles leçons, que dire

¹ I Cor., ix, 16; Rom., xvi, 1, 2; I Tim., v, 1, 2.

de Jean le théologien, de celui qui reçut au pied de la croix le testament du Seigneur, à qui fut adressé ce mot suprême par le Dieu mourant pour la rédemption des opprimés : Regarde bien, voici la femme : c'est ta mère !

L'Église n'a pas cessé de croître dans cet esprit de respectueuse fraternité.

Saint Basile est le grand fondateur des ordres réguliers en Orient : et Dieu a voulu que l'exemple lui fût d'abord donné par sa sœur sainte Macrine.

Saint Benoît est l'organisateur de la vie cénobitique en Occident, et Dieu a voulu, par le miracle de l'orage, témoigner que sainte Scolastique était mieux inspirée et plus puissante même que son glorieux frère ¹.

Saint François d'Assise ne fait rien que de concert avec sa sœur adoptive sainte Claire ; et saint Dominique attend d'avoir trouvé de saintes femmes avant de constituer sa nouvelle religion ou famille, et il les trouve.

Mais voici la merveille !

L'Église produit un homme, prodige de l'humilité, le B. Robert d'Arbrissel, qui ne se borne point à offrir l'égalité à la femme, qui lui concède la supériorité.

Ce plus grand des orateurs, à l'heure éloquente de la première Croisade, « ce prédicateur œcuménique, » comme l'appelle Urbain II, illuminé par une vision du Calvaire, à l'exemple de saint Jean, reconnaît dans la femme une mère, *ecce mater !* s'incline devant elle avec respect et déférence, l'accepte pour administratrice et providence de sa famille religieuse, fait élire pour gou-

¹ Légende dorée.

verner tout son ordre l'abbesse générale Pétronille de Chemillé, et, prêchant d'exemple, lui demeure, quinze ans, subordonné et soumis. Ceci se passait, savez-vous quand, apôtres de la femme libre, ô docteurs du progrès indéfini, ô flambeaux du xix^e siècle des lumières ? Ce miracle de fraternité s'est accompli en l'an 1100, au plus profond des ténèbres du Moyen Age, entre la Bretagne obscure et l'Anjou sombre.... Vainement l'orgueil masculin, jour à jour insurgé, a assiégé cet ordre divin : neuf fois le Souverain Pontife est intervenu pour défendre la famille de sainte Marie et saint Jean de Fontevrault, et, devant cette institution miraculeuse, le vicaire de Jésus-Christ a répété le mot de Dieu devant ses créations : C'est bien, c'est bon, *bonum est !*

L'Ordre saint du B. Robert a été paralysé, altéré dans son principe d'humilité par l'intrusion de la royauté française ; mais le voici qui renaît libre et pur, de la fournaise et des cendres de la Révolution. Ce rayon de la vraie Gloire qui illuminait le monde, il y a près de huit cents ans, n'a pas cessé d'agiter saintement les âmes humaines ; et, de cette fleur céleste, sous le souffle de l'Esprit d'amour, sous la main laborieuse de nouveaux humbles saints, sont sortis des fruits de bénédictions pour le sexe dévoué. Saint Pierre Fourier, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le vénérable Grignon de Montfort, ont si bien fait les affaires du bon Dieu de l'égalité et de la fraternité, que partout, dans les saintes familles de *Notre-Dame*, de la *Visitation*, de la *Sagesse*, de la *Charité*, l'homme, divinement libéral, semble n'être occupé qu'à s'effacer, pour laisser le plus efficace de

l'œuvre salulaire, avec l'honneur, aux saintes femmes. Les derniers sont faits les premiers ; les frères reconnaissent leurs sœurs, les fils exaltent leurs mères. Gloire et bénédiction !

Et maintenant comprenez, rois de l'intelligence ! Le catholicisme ne s'est pas borné à proclamer, comme le socialisme, les droits de la femme oubliés par la déesse Raison du révolutionnarisme : l'Église vivante a, de siècle en siècle et de plus en plus, *abundantius*, appelé la femme à l'exercice de ses droits et à la jouissance de la vie. L'Église qui, la première, a voulu que la femme, par le mariage chrétien, entrât en partage de droits avec l'homme, l'Église a ouvert à la femme la vie publique, en autorisant pour elle la libre association et l'encourageant à faire ses œuvres propres pour Dieu et l'humanité. Plus le clergé et les cléricaux sont romains, ultramontains, comme dit le monde, et plus ils sont empressés à favoriser la femme dans son autonomie et dans sa progressive exaltation. Partout où vous entendez parler de jaloux obstacles suscités aux œuvres des saintes femmes, assurez-vous que là, au fond des meilleures intentions, fermente l'esprit gallican. O bons cœurs, amis généreux des pauvres femmes, venez-donc et voyez ce que fait et veut pour leur sainte émancipation la sainte Église catholique !

Mais le Monde, auquel vous sacrifiez l'Église, le Monde, que veut-il, que fait-il ? Prenons-le dans son beau, dans son plus beau, tel que l'ont transfiguré l'immortelle campagne du XVIII^e siècle et le sacre du génie, et le soleil

e Juillet et l'éclair de Février et la Constitution de 1852, « qui peut se dire plus libérale que la Charte de 1814-1830 ¹. » Ici « le suffrage universel est tout. Il n'y a plus à se préoccuper d'un ordre supérieur, surnaturel, céleste, il n'y a plus rien de mystique, plus rien de révélé... La nation, qui n'a plus rien à attendre de l'Église, ni de qui que ce soit, est constituée en autorité ; toute liberté, tout pouvoir et tout droit, existent dans le corps électoral,... et ce corps électoral se présente avec un caractère d'immutabilité absolue. »

La théologie disait : Dieu seul est immuable ; et la tradition mystique, toute remplie d'intuitions ravissantes, au sein de la divine Trinité donnait place à l'éternel Féminin. Voici venir la *démologie*, qui, « sans se préoccuper des choses divines, » met le suffrage universel français au lieu et place de l'Immuable, apparemment parce que tout prend désormais dans cette autorité nouvelle comme jadis en Dieu, la vie, le mouvement et l'être. Que manque-t-il, en effet, au suffrage universel ? Il a tous les attributs de l'Être infini : il est « universel, synthétique, indépendant, égal à lui-même, etc., etc. » Avant tout et surtout, il est universel, « c'est-à-dire qu'il doit réunir, sans les confondre, tous les droits, toutes les opinions, tous les intérêts, chacun selon sa nature, ses besoins, son caractère, ses aspirations et son origine,... afin qu'aucune classe de citoyens ne puisse bénéficier d'aucune servitude féodale. » Certes la théorie est large en abstrait pur ; mais, effectivement et en acte,

¹ Proudhon, *les Démocrates assermentés*, p. 33, 9, 11, 13, 83.

ce Dieu nouveau écarte de son cœur les deux tiers de l'humanité et n'entr'ouvre qu'à peine son oreille à tout un monde de droits, opinions, intérêts, natures, caractères, besoins, aspirations, car il ferme la bouche à la femme et à l'enfant.... Il est entendu que la femme et l'enfant ont à leur portée mari et père pour confesser leurs griefs et exposer leurs désirs, et que le genre noble est bon là pour suffire à tous les besoins des genres inférieurs : lui seul, et c'est assez ! C'est toujours la doctrine sociale d'Arnolphe, Argan, Sganarelle, Trissotin, Fleurant, Diafoirus et compagnie !

Stylé par ces mâles dévots, auxquels prêtent secours, par je ne sais quel aveuglement, des écrivains de génie, le Monde organisé exclut la femme de tous les scrutins et de presque toutes les œuvres sociales. Dans la Commune, la mère-supérieure de Saint-Vincent de Paul ne pourrait pas être élue mairesse, et la loi présume incapable d'administrer quinze cents âmes une femme éminente qui en gouverne admirablement quinze mille. Au Corps Législatif, Daniel Stern n'entrera jamais, et une Staël y serait déplacée, faute apparemment de barbe au menton. A l'Académie, qui pourtant a, quelque part, à son front le sceau d'un dieu féminin, Minerve, la présence de Georges Sand, le plus grand prosateur de notre âge, scandaliserait nos Immortels éteints dans sa splendeur. La femme, elle est tellement proscrite que, dans l'État, dit chrétien, on attaquerait comme entaché d'illégalité, d'erreur, de folie, que dis-je ? d'immoralité, le suffrage universel où l'Esprit-Saint ferait acclamer Marie, Mère de Dieu, reine et impératrice !....

La femme, ainsi partout refoulée et rabaissée par l'orgueil païen et juif, n'a encore trouvé à exercer son droit de libre élection qu'au sein des Ordres réguliers, des édifications parfaites de la sainte Église. Là, seulement, la femme ayant obtenu du Pape, beaucoup de siècles avant la naissance d'Émile de Girardin, la liberté d'aller et de venir, de s'associer, d'élire, d'acquérir, de parler, d'écrire, de prêcher, d'édifier, a pu manifester largement ses puissantes facultés ; et l'homme, partout où il y a une communauté, dans les villages, parmi les barbares et les sauvages, regardant la Supérieure agir et régir avec sagesse, a pu enfin se rappeler le mot de la Création et saluer, dans la femme, son aide et son égale, *adjutor similis sibi*.

Partout ailleurs, même sur le trône où la loi salique la maintient parfois par droit de charnel héritage, où jamais l'élection n'élève en elle le génie de l'amour, partout ailleurs la femme n'est point l'aide de l'homme. Semblable à lui, elle n'est, entre les mains des hommes, qu'un instrument plus ou moins exploité, plus ou moins faussé, d'autant plus corrompue souvent, comme les Catherine de France et de Russie, et les Élisabeth d'Angleterre, que le Monde a tourné au service du diable les facultés que Dieu se réservait pour sa gloire : *Optimi pessima corruptio!*

Tout au contraire, l'Église a su présenter à la femme un champ pur où son activité se déploie avec pureté. Deux Anglaises, protestantes, cœurs d'or, esprits éminents, impartiales autant que charitables, miss Nightingale et miss Bessie Parkes, disaient : « Les Sœurs de la

Charité m'ont appris à connaître et aimer la France.... Qui ne tient pas compte des religieuses, ne connaît pas, dans sa force et dans sa douce fécondité, le génie des femmes françaises. » Quel hommage, et sur quelles nobles lèvres ! Hommage à la sainte Église catholique qui enfante les saintes femmes ¹ !

Un dernier trait révèle, dans toute son étendue, le rôle que le Christ, dans son Église, ménage à la femme, au point de vue de la fraternité universelle. Le catholicisme, en appelant la femme à la vie publique, ne l'a sollicitée à aucun sentiment étroit, jaloux et haineux. Le libéralisme n'a pas eu cette sagesse, alors qu'il est allé, sur ce chapitre comme sur tant d'autres, chercher ses modèles hors de l'Église.

Il est bien vrai que la civilisation la plus raffinée, en Grèce, à Rome et même dans nos temps modernes, a eu souvent moins de respect pour la femme et lui a reconnu moins de droits que certaines sociétés peu avancées et sous d'autres rapports brutales. Tout le monde a fait de la poésie sur les mœurs des Germains. Madame de Lamartine a concouru, je crois, avec son illustre compagnon du *Voyage en Orient*, à nous dépeindre les habitudes courtoises de l'antiquité arabe ; et madame de Charnacé vient de remettre en lumière les privilèges et

¹ En demandant à d'excellents amis unitariens l'orthographe de l'un de ces noms de *bonnes Samaritaines* que je recommande à la reconnaissance respectueuse des catholiques, j'apprends que miss Parkes, la petite-fille de Priestley, du savant illustre, du célèbre propagateur de l'unitarisme dans le monde anglo-saxon, réunit en ce moment sa belle âme chrétienne au corps sacré de l'Église. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

les honneurs dont jouissaient les vierges et les matrones grecques aux temps homériques. Mais remarquons que, chez les Grecs et les Germains, comme chez les Arabes, la société faisait de la femme l'inspiratrice et l'aide de son époux patriote et guerrier. Le patriotisme, telle était la religion de la femme avant que le Fils de l'Homme et de Dieu l'eût appelée à l'universelle maternité; et telle est encore la passion que la société moderne met au cœur de la femme, partout où le catholicisme a cessé de garder l'âme ouverte à la religion de l'humanité. La femme anglaise est essentiellement patriote. L'Américaine prend fait et cause pour le Sud ou le Midi avec une ardeur exaltée jusqu'à la haine. L'Italienne, qui s'est détournée du Pape pour s'enthousiasmer de Garibaldi et suivre Victor-Emmanuel, redescend des hauteurs de l'amour universel aux régions inférieures d'un patriotisme inquiet et envieux. En somme, le libéralisme, partout où il demande pour la femme des droits de *citoyenne*, refoule et resserre son âme dans les limites de la patrioterie. Tout ce mouvement-là reçoit son impulsion de la Renaissance, du culte de la déesse *Poliade*.

Un écrivain fort distingué, esprit ferme un peu trop grécisé, M. C. de Sault, écrivait naguère : « Athènes et Byzance ont légué à l'Italie du Moyen Age la déesse tutélaire par qui le grand art devait naître ¹. » Si nous avons affaire à M. Louis Ménard, ce subtil et heureux sourcier, qui fait jaillir des profondeurs inconnues une eau lustrale miraculeuse, purifie les divinités grecques

¹ *Revue germanique*, 1^{er} mai.

et leur prête amoureusement les vertus qu'il adore, nous admettrions que la sagesse naturelle a pu transmettre quelques-uns de ses charmes à la Vierge que les chrétiens adorent, comme la Samaritaine donne au Christ l'aliment du puits de Jacob : mais pour M. de Sault, élève de M. Beulé, émule de M. de Ronchaud, Pallas Athéné, c'est la sagesse politique, telle qu'elle a reçu sa forme d'Homère, de Pindare, d'Euripide, de Phidias enfin¹; c'est donc la grande déesse du Panthéon hellénique, et moins que cela, c'est la divinité d'Athènes, et c'est Athènes divinisée : Athènes, souriante à ses alliées et redoutable à ses adversaires, humaine à la fois et homicide, qui crée et cultive l'olivier pour s'en faire une pique, instruit les femmes à filer et les hommes à sonner la trompette guerrière, qui se livre à l'élève des chevaux de course pour remonter sa cavalerie, en un mot, qui n'employa jamais les loisirs de la paix armée qu'à se préparer sagement aux combats. Son empire, c'est la paix, la paix ornée de chants de guerre et de rêves de conquêtes glorieuses. Pallas Athéné, c'est le dernier mot resté au bout de la langue du grand Empereur mourant à Sainte-Hélène : *Tête armée!*

Il est donc impossible aux chrétiens d'admettre que leur Vierge immaculée, Mère miséricordieuse de Dieu et de l'humanité, soit l'héritière de la déesse patriotique d'Athènes et un legs de Byzance, la cité des Césars orientaux. Bien mieux inspirée que M. de Sault est madame de Charnacé, lorsque, devinant avec la sagacité fémi-

¹ Maury, *Religions de la Grèce*, t. I, liv. VI, p. 427-433.

nine l'un des grands mystères de l'histoire, elle nous dit : « La femme moderne est plus préparée que l'homme à la fraternité universelle et au cosmopolitisme de l'avenir. » Et pourquoi donc celle qui était dernière paraît-elle ainsi destinée à passer première? Parce que la femme est, par son instinct d'amour autant que par son éducation, désintéressée de toutes les politiques patriotiques, homicides, mortelles. Et qui donc a ranimé, entretenu, développé cet instinct? qui a fait l'éducation de la femme, et l'a élevée, au-dessus de l'homme prodigue, dans la douceur, la miséricorde et la paix, si ce n'est l'Église catholique? Qui peut préparer les âmes à la fraternité universelle, si ce n'est la mère universelle, la sainte Église, qui n'a cessé de dire avec saint Paul et saint Pierre : « Il n'y a plus ni de Juif ni de Grec, plus d'esclave ni de libre, plus d'homme ni de femme; car vous êtes tous un dans le Christ Jésus, tous enfants de Dieu;... et toutes les nations de la terre, retirées de leur état de dissolution, sont destinées à reformer une sainte famille sous la main bénissante du Dieu d'Abraham ¹. »

Si l'Église avait autorisé, encouragé la liberté que demandent pour les femmes les Blooméristes, la liberté de prendre part aux assemblées et aux faits et gestes patriotiques du sexe fort, le sexe délicat eût perdu la liberté d'esprit qui le rend plus apte que l'homme à la fraternité universelle. Voilà pour prouver aux libéraux que cette question de la liberté est beaucoup plus complexe

¹ Galat., III, 26, 28; Actes, III, 25, 26.

qu'ils n'ont supposé jusqu'à nos jours. Ce n'est donc pas, s'il vous plaît, parce que saint Paul aurait eu sur la destinée de la femme « un idéal rude et imparfait, » qu'il engage la femme à ne se point compromettre avant le temps propice dans le champ étroit de la vie publique : c'était sollicitude et prévoyance lumineuses. Et si l'homme seul est à l'autel catholique, ne vous hâtez pas d'en rien conclure d'aventuré. En toutes choses, l'homme vient premier et a charge d'initiative; et à ce signe vous reconnaissez l'homme divin qui prend sur lui la peine pour réserver à sa compagne la joie et la gloire. Combien d'hommes seraient capables de regarder la femme à l'autel sans perdre de vue Dieu ? Mais la femme, sexe vraiment dévot autant que dévoué, d'un œil pur et limpide, à travers le prêtre contemple l'Ange et Dieu même.

Ayez patience et confiance. La vérité catholique est pour tout affranchir, tout exalter, tout diviniser. Méditez sur la Sainte Famille, où les Pères de l'Église voient mystiquement le reflet même de la divine Trinité, en son harmonieux et parfait accord : voyez l'enfant et la femme à ce point exaltés que, dans ce foyer sacré, prototype de la société chrétienne, l'homme s'humilie devant la femme et la femme devant l'enfant. Méditez sur les peintures murales des Catacombes, où l'art catholique, en son germe pur, exquissait le tableau des éternelles harmonies : remarquez que toujours, sous cette printanière floraison, frémit l'accord parfait de l'homme, de l'enfant et de la femme; et considérez que notre peintre Louis Jeannot, faisant reflleurir cette tradi-

tion dans son *Paradis retrouvé*, y a représenté l'Esprit-Saint sous les traits de la femme.

L'ESCLAVAGE. — L'ASSOCIATION.

Après la question de la femme libre et de l'égalité des sexes, s'il est une question qui ait agité notre siècle agité, c'est celle de l'association, de la communauté plus ou moins égalitaire et libre. Nous avons, pour la plupart, dans le monde de la libre pensée, passé notre jeunesse à détester toutes les formes de la division et de l'insolidarité : le morcellement, le chacun pour soi, l'éparpillement de la famille, la division de l'humanité en castes jalouses et en nations hostiles, le prolétariat et le servage qui soumettent encore en Europe des masses à une aristocratie, et l'esclavage colonial, qui asservit l'un des trois rameaux du genre humain, la race noire de Cham aux deux autres, et principalement à la race de Japhet, à l'Européen qui se dit le plus avancé des peuples de la terre et la tête de la chrétienté.

Les socialistes, rêveurs confus de la fraternité universelle, ne font plus de bruit depuis que, par suite du tapage de la démocratie, l'autocratie, éteignant les problèmes de la réforme sociale, a jeté de nouveau à l'esprit public l'aliment des compétitions internationales et des guerres extérieures. Cependant les problèmes sont toujours là, et les rêveurs, sevrés de leur lait échauffé et nourris d'eau claire, demeurent toujours les yeux fixes vers leur idéale cité, *super flumina Babylonis*....

Les formules des réformateurs étaient diverses et contraires, faute d'être directement issues de l'unité du Verbe catholique. On procédait beaucoup moins du type des communautés de l'Église primitive, que de la *Salente* de Fénelon, de l'*Utopie* de Morus, de la *Cité du soleil* de Campanella, et conséquemment on se rattachait beaucoup plus à Platon qu'à Jésus-Christ; et de là s'était insinué, dans les combinaisons nouvelles, au milieu de très-grandes et belles aspirations, un double levain d'orgueil et de sensualité. L'orgueil se manifestait par les tendances à constituer le communisme dans la cité et l'unité entre tous les peuples à l'aide des procédés de contrainte et de violence. Plusieurs communistes, pourtant, Owen, Cabet, Vidal, n'espéraient la réalisation de leur utopie que de la liberté, et ils sont morts à la peine ou achèvent de s'y épuiser sans succès. Les phalanstériens, mes vieux frères, aspirent encore par le seul attrait de la science à l'association volontaire et harmonieuse des âmes et des biens; mais ils étendent en vain leurs mains ardentes et fatiguées sur l'humanité qu'ils aiment : ils s'affaissent et se dispersent, impuissants, faute d'embrasser la Croix d'une main purifiée aux eaux saintes de l'Église.

Toute cette explosion de désirs vers une plus grande fraternité était donc compromise par le mélange d'idées empruntées à la Renaissance païenne; mais le sentiment général était de la bonne nature et se rapproche, au fond, de la tradition évangélique. Ce que tous voulaient et veulent encore, c'est l'unité plus intime, pacifique, harmonieuse, des races, des peuples, des familles, des

individus ; tous les cœurs en un, une seule âme, et toutes choses communes ¹.

Tous les économistes que n'aveugle pas l'idolâtrie de la fausse liberté et de l'égalité mal entendue, ont déploré l'état d'universel morcellement, d'insolidarité, d'*infirmité*, où se complait la société moderne. Sismondi, Rossi, Bastiat, Louis Reybaud, bien d'autres encore, affranchis des préjugés communs, ont déclaré que cet éparpillement des âmes et des forces ne saurait être l'état normal d'une société chrétienne, d'une société humaine. *L'Économiste français*, sous la ferme direction de M. Jules Duval, démontre que la liberté ne suffit point, et qu'il faut qu'un principe de fraternelle harmonie rassemble et solidarise les forces libres. Enfin, le dernier cri sorti du cœur ardent du R. P. Gratry, en ses conférences dernières, est le mot salulaire, *association* !

L'Église seule, en ses communautés, et de rares groupes de chrétiens dispersés qui ont gardé quelque sève de leur ancienne communion catholique, ont réalisé l'association sainte. Quant au vieux Monde autocratique, aristocratique et même démocratique, qui dédaigne généralement les utopies socialistes à la fois et les communautés religieuses, il est tellement éloigné de l'idée de la fraternité, tellement déchu aux abîmes infiniment petits de l'individualisme, du chacun chez soi et pour soi, qu'il regarde comme un chef-d'œuvre d'économie social d'avoir supprimé les Communaux, ce dernier vestige des germes d'association semés, au temps

¹ Actes des Apôtres, II et IV.

jadis, dans les paroisses ou *paix de l'Église*, germes de vie que la Renaissance païenne a cessé de cultiver, et dans lesquels la société moderne sécularisée ne sait voir que des germes de mort.

Depuis 1852, voyant que tout, dans la vieille Europe, se refusait à l'association libre pour se livrer à la centralisation étouffante, deux socialistes, dont le nom a été longtemps un épouvantail, Victor Considérant et Cabet ont été chercher, sur terre américaine, un champ plus ouvert pour y reconstruire les fraternités humaines. C'est là aussi que Émile Augier envoie son héros « étudier la démocratie, » apparemment parce qu'il trouve que tout n'a pas été dit sur l'idéal politique et social par l'Université impériale, au sein de la France démocratique.

En Amérique, mon bien-aimé Victor Considérant n'a trouvé que désunion, souffrance et déboire. Quant à notre ennemi Giboyer, il y trouvera sans doute assez d'égalité et de liberté pour avoir le droit de rêver à la présidence de la République; mais quelle fraternité, grand Dieu!

Dans l'Union démocratique par excellence, l'esclavage existe; l'esclavage! ce qui n'indique pas précisément que cette société, fruit de l'immortelle campagne de l'intelligence moderne, ait eu pour principe le respect des droits de l'homme à la liberté, à l'égalité à la fraternité.

J'entends dire par un publiciste distingué, M. Bonne-mère, que l'Église s'est résignée bien tard à affranchir ses serfs. Le temps ne fait rien à l'affaire, pourrait-on répondre. S'agit-il d'avouer que toute la chrétienté est en

retard, hélas ! et bien loin du Christ ? Là-dessus, tous nous sommes d'accord. La question simplement est de savoir si l'Église catholique est en retard sur la société moderne laïque et indépendante, et si aucun des États du Monde a le droit de lui jeter la pierre. Il s'agit de savoir si, en ce qui regarde le droit de l'homme à la liberté, le christianisme et la théologie catholique ont à recevoir des leçons de la Renaissance et de la philosophie sécularisée et universitaire.

Appelons en témoignage des écrivains non suspects de préjugés favorables à l'Église, MM. Jean Reynaud et Pierre Leroux, d'anciens saint-simoniens, toujours très-libres et très-forts penseurs.

« Moïse, le premier d'entre les législateurs, disposant son peuple à la miséricorde envers les esclaves, avait atténué les rigueurs de leur sort par ses règlements.... Le Christianisme, en proclamant la fraternité de tous les hommes, frappa d'une sentence mortelle l'esclavage antique. Toutefois, une institution aussi profondément enracinée ne pouvait céder à une simple déclaration de principes ; les habitudes et les mœurs, encore voisines de la barbarie, ne permirent d'abord que sa transformation en servage. Ce qui prouve néanmoins que la pensée chrétienne n'était point méconnue, et qu'elle réclamait la liberté pour les serfs comme pour les esclaves, c'est que toutes les chartes d'affranchissement portent cette invocation : *pour l'amour de Dieu* ! »

Les rédacteurs de l'*Encyclopédie nouvelle* expriment

¹ *Encyclopédie nouvelle.*

ici, avec un grand esprit de justice, l'exacte vérité. Ce qui trompe les meilleurs yeux parmi les penseurs modernes, c'est qu'ils ne voient pas, dans l'histoire, l'Église dresser contre l'esclavage un appareil de décrets et règlements flanqués d'un attirail de gendarmerie. C'est le procédé des réformes politiques de la Renaissance, et c'est un procédé judaïque ou païen. L'Église n'appelle jamais la force à son aide (sauf dans quelques cas extrêmes de légitime défense); jamais elle ne l'emploie pour sa propagande et pour son édification. L'Église définit et proclame un petit nombre de dogmes, hors desquels point de salut, dit-elle, parce que ces dogmes sont les principes mêmes de la vie. Quant aux conséquences, aux fruits de ces dogmes, à leur application sociale, elle n'a jamais eu l'idée d'y pourvoir par voie d'ordonnance, parce qu'il est de principe, chez elle, de ne demander qu'à l'attrait des volontés libres la progressive organisation de l'ordre social parfait.

L'Église n'a donc point imposé l'affranchissement des esclaves et des serfs; elle y a convié, sollicité. Toute sa politique, à cet égard, est dans l'Épître de saint Paul à Philémon.

Cette politique paraît plus lente; mais voyez la différence :

Lorsque des chrétiens écoutent l'Apôtre des gentils, se convertissent à l'Esprit-Saint et suivent Jésus, de leurs esclaves de la veille ils font des frères; mais lorsque les États opèrent l'affranchissement par décrets et par force, d'une part, ils accroissent la division entre les âmes des affranchis et de leurs anciens maîtres, et d'autre part ils

ne substituent au régime servile qu'une variété d'ilotisme et le prolétariat, « le prolétariat, où l'esclavage antique semble se perpétuer ¹. »

Il est bien vrai, comme le constatent MM. Daresté de la Chavanne, Bonnemère et Doniol, dans leurs savantes recherches sur la condition des classes agricoles, que certains seigneurs, clercs et cléricaux, ont prolongé, au gré de l'égoïsme, la domination païenne sur leurs serfs; mais autres sont les gens d'Église, autre est l'Église. D'ailleurs, nous pourrions demander qui donc, sur ce triste domaine, a le droit de jeter la pierre dans le jardin ecclésiastique? M. Henri Doniol, en son analyse sagace des *Raisons diverses de l'affranchissement*, a parfaitement démontré que Royauté, Seigneuries et Communes n'ont, plus ou moins, travaillé pour la liberté que dans un intérêt de fiscalité. « Il n'y a, dit-il, qu'un moment où les préoccupations morales peuvent sembler le seul mobile des affranchissements, sous saint Louis. » Or, c'est le seul moment où l'esprit de l'Église se soit assis sur le trône de France, *regnante Christo!* Faisons observer ensuite que le servage, avec les traces de l'antique esclavage, s'est perpétué surtout dans les seigneuries féodales tenues par gens d'Église; et l'on sait que ce furent là des nids de scandales, d'où le fouet vengeur de saint Grégoire VII et de ses énergiques héritiers délogea les simoniaques et les brigands, déshonneur de la sainte Église. Enfin, M. Doniol, libre penseur, pur libéral, fort peu clérical, a trouvé au fond de ses re-

¹ M. l'abbé Gabriel, *le Christ et le Monde*.

cherches érudites et publié honorablement cette vérité : Que l'Église, réprouvant l'esclavage, lui a, dès la monarchie franque, substitué le colonat ; que le droit canon, décrété par les conciles, combattit de la manière la plus féconde la législation impériale contraire à la liberté, et que si la France semble prédestinée à conduire les peuples dans la voie du progrès libéral, elle l'a dû, en même temps qu'à une disposition propre du caractère national, « à la suprématie plus assurée de l'Église¹. »

L'Église ! c'est d'elle et d'elle seule qu'est venu le conseil de l'affranchissement et de l'embrassement fraternel ; et l'exemple parfait en a été donné par la famille de nos saints catholiques, depuis saint Paul et Philémon, jusqu'à saint Pierre de Nolasque, saint Jean de Matha, jusqu'au Bienheureux Pierre Claver, l'apôtre et le serviteur des noirs. Jamais l'esclavage n'a été *autorisé* dans les Ordres réguliers ; loin de là, l'Église avait enfanté plusieurs milices spécialement consacrées au rachat des esclaves, avec ces devises caractéristiques :

Redemptionem misit Dominus populo suo.

Gloria Deo, et captivis libertas.

Et du foyer clérical de la vérité soufflait vers tous les horizons l'air de la liberté, lorsque le Monde, ayant eu l'heureuse idée, comme dit M. Arsène Houssaye, auteur du *Roi-Voltaire*, de rouvrir sa fenêtre au soleil de l'antiquité, ravivé, ravigoté par cette Aurore aux doigts de

¹ *Histoire des classes rurales en France*, liv. I^{er}, ch. II, § 1, p. 12, 13.

rose, s'élança du lit de la Renaissance, à la fin du xv^e siècle, pour aller faire la traite sur la côte d'Afrique et organiser aux colonies l'esclavage avec toute la dureté païenne¹.

La théocratie romaine n'est pour rien dans ce grand crime : il est le fait et de l'autocratie française, et de l'aristocratie britannique, et de la démocratie américaine, et c'est aux flancs de la terre démocratique par excellence qu'au xix^e siècle crève le plus monstrueux abcès de l'esclavage diabolique.

« La traite, disent MM. Jean Reynaud et Pierre Leroux, entreprise par les Portugais et les Espagnols en 1481, devint, à dater du xvi^e siècle, un commerce régulier, encouragé et réglementé par les Gouvernements. Des privilèges royaux furent conférés à des Compagnies pour travailler en grand. » Élisabeth la Grande, l'anglicane, donne l'exemple des autorisations. Louis XIII, chez qui la dévotion à la sainte Vierge modérait l'essor césarien, hésite²; mais Louis le Grand, ce prototype des rois catholiques sincères et indépendants³, Louis-Apollon concède et consacre le droit d'acheter et de vendre de la chair humaine, en cette même année 1673 où il étend à tout son royaume le brigandage légal du droit de *régale*, « sans avoir égard à la moindre ombre de justice, » écrit le protestant Leibnitz.

¹ C'est encore aux lueurs de l'Aurore nouvelle que les Czars schismatiques introduisent le servage en Russie.

² Voltaire reproche à Montesquieu d'avoir attribué ce méfait à Louis XIII, et il le passe au compte du Grand Roi.

³ Lettre des évêques gallicans au Pape.

Encore le ^{xvii}e siècle n'osait-il pas aller jusqu'à dénier au Noir le titre d'homme ; mais le ^{xviii}e siècle vint pousser à la limite la renaissance en fait d'inégalité. Le gouvernement de Louis XV, en 1767, à l'heure même où il chassait les Jésuites et menaçait le Pape¹, dogmatisait en ces termes : « Il importe au bon ordre de ne pas affaiblir l'état d'humiliation attaché à l'espèce noire.... Sa Majesté est déterminée à maintenir le préjugé qui doit écarter à jamais les gens de couleur et leurs descendants de tous les avantages attachés aux Blancs. »

« Tout cela se passait à la veille de la Révolution² ! »

Mais, s'écrie Giboyer, c'est contre tout cela que fut dirigée « l'immortelle campagne, etc. ! » Mais comment se fait-il qu'à propos de *tout cela*, vous ayez confondu dans une même animadversion l'autel avec le trône, ô Giboyers ! Ce n'est pas l'Église, ni primitive, ni du Moyen Age, ni du Concile de Trente, qui a perpétré ou consacré ce vaste crime qu'inspirait la renaissance des mœurs païennes et qu'autorisait la renaissance du droit romain impérial. Dès le début de cette perversion renaissante, le droit romain papal avait proclamé le principe contraire de la justice, et vainement. « En vain les papes, qui se piquaient alors de marcher à la tête de l'humanité, déclarèrent-ils l'Indien (l'homme de couleur) fils d'Adam et digne de jouir à ce titre de tous les droits appartenant à la famille humaine. La chasse aux esclaves continua en dépit des bulles pontificales. » Ceci est le

¹ Voir ci-dessus, p. 51, les hauts faits de Louis, Bernis, Choiseul et d'Aiguillon.

² *Encyclopédie nouvelle.*

témoignage de *la Revue des Deux-Mondes*¹, dont j'aime à invoquer l'autorité, nul ne pouvant la soupçonner d'être cléricale. Et il ne paraît pas que les papes aient cessé, sur ce terrain, de marcher à la tête de l'humanité, puisque le Pontife-Roi, entre tous le plus impopulaire dans le camp libéral de M. Buloz, Grégoire XVI a renouvelé énergiquement, en 1836, les anathèmes de l'Église contre la traite et de nouveau proclamé les éternels principes du droit divin et catholique en faveur de la liberté.

Or, tandis que la Papauté fidèle demeurait ferme, debout sur son roc de vérité et de fraternité, nous allons voir qu'en face de la Royauté française décrétant d'immenses iniquités, la pensée dite libérale du XVIII^e siècle se traînait dans d'étranges timidités, et aboutissait à des énormités dont on n'a jamais vu trace dans la théologie catholique.

Montesquieu, ce retrouveur et réparateur des titres perdus de l'humanité (dit Voltaire), Montesquieu lui-même, hésitant entre son cœur et son esprit, n'avait que fort timidement défendu la cause et le droit des Noirs. « L'esclavage est contre nature, » avait-il généreusement crié ; mais aussitôt il ajoute : « Cependant l'esclavage, dans certains pays, est fondé sur une raison naturelle.... Il choque moins la raison dans les climats où la chaleur énerve le corps.... Il faut borner la servitude naturelle à certains pays du monde. » Voilà où en était, au XVIII^e siècle, la lumière du libéralisme, cet infail-

¹ Très-intéressant article de M. A. d'Assier sur le Brésil.

moqueur de l'infailibilité du Pape et des communautés religieuses, qui appelait gaîment la dévotion « une maladie du cœur ¹. »

Après Montesquieu, des philosophes tout à fait guéris de cette maladie du cœur, produisirent des théories lumineuses à faire rougir le Noir sous sa peau sombre. Le plus savant élève de Buffon, Lamarck, et son disciple Bory de Saint-Vincent, un ultra-libéral que j'ai beaucoup connu et aimé, tous deux ont magnifiquement conclu à faire sortir l'homme du singe. Il ne restait plus qu'à associer religieusement le Noir au gorille et socialement au chameau : c'est de quoi s'est chargée une École scientifique, éclore sous le soleil de la très-libérale Angleterre, épanouie sur le sol libre de la jeune Amérique, et ses travaux ont pour but spécial de baser sur la physiologie la convenance humaine et divine de l'esclavage. Si bien qu'un vrai savant, M. de Quatrefages, a dû faire d'immenses recherches, mieux inspirées, pour restaurer enfin le Noir dans ses droits de l'homme et du citoyen, et pour démontrer rigoureusement au monde savant ce que la foi des clercs et cléricaux catholiques n'avait pas cessé d'affirmer à l'intelligence en déroute.

Enfin, qui le croirait ? M. Renan, dans ce fameux discours, au Collège de France, dont les Giboyers s'inspirent pour remettre Jésus à sa place et subordonner le Thabor à l'Olympe, M. Renan, ce lumineux sémiphage, prophétise en ces termes contre la race noire de Cham : « Quant à l'avenir, Messieurs, j'y vois de plus en plus le triomphe

¹ *L'Esprit des lois*, xv, 7, 8. Pensées diverses.

du génie indo-européen. Depuis le xvi^e siècle, un fait immense, jusque-là indécis, se manifeste avec une frappante énergie : c'est la victoire définitive de l'Europe, c'est l'accomplissement de ce vieux proverbe sémitique : « Que Dieu dilate Japhet, qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan (Cham) soit son esclave¹ ! »

Il n'est pas croyable que M. Renan regarde comme un merveilleux accomplissement du progrès humain la renaissance de la domination païenne. Mais comment s'expliquer qu'un tel homme, libéral si avancé, le subtil éclaircur du monde de la libre pensée, à l'heure même où il immole avec tant de hauteur la gloire des Juifs monothéistes à celle des Européens de la Renaissance polythéiste, ait pu rétrograder et aller encroûter son libre esprit à la lettre qui tue, jusque-là de dogmatiser l'inégalité entre les trois rameaux du genre humain, que l'Enfant-Dieu a réconciliés autour de sa crèche, jusque-là de renouveler l'arrêt fatal de la Loi vieillie, usée, morte, et de vouer les enfants de Chanaan, à perpétuité, au joug démoniaque, dont la Miséricorde les a délivrés² ?

M. Renan ne voit-il pas l'abîme où court la plus brillante intelligence émancipée du joug harmonieux de la foi ? et M. Schérer continuera-t-il à croire qu'un pareil égarement est « une bonne préparation à l'accomplissement de la science, » et que, par ce chemin de la dispersion orgueilleuse, « la discussion sur l'unité de l'espèce doit aboutir³ ? » N'est-il pas temps, selon la belle

¹ Genèse, ix.

² S. Matth., II, 9-12 ; xv, 21-28 ; ad Rom., vii, 6.

³ *Le Temps*, 8 mai 1863.

expression de M. de Rémusat, de douter du doute, et de soumettre au libre examen cette liberté effrénée de la Renaissance qui a conduit de grands peuples civilisés à pratiquer l'esclavage et qui entête de nobles esprits à le justifier ou à le tolérer?

La vérité catholique n'a jamais encouragé de pareilles atteintes au principe de la fraternité. On attribue aux Quakers l'honorable initiative des affranchissements : Dieu me garde de dédaigner les œuvres de cette douce et pacifique famille chrétienne, où il y a tant de bons Samaritains ; mais les communautés catholiques, pour s'abstenir de la domination païenne et donner l'exemple de l'union fraternelle en Jésus-Christ, n'ont pas attendu le bel exemple renouvelé par les Quakers en 1751. Depuis cent ans déjà était mort Pierre Claver, béatifié par Pie IX, *l'esclave des Nègres*. Quel libre penseur a jamais fait pour les Noirs, pendant quarante-huit heures, ce que ce héros de charité a fait durant quarante-huit années de domesticité volontaire ? On loue à bon droit le zèle de madame Beecher-Stowe ; et j'entends célébrer par les cent bouches de la Renommée les proclamations libératrices du président Lincoln et l'acte prodigieux du ministre d'État Stewart qui, avec un héroïque effort, vient enfin d'oser inviter, un jour, un Noir, à dîner à sa table ! Cette agape fraternelle, unique dans son genre, est un trait de bonne et honnête politique, réagissant contre ce monstrueux esprit de caste, que la très-libérale et parlementaire et blanche race anglo-saxonne semble avoir emprunté à l'Inde conquise, asservie, exploitée ! Quant aux proclamations du Président de la

République modèle, on sait qu'elles offrent aux Noirs, en fait de liberté, le droit d'aller former un État à part, à l'écart, bien loin, de peur que l'ombre de la peau noire ne déteigne sur la candeur des républicains et démocrates blancs ! Bien en prend à Giboyer d'avoir eu l'heur de naître sous peau blanche, et de n'avoir pas engendré un lis jaune, car il serait mis de sa personne à l'index en atterrissant aux rives du Nouveau-Monde moderne. Émile Augier n'ignore pas que ses illustres frères en poésie, les Alexandre Dumas, n'auraient pas le droit de l'homme de monter dans un omnibus démocratique à New-York.... O le beau dôme d'universelle union que peuvent porter de pareilles colonnes de l'orgueil cruel et de la vanité imbécile ! et que M. Renan est bien embouché à chanter la dilatation de Japhet et le triomphe du génie indo-européen, lorsque le plus avancé des peuples japhétiques en est à recevoir du sémite Moïse des leçons de liberté, égalité et fraternité !

Or, comparez ce bel œuvre des docteurs et peuples libres penseurs à la bonne œuvre des gens d'Église :

Nous avons vu que Montesquieu, « ayant retrouvé les titres du genre humain et les lui ayant rendus, » s'accommodait pourtant à l'esclavage intertropical ; et l'on sait que Voltaire fit « de bonnes affaires » dans une compagnie de traite. D'humbles femmes vont faire la leçon à ces Pères du libéralisme indépendant. Montesquieu, aussi prompt à sacrifier les gens du midi que M. Renan les fils de Sem et de Chanaan, a galamment écrit cet anathème :

« Les femmes, dans les pays chauds, sont vieilles à vingt ans; la raison ne se trouve jamais chez elles avec la beauté; donc il est naturel que, dans le midi, les femmes soient dans la dépendance¹.... » — L'Église catholique, elle, ne s'avise pas de déclarer nos créoles vieilles et laides à vingt ans; mais elle inspire à la femme émancipée, au sein de ses Ordres réguliers, la vertu de réagir contre l'inégalité mondaine pour la réhabilitation des Nègres.

Dans nos colonies, de jeunes filles riches et de pur sang blanc, quelques-unes fort belles quoique parvenues à l'âge de raison, se disent : Sortons du Monde, allons à l'Église chercher la résurrection et la vie. Femmes noires, hier nos esclaves, soyez nos sœurs; venez vivre avec nous, à la même table, vêtues comme nous, dans les relations de l'égalité la plus parfaite. Il y a plus : dans la liberté des enfants de Dieu, nos loyales élections vont faire de vous, négresses, nos Mères, nos Supérieures, à nous, blanches; et, sous votre gouvernement, les premiers devenant volontairement les derniers, vive, vive, en Jésus et Marie, l'amoureuse fraternité!

Poètes, dites-nous, quel de vos Giboyers, *liliaceus*, *redolens*, en a fait autant, a seulement rêvé de ces rêves de cléricaux? et avez-vous ouï dire que la poétique et libérale patronne de *l'Oncle Tom* ait jamais songé à cin-
gler vers ces régions miraculeuses?

Non : ces prodiges d'amour et d'humilité, ces actes

¹ *Esprit des lois*, xvi, 2.

exemplaires de fraternité réelle ne s'accomplissent qu'au sein des communions catholiques, sous la main du chef des clercs et des cléricaux. C'est là que, de tout temps depuis l'ère du salut évangélique, c'est là, sur terre cléricale et point ailleurs, que l'homme, ne se bornant point à des phrases, pratique, plus même peut-être qu'il ne prêche, la divine égalité, fait de l'esclave un ingénu, du noir Africain son libre associé, son frère bien-aimé, *socium, charissimum fratrem*¹.

C'est ainsi qu'on enseigne et qu'on fait, au sein de la hiérarchie cléricale, même dans les pays du midi, malgré le climat « qui énerve le corps, abat l'esprit, éteint les sentiments généreux et détourne de toute noble entreprise. » Telle est, dans ces régions où « s'approchant du soleil, on croit s'éloigner de la morale même, » telle est l'œuvre de ce monachisme « dont on devrait arrêter les progrès surtout dans les pays chauds² ! » *Risum teneatis, amici !*

J'ai voulu indiquer à la raison des hommes de bonne volonté qu'à Rome, plus qu'ailleurs, germe le bon grain de la fraternité, et que, de ce principe chrétien, montent naturellement, s'épanouissent et fleurissent l'égalité entre tous les membres de l'humanité, l'émancipation progressive pour la femme, et la liberté pour l'enfant.

Et veuillez remarquer cette différence capitale : dans la cité catholique, c'est pour les faibles que les droits de

¹ S. Paul à Philémon.

² *L'Esprit des lois*, xiv, 2 et 7.

l'homme à la liberté et à l'égalité ont été par le Père commun restaurés, tandis que, dans la cité gallicane, c'est surtout à l'accroissement des droits de l'homme fort qu'ont songé les mâles législateurs; et lorsque le principe de 89 incarné dans le code Napoléon accorde aux pauvres *l'égalité devant la loi*, cette garantie, souvent illusoire, est bien loin de la libéralité fraternelle du droit papal qui, dans beaucoup de cas, afin de réaliser l'égalité effective, stipule en faveur des pauvres des *privileges devant la loi*¹.

Je ne soutiens pas, certes, que les Romains jouissent de toutes les libertés auxquelles ont droit de prétendre les enfants de Dieu : J'affirme seulement que les enfants du Diable n'ont aucune raison pour faire la nique aux citoyens de la Rome catholique et jeter la pierre à notre chef sacré, alors qu'eux-mêmes, sous couleur de liberté, égalité et fraternité, n'ont avalé et ne rendent que des vents.

S'il y a quelque liberté dont il faut s'abstenir sous peine de porter atteinte grave et à la fraternité et à l'égalité, assurons-nous que nos libérateurs s'en couronnent. Napoléon, malgré le Pape, introduisit dans son code le divorce, et nous avons vu, vers 1848, une belle campagne pour le rétablissement de la répudiation menée par le très-intelligent avocat Crémieux. Qu'un pareil relâchement ait pour chefs César, que tente son bon plaisir politique, et un Israélite, qu'inspire la vieille loi de Moïse, cela se conçoit; mais que de libéraux chrétiens trempent

¹ *Le Monde judiciaire*, septembre, octobre et décembre 1862.

leur doigt à ce ferment d'exploitation et de dissolution, c'est le signe d'un aveuglement énorme. Le divorce ! cette liberté-là, en l'état des âmes et des mœurs, c'est la femme et l'enfant sacrifiés, c'est la plaie rouverte des antiques servitudes, c'est de nouveau la femme séduite pour mieux être dégradée. Rome seule, depuis dix-huit cents ans, maintient sur ce point vital la vérité salutaire.

Les libertés absolues ne sont point en vigueur à Rome, non : pas beaucoup plus qu'à Paris ; mais il y a cette différence que les catholiques, ne se flattant pas de les atteindre actuellement, sont certains de les posséder un jour et pour l'éternité, tandis que les Parisiens, qui se vantent de les avoir conquises et de les avoir pour base, en sont arrivés, le bec dans l'eau, à ne plus même bayer après la couronne que l'aigle de Jupiter, du haut du ciel olympien, balance au-dessus de leurs fronts chauves.

A la différence des philosophes libertins, le Pape et nos théologiens enseignent que la liberté parfaite n'existera pour l'homme que lorsque le Christ sera revenu, dans sa gloire, faire toutes choses nouvelles.

Dieu a, pour les humanités, comme pour l'individu humain, comme pour l'œuf, comme pour le grain végétal, ses périodes d'incubation mystérieuse ; et l'homme social, en son état limbique, ne peut pas plus jouir de tous ses libres mouvements que l'enfant à l'état embryonnaire. L'enfant même venu au jour ne prend utilement son libre essor qu'à travers et à l'aide d'amoureuses lisières, sous le couvert et l'appui des bras maternels.

A plus forte raison quelques liens modérateurs sont nécessaires, si l'enfant, à la faiblesse de l'âge, ajoute l'infirmité de la maladie. L'humanité est-elle une enfant, et une enfant débile et malade? Question préalable à résoudre, pour juger de la liberté dont cette humanité peut jouir impunément et fructueusement.

M. Taine va répondre pour nous, M. Taine, la plus libre pensée du siècle des lumières, éclairée au plus pénétrant flambeau qui ait scruté les profondeurs humaines, Shakespeare. « A proprement parler, l'homme est fou, comme le corps est malade, *par nature*; la raison, comme la santé, n'est en nous qu'une réussite momentanée et un bel accident ¹. » Voltaire avouait que « la chute et la dégénération de l'homme sont le fondement de la théologie de toutes les nations ² : » M. Taine va plus loin, paraît-il, au delà de l'hérésie des jansénistes et de Luther, jusqu'à croire que le mal est propre à la nature de l'homme. L'Église, nous mettant en garde contre ces doctrines du désespoir, enseigne que le mal n'est qu'un vilain accident, d'où résulte, sur l'homme essentiellement bon, une difformité guérissable. Quoi qu'il en soit, M. Taine penche, et plus qu'il ne faut, du côté de la misère humaine.

Une autre libre pensée que le *doute absolu* et l'*écart absolu* ont préservée des erreurs désespérantes de la Renaissance, un savant disciple de Fourier, que la ville de Lyon vient de renvoyer à la science loin du Corps lé-

¹ *Revue germanique*, 1^{er} mai 1863. — *Le théâtre anglais de la Renaissance*.

² *Philosophie de l'histoire*.

gislatif, le docteur Barrier, dans son traité *De l'Humanité*, lumineux essai de physiologie comparée, assure que l'homme, fût-il indo-germanique et triple civilisé, n'est encore socialement qu'à l'état d'enfance, et non-seulement enfant, mais enfant malade.

Si donc chrétiens, phalanstériens et païens de la Renaissance s'accordent pour enseigner que l'homme n'est encore qu'un petit bonhomme malsain, turbulent, insensé, qui diable nous donne à croire que le petit drôle peut se passer de toute surveillance ? Lâchez les rênes à son caprice, et il se jettera dans le puits pour avoir la lune. C'est ce qui est arrivé à la jeune France libérale : elle se noie, à l'aveugle poursuite de son idéal.

Qu'est-ce que la déchéance ? Sous un certain aspect, une naissance spirituelle avant terme, produisant de petits prodiges de civilisations mort-nées. Toutes ces pauvres filles d'Ève, empressées d'éclorre, se sont précipitées vers la vie, confiantes dans la voix trompeuse qui leur criait d'en bas : « Vous êtes nées pour l'immortalité ; mangez : vos yeux vont s'ouvrir, et vous êtes divines ⁴ ! »

Telle fut, nouvelle et suprême épreuve, la Renaissance, où le Tentateur revint, en chantant, insinuer à l'humanité le dégoût du lait de la sainte Église avec l'appétit, la fringale des viandes fortes de Pallas-Athéné, la déesse sans mamelles ! L'homme (non la femme) se laissa persuader de rejeter avant le temps les cordiales attaches d'une maternelle providence. L'esprit viril du genre humain se détacha du giron de l'Église, se mit à

⁴ Genèse, III.

manger au banquet de Platon et au festin d'Épicure le mal avec le bien, pêle-mêle, d'où résulta, explosion prodigieuse, « la foi à la vie nouvelle, » piètre foi, qui, de *la Divine Comédie*, aboutit aux vastes incertitudes de *Faust*, au scepticisme désolé de *Don Juan*, aux stupéfiantes idolâtries d'*Olympio*, balançant au nez du dieu Mars, dans le plus splendide des encensoirs d'or, le mot de Cambrone!... L'espérance, nous l'avons vue, de la *Cène* de Léonard, du *Saint-Sacrement* de Raphaël, du *Paradis* de Fra Angelico, descendre à l'*Apothéose* de Napoléon par M. Ingres, au *Radeau* désespéré de Géricault, à la *Barque* d'Eugène Delacroix, où les hommes s'entremangent!... Et la charité, cette mère de l'unité universelle, qu'est devenu son beau fruit sous la griffe du lion usurpateur des nations¹? De la communion obscure, mais féconde du catholicisme, nous voici retombés, en pleine lumière, dans la division universelle, tous les esprits ayant pour dogme le chacun chez soi, tous les cœurs pour principe de vie le chacun pour soi; et nous n'avons plus, parmi la chrétienté, qu'un tas de nations adverses, armées du fer, membres disjoints que l'esprit de haine coalise passagèrement en des alliances homicides, et qu'une même envie conjure à se partager les vêtements de leur saint corps démantelé. Et que dire si, de ces hauteurs d'une lamentable vitalité, nous abaissons nos regards sur le commun aliment de cette vie nouvelle avortée, sur le génie épique gallican épanoui dans *la Henriade* et *la Franciade*, sur l'imagination gau-

¹ Jérémie, iv, 6.

loise dégradée au culte de Comus allumé et de Vénus Pandémós, sur la sensibilité française abrutie aux caprices d'un réalisme ignoble et qu'un art aux abois de la débauche sollicite au décaméron des panthères et des pourceaux !

Et c'est au bout de cette aventure ridicule, lorsque, dans l'éparpillement des peuples partout jougués, l'Europe chrétienne en est réduite à cette extrémité que le désespoir mendie la liberté dans les antichambres du despotisme, c'est alors que deux femmes savantes dévoyées, âmes ardentes et vigoureuses par l'homme rampant séduites, jettent l'encens perdu de leur espérance au mirage de l'illusion en liberté ! L'une, reine des subtiles pensées, enseigne : « La liberté n'est point le but ; la liberté doit être le moyen. » Bien nous prend que ce noble génie n'ait pas vaqué toujours à sa philosophie, et que la femme forte qui se fait ici l'écho de la politique masculine indépendante, ait, durant neuf bons mois, refusé la liberté à sa fille, pour la former à son image, belle et intelligente. L'autre, reine des flottantes cordialités, prêche : « Il n'est qu'un droit chemin vers Dieu, la liberté sans entraves et la religion sans mystères. »

O malheur ! ô douleur ! quand c'est la femme qui défaille et s'égare, car toujours sa toute-puissance d'attraction emporte l'homme sujet aux charmes, car c'est à la femme sainte qu'il appartient de concevoir et d'enfanter la vérité. Qu'il faut donc que soient profondes les ténèbres, pour que le sexe clairvoyant, qui porte et sait le mystère de la formation de l'homme individuel, n'en

induisse pas, aux yeux du sexe aveugle, par lumineuse analogie, le secret de la formation de l'humanité!

Quelle femme, hormis celles de l'art païen en sa décadence, hormis celles de la Renaissance débraillée, hormis les Vénus de Titien, Rubens, Ingres, Diaz, Gaudry, Cabanel,..... quelle femme a jamais étalé sa beauté sans voile et compris l'amour sans mystère? Et si la religion, c'est le lien du fini avec l'infini, le mariage de la terre visible avec le ciel invisible, comment concevoir l'initiation sans mystère, l'amour éternel sans murmures intimes et voilés, la vie universelle éclore sans mystérieuses harmonies? Quelle femme, fût-elle Ève enceinte de son premier-né, supposera que son enfant puisse venir au jour avant d'avoir été, âme et corps, formé à l'unité dans l'amoureuse servitude des entrailles maternelles? Comment donc concevoir que l'humanité, encore plongée dans les limbes sociales, puisqu'elle ne voit pas Dieu face à face, puisqu'elle ne s'alimente du pain des Anges que par la prière et dans le sacrement mystique, puisse naître viable à la vie éternelle et bienheureuse, tant qu'elle ne s'est pas, âme et corps, constituée dans son unité élémentaire sous l'étreinte féconde de sa mère, au sein des divines entrailles de l'Église?

Imaginez un germe qui voudrait s'ouvrir au plein soleil avant même l'aube de la nuit des noces, un embryon qui trouverait bénéfice à naître au septième ou au huitième mois : voilà le libéralisme, l'inspiré de la Renaissance, généreux dans son principe, puisqu'il aspire à la plénitude de la vie, insensé dans son impatience, puisqu'il dédaigne, lui, hâbleur de progrès, la

condition première du progrès : l'élaboration recueillie, humble, patiente.

Tel n'est point l'enfant de l'Eglise. La foi le sauve. Il sait, suivant l'admirable analogie de saint Paul et de saint Thomas, que, chrétien et catholique, il est le grain, le pépin, l'œuf, où fermente, avec l'espérance, l'existence substantielle de la vie lumineuse à venir. Il espère contre toute espérance. Il sait attendre. Tout au plus l'enfant remue-t-il parfois, sachant que c'en est assez pour faire souffrir sa mère; et s'il soupire après le grand jour de Dieu, s'il aspire à passer de la vie cachée à la vie glorieuse, cependant il n'anticipe et ne brusque rien : il laisse, en paix, sa mère achever sur lui son œuvre de mystérieuse alimentation, afin de ne point naître, comme l'Euporion de Faust et d'Hélène, avorton; afin de monter, souriant, des entrailles soulagées aux mamelles savoureuses, aux lèvres réjouies.

Et ne croyez pas que ce soit là abdiquer la vie actuelle, renoncer à l'activité, au progrès vers la liberté et le bonheur. Bien étrangement aveugles sont ceux qui croient qu'à l'ombre du sein maternel de l'Eglise romaine, les Ordres religieux ne sont qu'organes fainéants ou obstacles au développement de la vie universelle. Là est le noyau de l'humaine fraternité; là, le germe de l'égalité sociale, d'où montera bientôt sous le soleil bénissant la liberté en fleurs.

Cléricaux, nous avons, au sein de l'Eglise, un double foyer d'où rayonnent infailliblement sur la terre les

esprits vrais de fraternité, d'égalité, de liberté. Le corps de la Sainte Humanité a, comme le corps de l'homme, au-dessous du cerveau son cœur, celui-ci se conformant à la direction de la tête qui s'alimente à sa chaleur; le foyer de l'amour procédant du foyer de lumière, comme l'Esprit-Saint du Verbe.

Où est Pierre, là est le foyer de la raison humaine renouvelée, là est l'Église-maitresse enseignante; et là, sous les bras du Père commun recueillie, est aussi l'Église-mère édifiante. A Rome, quoi que vous puissiez dire, ô Giboyers, sous l'égide de la raison papale et point ailleurs, se conserve intact, incarné dans le Pontife-Roi, le principe de la hiérarchie spirituelle. A Rome, est l'exemplaire de l'élection hiérarchisée, raisonnée, conséquemment libre. A Rome, est réalisée l'égalité stricte de droits pour tout homme qui peut, grâce à l'éducation gratuite, s'élever au pontificat, selon la vocation de sa nature et l'appel de Dieu. A Rome, habite la fraternité effective, car le Pape s'élève toujours du sein de la famille universelle, et, devenu le Saint-Père, n'est toujours que le premier d'entre ses frères : *Suscitatus de fratribus, ... stans in medio fratrum*. A Rome, dans le cœur de l'ordre catholique, ô libéraux de 89, s'organise, au delà de ce que vous pouvez rêver, la sainte famille universelle, au sein de laquelle, sans bruit, sans décret, sans proclamation, Sem, Cham et Japhet poursuivent le grand œuvre de leur harmonieuse réconciliation. Ici, le pauvre noir, asservi par l'aristocratie, et l'aristocratie de la Renaissance, proscrit par la démocratie américaine, délaissé même par l'École critique,

retrouve, avec blancs et jaunes, son titre d'égalité, et de dernier peut devenir le premier. A Rome, s'édifie la Cité de la Rédemption, où la jeunesse a droit d'aimer quand Dieu lui a dit : Aime ; où la femme, récupérant ses droits humains plus largement que dans la France de 89, est librement et fraternellement appelée à aider l'homme dans les œuvres d'organisation sociale, et élevée même, par libre élection, à une maternelle royauté.

Tout ce qui est ou se dit libéral en Europe, empereurs, rois, présidents, scribes et pharisiens, a beau être contre le Saint-Père et le dire représentant de l'ancien régime, et le solliciter à une plus saine appréciation des choses et l'adjurer de se réconcilier avec les idées modernes, tout cet ameutement, rude ou tortueux, n'aura pas le sens commun, tant qu'on ne nous aura point fait démontrer, par Giboyer ou par d'autres, que le Monde, dans ses foyers anticléricaux, entrevoit les miracles de fraternité que la société cléricale et papiste réalise et donne en exemple à l'humanité.

L'Ordre pontifical et pastoral, et, sous son administration, les Ordres réguliers où s'élaborent les fondations de la vie parfaite, tel est le double foyer du droit divin, et il n'y en a point d'autre. A cette hiérarchie ecclésiastique doivent se subordonner et dans son sein se coordonner toutes les puissances de la nature : mariage, famille, confréries, groupes civiques, pour s'y voir ravivées et transfigurées. Tel est l'immortel exemplaire que l'Eglise offre à l'étude et à l'imitation de ses enfants ; telle est la base et tel est le plan de l'Ordre éternel, et c'est à leur mesure que les vrais cléricaux et

aussi les sincères amis du peuple s'efforceront d'édifier toutes les relations humaines, et c'est là le sacrement fraternel dont il faut prolonger dans la vie sociale et l'esprit et les formes. Hors de quoi, point de salut ! hors de quoi, ni liberté, ni égalité, ni fraternité !

V

La piperie des mots.

« Confundamus ibi linguam eorum, ut
non audiat unusquisque vocem proximi
sui.... Et cessaverunt ædificare civitatem. »
(GÈNÈSE, XI.)

« Vera rebus vocabula restituantur. »
(S. S. PIE IX.)

Un savant évêque, duquel les vrais libéraux attendaient beaucoup, Mgr Baudry, peu de jours avant de quitter cette terre, où tout est divisé par l'Esprit de ténèbres, écrivait à son Église : « Entre l'Église catholique et les âmes honnêtes, il ne peut y avoir qu'une confusion de mots; il est impossible qu'il y ait une cause réelle à des dissentiments sérieux. »

Un de nos plus savants historiens, dont le plus difficile de nos aristarques libéraux louait naguère le libéralisme, M. Franz de Champagny, vient de démontrer que la piperie moderne des mots fait servir les plus belles pa-

roles : *Nationalité, progrès, liberté*, à démolir ce qu'il y a au monde de plus sacré¹.

Je voudrais signaler encore quelques paroles « dont on fait en notre temps une consommation effrayante, » pour tout obscurcir et brouiller, à la plus grande gloire du Diable, hélas ! à la plus grande confusion et à la plus douloureuse désolation de l'humanité.

LES CLÉRICAUX, LES ECCLÉSIASTIQUES, LA CONGRÉGATION,
LE DROIT DIVIN.

Revenons d'abord au vocable du *Fils de Giboyer*.

J'ai nié et je nie qu'Émile Augier ait parlé à la bonne franquette et clairement lorsqu'il a attribué le titre de clérical au tas d'intrigants mondains compromis avec le fumier de son héros. Dans la sphère des mœurs politiques et religieuses, comme dans la sphère des mœurs amoureuses, si énergiquement fustigées par Alexandre Dumas, il existe un *Demi-Monde*. Ce demi-monde religieux, qui n'a d'autre Dieu que son égoïsme, prend son pli au dehors, et ne reçoit point ses inspirations du dedans de l'Église ; il ne vient tremper son doigt à notre bénitier que juste à point pour dissimuler la crasse de son front et de ses doigts sous un lustre sacré. Voulez-vous, caustique moqueur, que nous n'ayons rien à dire sous votre brûlure, intitulez votre pièce :

Le Demi-Monde clérical.

¹ De la puissance des mots dans la question italienne.

A ce compte, tout le monde serait obligé d'être content, excepté les cagots et les bigots, qui ne riment honnêtement ni à dévots, ni à cléricaux.

« Encore serons-nous les premiers « à vous abandonner l'exagération, les travers et les ridicules du milieu où nous sommes rivés, » si vous, de votre côté, à l'exemple de Manzoni, ce génie droit, juste, profond, vous savez, au milieu des caractères pervers par la tiédeur, le fanatisme ou l'hypocrisie, faire briller les âmes purifiées et agrandies par la vraie religion ¹.

Mais que, sans distinction, ni réserve aucune, sous le nom de cléricaux, le poète n'abrite qu'un conciliabule d'aristocrates aspirant à la restauration de l'ancien régime et à l'étouffement de l'égalité sous les ruines de la liberté, c'est là une confusion grosse de jugements téméraires iniques, dont il sera demandé compte à qui de droit au tribunal de Dieu par les Anges gardiens du beau langage et de la bonne comédie, inséparables de la justice.

Mais, nous crierait le poète des *Giboyers*, vous faites vous-même confusion ; je n'attaque pas plus les catholiques et leurs institutions chancelantes que les gouvernements tombés ; je n'en veux qu'à un certain parti intrigant, qui, sous couleur dévote, est « en train d'escalader le char de triomphe, etc. » Clérical ! nul ne s'y trompe ; c'est connu, c'est passé dans la langue... Écou-

¹ Relire *les Fiancés*, poème que tout libre penseur, comme tout catholique, devrait prendre pour modèle. Là, encore, c'est un religieux franciscain qui protège les innocentes amours et sauve la liberté des jeunes cœurs.

tez plutôt le plus instruit des fils d'Apollon et de Minerve, Sainte-Beuve : « Il me répugnerait d'employer le mot clérical si le parti ne se glorifiait lui-même de ce nom. » — La belle raison pour un gardien de la langue ! Est-ce à vous, nos maîtres et contrôleurs, d'illustrer nos cacologies et de consacrer nos babéliques confusions ? Tartufe assurément se glorifiait du nom d'homme de bien et dévot personnage ; où en serait le Dictionnaire de l'Académie française, si Molière avait eu l'inexacte et méchante idée d'intituler son chef-d'œuvre *l'Ecclésiastique*, ou *le Religieux*, ou *le Dévot* ? Que si vous, décomposant la langue, vous donnez à l'armée le titre de hiérarchie et aux drôles de votre Monde politique le nom de cléricaux, quels mots resteront pour nous appeler, nous, membres attachés à notre clergé et vivant dans la hiérarchie catholique, nous, qui ne crions Hosanna ! qu'au Dieu vivant et à ses vicaires ; nous qui sommes autorisés à nous croire plus fermes dans la voie du bien que Giboyer père ; aussi droits dans le désir du cœur que Giboyer fils et son poète ? Et comment espérez-vous échapper « à la difficulté de respecter le religieux en n'attaquant que le clérical, » si vous jetez, avec la confusion des noms, la défaveur sur tout le domaine ecclésiastique ? Le sens des mots va-t-il se mettre à flotter indécis ou corrompu sur les lèvres chargées de le fixer ? Après la littérature de l'Empire, aurons-nous la langue du Bas-Empire ?

Lorsque les Anglicans ont flétri le nom de papiste, ils avaient pour eux, à défaut de la justice, la logique : schismatiques, ils proscrivaient tout ce qui se rattachait

à leur chef répudié. Lorsque les rois de Naples faisaient du titre de papiste une injure ¹, ils étaient fidèles à l'esprit de Satan, qui n'a cessé de pousser les princes de ce Monde à déconsidérer et ruiner le royaume de Jésus-Christ. Je ne veux pas croire que Sainte-Beuve et Augier aient pris leur parti de saper les fondements de l'ordre clérical, encore moins d'ébranler la langue jusque dans ses racines.

Chose bizarre et digne de grave méditation ! tandis que, d'un côté, on retire aux laïques fidèles le nom de cléricaux pour le passer aux gens du Monde, de l'autre, on les a dépossédés du titre d'ecclésiastiques. Si, par *ecclésiastiques*, il faut entendre, conformément à la racine du mot, « tout ce qui appartient à l'Église, » il semble que nous avons bien le droit d'en être, puisque, au dire du catéchisme, « l'Église est l'assemblée des fidèles sous la direction de leurs pasteurs légitimes. » Mais non, le diable a changé tout cela, et pour prétendre à la qualité d'ecclésiastique, il faut être prêtre, ou pour le moins tonsuré... Tel est le progrès moderne, semant partout, avec la confusion jalouse, la division orgueilleuse, à tel point que la masse des pauvres fidèles finirait par être reléguée dans un coin et sans nom !

Je ne sache pas de pays où les conservateurs les plus accrédités de toutes choses aient, autant qu'en France, la

¹ « Papiste, en France, à l'heure où j'écris (mars 1863), signifie réactionnaire : en Italie, avant 1848, il y eut un moment où papiste signifiait jacobin. Le mot est de Ferdinand II. » (Marc Monnier, *Revue germanique*.)

tentation de faire germer partout un brin d'anarchie. Ce matin, 25 avril, mon très-honoré frère en Sainte-Barbe, Louis Alloury, autre maître juré du bon langage, vient de remettre à l'ordre du jour, en belles italiques, un mot terrible : « La *Congrégation* triomphe ! » Qu'est-ce donc que cette bête-là, qui fait reculer d'horreur le *Journal des Débats* éperdu ?

Imaginez qu'un gentleman anglican, en visite à Claremont, attendant dans la bibliothèque la courtoise réception de nos princes français exilés, tombe, en ce moment sous le coup du solennel entrefilet d'Alloury. « La *Congrégation*... ? » Le fils d'Albion se pose le pouce et le médius sur les yeux, l'index sur la bosse de l'analogie, cherche, et n'étant pas sûr d'avoir trouvé, va consulter le Dictionnaire de l'Académie française. La *Congrégation*, au sens général, c'est l'assemblée de tous les fidèles « qui appartiennent à l'Église romaine, » ou qui fraternisent « sous l'invocation de la sainte Vierge. » — Oh ! weli ! la bête de l'Apocalypse qui entre à l'Académie avec MM. de Carné et Dufaure !... Eh bien ! princes, voilà donc à quel abîme on ramène votre beau pays de France, qui plaît au cœur, qui plaît aux yeux !... Voyez, lisez : l'Académie a rétabli dans son sein l'*Index* ! l'Inquisition relève au palais Mazarin ses chevaux pour écarteler vive la libre pensée... Oh ! cela n'arriverait pas si la France et l'Académie avaient votre libéral *self-government*. — Pardon ! a répondu en souriant François ou Ferdinand ou Philippe d'Orléans. Que Votre Seigneurie se rassure : la *Revue des Deux-Mondes*, a, vingt ans, caressé, dans M. de Carné, un gallican de

l'école de Bossuet; et quant à M. l'avocat Dufaure, c'est un gallican de l'école de Pithou. — Oh!... comment! il n'y aurait pas même, en cette affaire, le petit bout de l'oreille d'un jésuite? — Pas de quoi fouetter un chat! Croyez-vous que notre ami, notre conseil, qui depuis!... croyez-vous que Dupin eût été malade le jour de l'élection s'il y eût eu anguille sous roche?... Laissez faire, mylord: les deux nouveaux Immortels ont été nommés et exaltés *parce que*..., parce que libéraux partisans de votre régime parlementaire et de nos prérogatives royales. — Oh!... alors, Altesse, quelle langue parle donc votre *Journal des Débats*? — Vous m'en voyez, plus que Votre Seigneurie, surpris et déconcerté. On ne sait plus, vraiment, par le temps qui court, sur qui compter pour la défense des bons principes de la langue française... »

Les fils de France, en cette affaire, ont évidemment raison contre les publicistes de l'École Normale. Mais le malheur veut que les confusions les plus hautes, profondes et mortelles, nous viennent de leurs illustres ancêtres. S'il est un mot qui ait tout confondu et brouillé pour tout diviser et ruiner, c'est le mot de *droit divin*. La race des rois gallo-franks, s'étant laissé dire par les juristes césariens qu'elle était du sang des dieux, a fini par croire naïvement que sa royauté était de droit divin, et elle a fini par se dire, sur la lèvres hautaines de Louis le Grand : « L'État, c'est moi! » Il s'est trouvé, par l'effet d'un égarement lamentable, que l'Aigle de Meaux, s'associant aux aigles romaines pour exalter les Césars olym-

piens, a laissé tomber ce mot au sein de l'Église scandalisée : « C'est Dieu qui fait les rois et les maisons régnautes. » Il est vrai que Bossuet, s'expliquant quelque peu lui-même, dit ailleurs : « Le pouvoir des rois ne vient pas tellement de Dieu, qu'il ne vienne aussi du consentement des peuples : c'est ce que personne ne nie ¹. »

Par bonheur, les Pères et Docteurs canonisés ou mieux en cour de Rome que Bossuet, tiennent un langage plus ferme et plus explicite. De saint Augustin à saint Thomas, et jusque dans l'École unanime des Jésuites, tous, aux juristes gallicans qui veulent conclure du texte de saint Paul ² que tout prince est établi de Dieu, répliquent nettement, avec saint Jean Chrysostome : « Je ne dis point cela, *non hoc dico* ³ ! C'est le pouvoir qui vient de Dieu ; non, tel ou tel prince, et encore moins sa famille ; le chef d'une société quelle qu'elle soit, empire, royauté ou république, n'a légitimement le pouvoir qu'autant qu'il lui a été délégué par la société elle-même.

« De droit naturel, et conséquemment de droit divin, la souveraineté existe, non dans aucune race particulière, mais dans la collection des hommes ⁴.

« La souveraineté héréditaire n'appartient, de droit divin comme de droit naturel, qu'au père, dans la famille, et seulement sur ses enfants non parvenus à l'âge de l'émancipation. Il est même vrai de dire, avec saint

¹ *Politique*, l. VII, 6. — *Défense de la déclaration*, iv, 21.

² Rom., XIII, 1.

³ Homélie XXIII sur l'Épître aux Romains.

⁴ Bellarmin, de *Laïcis*, III, 6.

Augustin, que Dieu n'a donné expressément pouvoir à Adam que sur les animaux, non sur les générations qui sortent de lui. *Non dixit Deus : Faciamus hominem ut præsit hominibus, sed cæteris animantibus*¹.

Donc, les dynasties royales n'ont aucun droit divin par suite de la création, *vi creationis*.

Ont-elles un droit divin en vertu d'une institution divine particulière, *vi institutionis divinæ*? Les saints Docteurs répondent :

Dieu n'est intervenu immédiatement pour l'établissement d'aucune des dynasties régnantes. Toutes elles se sont emparées du pouvoir par force ou par ruse², quitte à se faire amnistier et autoriser par le peuple, lequel demeure essentiellement souverain après Dieu, le peuple, cause seconde, tenant son droit divin de la cause première.

Dieu n'est intervenu directement que pour l'institution de la royauté pontificale; et (chose digne de méditation) celle-ci est demeurée élective, c'est-à-dire que là où Dieu a de sa main marqué le roi, Dieu a voulu que, dans son héritier, le droit divin fût encore manifesté par le canal des hommes, dans le cénacle auguste où siègent les Pères conscrits de la catholicité.

Et c'est une erreur de croire que le sacre des rois par le Vicaire de Dieu puisse conférer le droit divin aux dy-

¹ Suarez, *de Legibus*, III, 2.

² S. Grégoire VII, l. VIII, Ép. 21. « Quis nesciat reges et duces ab iis habuisse principium qui, Deum ignorantes, superbia, rapinis, perfidia, homicidiis, postremo universis pene sceleribus, mundi principe Diavolo videlicet agitante, super pares, scilicet homines, dominari cæca cupiditate et intolerabili præsumptione affectaverunt. »

nasties. Le sacre ne fait rien que consacrer l'acclamation ou le consentement du peuple, en qui demeure l'origine naturelle du pouvoir, selon l'intention du Créateur¹.

En résumé, au témoignage de tous les théologiens romains, le Souverain Pontife est le seul roi de droit divin et de grâce ; et quant au droit divin de nature, pour ce qui regarde le pouvoir politique, il réside dans le peuple, et les princes n'ont jamais le pouvoir que de seconde main. Tel est, disent Bellarmin et Suarez, l'excellent, le glorieux axiome de la théologie catholique, *egregium theologie axioma*, dont les rois théologiens d'Angleterre se moquaient, que les rois de France maudissaient. C'est pour l'avoir énergiquement défendu que les Jésuites ont été mis au ban de tous les empires autocratiques et de tous les royaumes aristocratiques. Que si aujourd'hui, avec les Jésuites, tous les catholiques fidèles sont mis au ban des Écoles démocratiques, c'est une autre affaire : c'est parce que les catholiques soutiennent que le droit de la nature doit être subordonné au droit de la grâce, la génération d'Adam à la génération du Christ, afin que la création, dans le sein de l'Église, retrouve la vie, et que l'humanité rentre dans l'exercice harmonieux de ses droits divins. La démocratie refuse de soumettre la souveraineté du peuple à la souveraineté de Dieu. Telle est cause du conflit.

Quoi qu'il en soit des prétentions de la démocratie

¹ S. Grégoire VII, *ad Herimanum*. — Bellarmin, *de Laïcis*, l. III. — Catalani, *Pontificale romanum*. — Voir ces thèses développées dans l'édition corrigée, approuvée à Rome, autorisée par Mgr de Langres, des *Principes* de 89, par le très-regrettable abbé Léon Godard.

contre l'autorité du Vicaire de Dieu, les Giboyers doivent comprendre, par ce qui précède, que rien ne les autorise à confondre les cléricaux, défenseurs du droit divin des Papes-Rois et de l'universalité des peuples, avec les légitimistes souteneurs du droit des rois et seigneurs du Monde.

Le légitimisme (autre mot gros de confusion), le légitimisme n'est pas seulement, comme Émile Augier le confesse, « une opinion considérable, » c'est, au sein de notre grande famille divisée, un groupe où il y a de très-nobles sentiments. Dieu ménage des vertus à tous les partis, afin que, par leurs bons côtés, les hommes se rapprochent et finissent par se réconcilier dans l'Église, hors de laquelle point d'accord parfait. Qui de nous n'a d'excellents amis, égarés et éparpillés sur chacun des vieux radeaux de l'océan mondain, fût-ce de vraies galères, chers misérables, cœurs loyaux, qu'avec quelque poudre aux yeux on enrôla hors de l'Arche, et dont nous nous disons : « Que diable ont-ils été faire dans cette galère ! Maudite galère ! Traître de Turc, à tous les diables ! »

L'Église a des enfants un peu partout attardés, ès liens des divers anciens régimes, vieux et neufs. Je sais même de ses fidèles, purs cléricaux au fond, qui se promènent d'une embarcation à l'autre. Avant-hier, il ont crié : Vive la République ! hier ils criaient : Vive l'Empereur ! et les voici qui ouvrent la bouche pour crier : Vive le Roi ! parce que le tuteur d'hier, suffisamment réchauffé dans leur sein, paraît vouloir leur glisser entre les doigts. Braves gens, qui ne croient pas pouvoir sortir des bas-

fonds sans s'étayer d'un roseau quelconque. Le roseau ploie : A l'aide ! le roseau se rompt : Au secours ! Et vite, on accroche son encensoir à un autre sceptre battu par l'orage, pour le voir encore et toujours, sous sa main éperdue, plier et se briser. « Pourquoi chercher au dehors l'appui d'un bâton, quand nous avons pour appui le Seigneur lui-même, » dit saint Jérôme. « A quoi bon, dit saint Ambroise, rechercher les secours humains ? » Et si notre faiblesse ne peut se passer de rude point d'appui, irons-nous le demander aux institutions païennes, autocratie, aristocratie et démocratie ? et ne nous suffit-il point de l'unique bâton sur lequel Dieu même nous a permis de nous appuyer, notre théocratie romaine ¹ ?

Pourquoi sommes-nous à ce point timides, ô chrétiens de foi modique ? et ne nous souvient-il pas que le Christ, d'un air fort rigoureux, menace d'envoyer, aux derniers jours, se tremper dans l'étang de feu et de soufre, les timides avec les incrédules, les idolâtres et tous les menteurs ? Voulons-nous retrancher ce mot *les timides* du livre de la suprême prophétie ? Et la seule royauté que Dieu ait positivement permise et autorisée ne nous crie-t-elle point par la bouche de son prophète : Renoncez à vous fier aux bâtons fabriqués de main d'hommes, sur quoi l'on ne trouve point le salut ² ?

Mais qui peut croire que Déodat, puisque Déodat il y a, soit homme à prendre sérieusement un roseau pour

¹ *Catena aurea*. Sur S. Matthieu, x ; S. Luc, ix ; S. Marc, vi.

² S. Matthieu, viii, 26. — S. Luc, viii, 25. — Apoc., xxi, 8 ; xxii, 19. — Psaume cxlv.

l'arbre de vie, des vessies pour des lanternes et les volcans d'ici-bas pour le soleil vivificateur ?

Quelle que soit, d'ailleurs, l'opinion de qui que ce soit, je nie que nul ait le droit de nous imposer une pareille confusion, que jamais l'Eglise n'a faite dans ses principes définis. L'Eglise, elle nous recommande d'aimer tous nos frères, fussent-ils princes dominateurs des nations, d'être soumis avec bienveillance aux puissances charnelles, fussent-elles dures au pauvre monde, et de payer l'impôt aux gens de César, afin de ne pas les irriter et scandaliser, *ne scandalizentur* ; elle nous défend de renverser, avant le jour du jugement, les vieux pouvoirs ébranlés, fussent-ils ennemis du Christ ; elle nous convie à subir le joug, dût ce joug nous traîner même jusqu'au Calvaire : mais l'Eglise nous a toujours rigoureusement interdit de confondre le dehors avec le dedans, et de fusionner la Cité de Dieu avec l'autre !... D'où je conclus qu'aucun des régimes politiques et sociaux qui ont jusqu'ici pesé sur les peuples, n'est autorisé à enseigner qu'il est le prolongement naturel et divin de l'ordre catholique, où trône le Pontife-Roi. Et donc, quoi qu'en dise Giboyer, je me crois et dans mon droit et dans la logique, lorsque je déclare qu'étant chrétien, catholique, papiste, clérical, et précisément parce que je suis tel, je ne suis point pour autant inféodé et lié au parti légitimiste. Dieu merci ! nous n'en sommes point réduits là. Sans rien trahir du passé de la vérité, sans rien répudier de la liberté à venir, le catholique réfléchi et vraiment fidèle ne se laisse ni aller au flot rétrograde de l'aristocratie, ni emporter par le torrent de la démocratie

révolutionnaire, ni absorber dans les étangs sulfureux de l'autocratie. Nous avons bien autre chose à aimer et à servir que tous ces bas empires-là, nous qui aspirons à l'établissement du royaume de Dieu sur la terre comme au ciel; et, en attendant le triomphe de la Jérusalem céleste, nous avons bien assez de soutenir le pouvoir temporel du Pape, l'unique sérieux point d'appui qu'ait, dans le Monde, la catholicité.

LE TEMPOREL.

Nous voici en face du plus gros mot sur lequel on ne s'entend plus dans Babel.

« Le temporel de l'Église nous tue, » disent les fils de la Louve et les petits du Lion de Savoie. « Le temporel tue l'Église, » glapissent les renards, avoués du mensonge, procureurs des grosses bêtes de proie.

« Non, écrivait un archiprêtre, homme d'esprit et de cœur et singulièrement libéral, non ce n'est pas le temporel qui nous tue les uns et les autres : c'est *le mot temporel*. »

Ce mot, confusément appliqué à tout, n'a plus de sens que pour dissimuler les manœuvres sataniques des puissances ennemies de Dieu.

« Temporel, qui passe avec le temps, périssable, » dit l'Académie française; et elle ajoute : « Signifie séculier, et se dit par opposition à ecclésiastique. » Voilà parler français et bon chrétien. Donc, tout ce qui est séculier

est périssable, et tout ce qui a été sécularisé n'aura qu'un temps et passera, tandis que, par opposition, la durée et la stabilité sont l'attribut de l'Ordre ecclésiastique. En un mot, tout ce qui est de César est temporel; tout ce qui est de Dieu, éternel : *Solus habens immortalitatem.*

Cependant, ne voilà-t-il pas nos gens de César, aussi peu nourris du mets succulent de l'Évangile que du petit-lait de l'Académie, qui s'avisent de donner à croire à l'opinion publique que le temporel, dans la Rome catholique, c'est la royauté du Pape; et je crois vraiment qu'ils sont parvenus à faire avaler cette bourde à quelques ecclésiastiques plus que tonsurés.

L'autorité du Pape sur le spirituel est seule incontestable, disent les avocats du diable; quant à son pouvoir sur le temporel, cela n'est pas de foi. — C'est ici que redoublent les ténèbres avec les confusions.

Il est clair que l'éternité ne saurait devenir l'attribut de ce qui demeure temporel, et c'est se faire beau jeu qu'opposer entre eux ces deux mots : *spirituel et temporel*. Au contraire, précisez fermement les termes contrastés, dites : *céleste et terrestre, surnaturel et naturel, spirituel et charnel*, et nous allons, sinon nous accorder, du moins nous entendre.

Jésus-Christ, étant le *Dieu fait homme*, est donc le Pontife-Roi éternel; conséquemment, il vivifie et gouverne dans l'unité de sa providence et l'âme et la chair, l'Esprit céleste incarné communiquant à tout ce qu'il remplit quelque chose de son éternité.

Le Pape, vicaire de Jésus-Christ, a donc pour fonc-

tion d'administrer l'Ordre nouveau, où la cité naturelle, pénétrée de l'Esprit surnaturel, s'édifie pour la vie éternelle.

Voilà ce qui est de foi : la royauté du lieutenant de Dieu sur la nature spiritualisée.

Qu'est-ce donc que le temporel ?

Serait-ce le domaine terrestre que la Papauté occupe, la motte de terre sur laquelle saint Pierre, pour mieux disposer ses filets, a jeté l'ancre et pris pied ? Le grand pape Innocent III, rétorquant les injurieux sophismes de l'empereur Frédéric II, répond : « La puissance royale du Pape ne provient ni de Constantin ni de Pépin ; cette puissance sur la terre comme sur le ciel, sur le corps comme sur les âmes, a été donnée naturellement et sans condition par Jésus-Christ à son héritier, vrai roi et prêtre selon l'ordre de Melchisédech ¹. »

Et comment Dieu a-t-il fait reconnaître ce droit divin ? Par le canal des hommes, par le libre assentiment des peuples. Le pouvoir vraiment fort a pour base la suavité ; et seul l'amour libre fait les unions éternelles. Écoutons ce que vient de publier, en ces derniers jours, S. E. le savant cardinal Grassellini :

« L'histoire de l'origine et de la formation de cette puissance (la royauté pontificale) est renfermée dans les VII^e et le VIII^e siècles. Alors se créent et se multiplient les faits qui établissent des titres de bienfaisance, de protection et de sauvegarde communes, premières étapes, si l'on peut s'exprimer ainsi, du domaine de

¹ Lettre au roi saint Louis.

l'Église ¹. Ces titres ont commencé avec l'Église; ils se sont augmentés ensuite au temps de saint Léon : mais ils sont plus évidents encore, et les puissances séculières les reconnaissent sous Grégoire le Grand et pendant le VII^e siècle. Dans le VIII^e siècle se vérifie la réelle, la légitime, l'indépendante possession des États qui doivent former, au milieu des autres puissances de la terre, la seigneurie spéciale de saint Pierre. Les titres de cette seigneurie ne sont *ni la succession*, ni la conquête, ni les industries mondaines, ni l'achat, ni l'insurrection turbulente, toujours armée de violence et d'injustices. Le Saint-Siège est l'unique puissance de la terre qui puisse revendiquer le plus pur de tous les titres, la plus pure de toutes les origines : la bienfaisance envers les peuples qui lui sont soumis et devenus son héritage. »

Voilà de l'histoire vraie et claire; et l'érudition moderne unanime est là devant, avec son flambeau, pour empêcher l'ignorance imbécile de recouvrir de ses ténèbres cette crèche lumineuse de la royauté pontificale.

Ce domaine de la Papauté sur le sol italien n'est donc pas, à proprement parler, le temporel, puisque d'une part l'institution divine, et de l'autre part le libre consentement du peuple, donnent à cette souveraineté le double caractère du droit divin, surnaturel et naturel, et, conséquemment, impriment à la royauté pontificale un caractère d'éternité.

¹ Son Éminence dit : « Du domaine *temporel*. » On va voir pourquoi nous supprimons ce mot, source d'inextricables difficultés.

Qu'est-ce donc que le temporel?

Le mot l'indique : ce ne saurait être la royauté du Pape en elle-même. Le temporel, c'est donc, simplement, un certain organisme accessoire dont la Papauté a cru devoir se revêtir dans le temps et selon les convenances des siècles, pour se mettre à la portée des sociétés purement temporelles, pour entrer en relation avec les puissances exclusivement charnelles et conséquemment périssables. C'est ainsi qu'un curé de village apprend le patois pour parler aux gens peu éclairés; ainsi que le clergé séculier se fait une politique, avec son conseil de fabrique, pour se livrer aux caresses, ou échapper aux étreintes de M. le maire et de M. le préfet. On ne met pas son habit des noces pour aller à la chasse à la grosse bête.

Tant que cette distinction capitale n'est point faite entre le naturel, sur quoi repose l'éternelle royauté de l'Esprit, et le temporel, instrument passager de gouvernement, impossible de se comprendre? Et c'est pourquoi le cardinal Antonelli disait au duc de Gramont, avec un triste sourire : « Monsieur le duc, nous parlons deux langues. » Sur ce mot profond, l'ambassadeur de France commença à comprendre qu'il avait perdu son latin, et s'en alla parler gallican aux josphistes de Vienne en Autriche.

Si les gallicans royaux ne s'entendent pas avec Rome, ils s'entendent entre eux à demi-mot. Savez-vous un livre où soient les confusions du Monde plus ingénieusement frelatées que dans la brochure fameuse : *Le Pape et le Congrès?*... ce chef-d'œuvre d'un catholicon sincère,

lequel fascicule, insinuatif et détersif, en attendant mieux, a fait, au témoignage de lord John Russell « perdre à la Papauté les trois quarts de ses États! » Suivez bien, lecteur subtil, le fil carré de l'argumentation syllogistique et sophistique.

Majeure : Il faut un temporel au Pape, de toute nécessité religieuse et politique.

Mineure : Toutefois, le Droit canon étant de sa nature immuable comme le dogme, il va de soi que la Papauté ne saurait avoir aucune aptitude à administrer les choses sociales de leur nature mobiles; et d'ailleurs, il paraît incompatible avec la paternité évangélique que le Chef de l'Église ait, comme nous, chefs du Monde, l'appareil de la domination rigoureuse : police, juges, soldats, bourreaux, c'est-à-dire l'organisme même du temporel.

Conséquence : Donc, sous le dévot prétexte de débarrasser le Pape du temporel, simple accessoire de sa royauté, débarrassons-le du principal, de la nature elle-même; en lui tirant son manteau usé, retirons-lui son corps. L'âme délivrée de sa prison, comme dit Platon, de sa guenille, comme dit Philaminte, n'en vivra que mieux. D'autant mieux, que nous tous, catholicons sincères et indépendants d'Italie, France et autres Navarres, arrosant d'eau bénite de Cour l'arbre de la sainte Église, nous nous entendons comme larrons en foire pour inscrire libéralement la Papauté au grand livre de nos budgets, infailible moyen d'achever de la dépopulariser. Ainsi, sous l'égide de nos bras de chair amoureuse

conjugués, notre Saint-Père et souverain Pontife, religieusement claquemuré dans le Vatican, petit rentier de l'État, allaité, bercé, habillé, dorloté, couché, enseveli, enterré aux frais des gouvernements, se trouvera libre enfin de s'abandonner, tout entier et sans distraction charnelle et terrestre, à la prière, à la contemplation et à l'époussetage des vieux Musées....

Tel est, dans sa substance, dans sa moelle, le célèbre écrit qui fut, durant une année, l'aliment le plus recherché sur les tables tournantes de l'Europe chrétienne, civilisée, libérale! J'ai entendu le R. P. Ventura dire en face et gaiement au producteur, alors anonyme, de ce beau morceau : « Mon cher ami, dites à l'auteur de votre brocure qu'elle est bien écrite; mais qu'au fond elle est absurde, stoupidie. » Et il le démontrait, et avec quelle verve écrasante! En effet, quand on a eu le malheur de faire reposer l'incapacité radicale du Pape-Roi sur cet argument que « le Droit canon est de sa nature, comme le dogme, immuable, » on est jugé, et pour l'éternité : *Occa!* disent les Italiens, chez qui la satire a son franc parler. L'oie a toujours été consacrée à Jupiter Capitolin, et c'est un bon manger, quoique lourd sur l'estomac. C'est l'enthousiasme du dévouement qui emporte ce naïf animal à sacrifier l'Église des Gaules aux dieux du Capitole. Peu de jours avant sa mort, au moment de me réconcilier avec un ami sous sa main bénissante, le fougueux, mais bon père Ventura nous disait : « Tous ces gallicans, au fond, bonnes gens; leur péché, énorme, c'est l'ignorance. »

Notre Saint-Père, plus ferme juge encore, a caracté-

risé en ces termes la fameuse brochure gallicane : « Un entassement de contradictions monstrueuses, et un monument d'hypocrisie ! » et il a supplié l'Empereur des Français de désavouer ce monstre. On conçoit que, ami de la liberté, l'Empereur ait laissé l'auteur mystérieux porter en secret et en paix la responsabilité de son œuvre ; mais M. de la Guéronnière, dont l'innocente paternité s'est peu à peu dévoilée, ce noble champion, qui vient de fonder un journal exprès pour défendre l'autel sous le trône impérial ! comment s'expliquer qu'il n'ait encore rien désavoué ? Et que dire des béats catholiques, tonsurés ou non, qui ont la naïveté de piquer dans le cœur de ce tendre sénateur l'ancre de leur espérance, et de s'abonner à *la France* ? Quel effrayant progrès avons-nous donc fait, depuis trois ans, si le bâton écrasant devant lequel reculait le Pape indigné, est devenu, pour nos timides, la seule planche de salut !.....

Si les plus lumineux d'entre les cathos sincères, mais gallicans, en sont là d'ignorer ce que c'est que le Droit canon, de dénier au Vicaire de Jésus-Christ son domaine sur la nature en même temps que sur le temporel, de vouloir réduire le lieutenant du Roi des rois à une sinécure et l'ensevelir dans un mystique *far niente*, nous ne nous étonnerons pas qu'un protestant, quoique théologien, M. Schérer, ait conclu que, pour être à la fois Pontife et Roi, « il faudrait que le Pape oubliât le Décalogue en gouvernant ses peuples, et le code civil en régissant son Église ¹. » Nous ne serons pas surpris qu'un saint-

¹ *Temps*, 27 avril 1861.

simonien des plus éclairés, Adolphe Guérault, placarde en ce moment sur tous les murs de la moderne Babylone : « Je combats le pouvoir temporel de la Papauté comme incompatible avec le droit des peuples et mortel pour l'esprit religieux. » Et nous comprendrons qu'un pur rationaliste, quoique très-instruit, M. Forcade, ait résumé en ces termes la question romaine : « Le libéralisme moderne croit et professe que le sentiment religieux est plus vivace et plus florissant dans les Églises libres que dans les Églises officielles ; et qu'enlever à une Église des privilèges qui sont des liens, c'est véritablement l'affranchir... En perdant Rome, les catholiques rompent les chaînes qui lient l'Église à l'État¹. »

M. Forcade est bien placé sans doute pour nous dire, avec MM. Ferri-Pisani et Émile de Girardin, que l'Église catholique libre en Amérique est plus à l'aise que l'Église liée par des privilèges à l'État en France et dans le Piémont ; mais l'argument n'est pas applicable à Rome, puisque Rome est, sur la terre, le seul pays où l'État ne saurait mettre aux liens l'Église, par la bonne raison que l'État, en principe et en fait, y est subordonné à l'Église. Reprochez, si bon vous semble, à l'Église romaine de ne pas bien gérer l'État et le temporel ; mais ne venez pas nous chanter, ô sirènes des *Deux-Mondes*, qu'en perdant Rome, l'Église s'affranchit !

Protestants, rationalistes et vous, bons gallicans, écoutez plutôt cet aveu, cette déclaration nette d'un

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1860.

écrivain loyal, qui est à la fois rationaliste, protestant, gallican même, mais qui, de plus, s'est donné la peine de méditer sur ce grand problème du temporel, dans la paix de la prison où l'a conduit l'amour de la liberté :

« Le Pape hors de Rome, c'est un autre Juif-Errant; c'est plus que cela : le roi Lear du catholicisme!... Le roi de Rome va dire au Pape : Mange et prie ! et le Pape ne sera plus qu'un maître de chapelle appointé sur le budget, pour chanter un *Te Deum*, une fois par an, à la gloire du maître de l'Italie ¹. »

Où le roi Lear des nations chrétiennes, ses filles ingrates, — ou le maître de chapelle d'un César romain ! voilà le mot du dénouement prochain de la Comédie italienne. C'est à ce double but que courent tous ceux qui contestent au Pape son temporel ; et tous, *in petto*, savent bien où ils tendent, ceux-là exceptés auxquels Napoléon I^{er}, pinçant l'oreille de sa serre amicale, disait en riant : « Niais ! »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce même courant de basses eaux fouette la tour de l'Église, ou la caresse, pour en saper les fondations. Saint Jean et saint Paul voyaient sourdre ce mystère d'iniquité au sein même des communautés primitives ; et, depuis dix huit cents ans, le vieux Monde n'a pas cessé de disputer le domaine de la terre à l'Église, que les rois d'en bas veulent envoyer promener au ciel. Aujourd'hui, c'est le mot temporel, pipé, qui sert à enrégimenter les niais ; hier,

¹ Eugène Pelletan, *la Comédie italienne*.

c'était le mot théocratie, pipé toujours. Sous bannières variées, même combat ! même répugnance de la chair à se soumettre à l'esprit, de la nature à se laisser transformer par la grâce ; même détournement de la terre que dérobe aux baisers du ciel le prince de ce Monde, ravisseur jaloux et à deux paroles, *fur invidus et bilinguus* !

VIII

La théocratie.

Dominus vir pugnator, omnipotens nomen
ejus.... Cantemus Domino! gloriose enim ma-
gnificatus est, equum et ascensorem, currus
Pharaonis et exercitum ejus deiecit in are.
(Cantique de Moïse.)

Zelo zelatus sum pro Domino Deo exerci-
tuum.... Descendat ignis de cœlo, et devoret te
et tuos. (ÉLIE.)

Bonum est nos hic esse. (SIMON-PIERRE.)

Passons à la théocratie, et tâchons de débarrasser ce mot des malentendus qui l'enveloppent.

Mais d'abord, prenons une idée de la constitution politique de l'humanité, telle que la conçoit l'Église inspirée de Dieu.

Par l'effet de la chute, disent les chrétiens, de la subversion originelle disent les plus avancés de nos libres penseurs, le genre humain avait perdu le sentiment de sa place et de sa fonction dans la hiérarchie ou série universelle des êtres; l'humanité n'avait plus conscience de son unité avec elle-même, de son unité avec l'uni-

vers, de son unité avec Dieu. Incapable de lire dans les choses visibles le secret des invisibles et de conclure du spectacle de l'ordre matériel à la science de l'ordre spirituel, l'homme, alors même qu'il se tournait par instinct d'adoration vers le soleil, n'avait plus la croyance lumineuse à un *soleil des intelligences*. Chaque peuple, replié sur lui-même, se faisait un Dieu à sa mesure, et l'abaissait à la hauteur d'un Olympe, parmi les vapeurs de l'atmosphère, comme le Zeus grec. La seule nation qui eût gardé par tradition la notion du vrai Dieu, la nation israélite, avait laissé s'éteindre en elle l'amour fraternel de l'humanité; et le seul philosophe qui eût l'intuition de l'éternelle Lumière incarnée, Platon, n'avait pas le sentiment de l'unité du genre humain.

Jésus-Christ apparaît; il parle : et désormais voici ce qu'enseigne la théologie catholique. J'emprunte les expressions de Bossuet, dont les renards gallicans n'osent pas trop contester l'autorité :

Il y a un Dieu, soleil des intelligences, qui est au monde spirituel ce que le soleil visible est au monde sidéral et aux choses matérielles, le principe de l'unité comme de la fécondité. Dieu est le lien de la société humaine. En Dieu, père commun, tous les hommes sont frères; conséquemment, ce n'est pas sur la nation, mais sur l'humanité en général, que l'union des hommes doit être fondée. L'amour naturel autant que le divin nous convie à ne faire qu'une seule famille. L'union fait la force; l'association universelle et la solidarité nous doivent attacher les uns aux autres par l'intérêt. La variété même de nos dons et de nos puissances implique la

convenance de notre association. Chaque partie a son usage et sa fonction; et le tout s'entretient par le secours que s'entre-donnent toutes les parties. Il était contre la nature des choses que le genre humain fût divisé, frères contre frères, nations contre nations, et que l'humanité se changeât en Babel. Mais Dieu, qui avait été répudié, s'étant, par voie miséricordieuse, manifesté de nouveau comme lien de toute la création, nous voyons la société humaine se reformer, appuyée sur ces fondements inébranlables : un même Dieu, un même objet, une même fin, une origine commune, un même sang, un même intérêt, un besoin mutuel, tant pour les affaires que pour la douceur de la vie ¹.

La science moderne, par toutes ses lumineuses conquêtes, achève de confirmer ce langage que le Verbe incarné avait laissé aux lèvres de l'Église. La merveille de l'unité universelle, de la solidarité universelle, dont saint Paul et saint Denis l'Aréopagite révélaient à notre foi le plan céleste, se démontre de plus en plus à notre raison par le plan de la création jour à jour déroulé sous nos yeux réjouis.

Si donc le globe est un, si le genre humain est un, s'il est de la destinée nécessaire et bienheureuse que se constitue l'humanité communiant à son Soleil, foyer extérieur et surnaturel de vie, de lumière et d'ardent amour, il faut bien que cette humanité, comme tout être

¹ *Politique tirée de l'Écriture*, liv. I, art. 1, 2 et *passim*. Montesquieu, dans un de ses bons moments, a dit : « La religion chrétienne par la charité, par un culte public, par la participation aux mêmes sacrements, semble demander que tout s'unisse. » (L. XIX, 18.)

organisé et bien organisé, ait sa racine, son pivot, son tronc, qu'elle ait son organisme unitaire; il faut que, pour gouverner son globe dans l'équité, dans la justice et dans la cordialité, le corps *humanitaire* ait sa tête, son chef, son foyer visible d'activité, de lumière et d'amour¹.

D'où la convenance et la nécessité d'un gouvernement central et d'une hiérarchie, d'une royauté chrétienne paternelle présidant à toutes les associations des libres enfants de Dieu.

Cette royauté qu'affirme la théologie et qu'elle impose à la raison comme vérité, comme moyen d'ordre, de paix, de salut, cette royauté est-elle la théocratie?

Qu'est-ce que la théocratie?

C'est, dit l'Académie, « un gouvernement où les chefs sont regardés comme les ministres de Dieu.... Exemple : le Lama du Thibet, les Incas, les Juifs. »

La définition est insuffisante. Pour preuve, interrogez l'Évangile. Jésus-Christ, chef de l'humanité nouvelle, est assurément regardé comme le ministre de Dieu : *Minister circumcisionis, minister sanctorum, minister omnium propter veritatem Dei*¹. Est-ce un théocrate? Je défie qu'on le dénomme ainsi, pour peu qu'homme instruit, on ait le sens cordial des mots. Interrogez les Actes des apôtres, considérez la société primitive des chrétiens dans le cénacle, où saint Pierre règne à l'om-

¹ Salomon, *Sag.*, ix.

² Rom., xv; Hébr., viii; S. Marc, ix, 34; Act., xxvi, 16; S. Jean, xii, 26.

bre miséricordieuse de la Mère de Dieu, dans les communautés telles que saint Jean et saint Paul les organisent et les expliquent avec l'approbation de saint Pierre, et demandez-vous si le système de gouvernement que réalise cette chrétienté naissante ressemble généralement à l'empire du Grand Lama, des Incas, ou même à celui de Moïse, Josué, Gédéon.

La théocratie n'est donc pas essentiellement le gouvernement de Dieu et de ses ministres : elle est un mode particulier de gouvernement ayant, plus ou moins, Dieu pour principe et pour fin. Le *Jardin des racines grecques* peut nous suffire pour déterminer l'essence de cette vieille graine.

Κράτος, *force et pouvoir, puissance.*

Force, voilà le sens radical de toute *cratie*.

Et il ne s'agit pas de cette force harmonieuse, ardente, résolue, solide, dont le *hiérarque*, ministre parfait de Dieu, fait l'appui de ses suavités et le ressort de ses progrès ¹. Ἀρχεῖν se dit généralement de toute principauté et d'un pouvoir exercé dans le but du bien et pour l'utilité de tous ; par opposition à Κρατεῖν, qui emporte l'idée d'une domination acquise ou conservée par la force matérielle. Nos savants hellénistes ajoutent que la *cratie* n'implique pas nécessairement l'idée d'un empire profitable à tous ². Ainsi, l'autocratie et l'aristocratie, sous leur bras de chair, n'abritent que l'avantage d'un seul ou de quelques-uns ; et la démocratie elle-même travaille de sa rude main pour une masse humaine, non

¹ Sagesse, VIII ; Actes, XIX, 20.

² *Lexique* de M. Alexandre. — *Synonymes grecs* de M. A. Fillon.

pour l'universalité. Étudiez le *Dèmos* d'Aristophane, et vous ne trouverez sous ce personnage symbolique du peuple politique ni les femmes, ni les esclaves, ni même les villageois. La démocratie de 89, renouvelée du grec, en était généralement là, lorsque le socialisme lui a fait épeler quelques mots en faveur de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre : femmes, enfants, paysans. Quant à la théocratie, elle peut, de son essence être un gouvernement de privilèges, lorsque la force est aux mains de ministres des faux dieux, Brahma, Jupiter et autres principes d'un régime de castes. Mais pour peu que la théocratie soit juive, elle reçoit de son nom même un caractère essentiel d'universalité, avec l'obligation d'administrer pour le plus grand bien de tous les hommes enfants d'un même père et d'un même Dieu ; *à fortiori*, si elle est exercée par des chrétiens. Dans ce dernier cas, si la théocratie vient à ne plus étendre sa providence sur le tout, *urbi et orbi*, elle ment à son titre même et peut, à bon droit, être arguée de lâcheté ou de trahison.

L'empire pour Dieu et pour ses créatures, voilà la théocratie judéo-chrétienne. L'ordre de Dieu constitué par force d'intimidation, la justice divine imposée de vive force, voilà la puissance théocratique.

La théocratie, et j'entends dans son meilleur sens, non point avec son cortège d'exploitations et d'idolâtries païennes, mais dans toute sa majesté mosaïque, la théocratie n'est pas chrétienne à proprement parler, n'est pas évangélique. Si les Pères de l'Église s'accordent à dire que l'ascète et sévère Jean-Baptiste lui-même n'a

pas au degré parfait l'esprit de lumière et de vie, à plus forte raison toute autorité précurseur ne saurait avoir réalisé la perfection de la Mère Immaculée et du Fils de Dieu. La théocratie était le gouvernement approprié à l'état des hommes déchus, au peuple à la dure cervelle, *cervicis durissimæ* ¹.

L'homme, dans l'état édénique, ne cédait pas à une impulsion théocratique; et c'est pourquoi Dieu, lorsque par l'organe d'Osée il prophétise la loi de grâce, s'exprime en ces termes : « Avec les cordes dont je liais Adam, je les tirerai dans les chaînes de la charité. » Laissons, sur ce passage, la parole à un savant Jésuite, commentateur des Douze prophètes, le R. P. François Ribéra :

« Les cordes d'Adam, ce sont les bienfaits et l'amour. Dieu n'a pu lier à soi l'homme originel que par les bienfaits et l'amour, puisqu'il l'avait créé à son image. Dieu étant amour, l'homme était amour, et l'amour était leur attache mutuelle. L'amour n'est pas seulement le plus grand commandement de la loi, il est le premier, celui que tout d'abord le Père céleste a inspiré à ses enfants. L'homme ayant rompu son attache amoureuse, pour s'asservir à Satan, alors l'âme humaine dut s'ouvrir à la crainte. Pour les fils, l'amour; pour les esclaves, la crainte! L'homme, ayant prêté l'oreille au Rampant, devint animal : l'intimidation et les coups sont pour mener les bêtes farouches. Mais le Dieu de miséricorde annonce l'œuvre de sa rédemption : je viendrai moi-même

¹ Actes, III, 51.

les remettre par les chaînes de l'attraction dans l'ordre de la charité. Je leur ferai une violence suave, je violenterai leur volonté à force d'amour ¹.

Ainsi donc, ni dans l'ordre bon de la Création édenique, ni dans l'ordre parfait de la Rédemption évangélique, n'apparaît la théocratie. Elle est le fruit amer de la chute et de la dégradation : *ad servos, ad belluas!*

Mais est-il vrai que l'Église n'ait fondé sur la terre qu'une théocratie, et que le gouvernement papal ne soit rien que théocratique? Voilà l'erreur.

L'Église romaine, reine maîtresse et mère des Églises, et appui du monde, a deux systèmes de gouvernement.

L'un de ces systèmes, et c'est à proprement parler son temporel, participe, en quelque façon, aux procédés théocratiques. Celui-ci est de pure transition, nécessaire apparemment comme toute transition, selon cet axiome de l'Académie des sciences, que la nature ne fait point de saut, *natura non facit saltum*. Ézéchiél, d'accord sur ce point avec nos savants naturalistes, prédit qu'avant de délivrer les hommes de la dure épreuve de la crainte, le Seigneur, du bras de sa justice, purgera d'abord le monde des êtres brutaux qui ne sont accessibles qu'à la crainte, les dominateurs des nations et ravageurs de la

¹ « Primum legis mandatum maximumque non timoris est, sed amoris, quia Deus homines ad imaginem charitatis factos filios esse mavult quam servos.... Filiis amor, servis timor.... Nolo eos terrore ac verberibus cogere, ut belluas, sed funiculis Adam, nempe beneficiis et amore. Quamdā vim suā ac voluntariā eis afferam. » (*In librum Duodecim prophetarum commentarii*, 1593, *In Hoseam*, XI, § 22 et passim.)

terre, les pires des bêtes féroces¹. Et le sentiment commun des chrétiens, au Moyen Age, concordait avec la prophétie et avec la science, puisque c'était du consentement universel des peuples que la Papauté exerçait sur le monde sa juridiction justicière.

Mais si l'Église romaine, selon l'expression de saint Grégoire VII, a fustigé jusqu'au sang loups et lions humains, et versé dans leurs blessures le vinaigre de la pénitence, elle a été la première autorité publique, et longtemps la seule sur la terre qui ait, à l'encontre des procédés de force et de rigueur, prononcé le mot de saint Jean-Baptiste : *oportet minui*, il faut que la puissance d'intimidation et de contrainte diminue et que l'autorité d'amour croisse et s'épanouisse; et, seule, l'Église n'a pas cessé de produire un autre et principal système de gouvernement, celui dont le propre est de constituer l'ordre par l'attraction miséricordieuse.

Nous reviendrons, pour nous y fixer, sur ces rives harmonieuses. Jetons d'abord sur le monde un coup d'œil, des hauteurs où la Papauté théocratique exerça, parmi les nations, l'empire justicier de Dieu.

« L'Église catholique a réalisé avec une haute perfection l'idéal théocratique. Grégoire VII ne s'est pas trompé, et son œuvre subsiste encore. La théocratie vit tout entière, grande encore, formidable et envahissante dans

¹ « Cum contrivero catenas jugi eorum, et eruo eas de manu imperantium sibi, et cessare faciam bestias pessimas de terra.... Et non ultra devorabunt eos, et Pastor unus ipse pascet eos, et dabit terra germen suum, et erunt in terra absque terrore. (Ezech., xxxiv.)

cette immense hiérarchie de prêtres, si étroitement groupée sous le sceptre absolu d'un chef infaillible, affranchie par le célibat des liens les plus forts de la société générale, et dont toute l'autorité, toute la supériorité sur les autres hommes procède uniquement de l'initiation à une doctrine révélée par la tradition sacrée.»

Ainsi parle l'*Encyclopédie nouvelle*, cette pépinière des libres penseurs les plus avancés du temps présent; puis, après un fort bel éloge métaphysique de la théocratie, nos modernes encyclopédistes s'efforcent de démontrer, toujours par des raisons métaphysiques, que la théocratie, bonne en principe, n'a donné que de mauvais fruits, et voici à quoi conclut la plus libérale critique du très-éclairé XIX^e siècle :

« De tous les systèmes politiques, la théocratie est celui que le sentiment général de l'humanité nouvelle réprouve le plus énergiquement. Despotisme absolu, asservissement des âmes aussi bien que des corps, abaissement de la dignité humaine par l'abdication de la liberté morale et de l'indépendance intellectuelle, triomphe des préjugés, de l'hypocrisie et de la lâcheté sur l'intelligence, la franchise et les sentiments généreux : voilà ce qu'aujourd'hui presque tout le monde sous-entend sous le mot théocratie... Arrière donc désormais la théocratie ! L'histoire l'a jugée aussi bien que la raison. Une plaine froide et aride, où ne brille d'autre soleil qu'un feu mystique allumé au fond d'un sanctuaire et dont quelques rayons seulement s'échappent par de rares ouvertures; dans ce sanctuaire, les prêtres groupés autour de l'autel; au dehors, un peuple immobile, les

regards tournés vers ce lieu redouté et dans l'attente des oracles que l'hiérophante vient de temps en temps préférer sur le seuil du temple : Voilà l'image de la théocratie ! »

Faisons d'abord remarquer que l'*Encyclopédie nouvelle* tombe dans la confusion vulgaire, lorsqu'elle mélange la théocratie avec la hiérarchie. La connexité de ces deux termes est si peu essentielle et si peu réelle, que, je l'atteste pour mon propre compte, si j'avais senti la théocratie, ne fût-ce que du bout de son petit doigt, toucher mon épaule rétive, mon front ne serait pas, à l'heure qu'il est, humblement engagé sous le joug doux et suave de la hiérarchie catholique, je ne serais pas, comme je le suis, absolument et indissolublement dévoué corps et âme de tout mon sang et de tout mon esprit, à la sainte Église, ma mère miséricordieuse. Ce n'est là sans doute qu'un témoignage individuel ; mais voici une démonstration publique et éclatante. Il saute aux yeux qu'en nos derniers temps, à côté de la théocratie presque tout entière réduite à néant, apparaît plus vivante que jamais la hiérarchie catholique, autour de son foyer groupée, nouée, forte comme on ne l'a vue dans aucune époque de l'histoire. La prétendue connexion naturelle et nécessaire de la théocratie avec la hiérarchie n'est donc pas soutenable.

L'*Encyclopédie nouvelle* se trompe encore lorsqu'elle attribue à saint Gégroire VII l'institution de la théocratie dans l'Église. L'esprit théocratique n'avait pas cessé de fermenter même au sein de l'Église naissante : au témoignage de saint Jacques, il y avait partout des Juifs pour

prêcher Moïse et l'observance rigoureuse de ses prescriptions légales ¹. Quant à l'organisation politique qui met aux mains de la Papauté les moyens d'imposer la loi, ce pouvoir temporel se constitue, en effet, au VII^e siècle, sous le premier des Grégoire, dont les Romains avaient d'abord fait leur préteur et que peuple, sénat et clergé élurent pape à l'unanimité. « Grégoire le Grand, dit un écrivain catholique plein de vigueur, que j'ai connu socialiste, républicain et ardemment épris de la liberté, M. Chevê, Grégoire le Grand *inaugure la paternelle dictature des Papes*. Il est comme l'esprit vivifiant du monde et de l'Église, et sa grande image reste le modèle de ses successeurs. »

Rome étant toujours, selon le préjugé commun et le sentiment universel, la capitale du monde, le pape reconnu souverain dans Rome devient en quelque sorte et par extension le suzerain de toute la chrétienté. Cette suzeraineté presque toujours contestée en fait, mais généralement reconnue en principe, dure environ mille ans. « Machiavel, dit M. Ferrari, le plus hardi des écrivains libéraux de l'Italie nouvelle, Machiavel, nouveau Titan, ayant proposé de détrôner Dieu et de le remplacer par Satan dans le gouvernement du monde, la théocratie est détrônée par le traité de Westphalie ². »

Que les mille ans « où le Christ règne avec ses saints » courent de la royauté de saint Grégoire le Grand jusqu'au moment où le corps de la chrétienté s'isole de sa tête

¹ Actes, xv, 21.

² *Histoire de la raison d'État*, 1 vol., 1860, aux chapitres *Dieu détrôné*, *Âge de fer*, p. 236, 351.

sacrée, ou bien que ce *millenium*, soit placé entre le sacre de Charlemagne, qui se laisse surprendre et couronner par le Pape, et celui de Napoléon, qui se couronne de sa propre main ¹, toujours est-il que le Vicaire de Jésus-Christ, appuyé sur Élie et Moïse, apparaît glorieux à la terre bien avant le XI^e siècle. Sur le Thabor de l'Église, saint Grégoire VII n'est que le point culminant.

Si nous prenions le temps de passer en revue seulement les Papes qui ont porté ce grand nom de Grégoire, du VII^e au XVII^e siècle, nous trouverions à répondre à tous les griefs de la critique prévenue.

Y a-t-il apparence qu'il ait engendré le despotisme absolu des âmes et des corps, ce Grégoire I^{er} qui, au témoignage du protestant Gibbon « eut un règne édifiant, et peut être, avec justice, appelé le père de la patrie? » souverain Pontife qui prit le titre de Serviteur des serviteurs de Dieu, Roi qui servait tous les jours douze pauvres à table! Écoutez comme ce saint Pape, faisant descendre de ses orgueilleuses hauteurs le despote César, lui inculquait le respect fraternel de l'homme et le sentiment de l'égalité : « Ils ne méritent pas le nom de rois ceux-là qui, fastueux contre Dieu même, réduisent en captivité l'épouse du Christ et tendent à rendre inutile le mystère de la passion du Sauveur.... Souvenez-vous que vous êtes de même nature que vos sujets, tenez-vous bien à Jésus-Christ, et ne vous glorifiez pas

¹ Voir l'écrit profond de M. l'abbé Hery sur le *Couronnement des Empereurs*.

tant de régner sur les hommes que de faire régner Jésus-Christ sur vous¹. »

Est-ce un mystique ennemi des splendeurs du soleil, ce saint Grégoire II, l'organisateur de la grande mission de Vinfrid (saint Boniface) qui arracha toute l'Allemagne à la barbarie ; le restaurateur des monastères auxquels nous devons, comme l'affirme Pierre Leroux², la conservation de tout le trésor antique des sciences, des lettres et des arts ; l'énergique champion de l'art contre le César oriental, Léon l'Isaurien, théologien imbécile, sabreur de toutes les images peintes ou sculptées ? Est-ce un asservisseur des âmes et des corps, cet humble et courageux prêtre, qui renouvella, contre Luitprand et ses Lombards assiégeant Rome, le miracle de saint Léon et de sainte Geneviève contre Attila : l'intelligence et l'amour dominant l'homme sauvage jusqu'à désarmer la rage et prosterner la force animale aux pieds de la faiblesse ? Est-ce un abdicateur de la dignité morale, un prédicateur de la lâcheté, ce Pape qui écrivait à l'Empereur de ce style grandiose ? écoutez :

« Vos grands prédécesseurs, Constantin, Théodose, Valentinien, d'accord avec nos saints docteurs Grégoire, Basile, Chrysostome, ont administré religieusement ; ils édifiaient le peuple à la gloire de Dieu.... Mais vous, vous faites, sans craindre le jugement de Dieu, des décrets à scandaliser non-seulement les fidèles, mais les infidèles. Jésus-Christ vous déclare que, si vous scandalisez un

¹ Lettre à Phocas.

² La Grève de Samarez, 1863.

seul des petits, vous serez précipité dans la Jéhenne éternelle : et voilà que vous scandalisez le monde entier !

« Pourquoi, comme empereur et chef des chrétiens, n'avez-vous pas pris la peine d'interroger les savants qui ont l'expérience des études sacrées ? ils vous auraient appris à comprendre les paroles de Dieu que vous invoquez à l'appui de votre erreur ; et vous n'auriez point jeté le trouble et le chaos parmi les humbles populations. Il nous faut bien, puisque vous n'êtes qu'un enfant ignorant et inculte, vous donner une leçon enfantine et élémentaire, mais pleine de la vertu et de la vérité de Dieu. Au nom de ce Dieu de vérité, veuillez déposer quelque peu l'arrogance et la superbe dont vous débordiez, et mettre sincèrement et avec humilité grande votre oreille à notre disposition, et que Dieu fasse fléchir votre esprit vers la vérité par la pénétration du vrai sens de ses paroles.

« Lorsque le Seigneur a prononcé les paroles que vous citez, il défendait aux habitants de la terre promise de faire les images des animaux d'or, d'argent et de bois, parce que l'idolâtrie disait de ces simulacres : Voilà nos dieux, et il n'y en a point d'autres ! Telles sont les œuvres d'art nuisibles, et à bon droit maudites, comme inspirations diaboliques. Mais le Seigneur n'a jamais défendu de faire des œuvres d'art agréables aux yeux à la gloire de Dieu.

(Ici la leçon d'histoire sainte.)

« Faut-il, avec les images que vous brisez, détruire aussi nos églises ? car que sont-elles, sinon des œuvres d'art, faites de main d'hommes, avec des pierres, du

bois, de la chaux, du stuc, sur quoi, suprême ornement, l'on ajoute, en sculptures et peintures, les histoires du Christ et de ses saints?

« Vous objectez que nous ne peignons pas Dieu le Père : vous devriez savoir qu'il est impossible de se représenter physiquement la pure nature divine¹. Si les hommes avaient vu le Père comme le Fils, nous offririons son image au culte, dussiez-vous l'appeler encore une idole.

« Savez-vous que, si vous alliez dans une école dire : « Je suis le destructeur des images, » les petits enfants (desquels Dieu tire sa louange parfaite) se moqueraient de vous et vous jetteraient leurs tablettes à la tête, et vous feraient la leçon, à vous qui n'avez pas voulu la recevoir des savants?... Et savez-vous que vous êtes plus coupable que les hérétiques ; car eux contestent sur des points délicats, où la plus haute science seule peut les reprendre, tandis que vous, vous vous avisez de contredire à des choses claires comme le jour².

« Laissez donc, continue le Pape parlant à l'Empereur, laissez les questions de science à ceux qui en ont charge : ce n'est point votre affaire. Laissez-nous fabriquer des images, pour nous souvenir de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère, d'Étienne, des saints et des martyrs.... A ces bonnes œuvres les chrétiens consacrent saintement leurs richesses. Les mères, leurs enfants nouveaux

¹ S. Jean, xiv, 8, 9.

² Hélas ! les enfants sont encore appelés à faire la leçon aux hérétiques modernes. « La Réforme, écrit en ce moment un de ses apologistes, M. Derome (*Revue contemporaine*, 15 juin), la Réforme chassa de la religion l'art comme une idolâtrie, comme l'objet des sept péchés capitaux. »

baptisés entre leurs bras, vont devant ces tableaux leur montrer du doigt, et aussi aux jeunes gens et même aux incrédules, les effigies qui élèvent les intelligences et les cœurs vers Dieu. Mais vous, qui détournez de ces saintes œuvres d'art le peuple, où le ramenez-vous ? Aux futilités des oisifs, aux jeux sans but, aux fantaisies de la petite musique, aux danses grossières, aux tables où l'on chante les frivolités de la Fable, avec l'oubli des actions de grâces et des louanges dues au vrai Dieu....

« Vous essayez de nous effrayer, et vous écrivez : « J'enverrai à Rome, je briserai l'image de saint Pierre, et je me ferai ramener enchaîné le pape Grégoire, comme Constant a fait de Martin. » Vous devez savoir que les pontifes de Rome, médiateurs entre l'Orient et l'Occident, sont les arbitres et les modérateurs de la paix. Notre prédécesseur Martin travaillait à la paix, quand votre Constant, homme de guerre, le fit enlever par ses satellites, traîner tyranniquement à Byzance, abreuver d'outrages et jeter en exil. Il en fit de même aux moines Maxime et Anastase. Quelle mémoire a laissée Constant ? tandis que Martin a été proclamé Bienheureux par le peuple de Chersone, lieu de son exil, et les peuples du Nord courent demander leur guérison à son tombeau.

« Plût à Dieu de nous faire marcher dans la voie de Martin, encore que, pour l'utilité publique, nous souhaitions de vivre et de survivre, car (quelque indigne que nous soyons personnellement) tout l'Occident a les yeux tournés sur notre humilité, et vénère comme un Dieu terrestre ce saint Pierre dont vous vous vantez de briser l'image. Ne le tentez pas : vos outrages seraient vengés,

et ceux de l'Orient.... Mais nous préférons vous conjurer par le Seigneur de cesser vos extravagances de jeune homme.... C'est vraiment une grande peine pour nous de voir que les Barbares s'adoucissent, et que vous devenez barbare....

« Écoutez notre humilité, Seigneur : cessez de persécuter l'Église, suivez-la telle que vous l'avez trouvée.... Les dogmes ne regardent point les empereurs, mais les Pontifes, car dans l'Église est l'esprit du Christ.... Autre est la constitution de l'Église, autre celle du siècle. La massive intelligence que vous avez pour la guerre ne saurait administrer les dogmes spirituels....

« Que chacun de nous demeure dans sa fonction.

« Savez-vous, Empereur, la différence des Pontifes et des Empereurs ?

« Si quelqu'un vous offense, vous confisquez sa maison, vous le dépouillez de ses biens, ne lui laissant que la vie, et au besoin vous le faites pendre, ou vous lui faites couper la tête, ou vous l'exilez ou vous le déportez loin de ses enfants, loin de tous ses parents et amis.

« Ce n'est pas ainsi que font les Pontifes : mais lorsqu'un homme commet une faute et qu'il s'en confesse, au lieu de le pendre ou de le décapiter, ils lui mettent sur les épaules l'Évangile et la Croix, et lui donnent pour prison les confessionnaux et les sacristies ; ils le séquestrent pour les services de l'Église et pour les exercices du catéchuménat ; ils imposent pour pénitence à ses entrailles le jeûne, à ses yeux les veilles de la nuit, à sa bouche les louanges de Dieu. Et après l'avoir ainsi suffisamment amendé, son corps étant maté par la pri-

vation et son âme affamée des choses divines, alors ils l'admettent à la communion du précieux corps du Seigneur, alors ils l'abreuvent du sang divin; et, redevenu vase d'élection et affranchi du péché, ils le renvoient au Seigneur pur et innocent. »

« Comprenez-vous, Empereur, la différence des Églises et des Empires?... »

« Pour vous, qui vous êtes perverti en éloignant de vous l'Esprit-Saint, vous nous persécutez et nous tyrannisez par la main de vos soldats et par les armes de la chair. Pour nous, nous sommes nu et sans défense, nous n'avons point d'armées terrestres; mais contre vous nous invoquons le généralissime de tout l'univers, le Christ, afin, comme dit l'Apôtre, que, pour sauver votre âme, il vous livre à Satan qui ne sait faire des puissances charnelles que des ruines.... Dieu veuille vous donner la prudence et le repentir pour revenir à la vérité dont vous vous êtes écarté, et laisser les peuples fidèles à l'orthodoxie! Et qu'enfin le Seigneur accorde à l'univers entier la paix, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles¹! »

Quel langage! ô fils des Giboyers, vous qui aimez les arts et la lumière et la liberté, que pensez-vous d'une telle parole? et où croyez-vous que nous eût menés le despotisme inintelligent des Empereurs, si, au plus profond des ténèbres du Moyen Âge, les Papes n'eussent agité l'éclair de leur divin glaive?

¹ Labbe, VII, ép. 1 et 2. Il faut lire, dans leur entier, ces magnifiques épîtres.

Êtes-vous bien venus, même à quereller la théocratie papale parce qu'elle a, pour les Croisades, depuis saint Grégoire III jusqu'à saint Grégoire X, tiré du fourreau l'épée homicide, vous qui glorifiez Charles-Martel d'avoir arrêté « le funeste élan en arrière que l'Islamisme imprimait à l'humanité¹ ? » Si le bras a fait besogne utile, faut-il chercher noise à la tête ?

Verrez-vous encore un encouragement à l'abaissement de la dignité morale dans ce que la théocratie romaine, par l'organe de Grégoire IV, enseignait aux évêques gallicans, alors empressés à s'abaisser jusqu'à amnistier les crimes de leurs rois ? « Vous m'accusez de manquer à mon devoir et à ma foi jurée parce que je résiste à l'Empereur : et c'est vous, évêques des Gaules, qui n'êtes que des parjures, vous qui, après avoir juré et rejuré d'être dévoués à votre prince, l'avez vu manquer à sa parole et se jeter dans le précipice sans vous mettre en peine de vous dévouer à le sauver, suivant le serment que vous en avez fait. Et vous essayez en vain de vous justifier en disant que le parjure du prince était nécessité par les circonstances ; on voit bien que Dieu n'est pour rien dans ce qui s'est fait, puisque de tout ceci résulte une plus grande corruption des âmes. »

Répudiait-il la liberté morale et l'indépendance intellectuelle et propageait-il les préjugés, ce Grégoire VIII, qui écrivait, suppliant et menaçant, aux évêques de France pour empêcher nos ancêtres, Gaulois et Franks, de baptiser de force juifs et mahométans, et qui faisait

¹ Henri Martin, t. II.

à notre saint Louis même sa leçon de tolérance : « Il ne faut contraindre personne. L'homme tombé par son libre arbitre doit par son libre arbitre se relever ! » C'était reproduire la protestation de saint Grégoire I^{er} : « Exiger la foi par les coups, c'est là une prédication nouvelle, inouïe, intolérable¹. »

N'aurions-nous pas, Gaulois, Franks, Corses et Savoyards du xix^e siècle, encore à prendre des leçons de liberté morale chez ce Grégoire IX, qui écrivait en 1232 : « Le Pape ne s'empare point du trône par un coup de sa volonté propre ; il y monte appelé par ses frères, libres électeurs inspirés de Dieu ! » Chose digne d'attention et de respect, que presque tous ces Grégoires théocrates aient été élevés malgré eux au pouvoir ! où sont-ils, pour en faire autant, les Giboyers de l'autocratie, de l'aristocratie et de la démocratie ?

Est-ce sous la main de saint Grégoire X que les âmes et les corps sont asservis et que les préjugés triomphent et que la liberté intellectuelle et la dignité morale sont étouffées ? C'est lui qui, au témoignage du protestant Sismondi, « durant son règne trop court, glorieux, par l'effort d'un esprit impartial, pacifia presque entièrement l'Italie, où la fureur des guerres civiles avait détruit tout repos². » C'est à lui qu'appartient la gloire de ce concile de Lyon (1274) où, sous les yeux des ambassadeurs tartares, édifiés, convertis, fut un moment réalisée la réconciliation de l'Orient avec l'Occident, par le seul effet

¹ Liv. I, Ép. 22.

² *Républiques d'Italie*, III, p. 422.

de la libre discussion, et par une telle attraction d'amour et de charme, que les Grecs, de retour à Constantinople, en plein concile, proclamèrent Grégoire X, qui venait de mourir, « un homme bienheureux et très-saint, si toutefois on doit appeler homme celui qui a le caractère d'un ange¹. »

Que de bénédictions, si nous étions justes, n'aurions-nous pas pour Grégoire XI, un Français qui, cédant aux divines supplications de sainte Catherine et de sainte Brigitte, eut le courage d'arracher la Papauté aux griffes des rois de France, et mit un terme à cette servitude d'Avignon plus déshonorante pour les fils aînés séducteurs que pour le père séduit ! Et quelle filiale piété ce serait, au spectacle des ballottements de Grégoire XII au milieu de la tempête du Grand Schisme par nous soulevée, de détourner un peu la face et de voiler les faiblesses du pauvre bon Pontife éperdu, *operientes vrenda patris*.

Il est un pape Grégoire que les apologistes de la royauté et de la bourgeoisie, en France, n'ont pas ménagé, c'est Grégoire XIII : je n'en sais pas devant lequel ils devraient mieux reculer, au nom de leurs patrons, avec un sentiment de remords et de confusion. Il est vrai que la nouvelle de la Saint-Barthélemy « fut reçue agréablement à Rome, » et que « on frappa une médaille commémorative de cette chose horrible². » Mais ce que négligent de dire Bossuet et Michelet, c'est que notre cardinal de

¹ Raynald, 1276, n° 2.

² Bossuet, *Hist. de France*. — Michelet, *Précis d'hist. moderne*.

Lorraine, l'une des bonnes têtes de l'aristocratie française, « homme fort caché et hypocrite, dit Brantôme, et s'aidant de sa religion pour sa grandeur, » imposait alors sa domination dans la Rome papale affaiblie, et qu'il fut l'organisateur de cette agréable festivité commémorative des hauts faits des Guises, des Valois et des Médicis. Ce qu'ils oublient de dire, c'est que, si le Pape remercia Dieu « d'avoir sauvé le Roi, » c'est parce que Catherine de Médicis avait machiavéliquement fait renouveler par lettre, devant la Cour de Rome, la comédie que Charles IX joua en personne devant son Parlement, où il vint déclarer « qu'ayant découvert une conjuration imminente de l'Amiral et autres scélérats, il n'avait trouvé d'autre remède que de prévenir l'attentat et de frapper les traîtres pour le salut de l'État. » C'est le langage qu'ont toujours tenu partout les sauveurs de l'État à coups de main sanglants; et nous tous, dans les rangs de tous les partis, nous avons d'honnêtes amis qui s'y laissent encore prendre, au demeurant les meilleures gens du monde. Ainsi Grégoire XIII fut trompé après le coup et crut pouvoir l'exécuter, comme le corps municipal de Paris, trompé avant le coup, crut devoir y prendre part. L'erreur lamentable de Grégoire XIII est vieille comme la duperie dans le courant de la politique humaine.

Et voici encore ce qu'on néglige de dire : c'est que la Papauté n'a attendu ni la solennelle protestation de Bossuet, ni l'aigre récrimination de Michelet, pour manifester son horreur et son affliction. Aussitôt que Grégoire XIII eut vaguement soupçon de l'odieuse vérité,

lorsqu'il en sut « ce qu'on voulut bien seulement lui faire savoir, » il pleura, dit Brantôme, en disant les paroles mêmes qu'on loue de Thou d'avoir prononcées à Paris : « Que d'innocents confondus avec les coupables ! » On ne dit pas que de Thou ait pleuré ; mais on sait que lui, qui savait tout, étant sur les lieux, commença par louer publiquement le roi « d'avoir su cacher un si grand dessein, » et qu'il profita de l'occasion pour placer ce bel axiome de la Raison d'État : « Qui ne sait dissimuler, ne sait pas régner. »

Et voici ce que les écrivains gallicans, adversaires de l'ultramontanisme, favorables aux rois de France et flatteurs du peuple français, semblent oublier à plaisir : c'est que « la Saint-Barthélemy est l'éternelle infamie de la nation (française), » dit le duc de Saint-Simon ; c'est que « le peuple de Paris haïssait à la mort les protestants, » dit Bossuet ; c'est que la Saint-Barthélemy, qui fit mourir de chagrin le chancelier de l'Hôpital, fidèle catholique, et pleurer le pape Grégoire XIII, « est un crime de la Royauté française et de la bourgeoisie parisienne, » dit Augustin Thierry : royauté et bourgeoisie lâchement menées par une fille italienne du satanique Machiavel¹ !

Et voici ce que négligent d'apprendre et de confesser la plupart de nos Giboyers réameutés contre le catholi-

¹ *Sommaire de l'histoire de France et étrangère*, manuscrite, aux Archives. — *Essai sur l'histoire du Tiers-État*, 2^e édit., t. I^{er}, p. 142 : « La Saint-Barthélemy, » dit M. Derome, l'impartial apologiste du calvinisme en France (*Revue contemporaine*, 15 juin 1863), « c'est la mise en œuvre des principes de Machiavel. »

cisme : c'est que les historiens du temps n'ont trouvé qu'un seul prêtre mêlé au massacre de la Saint-Barthélemy, Jean Rouillard, chanoine de Notre-Dame, et savez-vous comment on l'a trouvé? assassiné dans son lit¹ ! Ce qu'ils taisent, c'est que, depuis Jean Hennuyer, le généreux évêque de Normandie, jusqu'aux prêtres de Bordeaux, jusqu'aux moines de Lyon, partout les clercs se dévouèrent à arracher des victimes à la Ligue de l'autocratie royale, de l'aristocratie de la Cour et de la démocratie parisienne. Ce qu'il n'est plus permis d'ignorer, sous peine de n'être qu'un fanatique libérateur et un ignorantin, c'est que, dans le conseil royal et princier où fut décidé ce coup d'État et dans le conseil municipal qui y donna son acquiescement, ne siégeaient aucun évêque, aucun prêtre, pas le moindre sacristain; c'est que la Saint-Barthélemy est un coup d'État, rien qu'un coup d'État politique, dont le sceau évident est dans ce mot par lequel Catherine vainquit la résistance de l'irrésolu Charles IX : « Il s'agit de sauver votre autorité et votre personne, » mot qui, n'ayant aucun rapport à la cause de l'Église, a trait uniquement à l'intérêt de la royauté; c'est qu'enfin, comme l'a proclamé l'un des protestants les plus hardiment libéraux du xix^e siècle, William Cobbett, « attribuer ce massacre aux principes de la religion catholique, c'est mentir à la vérité d'une manière impudente, basse, monstrueuse². »

Mais, s'écriera la clientèle des Giboyers, vous n'avez

¹ Saint-Victor, *Tableau de Paris*, t. III, p. 190.

² *Hist. de la Réforme*, liv. X, édit. 1826, p. 182, 183.

donc pas vu l'opéra des *Huguenots* et son gigantesque finale? — Oui, j'ai vu et entendu très-souvent, non sans quelque fatigue pour le cœur et pour l'oreille, cet acte grandiose et terrible. C'est, en effet, la seule *bénédiction des poignards* à laquelle aient pris part prêtres et religieux; et ils ne pouvaient y échapper, mon trop libéral camarade Scribe ayant trouvé là un *motif heureux* de mise en scène, et le trop prodigue israélite Meyerbeer l'occasion d'un magnifique sabbat. Rossini, qui n'affecte pas de mépriser l'Église et qui ne rougit pas d'aller, le mercredi des Cendres, sous le doigt du prêtre, incliner son front glorieux, Rossini a su faire, au deuxième acte de *Guillaume Tell*, sur un sujet plus vrai, une solennelle bénédiction plus généreuse, avec plus de grandeur et moins de bruit.... Mais il faut bien varier les finales; après tout, l'Académie royale de musique n'a songé qu'à amuser la bonne bourgeoisie de Paris. Que si tout ce beau spectacle propage d'un bout du monde à l'autre, de toute la puissance du génie, de l'art et de l'industrie, une cruelle et infâme calomnie, eh bien! que voulez-vous? c'est un petit malheur, une peccadille! *dolus non est....*

Que Dieu pardonne à l'Académie royale et impériale de musique : ses directeurs, assurément, ne savent pas ce qu'ils font.... Mais vous, Giboyers, faiseurs de poèmes et comédies, cessez de mettre où ils ne furent pas, dans ces horreurs dont la France laïque est responsable, la main des religieux et le cœur d'un pontife doux et bien-faisant. Grégoire XIII passa les douze années de son règne à admonester, pour la paix, empereurs, rois, ré-

publiques, familles, ordres militaires, et se comptait à vivre comme un pauvre parmi les pauvres¹.

Nous faut-il prendre parti contre Grégoire XIV, parce qu'il ne s'enthousiasma point pour Henri IV, et parce que, écrivant aux royalistes de France qui, depuis longtemps, au symbole chrétien : *Dieu et le prochain*, avaient substitué leur devise pervertie : *Dieu et mon Roi* ! le pape fidèle leur rappelait que « Dieu doit passer avant le Roi ? » Et quel grief de vos critiques peut avoir prise sur ce Grégoire XIV, dont le protestant Ranke dit : « C'était une âme virginale, un modèle de sainteté ; » ou sur Grégoire XV, avec qui s'éteint l'âge millénaire de la puissance théocratique, et dont le même juge protestant écrit : « Sa charité était sans bornes ; elle embrassait et pénétrait le monde tout entier² ? »

Comment l'humanité nouvelle, de qui l'aspiration la plus vive est pour l'unité universelle, pour la fraternité humaine, pour la sainte alliance de toutes les races, pourrait-elle, avec justice, réproucher cette grande théocratie qui, par les soins de tous ses Pontifes-Rois, donnant à l'humanité conscience d'elle-même, travaille sans relâche à faire de tous les peuples épars une seule et sainte famille, depuis saint Grégoire le Grand, qui n'eut de cesse qu'il n'eût organisé la mission de saint Augustin et fait de la Grande-Bretagne l'île des Saints,

¹ Voir encore sur la Saint-Barthélemy l'*Étude* de M. de Falloux ; l'*Éloge de l'Hôpital* de M. Villemain ; l'*Histoire des Papes* de M. Artaud de Montor ; et le travail très-complet d'un écrivain catholique très-moderne et très-méritant, et très-grand ami de la liberté, M. L.-F. Guérin. (*Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Église*, édition Migne.)

² *Histoire des Papes*.

ne pouvant souffrir, disait-il, après avoir rencontré des Anglais sur le marché aux esclaves des païens, « ne pouvant souffrir que de si belles créatures vécussent plus longtemps sans être revêtues du soleil de la grâce ; » jusqu'à saint Grégoire X, dont le premier acte de gouvernement fut d'expédier des missionnaires dans toute l'Asie et jusqu'en Chine ; jusqu'à Grégoire XV, qui, en 1622, organise, dans toute sa vertu d'universalité pacifiquement conquérante, la *Congrégation de la Propagande* : tous n'ayant eu qu'une seule constante et ferme idée, rappelée dans la bulle d'institution de la *Propagande* : réaliser la vision de Pierre, ouvrir l'Église, foyer d'unité, à cette nappe mystérieuse où Dieu recueille, pour être transformés par la Papauté, exaltés dans la grâce et reposés dans la paix éternelle, tous les hommes étrangers à la vérité catholique et vivant de la vie simplement naturelle, depuis les rampants, les Césars et compagnie, races homicides et sensuelles, jusqu'aux oiseaux du ciel, aux prêtres, philosophes et rêveurs, voltigeant, à tous les vents des doctrines humaines, des montagnes du Thibet aux cimes profondes de l'*Encyclopédie nouvelle* : *et serpentia terræ, et volatilia cœli*¹.

Cependant, il faut bien l'avouer, pas un de ces Pontifes-Rois, fût-ce Grégoire III, l'ami des pauvres, fût-ce le virginal Grégoire XIV, fût-ce l'angélique Grégoire XV, qui ne se soit, en cas d'urgence et de nécessité, appuyé sur la force pour soutenir la vérité ! Mais voit-on que le

¹ Actes, x.

juste Aristide, et Scipion, et les Gracques, le bon Titus et Marc-Aurèle, Charlemagne, Édouard le Confesseur et saint Louis, Isabelle la Grande et son protégé Christophe Colomb, Washington, et tous les nobles penseurs et poètes qui ont touché du doigt les affaires, Socrate, Cicéron, Dante, Pétrarque, Milton, Lamartine, Victor Hugo, se soient fait faute de recourir à la force pour défendre un peu de justice, ou de liberté, ou d'ordre public, une parcelle de vérité? et voit-on que, pour leurs prises d'armes, ces grands hommes soient traités de Turc à More par Plutarque, Muratori, Montesquieu, Gibbon, Sismondi, Guizot, Michelet et les historiens de l'*Encyclopédie nouvelle*, des *Débats*, du *Temps*, de l'*Opinion nationale*, du *Siècle* et du *Charivari*? Il n'est pas facile de trouver, sur les hauteurs de l'humanité, une main levée pour le droit qui n'ait été lourde de plomb et de fer.

Mais arrêtons-nous devant la figure de saint Grégoire VII, puisqu'on nous l'oppose comme le principe et le type de la théocratie papale; et voyons s'il y a trace, sous son puissant empire, pour cette plaine froide et aride, sans soleil, toute semée de sombre mysticité, dont vos nourrices encyclopédiques vous font peur encore, ô Giboyers, marmots attrapés! Voyons comment ce théocrate sème le despotisme avec l'asservissement des âmes et des corps, étouffe l'intelligence, la franchise et les sentiments généreux, et cultive les préjugés, l'hypocrisie et la lâcheté.

Pauvre Grégoire VII! je ne sache pas de plus grande

ame plus grandement méconnue, de plus fidèle serviteur de Dieu et des hommes, plus perfidement calomnié par les ennemis de Dieu, plus ingratement oublié par les hommes ! Il se trouve que j'ai, d'un œil de libéral et d'une main jalouse de libre examen, durant trois années, sondé et fouillé le fond de son histoire. A la suite du protestant Voïgt, noble guide impartial, et du savant et fidèle abbé Jager, j'ai fait un livre pour exprimer, étonné moi-même de mon admiration, le respect dont me remplit cette grandiose mémoire. Deux ou trois critiques à peine ont bien voulu jeter les yeux sur mon drame¹. M. de Biéville a traité l'auteur avec beaucoup de bienveillance, et le héros avec toute rigueur ; et cette sévérité contre le grand Pape s'explique et s'excuse dans les colonnes du *Siècle*, qui ne sait pas assurément ce qu'il fait en méconnaissant Grégoire VII. Mais voici le mystère d'iniquité : Un écrivain distingué et pieux ayant proposé de rendre compte du livre *dans un journal catholique*, le rédacteur en chef, un ecclésiastique (je le désigne parce qu'il n'est plus) répondit : « Dites du bien de l'auteur, si vous voulez, mais pas un mot de Grégoire VII ! »... Je cite le mot sans aigreur, puisque je n'ai personnellement qu'à remercier l'honorable défunt, mais non pas sans une profonde affliction. Combien sont excusables le *Siècle* et l'*Encyclopédie nouvelle* d'ignorer ce que c'est que saint Grégoire VII, puisque les gens d'Eglise, en France, ont étouffé cette féconde lumière sous leur boisseau gallican !

¹ *Le Pape et l'Empereur*. 1 vol. 1860.

Il semble toutefois que l'*Encyclopédie nouvelle*, portant arrêt de mort contre la théocratie « Œuvre de Grégoire VII, » aurait dû emprunter quelque peu ses motifs aux faits et gestes de ce pape. Or, dans les démonstrations justificatives de la sentence¹, je vois nommés Manou, Hermès, Odin, Moïse, les Chaldéens de l'Assyrie et de l'Iran, les princes théocrates du Japon, de la Chine, du Thibet, de la Tartarie, les Druides, Moïse, Mahomet, les Incas, les Jésuites et leur empire du Paraguay, Torquemada, les Borgia, Léon X, Bossuet, et je lis à propos de la Papauté, une longue argumentation sur les principes de la théocratie, mais je ne trouve pas une seule fois le nom du grand coupable rappelé et pas un seul de ses actes cités à sa charge. D'ailleurs, en parlant de la séparation du spirituel et du temporel, l'*Encyclopédie nouvelle* tombe dans l'erreur de tous les disciples de Saint-Simon, les plus honorables et éclairés par ailleurs, depuis Enfantin jusqu'à Guérout², erreur qui consiste à attribuer à l'Église le mépris et la damnation de la chair, hérésie vingt fois et formellement condamnée du 1^{er} siècle jusqu'au XVIII^e siècle, et pour l'extirpation de laquelle furent malmenés par la théocratie romaine, et parfois durement, Cérinthe, Marcion et Manès, les Priscillianistes, les Pauliciens et les Albigcois, et tous les docteurs de la Réforme contempteurs de la nature, et jusqu'aux purs et sombres Jansénistes. Il y a donc, sur ce point une erreur de fait incontestable, un malentendu

¹ *Rôle historique de la théocratie*, § 4.

² *Lettres philosophiques et religieuses*. Article sur le beau livre de M. l'abbé Gabriel, de la *Vie et de la Mort des nations*.

sur lequel de nobles intelligences renonceraient à s'entêter misérablement, si, à la lumière de saint Paul, elles consentaient à comprendre le dogme de la chute et de la réhabilitation.

Quoi qu'il en soit, je le répète, pas une seule parole ni un seul geste emprunté à la vie du pape Grégoire ne vient justifier l'acte d'accusation dressé contre sa théocratie, condamnée pourtant, par arrêt sommaire, comme étouffante, asservissante et dégradante pour la nature humaine. Aux divagations abstraites de la critique ennemie, opposons, en traits rapides, des paroles précises et des faits positifs, qui répondent aux préoccupations politiques du temps présent.

Quelles sont les questions de justice et de liberté qui préoccupent à cette heure vos esprits exaltés, ô mes frères libéraux ? La substitution du principe spirituel de l'élection au principe charnel de l'hérédité ; l'indépendance des nationalités, le droit pour les peuples de ne dépendre que de Dieu et d'eux-mêmes ; la responsabilité effective des ministres et des rois ; l'Église libre, dégagée des liens de l'État ; le clergé, élu par les fidèles, cessant d'être un instrument aux mains des despotes ; le désintéressement et la pureté dans le prêtre ; la répression des brigandages publics ; une fin aux bouleversements révolutionnaires ; un esprit général de tolérance et de douceur dans le gouvernement des hommes, et surtout dans la direction religieuse, et enfin, la constitution de l'unité universelle, la réalisation de la fraternité : voilà bien, en gros, l'ensemble des biens vers lesquels chacun

de nos cœurs soupire, et il n'est pas même un des fils de la Minerve universitaire, serinés par Horace et Béranger, qui ne chante : *Hoc erat in votis* ! C'est là ce que le très-bon et vertueux M. Corbon appelle *le Secret du peuple de Paris* (1), le programme de la démocratie, la révélation de la Révolution française ; seulement, par une aberration fabuleuse, M. Corbon ne va-t-il pas s'imaginer que tout cela constitue le *Droit humain moderne*, en contradiction avec le *Droit divin du Moyen Age* ? et n'a-t-il pas la naïveté de célébrer la mise en déroute de la théocratie papale par les puissances civiles, et de prendre parti pour les princes qui ont coupé court aux tendances dominatrices de cette théocratie ² ?

Nous allons prouver à la génération de l'Encyclopédie démocratique que tous ces droits de l'homme avaient pour défenseur, en plein Moyen Age, au nom du droit divin, le plus grand des théocrates, le saint pape Grégoire VII.

Giboyers, mes amis, vous savez tous que la cause du grand duel entre le Pape et l'Empereur, c'était la *Question des investitures* : mais avez-vous palpé le dessous des cartes de cette fameuse partie ? Vous allez voir un prince, investi de la majesté royale par le Pape, résumer lui-même l'esprit de cette investiture cléricale dans ces deux termes : *Dieu et le prochain* (nous disons

¹ Éditeur Pagnerre, 1863.

² Page 316 *et passim*. Il est vrai qu'à la page 322, par une heureuse contradiction, l'écrivain démocratique constate qu'au XIII^e siècle l'Église menait solennellement la protestation de tous les opprimés contre les oppresseurs. Quelle page dit la vérité ?

aujourd'hui Dieu et l'humanité). Et puis vous verrez, par un ensemble de témoignages, que l'empereur et ses cousins, renversant le système de la République chrétienne, et, bien loin d'accepter l'investiture sacrée, prétendant s'asservir par l'investiture royale les évêques, et même l'évêque de Rome, voulaient, dès le ^x^e siècle, faire triompher le symbole qui a prévalu depuis : *Dieu et le Roi*, Dieu au ciel et le Roi sur la terre. Tout l'esprit de ce système impérial consistait à mettre au lieu et place de la volonté bienfaisante de Dieu, le bon plaisir diabolique des rois d'en bas, « en qui le salut n'est point, » dit le Roi-*Prophète*.

Lorsque Hildebrand, acclamé pape unanimement par le clergé et le peuple, par les femmes même de Rome (*Sexuque*), prit le nom de Grégoire VII, l'avertissement donné par saint Grégoire le Grand à l'empereur Phocas avait déjà pénétré l'âme des princes, avec le sentiment de leur subordination au Pontife-Roi, car nous voyons, en 1075, 1076, 1077, Ysiaslaf, Démétrius et Michel, chefs des Russes, des Hongrois et des Slaves polonais, demander humblement au Pape leur titre de royauté, et Canut, roi des Danois, renouveler le don de son royaume à Saint-Pierre; et voici dans quels termes ces Barbares d'hier ont appris à parler : « Moi, Démétrius, roi par la grâce de Dieu, après l'élection unanime du peuple et du clergé, investi de la majesté royale par notre Seigneur le pape Grégoire, je m'engage à accomplir tout ce que m'enjoint Sa Sainteté : je régnerai en servant Dieu; je rendrai la justice; j'interdirai la vente des hommes; je protégerai les pauvres, les veuves, les or-

phelins ; j'observerai en tout l'équité et la droiture¹. »

Le droit divin de la République chrétienne est, dans ce document historique, tout entier résumé : Dieu souveraine providence, le peuple élisant son chef, le chef recevant l'investiture du vicaire de Jésus-Christ, et le pouvoir n'ayant d'autre cause et d'autre but que la gloire de Dieu et le service de l'humanité.

Tel est l'esprit que les évêques et à leur tête l'évêque de Rome étaient parvenus, à force de services rendus, à faire pénétrer dans la dure cervelle des princes du Moyen Age, comme avait fait Joseph à la cour des rois d'Égypte. Mais plusieurs de ces princes charnels, les plus puissants, s'irritèrent contre ce joug de Dieu qui les courbait au service des peuples. « Dès le temps de Charlemagne, tout, en Europe, tendait à la reconstitution de l'Empire romain »² : les rois des Germains et des Français, les premiers, prirent des airs de Césars, et recommencèrent à forger, sur le cou de l'Église et sur les reins des peuples, les chaînes savantes de l'Égypte, en attendant les fers délicats et élégants que nous fait Babylone. Contre ces nouveaux Pharaons se dressa le nouveau Moïse.

L'Empereur allemand, dès le ^x^e siècle, veut attacher au pommeau de sa selle la couronne de Hongrie. Le Pape proteste. Il s'agit de savoir si la Hongrie sera fief de

¹ Baronius, 1076, n° 68. Un mot de cette lettre du duc de Croatie prouve que l'Église travaillait à l'abolition de l'esclavage plus de sept cents ans avant que le parlement d'Angleterre réparât le crime d'Élisabeth, qui l'avait royalement autorisé.

² Guizot, *Hist. de la civilisation*.

Saint-Pierre ou de César. Grégoire VII écrit aux magnats qui voulaient abandonner leur pays au roi des Teutons : « Vous devez savoir que le royaume de Hongrie comme tout autre noble pays, doit rester fermement établi dans sa liberté, et ne doit avoir au-dessus de lui-même aucun autre empire, si ce n'est le maternel empire de la sainte Église romaine, qui a pour sujets non pas des esclaves, mais des enfants dans l'universalité de la famille humaine.... N'oubliez pas, dit ailleurs le Saint-Père, que répudier la maternelle seigneurie de Saint-Pierre pour se livrer au roi teutonique, c'est de roi se faire roitelet ¹. » Le Pape était prophète : les Hongrois savent aujourd'hui à quoi s'en tenir, eux qui en sont à envier l'autonomie et la liberté de la république de Saint-Marin....

Plusieurs peuples avaient, comme les Hongrois, fait acte de foi et hommage à Saint-Pierre entre les mains de Grégoire VII : est-ce la théocratie papale qui a détruit leur nationalité et leur indépendance ? Regardez : la Provence, la Bourgogne et la Lorraine (la Lorraine, dont Godefroy de Bouillon converti retirait l'hommage à l'Empereur pour le rendre à Dieu), ces trois nationalités autrefois indépendantes, ont été annexées à la France, au prix de plus de larmes et de sang que leurs riches vignobles ne produisent de vins blancs et de vins rouges ². Regardez : le Portugal, qui chasse les religieuses françaises, est le plat vassal de l'Angleterre ; la Sardaigne est clouée au flanc du Piémont ; la Croatie et la Dal-

¹ Liv. II, ép. 63, 13, 70.

² Voir le livre de M. d'Haussonville, et la récente et victorieuse discussion de M. Odysse Barrot dans *la Presse*.

matie sont, comme la Hongrie, absorbées par la teutonne Autriche; le Danemark se débat sous les coups d'aile de l'aigle teutonique de Prusse; la Pologne saigne sous le bec de l'aigle russe, qui étouffe son propre peuple entre ses serres césariennes. Une grande guerre se prépare, sous prétexte de venir en aide à la Pologne, et vous allez voir l'autocratie et l'aristocratie, aidées par une démocratie « soulée d'utopies gigantesques, » comme dit Proudhon, supprimer toutes les petites nationalités allemandes, comme la guerre d'Italie a supprimé toutes les nationalités italiennes. La théocratie, au jour de sa force, avait respecté l'indépendance des nations : et voici que, sur ses ruines, tout marche au renouvellement de l'absorption universelle des peuples sous les carreaux olympiens d'un nouveau César.

Ces peuples, auxquels aujourd'hui des maîtres par droit de conquête envoient des gouverneurs et des préfets, le Pape, au Moyen Age, les conviait, comme enfants libres, à élire eux-mêmes leurs rois; et l'on sait que l'une des grandes causes du duel de l'Eglise et de l'Empire, ce fut, chez Henri IV, la prétention de régner par droit de naissance, auquel faux droit divin saint Grégoire VII opposait la grâce de Dieu et la libre élection des peuples. Lorsqu'un roi avait manqué à l'engagement de servir Dieu et l'humanité, lorsqu'il persévérait à ne servir que le diable et son égoïsme, à l'appel des peuples opprimés et gémissants, le Pape répondait par la déposition du prince indigne, Boleslas le Cruel, ou Henri IV, et il appelait aussitôt Polonais et Germains à élire un nouveau chef. Le *Dictatus Papæ*, tant injurié par les légistes

royaux et dont les Giboyers médisent faute de l'avoir lu, autorise formellement, les peuples à accuser leurs princes prévaricateurs au tribunal de Dieu et de l'Église, et les souverains Pontifes à déposer les empereurs iniques et à convier les peuples à de nouvelles élections. Il me semble que voilà la responsabilité royale mieux établie en droit et en fait dès le ^x^e siècle qu'en nos tristes jours, où, les peuples, privés d'arbitre, en attendant quelque révolution sanglante, en sont réduits à faire tant de phrases parlementaires sur leur misérable fiction de responsabilité ministérielle.

O vous, Giboyers d'État, qui prêchez l'Église libre, afin qu'elle échappe à la servitude corruptrice des cabinets et des bureaux, regardez et écoutez ! Le roi des Français voulant choisir des évêques à sa dévotion, Grégoire VII lui écrit : « Nous vous défendons, par l'autorité apostolique, de mettre aucun obstacle à l'élection que le peuple et le clergé de Reims doivent faire d'un nouvel archevêque¹. » Lorsque Philippe de France ne veut pas que l'archidiaacre d'Autun soit évêque, quoiqu'il eût été élu par l'unanimité du peuple et du clergé, *unanimi cleri et populi consensu*, parce que ce prêtre était pauvre et refusait de donner au roi une part sur l'argent des pauvres, la théocratie romaine intervient, et saint Grégoire écrit au peuple et au clergé : « Si le roi de France, qui trouve bon de briller entre tous par une cupidité abominable et de faire de l'épouse de Dieu sa ser-

¹ Liv. VIII, 20 : « Jubemus ut electionem quam clerus et populus, Deo annuente, facturur est, nullo ingenio aut studio quominus canonice fiat impedias. »

vante, et de vendre la sainte Église sa mère, ne renonce à son honteux commerce de simonie, le glaive de saint Pierre délivrera les Français de son joug¹. » Un demi-siècle après cette menace, le royaume de France était tout entier mis en interdit par la théocratie romaine, pour obtenir du roi, toujours usurpateur, la libre élection de l'évêché de Bourges.

Le journal *le Siècle*, qui veille d'un œil si scrupuleusement pudique sur la pureté du clergé, sait-il bien qu'il ne fait rien que poursuivre le glorieux combat de la théocratie papale contre les clercs concubinaires? Il est vrai que *le Siècle* croit trouver un remède à cette lèpre cachée dans le mariage des prêtres; ce qui prouve qu'il n'a pas fait le tour de la question. Si Grégoire VII n'avait pas rétabli dans toute sa rigueur le célibat parmi les clercs, il eût fait trop beau jeu aux récriminations des Giboyers futurs. Que n'a-t-on pas écrit contre le *népotisme* des papes et des évêques, que de chicanes encore contre la *nièce du curé*! Imaginez donc quel entassement d'abus incorrigibles, si, au lieu de neveux et nièces, nos pontifes et nos prêtres avaient autour d'eux une ribambelle d'enfants et de petits enfants!... C'est au coup d'œil universel et à la ferme main de la théocratie romaine que la société chrétienne doit d'avoir encore des pasteurs assez dévoués pour s'immoler dans ce qu'il y a de plus tendre, afin de n'avoir pas à se partager, afin d'être tout entiers à tous, afin d'être pères pour la grande famille, et de pouvoir, les bras librement ouverts, dire d'une voix

¹ Liv. I, 35 et ailleurs.

pour tous amoureuse : *Laissez venir à moi tous vos enfants, qui sont miens*¹ !

En fait, sous l'influence des empereurs allemands, conformément au droit romain renaissant, les seigneurs et les prêtres de cour avaient, comme les chefs malgaches, leur *vadin-bé* et leurs *vadin-massé*, la grande femme et le troupeau de petites femmes, et de toutes parts s'étalait le scandale de l'impureté et de l'égoïsme familial : le théocrate Grégoire, selon la vision prophétique qu'il avait eue, balaya les étables de l'Église jusqu'à mourir à la peine sur les parvis nettoyés. Plus tard, sous l'influence des rois de France, dans la servitude voluptueuse d'Avignon et de Versailles, on vit renaître des abus analogues, avec le népotisme et les petits abbés de cour : alors, la théocratie ayant été détrônée par la royauté triomphante, pour arracher les gens d'Église aux étables d'Augias, il fallut les ouragans de la Réforme et de la Révolution.

Vous faites grand bruit, ô libéraux, de la répression du brigandage, et tout le monde se met à l'unisson pour chanter l'éloge du *bon gendarme*, et l'ambition de l'empereur Napoléon III paraît être, selon l'impulsion du père Enfantin, de transformer l'armée française en une bonne gendarmerie globale. Savez-vous que cette police de l'ordre public est une conquête de la théocratie sur la royauté ? Lisez, au livre II, cette longue et vigoureuse épître où Grégoire VII, couvrant de confusion Philippe

¹ S. Augustin, S. Jean Chrysostome, S. Basile, S. Matthieu, XIX, 12 et 13, 15.

de France, met la bride à ce roi qui, loin d'être le gendarme de son siècle, était voleur de grands chemins :

« O évêques des Gaules, c'est votre roi, cet homme qu'on doit appeler non point roi, mais tyran, c'est lui qui, à la persuasion du Diable, est la cause et le chef des abominations qui déshonorent la France dégénérée; lui qui a souillé toute sa jeunesse de crimes et d'infamies, et maintenant, aussi misérable qu'impuissant, non-seulement lâche la bride à tous les bandits, mais encore excite, par de honteux exemples, son peuple à tout ce qui est illicite : fraudes de toutes sortes, parjures, incroyables rapines, adultères, pillage des églises, et qui, pour comble, comme un voleur de grand chemin, a enlevé lui-même des sommes immenses aux marchands venant de nombreuses parties de la terre à quelque foire de France (Beaucaire) : crime ignoble que, dans la Fable même, on ne voit pas au compte d'un roi. Le défenseur des droits du prochain s'en fait le pillard !... Évêques de France, au nom de la charité, prenez garde que ne retombe sur vous cette malédiction du prophète : « Maudit soit qui n'ose pas ensanglanter son glaive ! » c'est-à-dire, comme vous le comprenez bien : Maudit soit qui a peur d'employer la parole à l'énergique réprimande des hommes charnels ! Car c'est vous, nos frères, qui êtes en faute; vous qui, ne sachant pas, avec la fermeté sacerdotale, vous opposer à ces actes abominables, en devenez participants par votre connivence¹. Aussi, nous le craignons fort et le disons à regret et en gémissant, vous

¹ Jérémie, XLVIII; Isaïe, LVI.

n'aurez pas la récompense des pasteurs, mais la punition des mercenaires, vous qui, voyant le loup déchirer sous vos yeux le troupeau du Seigneur, prenez la fuite, et courez, comme chiens sans courage même pour aboyer, vous cacher sous votre lâche silence... Vous êtes sans excuse. Imitiez votre mère, l'Église romaine, ferme dans sa foi et qui n'a peur de déplaire qu'à Dieu... Que si vous hésitez à arracher le roi à son naufrage, fût-ce malgré lui, si vous l'endurcissez dans son mal par votre lâcheté, nous vous priverons de toute fonction épiscopale comme complices de ses crimes. Dieu nous est témoin, et notre propre conscience, que nous n'agissons en ceci que pour la justice, et que nous pousserons à bout nos efforts pour délivrer la France de son oppression, et que nous ne laisserons point périr, par la faute d'un malheureux homme, un peuple si nombreux et si noble... Non, écrit le vaillant pape à Guillaume, duc d'Aquitaine, toujours à propos de ce vol de grand chemin, non, il y a trop longtemps que, ménageant sa jeunesse, nous supportons les iniquités du roi de France; il n'ira pas plus loin, et eût-il autant d'audace et de puissance que les Césars païens qui ont versé le sang des martyrs, jamais aucune crainte ne nous portera à laisser impunies tant et de si grandes iniquités¹. »

Toujours, contre le double ennemi de l'indépendance de l'Église et de la liberté des peuples, toujours dans le soldat de Dieu la même imperturbable ténacité! Il ne quitte pied devant le Français que pour faire tête au

¹ Liv. II, 5 et 18.

Germain : « Ayez pour certain, écrit-il aux Saxons, que personne ne pourra jamais me faire dévier du sentier de la justice, soit par cupidité, soit par crainte, soit même par amour¹. » Dans ce dernier mot perce la prudence chrétienne et la finesse italienne : « Dites bien au roi Henri, écrit-il ailleurs, que je ne suis pas plus effrayé par les menaces de sa haine que je ne fus séduit par les caresses de sa trompeuse amitié. »

Ainsi combattit saint Grégoire VII; ainsi faisant, il mérita d'avoir, au XI^e siècle, coalisées contre lui toutes les puissances qui, à cette heure encore, assiègent la Papauté : « Les rois de la terre, les princes du siècle, les ecclésiastiques simoniaques, les courtisans et les vulgaires bourgeois, hurlant contre le Seigneur et ses christs : Brisons leur joug et le rejetons loin de nous² ! » Aussi écrivait-il à tous les fidèles chrétiens : « Qu'y a-t-il d'étonnant que les princes et les puissants de ce monde nous haïssent, nous, les pauvres du Christ, qui nous opposons à leurs actions mauvaises ? Sachons leur résister jusqu'au sang ; et puisque les soldats du monde, pour avoir part à son vil fumier, ne craignent pas d'affronter la mort, nous, pour la justice, souffrons persécution, en vue de l'éternelle béatitude. Faisons plus, désirons la mort, pour l'amour de Dieu. C'est par là que nous briserons l'océan soulevé de l'orgueil du monde, et que nous entrerons dans la gloire du vrai Roi. Avec Jésus, souffrons ; avec lui nous régnerons³ ! »

¹ Bruno, 1076.

² Concile de Rome, 1080, *Sentence solennelle contre l'Empereur*. Labbe, X, 384....

³ Liv. IX, 21.

A cette voix sublime du Pape appelant les fidèles au martyre où lui-même courait le premier, l'Empereur répondait par ces rugissements de lion enragé : « Faux moine, faux pape ! tu as gagné la faveur des viles multitudes en foulant aux pieds, comme des esclaves, nos archevêques, nos évêques et nos prêtres et jusqu'à la majesté royale que nous tenons de Dieu même... A ce métier tu as gagné la faveur du peuple, *favorem ab ore vulgi* : c'est là que tu puises une puissance de fer, dont tu abuses pour soulever les sujets contre leurs souverains légitimes, les laïques contre leurs évêques, pour attenter à mon autorité, moi, l'Empereur, qui ne réponds de mes actes qu'à Dieu et ne peux être déposé pour aucun crime. Si tu n'honores pas le roi, c'est donc que tu ne crains pas Dieu. Donc, sois frappé de l'anathème de nos évêques ; et moi, roi par la grâce de Dieu, je te crie : Descends ! descends du Saint-Siège¹ ! »

Justes juges, jugez : de quel côté est la grandeur ? de quel côté sont la vérité et la justice ? de quel côté est la plaine aride et sans soleil, où, sous le despotisme brutal, âmes et corps asservis, abaissés, écrasés, devaient perdre, avec toute liberté, tout sentiment de dignité humaine ? Qui travaillait pour l'humanité nouvelle, de la théocratie papale ou de l'autocratie impériale flanquée des seigneureries aristocratiques d'Allemagne et d'Italie et de la démocratie bourgeoise amentée par Cenci, dans Rome même, contre le favori des masses populaires, contre le protecteur des viles multitudes ?

¹ Lettre portée au concile de Rome, par Rolando. — Bruno, de Bello-saxonico.

Est-ce à vous, fils des Giboyers de la presse, que réhabilite la noble sollicitude de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, est-ce à vous de servir d'échos aux calomnies semées par les empereurs et les rois et leurs évêques nationaux et leurs juristes et toute leur valetaille contre cette théocratie romaine impitoyable aux despotes, miséricordieuse à tous les opprimés ?

Ne voyez-vous pas, de tous ces textes vous sauter aux yeux le double secret du duel des papes et des empereurs : d'une part, le serviteur des serviteurs de Dieu, combattant au nom du Christ pour tous les principes d'égalité, de liberté, de fraternité, de gloire humaine ; de l'autre le serviteur de soi-même et de soi seul, luttant avec autant de fourbe que de violence, fils du Diable, menteur et homicide, n'invoquant Dieu que pour couvrir d'un dôme sacré toutes les fermentations d'un orgueil sans bornes et d'un appétit sans mesure !

Écoutez encore, partisans de l'égalité, de la liberté et de la fraternité, et méditez sur la théorie du droit divin césarien, telle qu'elle fut produite au nom de Henri V, par son notaire impérial. C'est le couronnement de la question des investitures royales.

« L'Empereur est la loi vivante qui commande aux rois¹ ; et sous cette loi vivante sont tous les droits possibles : c'est cette loi qui lie, dissout et châtie. L'Empereur est le créateur de la loi, et ne doit pas y être tenu ; s'il s'y soumet, c'est parce que tel est son bon plaisir. Tout ce qui lui plaît, par cela même devient le

¹ Il n'est même pas question des peuples ! L'Empereur au milieu d'une cour de rois, voilà l'humanité pour les avocats des Césars.

droit. Dieu, qui lie et délie tout, l'a préposé à l'univers. La puissance divine partage avec l'Empereur le domaine des choses créées : aux immortels les cieux ; tout le reste à l'Empereur ¹ ! »

Est-ce clair, nos juges ? voyez-vous apparaître, en leur contradiction flagrante, les deux Cités, la Cité de César assiégeant la Cité de Dieu ?

Ici, le vicaire de Dieu, qui ne prétend pas à créer la loi, car il l'a reçue de Dieu même pour la faire observer de tous, mais aussi et surtout pour s'y soumettre et de l'observance la plus rigoureuse ; et celui-ci doit compte de son administration non-seulement à Dieu, mais au prochain fidèle, comme il le confesse implicitement lui-même en canonisant les élus qui l'ont confirmé dans sa foi.

Là, le lieutenant du Diable, fabricant d'une loi sociale à laquelle il n'est pas tenu d'obéir, conservateur de la religion, parce qu'il en faut une pour le peuple, afin de le mieux lier à la selle royale, parce qu'il en faut une au prince comme ornement de règne !...

Tels sont, face à face, les deux mondes contraires. C'était, dès le ^x^e siècle, la sourde renaissance contre le Christ du César païen, l'antechrist ; et cette sève maudite qui fermentait, même au sein du premier cénacle, n'a pas cessé de circuler dans les veines de l'Europe dite chrétienne, pour faire explosion à l'heure finale qui s'approche. C'est toujours la prétention de diviser le royaume de Jésus-Christ, d'envoyer promener le pou-

¹ Godefroid de Viterbe, *Chron.*, p. xvii.

voir spirituel aux cieus, et de donner tout le reste à l'Empereur, qui tout embrasse pour tout absorber !

Pour engloutir toutes les libertés individuelles dans l'unique liberté d'un homme, créateur de la loi, et dont le bon plaisir fait le droit public, il faut débarrasser cet homme du joug de l'Évangile, loi de la délivrance universelle, et conséquemment l'affranchir de la juridiction du ministre de Dieu, gardien de l'Évangile. Ce fut l'idée fixe des rois et le sujet de leur complot permanent. Aucun d'eux ne voulait courber son cou raide sous la loi de Dieu égale pour tous : et tout le temps que chacun d'eux n'employa pas à dominer les faibles autour de lui, il le passa à méditer la démolition de la tour de fortitude qui faisait obstacle à ses débordements.

« Ah ! s'écriait au XIII^e siècle, rongant son frein, le chevaleresque Philippe-Auguste, auquel la théocratie ne permettait pas plus qu'à son aïeul Philippe I^{er} de changer de femme à son bon plaisir, ah ! que le Saladin des Turcs est heureux : il n'a point de Pape !... » L'empereur Frédéric II écrivait à ses cousins de France et d'Angleterre : « Ne trouvez-vous pas, comme moi, indécent qu'un roi soit jugé par un concile de prêtres ? » Et comme saint Louis, oiseau rare sur les terres royales, répondait en conseillant la soumission à l'Église et la clémence envers l'homme de Dieu traqué par l'empereur comme l'agneau par la bête fauve, le chef de la maison de Hohenstaufen répliquait, rugissant comme ses prédécesseurs de Franconie : « L'empire est au-dessus de l'homme, et tous les animaux sont pour craindre la trace du lion. Vous me recommandez la clémence d'Auguste : Auguste

tiendra à l'étroit (en prison) les pasteurs qui veulent tenir à l'étroit César. » Au ^{xiv}^e siècle, Philippe le Bel se faisait aider par sa noblesse et par sa bonne bourgeoisie démocratique, pour échapper au mors de la théocratie. Au ^{xv}^e siècle, pendant que les papes, corrompus par l'hospitalité d'Avignon, achèvent de compromettre l'Église par le grand schisme d'Occident, aucun prince laïque ne veut plus entendre parler d'autorité divine, et les grands États se déclarent indépendants de l'Église¹. Au ^{xvi}^e siècle, Charles-Quint, cet illustre défenseur de l'Église, règle méticuleusement le cérémonial de son sacre, afin de constater qu'il n'accepte, que sous bénéfice d'inventaire, les droits du vicaire de Dieu sur César, et son digne émule François I^{er} s'empare de l'élection des évêques. Au ^{xvii}^e siècle, Louis-Apollon, le grand roi de France, offusqué d'avoir failli entendre des murmures cléricaux contre tous ses essors d'amour libre, d'ambition et de domination universelle, fait faire par ses évêques la Déclaration de 1682, pour abriter la majesté royale contre tous empiétements de la maison de Dieu. Au ^{xviii}^e siècle, la démocratie, insurgée contre l'autocratie et l'aristocratie, est assez sotte pour décréter la Constitution civile du clergé; pauvre aveugle, ne soupçonnant pas qu'en définitive elle se trouvera n'avoir travaillé, au nom de la souveraineté du peuple, que pour César, dont la souveraineté de plus en plus exaltée, reléguant les Immortels aux cieux, va s'installer de mieux en mieux dans le lieu saint vidé du principe de toute

¹ Ranke, *Hist. de la Papauté*, liv. I, ch. I, § 4.

sainteté, et s'installer à la tête de l'humanité découronnée de Dieu.

Tel est l'aboutissement de l'immortelle campagne de l'intelligence contre la théocratie papale. « Satan est relâché de la prison où la Papauté le tint mille ans en arrêt, et il va séduire les nations, et rassembler Gog e Magog pour le dernier combat ¹. »

Certes, nous voici loin du temps où, lavant dans ses larmes une heure de faiblesse et fortifié par la vaillance de nos évêques de France qui ont eu leurs heures de force, l'héritier de saint Pierre écrivait à l'empereur Henri V et à ses successeurs : « La loi divine et les saints canons défendent aux évêques de s'occuper des affaires du siècle et d'aller à la cour des rois, si ce n'est pour délivrer les condamnés et les autres qui souffrent oppression... » loin du temps où le même Pape, répliquant aux légistes qui invoquaient le *Reddite Cæsari*, faisait cette déclaration solennelle : « L'Église rachetée par le sang du Christ et restaurée dans la liberté, ne peut plus être remise en servitude. Elle serait l'esclave du prince si elle ne pouvait choisir un prélat sans le consulter. C'est un attentat contre Dieu, si les évêques, dérogeant à leur onction, sont obligés de soumettre leurs mains consacrées par le corps et le sang de Notre-Seigneur aux mains d'un prince laïque ensanglantées par l'épée ². »

A ces profondes paroles portées au nom du Concile de Latran à l'Empereur, les gens de la cour s'écrièrent :

¹ Apocalypse, xx.

² Labbe, x, ép. 22.

« C'est un scandale. Eh bien donc ! l'épée décidera. — A vous le scandale ! à nous l'Évangile ! » répliqua, en face du César germain, Gérard, notre courageux évêque d'Angoulême¹.

Oui, nous sommes loin de tout cela ! une confusion diabolique a tout embrouillé inextricablement ; on a vu des chiens de garde mettre leur sagesse à devenir les alliés des ravisseurs, *socii furum* ! et la séduction s'étend et monte jusqu'à la sphère même des élus !... Et cependant les portes de l'enfer ne prévaudront point, parce que nous n'avons point cessé d'avoir à notre tête saint Pierre fidèle dans ses liens ; parce que Pie IX sait souffrir et résister, comme ont souffert et résisté Pie VII et Boniface VIII sous les Césars de France, Pascal II et saint Grégoire VII sous les Césars d'Allemagne. Pie IX est propre à répéter le mot de saint Grégoire mourant à Salerne : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, et c'est pourquoi je meurs dans l'exil. » Et si Pie IX doit aller plus avant encore sur la voie douloureuse, il pourra nous dire comme son divin Maître : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde... ; le prince de ce monde sera jeté dehors². »

J'ai combattu, j'ai vaincu Satan et son monde ; je meurs pour Dieu et le prochain : voilà le témoignage qu'avec son dernier soupir peut se rendre la théocratie romaine, et Celui dont elle a reçu mission ne la démentira pas³.

¹ Au rapport de Suger.

² S. Jean, XII, XVI.

³ S. Jean, VIII.

— Qui peut se rendre un pareil témoignage sans faire crier le ciel avec la terre entière ? Est-ce vous, autocraties et aristocraties de la Renaissance, avec vos trophées homicides que couronnent le prolétariat et le paupérisme, avec toutes les servitudes antiques renouvelées, servage en Russie, esclavage dans toutes les colonies, fisc, douanes, octrois, gênes et pressurages partout, sous l'œil d'Argus d'une police aux pattes humiliantes ? Est-ce toi, démocratie moderne, qui finis par où commença la démocratie du moyen âge, par l'acoquiner avec les Césars pour faire échec à Dieu ?... Et s'il est vrai que la théocratie n'ait pas mené son laborieux combat sans rudesse, sont-ce vos mains toutes remplies de chaînes et de sang qui pourront ramasser de quoi lapider sans vergogne la Femme pécheresse ?

Oui, l'Église romaine s'est faite théocratie, force vive pour la légitime défense de la vérité ; mais ce n'est pas sur le pauvre monde qu'on a vu s'abattre son bras vengeur, c'est sur le grand monde. Si elle a usé de la force, c'est contre les hommes de la force. « Si je me suis fait un bras de fer, c'est contre un siècle de fer, » disait saint Grégoire VII. Ce duel a eu ses excès cruels, j'en conviens ; et, bien que ma raison conçoive le testament de Grégoire VII (qui exclut du pardon le roi Henri et ses adhérents), comme l'expression suprême d'un système inflexible de salulaire intimidation, cependant mon cœur reste suspendu, bouleversé, déchiré, devant l'effet de cet anathème *in extremis*, devant le corps sans sépulture du César excommunié. C'est impitoyable ; c'est horrible ; et j'aime mieux Jésus sur son Calvaire priant pour les

bourreaux de l'Homme-Dieu, « parce qu'ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient. »

Toutefois, souvenons-nous de ce qu'avait été cet empereur, homme misérable, durant un demi-siècle de règne : le crime vivant et le scandale couronné ! Considérons quel fut son fils, quels étaient ses cousins de tous les horizons de la terre obscure, tous ces rois monstrueux du moyen âge. Et si nos princes de chair moderne nous semblent *d'assez bons enfants*, n'oublions pas que le monde doit cette transformation au collier de force dont la théocratie a lié le cou raide des races royales lentement domptées, apprivoisées, domestiquées sur les parvis de la maison de Dieu. A l'Agneau s'est adjoint le lion de Juda ; le fort a tué et mangé les forts, et si bien qu'à l'heure présente, au milieu de tout l'attirail diabolique d'un paganisme ignoble restauré, il n'y a pas un seul de nos animaux de proie qui n'ait bon cœur et bon désir, et qui ne soit *bon prince*, à qui ne le contrarie pas trop..

« C'est mal raisonner contre la théocratie, dirons-nous après Montesquieu, de rassembler une longue énumération des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de même de celle des biens qu'elle a faits.... Il était utile que les princes blanchissent d'écume le seul frein que puissent avoir ceux qui ne craignent point les lois humaines ¹. »

« Les princes, s'écrie Bossuet avec Isaïe, ils sont tous portés à s'imaginer que tout leur est dû, et leur orgueil ne peut consentir à se mettre en égalité avec les autres.

¹ Contre le paradoxe de Bayle. — *Esprit des lois*, 24. — *Des religions*.

Je suis, disent-ils souvent et en eux-mêmes et par leur conduite, je suis, il n'y a que moi sur la terre. Je serai le maître jusqu'au bout, et ma génération n'aura point de fin !... Prends garde, murmure le prêtre à leur oreille (quand il ne le crie pas sur les toits), prends garde ! Dieu châtie l'orgueilleux ; Dieu dépose de leur trône les potentats. Regarde-toi : tu n'es rien ! Apprends à descendre, et veille à élever les petits... Pense à l'avenir, à demain ! Vois la hautaine et voluptueuse Babylone détrônée, assise dans la poussière, tournant la meule de l'ignominie comme l'esclave, réduite au silence, rentrée dans l'obscurité... Le mal est venu sur toi tout d'un coup, et tu ne sauras pas d'où il est sorti. La multitude de tes agents, qui t'auguraient l'éternité, après n'avoir servi qu'à t'épuiser, a disparu comme la paille dévorée par le feu ; et les seuls de tes ennemis contre lesquels tu n'aies pas tiré l'épée, tes flatteurs, qui ont passé leur vie à te vendre, n'ont plus une main pour te sauver, une parole pour te consoler¹. »

Ainsi l'Église a toujours eu, depuis ses grands prophètes jusqu'à ses derniers docteurs, même les plus compromis, ses glaives lumineux pour faire briller aux yeux des vaniteuses puissances d'ici-bas les menaces du ciel, et, lorsqu'elles persévèrent, pour les retrancher de la société scandalisée. Les partisans du progrès social se vantent d'avoir brisé aux mains de la Papauté cette arme de l'intimidation et de la justice ; et comme Frédéric II, ils ont déclaré indécent qu'un chef d'État fût jugé par un

¹ Bossuet, *Des rois et des grands*. — Isaïe, XLVII.

concile de prêtres. Fort bien ! mais s'il arrive qu'un prince ait besoin d'être jugé, où donc est le tribunal ? Sera-ce un concile de journalistes ? Osez donc, caquets bons becs, dire, sur vos seigneurs et maîtres, un mot de ce que vous en pensez ! Pauvres jobards !... Et n'êtes-vous pas bien venus à reprocher à l'Église de ne pas oser se dresser contre les dominateurs des peuples, vous tous qui avez sapé le Saint-Siège au point de ne plus permettre au Pape de s'y tenir debout, et de parler librement à la terre et de lever, contre les gens de proie, son ferme bras pour Dieu et l'humanité !

L'heure vient et elle est venue où justice sera enfin rendue à la théocratie romaine. Le protestant Leibnitz, devançant l'érudition moderne, avait déjà dit : « La chaire pontificale a excercé pendant plusieurs siècles la puissance la plus étendue qui fut jamais, et cela avec le consentement et l'applaudissement de tous ¹. » D'autres fils de Luther, illuminés par la science impartiale, Voïgt, Hurter et dix autres, ont enseigné aux peuples réveillés à glorifier ce qui a été accompli, au moyen âge, par saint Pierre aidé de saint Jean : *Clarificantes id quod factum fuerat in eo quod acciderat* ². Tous les vrais amis des multitudes humaines ne tarderont pas à répéter, et en l'appliquant à l'histoire de tous les peuples, ce mot du plus indépendant des écrivains populaires : « La théocratie romaine a été utile à l'Italie pour combattre les empereurs romains ³. »

¹ *Pensées*, t. II.

² *Actes*, iv.

³ Le journal *le Peuple*, 24 février 1849.

La justice vient, elle est venue, car voici que la poésie,
dans son inspiration la plus haute, dans sa majesté sou-
veraine, enfin parle pour le serviteur de Dieu et de l'hu-
manité.

Un vieux moine à l'œil cave, aux lèvres ascétiques,
Muet, et tel qu'un spectre en ce monde oublié,
Vêtu de laine blanche, en sa stalle ployé,
Tient sa croix pectorale entre ses doigts étiques.

Sur la face amaigrie et sur le front blafard
De ce corps épuisé que la tombe réclame,
Éclate la vigueur immortelle de l'âme.....

Le souci d'un pouvoir immense et légitime
L'enveloppe. Il se sent rigide, dur, haï.
Il est tel que Moïse, après le Sinai :
Triste jusqu'à la mort de sa tâche sublime.

Rongé du même feu, sombre du même ennui,
Il savoure à la fois sa gloire et son supplice,
Et couvre l'univers d'un pan de son cilice.
Le moine croit. Il sait que le monde est à lui.

Son siècle étant féroce et violent, mais lâche,
Ayant moins de souci du ciel que de l'enfer,
Il ne le mène point par la corde et le fer :
Sa malédiction frappe mieux que la hache.

Seul, outragé, proscrit, errant au fond des bois,
Il parle, et tout se tait. Les fronts deviennent pâles.
Il sèche avec un mot les sources baptismales
Et fait hors du tombeau blanchir les os des rois.....

Tête et pieds nus, un homme est là, sur les genoux,
Transi, le dos courbé, pâle d'ignominie.
Ce serf est un César venu de Germanie,
L'Empereur dont les rois très-chrétiens sont jaloux.

Sans dague et sans haubert, la chevelure rase,
Avilissant sa race autant que ses aïeux,
Ce chef des braves git, les larmes dans les yeux,
Sous le pied monacal qu'il baise et qui l'écrase.

Et César porte envie au pâtre obscur des monts
Qui, de haillons vêtu, sent battre son cœur libre
Et l'air du vaste ciel où son chant monte et vibre
Retremper sa vigueur et gonfler ses poumons.

« Saint-Père, j'ai péché, dit-il d'une voix haute ;
J'ai pris une lueur de l'enfer pour flambeau ;
J'ai profané la crosse et j'ai souillé l'anneau :
Saint-Père ! j'ai péché par ma très-grande faute.

« J'ai cru, l'épée au poing et le globe en ma main ,
Et d'un geste réglant les nations soumises,
Que les choses de Dieu m'étaient aussi permises :
Le Diable pour me perdre a frayé mon chemin.

« J'eusse mieux fait, n'était mon attache charnelle,
Et le mauvais orgueil d'envahir mes voisins,
D'aller vers l'Orient chasser les Sarrasins
Qui font trôner Mahom sur la tombe éternelle.

« J'ai parjuré ma foi, j'ai menti grandement
Quand je donnai parole au Siège apostolique ;
Mais par l'incorruptible et céleste relique,
Par le vrai bois du Christ, je tiendrai mon serment !

« Saint-Père ! me voici comme je vins au monde,
Faible et nu devant toi, mon juge et mon recours.
J'ai prié sans relâche et jeûné quatre jours ;
Je me suis repenti : guéris ma lèpre immonde.

« Roi des âmes, vicaire infailible de Dieu,
Toi qui gardes les clefs de la Béatitude,
Si l'expiation soufferte est assez rude,
Grâce ! sauve ma chair et mon âme du feu ! »

Et le César, heurtant les dalles de la tête,
Baise les pieds du moine et reste prosterné.
L'autre le laisse faire et dit : « Sois pardonné,
La majesté du Siège unique est satisfaite.

« Ce n'est point devant l'homme impuissant, faible et vieux
Que l'Empereur, armé du glaive, s'humilie ;
C'est aux pieds de Celui qui lie et qui délie,
Tant que vivra la terre et que luiront les cieux.

« Va donc ! et souviens-toi de l'heure où, dans sa force,
Ta haute nef heurta l'inébranlable écueil ;
Souviens-toi, chêne altier, tranché dans ton orgueil,
Qu'une cendre inféconde emplissait ton orgueil.

« Va ! je t'absous au nom du Père, au nom du Fils
Et de l'Esprit ! » — César se relève et salue :
Il sort. Un flot de honte à son front pâle afflue,
Et le moine humblement baise son crucifix.....

Vingt-neuf ans ont passé sur l'homme et sur l'Empire,
Pleins du flux et reflux des sombres nations,
De combats, de douleurs, de malédictions.
Le siècle onzième est mort et l'autre est déjà pire.

Le grand moine qui vit la force à ses genoux,
Et se taire les rois devant sa face auguste,
Dans Salerne a rendu l'âme ferme du juste,
En attestant Celui qui s'immola pour nous¹.

Et le poète, sur cette tombe de saint Grégoire VII, fait en deux chœurs contrastés, éclater le *Magnificat* des évêques, le *deposuit* de l'Église militante, triomphante, immortelle; et puis, retentir la marche sourde des Césars de la Renaissance, sonnant leur retour offensif contre la papauté, appelant à leur festin partout où est le corps de l'Agneau, la louve consulaire avec les aigles impériales, et galvanisant la vieille Rome, pour y restaurer, dans le temple entre-baillé de Janus, le culte de Jupiter, sur les ruines de la théocratie catholique....

Tel est l'avenir, en effet, tel qu'il est écrit dans tous les prophètes, depuis David jusqu'à Ézéchiël et Zacharie, depuis l'Apocalypse jusqu'à la sœur de la Nativité, jusqu'aux mille petits prophètes que le ciel éparpille dans les villages pour raviver, parmi le peuple, l'espérance du règne de Dieu, jusques aux poètes dont les Chérubins mêlent la voix limpide aux bruits étourdissants de Babylone. Oui, Satan, Gog et Magog auront leur jour, leur heure de victoire et leur minute de fanfare, avant le coup de théâtre final, le coup d'État de Dieu, la descente du feu du ciel, l'Esprit d'amour qui dévorera tout pour tout transfigurer, et qui débarrassera à jamais la sainte humanité du Diable et de la Bête.

Et, dans cette extrême épreuve, ce n'est pas la théo-

¹ Leconte de Lisle, *Poésies barbares : les deux Glaives*.

cratie seule qui se verra assiégée, démolie, renversée : c'est la hiérarchie catholique elle-même et tout entière qui se sentira cernée, liée, étouffée dans tout ce qu'elle a de plus haut, de plus pur, parfait et harmonieux : *Et ascenderunt super latitudinem terræ, et circuierunt castra sanctorum et civitatem dilectam*¹.

Que si ce vaste ameutement des nations séduites par le césarisme renaissant et des hommes ameutés des quatre coins du monde comme grains de sable des mers, n'avait pour but que de protester contre la théocratie et son bras de fer, avouez, ô Giboyers, soldats des Césars, que ce serait faire un siège pour enfoncer des portes ouvertes. La théocratie papale ! il y a beau temps qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, une trace à peine subsistante, et bientôt rien qu'un souvenir. Il y a trois cents ans bientôt que le Paganisme renaissant, la Bête remontant de l'abîme, a attaqué, vaincu et tué les deux grands prophètes, Élie et Moïse, au moment où ils achevaient de justifier la sagesse de Dieu avec le frein de la loi dure et de l'excommunication ; et leur bras est retombé, et leur lèvre a perdu sa flamme, et leurs corps gisent sans vie dans les cours de l'État, où déborde sans frein le double libertinage de l'orgueil et du sensualisme. A quels banquets n'ont pas *nopcé* les libéraux démocrates avec les rois ? Que de présents n'ont pas échangés entre elles autocraties et aristocra-

¹ Apocalypse, xx.

ties, en réjouissance de la mort des deux Prophètes qui les avaient tant contrariés, matés et fait jeuner : *Quoniam hi duo prophetæ cruciaverunt eos !*

Mais quel libre penseur, s'il n'est esclave du Diable et de ses préjugés, ne voit manifestement que, sous prétexte d'en finir avec la théocratie, c'est à la théologie elle-même que l'on s'attaque, c'est l'ordre de Dieu qu'on sape, c'est la douceur incarnée qu'on soufflette, qu'on lie, qu'on veut mettre en croix, dont on veut, en même temps que d'Élie et de Moïse, débarrasser et la Cour et la Ville : *Et Dominus eorum crucifixus* ¹.

Et cependant, cette théocratie elle-même, tant injuriée, qui osera dire qu'au temps de ses plus grands coups de force, elle n'eut pas ses effusions de paternelle bonté ? Saint Grégoire VII n'avait pas seulement la *malédiction*, dont parle le poète, contre les Achab et les Jésa-bel du moyen âge : comme Élie, il faisait descendre du ciel le souffle ressuscitant de l'amour ; il nourrissait et consolait les mères sous sa main bénissante. Saint Grégoire VII n'était pas seulement *dur*, comme dit le poète ; il était *doux*. Parcourez ses lettres : quel flot suave d'inarissable tendresse ! et, sous l'éclair de son glaive, que de baume et de parfum ² ! Et il n'est pas un seul des papes du nom de Grégoire sur qui l'histoire impartiale n'ait répété cet hommage rendu par Dieu même à Moïse : « Homme au plus haut point fidèle dans la mai-

¹ Apocalypse, xi.

² Voir le livre récent de M. l'abbé Davin qui s'est proposé de « faire aimer » saint Grégoire VII.

son du Seigneur, et en même temps le plus doux des hommes qui demeurent sur la terre¹. »

Pour comprendre cette grande question historique de la théocratie, il faut savoir distinguer entre les hommes qui la représentent. La science moderne, si forte sur l'analyse, n'a jamais su classer la série analytique des caractères et des faits. La sagesse dite rationaliste, sagesse étroite et inexacte, confond tout irrationnellement : l'Église discerne, classe, hiérarchise. Le monde amalgame, en un même bloc, Simon de Montfort, Innocent III et saint Dominique. Sur Simon, l'Église n'a prononcé aucun jugement solennel : c'est un prince armé du glaive, dont Innocent III, selon ses propres paroles, a cru devoir se servir « pour avoir raison de ceux qui usent du glaive. » Quant à Innocent III, c'est, au témoignage du protestant Hurter, l'un des plus vigoureux champions de l'Église et de l'humanité : il délivre l'Espagne des Maures, protège les peuples contre les rois faux monnayeurs, fait triompher le principe électif contre les prétentions dynastiques des princes allemands, et se fait le défenseur des femmes contre l'orgueil et la brutalité des époux répudiateurs ; c'est, pour résumer le jugement du savant historien, « le pasteur des rois et le sauveur des peuples. » Il semble qu'on ne puisse dire plus ! Mais l'Église a un mot de louange au-dessus de tous ces justes éloges ; et ce mot, ce n'est pas sur son rude et vaillant pape qu'elle le prononcera, c'est sur l'humble moine, qui n'avait pour arme que la

¹ Nombres, XII, 3. — Voir Gibbon sur S. Grégoire le Grand.

prière, tandis qu'Innocent III encourageait de sa voix justicière Simon de Montfort, qu'échauffaient pêle-mêle la politique et le fanatisme. Dans ce temps-là et parmi ces événements, disent le Bréviaire et le Missel romains, il y eut *un saint*, Dominique, « serviteur fidèle et prudent, que Dieu établit sur sa famille pour lui donner la mesure du pain céleste, pour annoncer dans les siècles obscurs la vérité lumineuse et faire luire sur la terre l'aurore de la miséricorde. *Alleluia!* »

Comprenez-vous, ô Giboyers ! Commencez-vous à comprendre qu'il y a dans l'Église catholique un principe effectif de justice distributive ?

Je sais peu de noms, parmi les noms fameux, plus grands que le nom d'Innocent III ; mais j'en sais des millions, souvent obscurs à nos yeux, plus illustres que ce nom puissant, illustré par un fils impartial de Luther. Le plus petit des élus dans le royaume de Dieu, le plus dédaigné des pauvres canonisés est plus grand que ce grand Pape, fût-ce la bergère Germaine Cousin, fût-ce le mendiant Labre ! Innocent III est le type de ces purs théocrates qui ont fait bravement, à coups de force, les affaires de Dieu et du genre humain. « L'Église, écrivait-il tranquillement à toute la chrétienté à propos de la Croisade, l'Église a reçu l'un et l'autre glaive pour tirer l'un et faire tirer l'autre à la défense et à la gloire de Jésus-Christ... Publier la parole du Seigneur, qui a recommandé de prendre la croix à ceux qui veulent le suivre, tel est le devoir du Souverain pasteur. Que chaque laïque prenne donc la croix et tire l'épée¹ ! »

¹ Liv. II, ép. 23 ; et *Lettre au roi*, 6 février 1236.

Innocent III, malgré son profond amour de la justice et malgré ses immenses services rendus à l'humanité, n'est point canonisé. Grégoire VII est canonisé. Grégoire a eu parfois recours à la force, qui lui répugnait toujours, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion. Grégoire a ensanglanté non pas seulement le glaive de la parole, mais même l'épée homicide pour la légitime défense de Dieu et du prochain ; mais remarquez qu'on trouve dans ses lettres, partout, l'ardent désir de ne s'emparer de l'épée matérielle que pour la mettre au fourreau, et nulle part cet écart singulier de la parole, où Innocent III semble attribuer à Jésus-Christ le double commandement de prendre la croix et de tirer l'épée, tandis que Notre-Seigneur a formellement dit : « Si vous voulez me suivre, prenez votre croix... ; mettez votre épée dans son fourreau. »

Cette double pensée n'a pas cessé, on peut l'affirmer, d'être dans le cœur de saint Grégoire VII. Lorsqu'il fait, un jour, la théorie de l'emploi de la force pour la défense de la justice, écoutez bien la distinction et la réserve qu'exprime formellement cet esprit sûr et fidèle : « Puisque ceux qui devraient conduire les chrétiens méprisent les commandements apostoliques et ceux mêmes de l'Esprit-Saint, nous sommes obligé, pour préserver le peuple de la séduction, d'employer contre les coupables toutes sortes d'autres moyens ; car encore nous paraît-il préférable de réédifier la justice de Dieu même par des voies nouvelles, que de laisser périr les âmes avec les lois abandonnées. C'est pourquoi nous nous adressons à vous, afin que vous usiez de la

persuasion d'abord, et de la force, s'il est besoin ¹. »

Saint Grégoire VII n'a fait appel à la force qu'à la dernière extrémité, et il en a retourné tout spécialement les traits contre l'homme de la force par excellence, l'Empereur. Et que nos gallicans royaux cessent d'avoir la faiblesse, avec Bossuet, Fleury et autres clercs dupés, de représenter notre pontife roi comme un ennemi systématique des rois. Des disciples de Lamennais ont vainement rêvé d'enrôler saint Grégoire VII à la tête de la légion des démagogues révolutionnaires. Grégoire VII n'est un mangeur de rois que dans la mesure où Dieu lui a dit de les manger, pour les transformer. Jamais il n'a mis la main sur l'un des aigres roseaux du monde que lorsqu'il ne pouvait plus fermer l'oreille aux cris de détresse des peuples flagellés. Bien loin de prendre plaisir à déposséder les princes, à déchaîner contre tous les trônes les vents du ciel et de la terre, ainsi qu'on en voit le rêve titanique dans les *Paroles d'un croyant*, le saint Pape témoignait autant d'amour pour les princes vraiment chrétiens que pour le vaste peuple des pauvres. Sa tendresse pour la Grande Comtesse d'Italie, Mathilde, est célèbre. Nous le voyons se mettre en peine pour empêcher Hugues, souverain de la Bourgogne, d'entrer en religion, et quel sentiment d'universel amour dans la lettre où il se plaint au saint abbé de Cluny qui avait, contre son gré, reçu le duc parini ses moines ! « Croistu, mon frère bien-aimé, que ce soit le temps pour ceux qui aiment ou craignent Dieu de fuir le combat du Christ, et, laissant leurs frères au milieu du péril, d'aller, par

¹ Liv. II, ép. 45.

amour pour leur propre repos, se retraiter dans un couvent? Avec les pasteurs en fuite, voici que se sauvent les chiens, défenseurs des troupeaux; et nul ne reste pour tenir tête aux loups et aux bandits qui se jettent sur les agneaux! En admettant le duc au repos de Cluny, tu fais que cent mille chrétiens se trouvent sans défense. Que si ma prière et l'ordre du siège apostolique n'ont pas été écoutés de toi, entends le gémissement des pauvres, les soupirs des veuves, le cri des orphelins, l'écroulement des églises, le murmure des religieux fidèles! Que te diront les bienheureux Benoît et Grégoire, l'un qui ordonne d'éprouver un novice pendant un an; l'autre qui ne veut pas que puisse être fait moine, avant trois années de noviciat, un homme qui a porté l'épée? Si je me plains, c'est qu'à peine si on peut découvrir un seul bon prince. Grâce à Dieu, on trouve encore, par-ci, par-là, des religieux, des prêtres, même des soldats, et beaucoup de pauvres craignant Dieu; mais dans tout l'Occident, où chercher des princes qui aient la crainte et l'amour de Dieu? Que la miséricorde de Dieu me venge de toi, mon frère, en t'inspirant une part de la douleur que me cause cet enlèvement d'un bon prince au service de l'Église; et puissions-nous avoir la consolation de ne pas voir pire que lui prendre la place¹! »

Quel temps! quelles mœurs! Nous avons, au ^{xix}^e siècle, en Occident, beaucoup de princes honnêtes gens; mais où sont-ils ceux qui sont à ce point chrétiens de

¹ Liv. VI, ép. 17.

scandaliser le Pape en abdiquant l'empire pour se faire moines? où sont-ils ceux qui renoncent à se faire servir pour servir¹?

Tels étaient, ô Giboyers, les fruits étranges de l'arbre de l'Église, au temps où florissait cette théocratie que vous estimez dégradante! Cette Église, quoi que disent vos demi-savants, n'a cessé, par les lèvres de ses élus, comme nos palmiers de leur cœur, de distiller aux lèvres de l'humanité une sève d'amour et de suavité. Ce théocrate par excellence, Grégoire VII, ce Moïse, ce David, ce grandiose lutteur, passe une partie de son temps à corriger les excès de zèle de ses légats ou des conciles, à « tempérer doucement la rigueur des canons, » à ramener tous les arrêts entachés d'intolérance « à la maturité et à la douceur ordinaires à l'Église romaine². » Presque seul, parmi les emportements de son siècle brutal, il parle à la terre la parole évangélique et redit incessamment à l'Église que « les prêtres sont envoyés comme brebis au milieu des loups, et qu'ils doivent emprunter la douceur de la divine colombe et ne haïr personne³. » Lui-même, c'est en agneau qu'il attaque le grand égaré de Bérenger, et il le convertit, et c'est pourquoi les évêques de l'Empereur, en concile, lui jettent l'anathème comme « fauteur de l'hérétique Bérenger. » Veut-

¹ N. B. Dans ce temps-là, être moine, c'était travailler de ses mains à défricher la terre.

² Liv. V, ép. 17.

³ Paul Beruried, nos 71, 72. — Voigt. Au XIII^e siècle, Grégoire IX est accusé encore par Frédéric II d'être le fauteur des hérétiques et l'ami des Juifs. — Raynald, 1236, p. 48.

on voir quelle langue de tolérance et de fraternelle affection il parle aux fils de Mahomet, quand il ne les rencontre pas sur le tombeau du Christ ensanglanté? il écrit au roi de Mauritanie pour le remercier d'avoir affranchi des esclaves : « Celui qui a fait luire dans votre cœur cette pensée charitable, est Celui-là même qui éclaire tout homme venant en ce monde, le Dieu de notre commun et saint patriarche Abraham, qui veut que tous les hommes soient sauvés et libres, et qui n'aime rien tant en nous sinon que l'homme, après Dieu, aime l'homme, et qu'il ne fasse pas à son semblable ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit à lui-même. Cette charité réciproque, nous nous la devons, vous et nous, musulmans et chrétiens, d'une manière plus absolue, car nous croyons et nous confessons un même Dieu, le Dieu de la paix, qui de deux ne fait qu'un. En ce Dieu nous vous aimons et vous bénissons¹. »

Qui peut croire que nous en serions où nous en sommes, fils du Christ et fils de Mahomet, que Napoléon III et Abd-el-Kader auraient échangé leurs actes et leurs paroles de mutuelle fraternité, si les papes n'avaient pas, de siècle en siècle, renouvelé l'attractif et pacifiant enseignement de leur divin Maître?

Et qui peut croire que le dégoût, aujourd'hui si général, contre les violences de la guerre, depuis les souvenirs de l'incendie du Palatinat, des vastes boucheries du premier Empire, de l'asphyxie de l'Ouled-Riah, des massacres du Liban et de la gloire fétide des champs de Solferino,

¹ Liv. III, ép. 21.

jusqu'aux orgies présentes de sang où l'homme se vautre en Amérique et en Pologne, que le soulèvement de tous les cœurs d'élite contre ces souveraines infamies ne nous vienne pas, souffle de rédemption, du Christ et de son Église ? Et si les férocités du champ de bataille s'arrêtent après la victoire, n'en faut-il pas bénir tous ces grands papes suppliants qui n'ont cessé de crier aux chrétiens ce que répétait le théocrate Grégoire IX en 1229 : « La légitime défense ne doit pas excéder les bornes de l'humanité. On ne doit, dans la guerre, ni pousser à l'effusion du sang, ni chercher à s'enrichir par aucune rapine. Il est indigne de tuer ceux à qui l'on peut conserver la vie, ou de les mutiler, en défigurant l'image du Créateur. »

Et qui peut douter que la théocratie papale, si les princes n'avaient pas coupé court à ses tendances de domination universelle, n'eût empêché l'autocratie, l'aristocratie et la démocratie, ces puissances presque également militaires, de nous mener à l'envi à l'extrémité diabolique où nous sommes enferrés, et que résume, en ces termes, un écrivain populaire : « Tout ce que l'humanité a de science, elle le met à contribution pour inventer des engins de destruction ; elle cultive plus ardemment l'art de détruire que celui de faire vivre ! » Qui peut en douter, lorsqu'on voit le concile de Latran, en 1139, à la sollicitation du théocrate Grégoire VIII, anathématiser l'arbalète « arme trop meurtrière ? » Hélas ! le progrès indéfini a prodigieusement dépassé l'arbalète, et les feux de notre artillerie perfectionnée sont dignes des éblouissements de notre siècle des lumières. Et voici, pour comble de malheur,

que la démocratie américaine, à son tour, sur cet hippodrome des Caïns, prend frénétiquement la tête ; et voici que, faisant écho à ce satanique *go a head* ! l'un des représentants les plus autorisés du peuple de Paris, dans le livre où il répudie le catholicisme, adopte la devise païenne : *Si vis pacem, para bellum*, avoue que nous devons à la Révolution le suprême développement de nos armées permanentes, et fait, au peuple français, un titre d'honneur de son chauvinisme martial¹. Oui, tel est le cri unanime de tous les anticléricaux, au sein des nations indépendantes de la Papauté : Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons ! et pour avoir la paix, préparons-nous indéfiniment à la guerre, la plus colossale et la plus universelle ! L'espérance du royaume de Dieu fondée sur le travail de Satan !...

Non, de pareilles imbécillités du désespoir n'entrèrent jamais dans la politique de la théocratie romaine. La Rome pacifique du Christ, chargée de remplacer la Rome guerrière des Césars et de substituer, au loup et à l'aigle, l'agneau et la colombe, a seule prêché aux hommes le désarmement, et jusque-là prêché d'exemple, de faire descendre le militaire à la fonction la plus subordonnée dans la hiérarchie, celle du suisse, ce bon gendarme de l'Église, paré d'une arme innocente et de parade... A de tels fruits de paix, reconnaissez la séve : et si l'arbre du bien et du mal, repiqué sur le terrain du monde, pousse pour fleurs des feux de file et des feux grégeois, et pour fruits des balles cylindriques, des ca-

¹ *Le Secret du peuple*, art. *Chauvinisme*, p. 223-239.

nous rayés et de la mitraille, l'arbre de la vie, dans le champ romain, a assez étouffé l'autre essence ennemie, pour que, de ses rameaux sacrés, les Ordres religieux, multipliés par centaines et ombrageant bientôt le globe dans toutes ses extrémités, tombent du ciel, sur toutes les races humaines, le bon grain de la vérité, les fleurs de la miséricorde et les fruits de la paix bienheureuse.

C'est, en effet, que l'Église romaine, a dit le plus illustre et délié homme d'État du présent régime, « l'Église romaine a prêché la modération, l'indulgence, le pardon des injures et la paix, et c'est là ce qui a assuré son triomphe. »

Qui parle ainsi et si bien ? M. le duc de Morny, en ce beau jour parlementaire, 8 juin 1861, où, caressant de sa main parfumée son crâne dénudé par les méditations théologiques, ce digne héritier du nom de Saint-Remi courba, sous une si bonne leçon de catéchisme, le front de Sicambre de M. Keller¹...

Et M. de Morny est là pour attester, avec l'autorité de sa grande expérience sur le théâtre du monde, que si l'Église a assuré son triomphe par les esprits d'humble modération, de douceur, miséricorde et paix, ce n'est point par le canal des mêmes béatitudes que les princes d'ici-bas ont, en triomphe, mené leur réale ou leur capitane à bon port.

¹ Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, que nous écrivons ici à propos du *Fils de Giboyer* et sur la comédie française, et c'est pourquoi nous sommes naturellement amenés à invoquer le témoignage de M. le Président du Corps législatif, auteur de comédies-vaudevilles fort agréablement intriguées et musiquées, et qu'il signe du nom de Saint-Remi.

Et n'y a-t-il pas lieu de méditer sur ce parallèle contrasté ? tandis que la Papauté avance en âge, et malgré son affaiblissement incontestable, puisque Rome, parmi ses pontifes, compte moins de saints, le Saint-Siège, comme par une vertu intrinsèque et cachée, devient le foyer d'une politique de plus en plus droite et pacifique et conséquemment vraiment grande ; au contraire, à mesure que les royautés séculières grandissent, et que les nations enfantent des princes plus illustres, de Charles-Quint à Élisabeth la Grande, de Pierre le Grand à Frédéric le Grand, de Louis le Grand au grand Napoléon, les États sécularisés deviennent la sentine d'une politique de plus en plus fourbe et guerrière, et conséquemment en réalité mesquine¹.

Nos races princières, mangées par le Pasteur des agneaux, sont devenues moutonnes ; mais, dès qu'un mouton de cette compagnie-là monte au trône ou en flaire la possession, de ce siège satanique lui pousse au ventre un ferment de raison d'État qui la rend apte, pour atteindre, conserver ou étendre l'empire, à écraser cent mille âmes ou faire massacrer un million de soldats, avec beaucoup moins de scrupule et d'hésitation que je n'en mets à tuer quelques loches, fourmis ou araignées dans mon jardin, pour sauver mes fraises et mes lupins

¹ « Les livres de Grotius, de Montesquieu et des philanthropes n'ont produit aucun résultat appréciable : la guerre a gardé le cortège d'atrocités qui l'entourait dans les temps barbares ; et, chose étrange ! c'est depuis que le droit des gens est devenu une science qu'on l'a vu le plus souvent et le plus outrageusement méconnu. »

(Odysse Barrot, *Lettres à Émile de Girardin sur la philosophie de l'histoire* ; Presse, 25 et 28 juin 1863.)

odorants. D'où l'on peut conclure que le siège de la raison d'État pousse progressivement à la violence autant qu'à la division, comme le Saint-Siège de la raison divine inspire, avec le vouloir de l'unité universelle, le goût progressif de la douceur.

Nous avons vu que l'impulsion dans ces voies douces avait été donnée même durant le moyen âge et par la théocratie toute-puissante. Nous avons constaté d'ailleurs que ce système théocratique dont le propre fut d'employer contre les forts, fils du diable, la force pour le service de Dieu et de ses enfants, n'avait été qu'un instrument de transition. En fait, dès le XIII^e siècle, déjà la royauté temporelle militante de saint Grégoire VII était remplacée par la royauté pacifiquement organisatrice de saint Grégoire X, David par Salomon. Si l'on a pu accuser justement Léon X d'avoir, comme Salomon, fait faiblir la Papauté vieillissante, nous avons, pour excuser ces défaillances voluptueuses, le témoignage et le jugement d'un historien éminent parmi nos frères séparés. Ranke déclare que les fautes de Léon X vinrent « d'un excès de douceur, de bonté, de libéralisme, d'un amour trop tendre et pour les arts renaissants et pour la nature¹. »

En réalité, la puissance de rigoureuse contrainte, entre les mains de la Papauté, a diminué, non pas tant sous la résistance extérieure, que par l'effet de la volonté propre des pontifes rois et de leur effort spontané ; et tous, depuis saint Grégoire I^{er} jusqu'à Grégoire XI, tous

¹ Liv. I, c. II, *Nouveau développement intellectuel dans l'Église.*

deux si dévoués au culte de saint Jean, jusqu'à Grégoire XVI et Pie IX, en qui il est impossible de méconnaître la suavité de saint Jean unie à la fermeté de saint Pierre; tous, alors même qu'ils recouraient à la douloureuse extrémité de la force, n'ont cessé d'autre part d'augmenter, au sein de l'humanité, l'héritage divin de la douceur et par la parole et par l'exemple.

Grégoire XVI ! s'il est un nom qui ait le privilège d'ameuter tous nos Giboyers, démocrates ou autocrates, c'est celui de ce Capellari, dont Chateaubriand saluait l'avènement comme une bénédiction du ciel. Et déjà le nom de Pie IX, acclamé naguère par une explosion d'amour d'un bout du globe à l'autre, semble devoir, à son tour, être noirci sous l'éteignoir de la haine et de l'ignorance. Voyons donc ce qui persiste, sous nos derniers Pontifes-Rois, de cette théocratie contre laquelle s'en vont en guerre nos Don-Quichotte Giboyeurs.

Oui, nous le confessons, la théocratie opère encore dans Rome au xix^e siècle. C'est la puissance théocratique qui enlève au foyer judaïque le petit Mortara baptisé, par hasard, chrétien : le père de la famille universelle usant de la force, pour empêcher qu'un père de la famille étroite n'abuse de la force et n'efface du front d'un faible enfant le signe sacré de la vérité et du salut.

J'avoue que je n'ai jamais arrêté ma pensée sans une émotion pénible, sur cet acte de rigoureuse paternité catholique ; et tout le monde sait que le doux Pie IX n'a point accompli ce devoir strict sans douleur. Mais vous, ô Giboyers, si vous ne comprenez pas ce procédé insolite,

ce n'est point, apparemment, par répugnance pour l'emploi de la force et l'enlèvement des enfants ; car (on ne saurait trop le redire), vous voudriez tous, avec le râteau de la conscription française promené sur toute l'Europe, arracher trois millions de fils à leur famille, et les tenir, sept ou huit ans, au râtelier universitaire de Jupiter l'autocrate, de Mars l'homicide et de Vénus la coquine ! car vous rêvez d'étendre, au nom de la démocratie, sur les familles pauvres et pour le bien des enfants, la nasse de l'instruction *obligatoire* tressée par l'aristocratie et protestante Allemagne, vaste coup de filet dont la théocratie catholique n'a jamais eu l'ultra-libérale pensée...

Si donc vous vous êtes associés aux plaintes douloureuses des Juifs, c'est d'abord que vous n'avez aucune idée de la hiérarchie divine au sein de l'humanité, et que, tout prêts que vous êtes toujours à étouffer tous les droits de l'homme sous les reins léonins de la marâtre Patrie, cependant vous ne concevez pas que l'Église est une mère, autorisée conséquemment à imposer un sacrifice à la famille du sang au profit de la liberté des enfants ; c'est, ensuite, que votre intelligence, atrophiée par l'indifférence en matière de religion, n'est plus de force à comprendre qu'abandonner un enfant chrétien à des Juifs, c'est faire en lui rétrograder l'humanité.

C'est dans ce même sentiment de pâle éclectisme dont les Césars vous alimentent au râtelier de leurs Panthéons, que vous protestez contre la mise en quarantaine des Juifs dans le Ghetto, et réclamez leur admission à tous les emplois publics. Le parquement du Ghetto, c'est, peut-on dire, la lettre brutale et parfois

mortelle, sous laquelle se cache l'esprit d'une politique vraiment humaine et divine.

Que nos États athées, ou panthéistes ou sceptiques, imposent aux Français, fils aînés de l'Église catholique, pour ministres des beaux-arts un Juif, pour ministre de l'intérieur et préfet de la Seine un protestant, cela se conçoit : il ne leur est pas donné d'avoir le sentiment de la conséquence nécessaire des faits et de la convenance essentielle des choses. Qu'un fils spirituel de Léon l'Isaurien et de Calvin ait mission de présider despotiquement à l'édification des églises que le catholicisme aime à surcharger d'images et de couleurs variées et splendides, voilà qui paraît fort libéral et tout simple aux imbéciles. A Rome et dans toutes les écoles de logique, qui ont, avec leur couronne de philosophie, quelque peu de sens commun, on vous démontrera que ces amalgames d'êtres contradictoires sont des opérations de l'absurde.

C'est pourquoi Rome, ayant une foi précise, tient à coordonner, chez elle, hommes et faits à cette foi ; et, ayant mission de Dieu de restaurer toutes choses en Jésus-Christ, ne perd pas à ce point la tête d'aller confier le soin de cette restauration aux Juifs et aux païens, lesquels ont mission du Diable de crucifier l'Homme-Dieu.

Je sais des libres penseurs qui, sur ce chapitre, pensent plus durement que l'Église. Luther d'abord ; et voici ce qu'il dit des Juifs au rapport de Seckendorff, son apologiste : « On aurait dû raser leurs synagogues, détruire leurs maisons, leur ôter leurs livres de prières, le Talmud et jusqu'aux livres de l'Ancien Testament,

défendre aux rabbins d'enseigner, les obliger de gagner leur vie au moyen de travaux manuels pénibles. »

Charles Fourier, un libre penseur s'il en fut, dit catégoriquement :

« La nation juive n'est pas même civilisée. On ne voit nulle part les Juifs s'entremettre aux services utiles ; à l'agriculture et aux fabriques... Les Juifs ont justifié les prophéties et les malédictions de Jésus-Christ en se vouant exclusivement aux fonctions improductives, au trafic, à l'usure, dont l'exercice les a couverts, chez toutes les nations, d'un opprobre mérité.... Les philanthropes attribuent les vices sociaux des Juifs aux persécutions qu'ils ont essuyées : la persécution est, au contraire, un germe d'ennoblissement pour les proscrits ; les chrétiens ne furent jamais plus honorables que lorsqu'ils furent en butte à la persécution... Il y a, chez les Juifs, un germe de passions viles qui les dégrade, du jour même de leur naissance... Assurément il y a des exceptions, il y a des Juifs honnêtes : mais la probité des individus ne sert qu'à faire ressortir les vices de leur secte. J'en parle savamment, ayant habité longtemps avec eux... Ils se corrigeront, disent les philosophes. Point du tout ; ils pervertiront vos mœurs sans changer les leurs. D'ailleurs, à quelle époque se corrigeront-ils ? Est-ce dans un siècle, est-ce dans dix ans ? S'allie-t-on à un lépreux sous prétexte qu'il sera guéri dans dix jours ? Les Juifs, avec leurs mœurs mercantiles, ne sont-ils pas la lèpre et la peste du corps social ? Attendez donc leur guérison constatée pour les admettre parmi vous, ou bien renoncez à parler de mœurs... Lorsqu'on aura re-

connu que la saine politique doit s'attacher à réduire le nombre des marchands pour les amener à la concurrence véridique et solidaire, on aura peine à concevoir l'impéritie des philosophes, qui appelle à son secours, pour raffiner les fraudes commerciales déjà intolérables, la race parasite des Juifs... Quand l'admission des Juifs devrait augmenter l'opulence du pays, s'ensuivrait-il que la France dût sacrifier ses mœurs nationales à prix d'argent ? Mais, bien loin de contribuer au bien du commerce, la présence des Juifs est, au contraire, le fléau de l'industrie ainsi que des mœurs... Laissez les Juifs, en France, prendre pied pendant un demi-siècle, ils organiseront leur secte dans chaque ville, ne correspondront qu'avec les leurs, et deviendront, ici, ce qu'ils sont en Pologne, les maîtres du champ industriel, vrais corsaires introduits dans l'État pour aider aux ravages de la classe déjà trop nombreuse des marchands et des usuriers... Les Juifs, par l'effet de leurs préjugés religieux et de leurs usages, sont systématiquement déprédateurs des chrétiens et perturbateurs de l'ordre social, où ils ne devraient être admis sous aucun prétexte¹. »

Un autre très-libre et fort original penseur, qui ne saurait être suspecté d'ultramontanisme, puisqu'il prête à la race gallicane tout l'esprit de ses meilleures bêtes,

¹ Charles Fourier, *Traité de l'unité universelle*, VI, 421. Manuscrits, IX, 37, 167. — *Phalange*, 1851, 243; 1853-56, 33, 37; 1852, 228. — J'emprunte ces textes à un ouvrage inédit d'un industriel riche, très-intelligent, abonné de *l'Opinion nationale*, d'une bienveillance proverbiale, mais qui, lui aussi, connaît les Juifs. Un fils d'Israël, enrichi dans les derniers tripotages, lui disait avec un ferme sourire : « Si nous pouvions nous entendre, entre nous Juifs, nous ne vous laisserions pas une chemise, à vous chrétiens. » Que de chrétiens sont pires que Juifs !

Alphonse Toussenel, assurément, saisit mieux que les Giboyers le secret social du Ghetto.

« Le peuple juif, dit ce savant naturaliste, c'est le peuple organisateur par excellence, le peuple de l'unité politique et religieuse. Aucune race n'a été plus féconde que celle-là en individualités brillantes, etc. Malheureusement, ce peuple mercantile apporte, dans l'art de rançonner le genre humain, la ferveur de son fanatisme religieux. C'est pourquoi je comprends les persécutions que les Romains, les chrétiens et les mahométans ont fait subir aux Juifs¹. »

Toussenel comprend la répulsion universelle que les Juifs ont inspirée, sans approuver, comme Luther, les violences dont ils ont été victimes. La théocratie a fait plus : elle a formellement désapprouvé toute persécution. L'un des griefs de la démocratie romaine, ameutée par Cencius contre Grégoire VII, au XI^e siècle, était la tolérance de ce saint pape à l'égard des enfants d'Israël, et l'un des griefs de l'autocratie germaine contre Grégoire IX, au XIII^e siècle, c'était encore la protection que les Juifs trouvaient dans Rome². Le Ghetto, dans l'origine, fut un lieu d'asile constitué par la Papauté contre la brutale intolérance des chrétiens. Partout ailleurs les Juifs étaient tracassés, pillés et persécutés ; et il n'est pas un seul peuple de l'Europe qui n'ait reçu des papes, à ce sujet, des lettres de prières et de réprimandes.

Les choses ont bien changé de face, et pour deux

¹ *Les Juifs rois de l'époque*, Avant-Propos. Voir le même jugement renouvelé dans *Tristia*, 401, 402.

² Raynald, an 1236, n^o 48.

causes bien différentes. Grâce au labeur séculaire de l'Église, presque tous les chrétiens sont devenus doux aux Juifs ; et grâce à la Renaissance, les États dits chrétiens, étant devenus polythéistes, trouvent tout naturel d'admettre indistinctement à toutes les fonctions sociales chrétiens, juifs, musulmans, parsis, déistes, idolâtres, panthéistes, athées, dans le tohu-bohu de leur Babel, où il n'est aucunement question désormais, pas plus au conseil d'État qu'à l'Académie, de restaurer aucune chose, politique ou littéraire, en Jésus-Christ.

A mesure que le Monde se livre aux Juifs « rois de l'époque, » et que les cours séculières s'ouvrent, portes dégonnées, soit à la boue de Mammon, soit aux tables de pierre, pour se fermer à la loi de grâce que la miséricorde écrit sur les cœurs ¹, Rome, par un effet de réaction, resserre les Juifs dans le Ghetto.

Le retranchement du Ghetto est dur aux Israélites ; et le relâchement des États sécularisés leur est commode. L'avenir, un avenir prochain, dira aux vrais Israélites de quel côté est la vraie charité : de l'Église, qui ne veut les admettre qu'à la communion des saints et au banquet de l'éternité harmonieuse ; ou du Monde, qui, par ses allèchements, les remet aux mêmes pâtures serviles où ils se corrompirent au point de crucifier leur divin frère, leur Messie, en criant : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! »

M. Ernest Havet, un éminent fils de Minerve qui vient de brûler tout son encens au nez de M. Renan, ne voit que deux taches dans son soleil : d'une part, il ne trouve

¹ II Cor., III, 3.

pas, sous ses rayons, assez hardiment éteintes la divinité du Christ et la virginité de Marie; de l'autre, il trouve trop acérés les traits que son Apollon darde contre la race sémitique. « Maître ! maître ! s'écrie-t-il, n'oubliez pas que ce sont les Juifs qui ont appris au reste des hommes deux grandes choses : le martyre et la charité. » Le bon gentil de la *Revue des Deux-Mondes* oublie, lui, que les Juifs auxquels nous devons ces deux choses divines, étaient chrétiens, croyaient à Lazare et à Jésus ressuscités, confessaient la divinité du Christ. Pour de tels Juifs, l'Église n'a point de Ghetto : à eux les premières places dans son sanctuaire et dans le ciel. Rien d'aussi beau qu'un fils d'Israël dès qu'il a reconnu son Dieu : rien d'aussi déformé tant qu'il le renie ! Pour les Juifs, race royale, point de faux milieu en Minerve, tiède sagesse humaine : ou bien hommes-dieux en Jésus le Galiléen; ou bien démons dans les pourceaux Gadaréniens !

La papauté chrétienne refuse, selon le précepte de saint Jean ¹, de dire *Ave* à qui n'est pas chrétien. Et n'allez pas croire, ô Giboyers, qu'il s'agisse ici de refuser à nos semblables un bonjour et un coup de chapeau. Le plus léger et le moins bienveillant des touristes, fût-ce M. About, pourra vous dire que nos Saints-Pères, aujourd'hui, accueillent un hérétique, un Juif, un musulman,

¹ II Épist., I, 10.

avec la même amitié et la même tendresse que le Souverain-Pontife du XI^e siècle témoignait au roi de Mauritanie; mais Pie IX, pas plus que saint Grégoire VII, n'a garde de laisser les premiers venus prendre place à la fête des noces éternelles, s'ils y veulent venir sans avoir revêtu la robe nuptiale¹. L'Église catholique, tout en nous recommandant, par la bouche de saint Vincent de Paul, d'être affable avec les étrangers, plus même qu'avec les catholiques, nous interdit d'opérer avec eux *in sacris*. Or, l'édification sociale est une chose sacrée, quand on édifie en Jésus-Christ; et pour organiser la Cité des harmonies divines, il faut l'accord préalable des âmes en Dieu. On ne jette pas les perles du ciel à enfler aux boues ni aux pourceaux d'Épicure.

Tel est le profond secret social caché sous l'écorce trop rude (j'en conviens) du Ghetto. Et la théocratie peut lever les épaules et rire au nez du code Napoléon, lorsqu'il veut la forcer à déclarer « tous les Romains également admissibles aux fonctions publiques. » Est-ce que l'autocratie admet des aristocrates de l'ancien régime au conseil impérial de l'instruction publique, et des démocrates à la tête de ses préfectures et de ses mairies? Voit-on que Robert Owen et Cabet, quand ils ont entrepris de constituer leur société communautaire, aient appelé à la direction de leurs ateliers des partisans des privilèges sociaux? Enfantin, quand il fit son essai de religion et de vie nouvelle, à Ménilmontant, confia-t-il ses fonctions sociales à des individus qui ne fussent

¹ S. Matthieu, xxii.

pas orthodoxes saint-simoniens ? Et les divers groupes phalanstériens, mes vieux amis, qui projetèrent l'épreuve de l'attraction libre dans le plan de la série harmonieuse, à Condé, à Cluny, à Cîteaux, au Sig, à Réunion, auraient-ils compté sur des barbares ou même sur des *civilisés* pour l'organisation de leur nouvel ordre social ? Pourquoi donc Rome, ayant charge d'élever la société en Dieu sur un plan spécial et déterminé¹, devrait-elle admettre, comme fonctionnaires, à son œuvre d'édification, les individus, juifs ou païens, qui méconnaissent le Dieu vivant, ignorent ou dédaignent le plan du divin Architecte, et sont systématiquement opposés aux principes essentiels de la société chrétienne et catholique ?

La hiérarchie catholique est un système unitaire, où tout doit être coordonné dans un même esprit pour atteindre à un même but ; et la théocratie romaine use de la loi pour empêcher qu'aucun élément étranger ne vienne se glisser dans cet harmonieux système pour en fausser les rouages et rompre le mouvement.

L'Église, notre mère, d'accord avec le Père céleste, n'admet pas qu'on puisse bâtir, pour le ciel et sur la terre, la Cité du Christ avec le judaïsme qui nie l'Incarnation du Christ, et avec le protestantisme qui nie la présence réelle du Christ et la visibilité de l'Église. La police théocratique tient donc la main à ce que protestants et juifs, écartés des fonctions actives de la société catholique, ne puissent, en outre, y prêcher publiquement leurs

¹ S. Jean, xvii, xxi, 13-17 ; Actes, i et ii ; S. Paul, I Cor., xii.

croyances radicalement contraires, et propres, conséquemment, à paralyser l'édification catholique.

Imaginez que, demain, des enfants de Marsyas, pour faire niche aux enfants d'Apollon et démonter l'orphéon municipal, organisent des fanfares de propagande rivale sur le principe du désaccord universel. Depuis les saxophones jusqu'aux orgues de Barbarie, jusqu'aux mirlions, tout est ajusté pour jouer faux. Ainsi armées, les bandes de Marsyas entrent en campagne, sur toute la ligne ; et, dans la capitale, dans les villes, au village, partout où l'autorité patente des musiciens et fait accorder des instruments pour former et réjouir l'oreille des peuples, vite accourt la concurrence ennemie, sonnant la charge dans un ton contraire et sur une gamme discordante. Vous entendez d'ici le charivari, et vous jugez de l'édification qui en résulte pour le progrès indéfini du faussement de toutes les oreilles. Que va faire le pouvoir autocratique, aristocratique ou démocratique ? J'en appelle à MM. Haussman et Boitelle, Rambuteau et Delessert, aux âmes d'Armand Marrast et de Caussidière ! Pas un préfet assurément ne s'engagera à faire, pour les oreilles humaines, de l'ordre avec ce désordre ; et pas un n'hésitera, après les trois avertissements préalables, à envoyer promener ou mettre en fourrière, jusqu'à ce qu'ils se soient pour le moins mis d'accord avec eux-mêmes, les fils de Marsyas, propagateurs de cacophonies et démoralisateurs publics de l'entendement musical. Je n'entends pas dire que cette mise à la porte sera conforme à la perfection des voies évangéliques : je constate seulement qu'il y aura anathème civique, excommunication

séculière, extermination municipale; et je ne sache pas un enfant d'Apollon qui ne s'applaudit de voir cette conspiration du chaos mise en déroute par la police civilisée. Pourquoi donc s'étonner si les enfants du Dieu d'Abraham et de Moïse ont goût à de semblables mesures préventives, dans un intérêt de garantie et d'hygiène sociale?

La théocratie, gardienne de la vérité et protectrice des faibles, intervient contre les docteurs de la Babel des intelligences, dont le zèle enragé fait flamboyer la demi-science aux yeux des petits scandalisés, afin que soit préservé l'entendement du pauvre peuple, qui croit encore au Dieu incarné et toujours présent ¹.

Que si le code Napoléon croit qu'on fait de l'harmonie sociale non pas seulement avec des dissonances, mais avec des discordances; si le roi qui se nomme très-chrétien s' imagine que le Christ est suffisamment glorifié et la cité chrétienne parfaitement édifiée ici-bas par les psalmodiateurs qui nient la présence réelle et l'incarnation du Christ, le code Napoléon et le roi, dit très-chrétien, ont leur raison pour autoriser et encourager la propagande des deux fanfares, dont les chefs chantent que Jésus n'est pas venu ou n'est plus dans la chair. Mais code Napoléon et roi très-chrétien seraient déraisonnables de vouloir forcer à opérer comme eux le droit canon et le Pontife roi, qui ne croient pas comme eux.

Et je me demande en vertu de quelle logique les libéraux autocratiques, aristocratiques et démocratiques refusent à la théocratie le droit de police contre quiconque,

¹ S. Luc, x; S. Matth., xviii.

sur ses domaines, attaque publiquement tous les principes essentiels de la société catholique, l'Incarnation, la présence réelle, l'unité et la visibilité de l'Église. En effet, je vois, d'une part, les aristocrates faire poursuivre et condamner bel et bien, comme subvertisseurs de l'ordre social, les Saints-Simoniens et Proudhon, coupables d'atteinte aux principes de la famille et de la propriété; et, d'autre part, l'autocratie bâillonner énergiquement quiconque est soupçonné de vouloir saper la Constitution de l'État; et je crois me souvenir, j'en appelle à la bonne mémoire de M. Émile de Girardin, que *le Siècle*, cet organe le plus accrédité de la démocratie française, a fort applaudi son illustre maître, le général Cavaignac, lorsque, chef du pouvoir exécutif, il fit, du haut de la tribune française, en pleine République, cette solennelle déclaration : « Aucun gouvernement ne peut permettre qu'on attaque ou discute son principe! » C'était proclamer l'infailibilité de son dogme, et chaque parti à cette superstition-là.

De quel droit, donc, autocratie, aristocratie et démocratie peuvent-elles jeter la pierre à la théocratie romaine? Serait-ce que la constitution actuelle de la propriété, « dont l'égoïste et jalouse division est, dit Pascal, un effet de la Chute, » et la constitution du 24 février et la constitution du 2 décembre sont, plus que l'Incarnation du Verbe et la Présence réelle, des vérités sacro-saintes et salutaires?... Et, puisque tous les journaux dits libéraux, *la Presse* et *l'Opinion nationale* en tête, prêchent que « les gens sensés doivent accepter le symbole de l'Empire et chercher loyalement, dans ses

limites, à réaliser tous les progrès sociaux, » d'où vient donc qu'ils changent de langage dès qu'il s'agit d'un autre saint que du leur? Encore une fois, serait-ce que le symbole des apôtres est moins libéral et moins respectable que le symbole de MM. de Persigny et Mocquart?

Nos trois *craties* séculières crient, parce que la théocratie romaine exige de qui veut pratiquer comme avocat, médecin ou professeur, outre le grade à la *Sapienza*, un diplôme de bonnes vie et mœurs.

Où est la logique de ces criailleries? n'exige-t-on pas, en France, un diplôme de capacité? C'est toujours exiger, c'est toujours contraindre, c'est toujours une loi de force qui met des bornes à la liberté. La seule différence, c'est que la théocratie, ne divisant pas l'homme, lorsqu'elle présente ses bacheliers au public, lui dit : Je vous les garantis hommes d'esprit et de cœur.

Le libéralisme français se contente, paraît-il, d'avoir de l'esprit et d'en passer à ses élèves, avec la garantie du gouvernement....

Mais Rome exige même de ses fonctionnaires le billet de confession!... N'est-ce pas une tyrannie intolérable à la fois et insensée qu'une société qui repose tout entière sur les sacrements veuille s'assurer que ses ministres puisent leur inspiration dans ces mêmes sacrements, sources de la vie catholique? Demandez à M. Duruy pourquoi l'Université, qu'il dirige avec Minerve, exige à la porte de ses écoles un certificat de vaccination? Demandez au maternel directeur de Sainte-Barbe pourquoi

il tient à ce que ses collégiens se lavent régulièrement les pieds, et d'où vient qu'il pousse la tyrannie jusqu'à exiger que ses employés de Fontenay-aux-Roses se lavent les mains avant de toucher à la tête de ses chers petits enfants?... Le billet de confession, voilà un grief!... Mais que diable allez-vous faire dans les profondeurs de tels problèmes, vous qui ne savez plus même de quoi il est question à confesse, ô giboyeuses générations? *A proposito*, M. About, qui en fait des gorges chaudes, a dû, récemment, prendre son billet ailleurs qu'au théâtre. J'en appelle à son cœur et à sa logique : lui semble-t-il convenable, alors que lui, avant de mettre, devant Dieu, son anneau nuptial à une main pure, consentait à purifier son âme, lui semble-t-il décent que le fonctionnaire de l'État, chargé de le marier au nom de l'humanité, ait pu étendre sur sa jeune épouse des mains non purifiées?...

L'auteur des *Mariages parisiens* trouve-t-il immoral que la théocratie, à Rome, ne tolère point nos *maisons de tolérance*?... qu'elle empêche de badiner avec les promesses de mariage et force au respect du sanctuaire de la famille; qu'elle poursuive le séducteur au profit de la femme; qu'elle oblige le fils de M. le marchand français S.... à épouser la servante dont ce don Juan bourgeois veut se faire un jouet; qu'elle marie dictatorialement, malgré les doléances de la noble famille, la fille du comte Cini avec l'amant qu'elle s'est librement choisi, fût-il le sonneur de Sainte-Marie-Majeure ¹?

¹ Faits cités par M. Norbert Billiard, *l'Année judiciaire*, septembre, p. 597, 599, 601.

M. About, qui a été obligé, lui, homme de tant d'esprit, de se soumettre au préjugé des hommes brutes et de se battre en duel pour amuser la galerie des hommes bêtes, trouve-t-il que la théocratie soit inconséquente, parce qu'elle met presque au rang de l'assassin le dueliste, que notre *chauvinocratie* française ménage et honore, par respect niais pour d'imbéciles traîneurs de sabre, qui s'en font un point d'honneur stupide et un jeu d'ignoble férocité?

L'épée! verbe de l'Enfer! disait saint Grégoire VII; l'épée a été, est encore parfois employée à l'ombre de la théocratie, et pis que l'épée du soldat, la hache du bourreau! N'attendez pas de moi que je me laisse emporter, avec les disciples de Joseph de Maistre, à l'apologie de ces deux agents de la justice terrible, ô Giboyers, qui savez si bien vous accommoder de l'un et vous glorifier de l'autre! J'en veux, sinon admirer, cela est au-dessus de mes forces, du moins expliquer la raison d'être dans la Rome catholique, et en spécifier le rôle exceptionnel, accessoire, extérieur.

Nous avons dit qu'à Rome il y a, sous le souffle de la Papauté, deux instruments très-distincts, le temporel et l'éternel, tous deux opérant diversement sur le corps aussi bien que sur l'âme. L'éternel domaine de l'Église ne peut pas plus que le temporel être purement spirituel, puisque notre Dieu lui-même, Jésus-Christ, le Verbe fait chair, n'est pas un pur esprit. Le Vicaire du Christ exerce donc, de droit divin, sur toute la nature, un double empire, l'un pour le temps, l'autre pour l'éternité, d'où

résulte une double politique, l'une appropriée aux circonstances, l'autre conforme à l'esprit et au plan de l'édification parfaite éternelle.

La politique romaine appliquée au temporel est, absolument parlant, imparfaite, comme toutes les choses du temps, et c'est dans cet ordre que nous la voyons encore pénétrée de l'esprit théocratique et engagée dans les voies de rigueur.

C'est sous ce dernier point de vue, sous ce point de vue seul, que le R. P. Lacordaire a pu écrire : « Le gouvernement papal est le meilleur des gouvernements de l'ancien régime. » La théocratie est, en effet, autant au-dessus de l'autocratie, de l'aristocratie et de la démocratie, que le Judaïsme, religieusement et socialement, est au-dessus des formes du Paganisme. L'un de nos libres penseurs les plus considérables, qui vient de mourir entouré de l'universelle estime, Jean Reynaud, répétant le mot du Christ à la Samaritaine : « Le salut vient des Juifs, » a rendu plein hommage à la civilisation théocratique des Hébreux ¹.

Quant à l'autre aspect, qui regarde la face éternelle des choses, il y a, dans Rome, un gouvernement qui dépasse en excellence tous les autres de toute la mesure qui sépare l'humanité nouvelle s'élevant pour le règne de Dieu, de la vieille humanité, déchue et se traînant, caduque, aux limbes de la subversion. Et il est vrai de dire, conséquemment, qu'il n'y a pas, sur la terre,

¹ Herder, traduit par Edgar Quinet, a enseigné que la vraie poésie vient des Juifs. Il y a des chrétiens et même des juifs qui ne semblent plus s'en douter.

d'autre société *vraiment nouvelle* que celle qui s'édifie à l'ombre de Saint-Pierre : toutes les autres étant plus ou moins de vieilles formes renouvelées du grec et du romain, de vieux pots de la décadence païenne, où quelques âmes de pauvre bonne volonté s'entêtent, comme les Danaïdes, à verser un peu d'esprit chrétien incessamment perdu par la rupture des vases impropres.

Il existe à Rome, tête inspirée de la hiérarchie catholique, un gouvernement qui n'a pour arme que l'amour et la parole : ce qui ne se voit nulle part ailleurs.

Au-dessous de cette autorité harmonieuse persistent, il est vrai, des organes de légitime défense, qui s'opposent au mal et repoussent l'obstacle par la loi et par l'épée; mais ces organes, non-seulement sont subordonnés à la royauté pontificale, mais ils ne font point en vérité corps avec elle.

De là vient que le gouvernement temporel de force, fonctionnant aux pieds de notre Seigneur le Pape, n'est pas seulement, en tant qu'inspiré de la haute sagesse de Moïse, meilleur que les autres puissances temporelles suggérées par la raison d'État de Jupiter et de Minerve : il est meilleur parce qu'incessamment le Pouvoir de l'éternelle miséricorde, auquel il est subordonné, modère en ses mains justicières l'emploi de la force, diminue son activité et ses ressources, afin que croisse sur le troupeau soulagé le joug doux et suave de Celui qui a dit : « A mesure que vous avancez, comprenez mieux cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice ; et je préfère, pour gouverner mes frères, les enfants de Dieu, à l'ho-

locauste judaïque, quelque juste qu'il soit, la science amoureuse du Dieu charité¹. »

Cette parole de l'infinie Miséricorde, conservée par la Papauté, n'a point cessé d'être par elle comprise, répétée, publiée par l'organe des Saints, qui sont, aux mains du Pontife-Roi, les glaives lumineux du Dieu vivant. Et la supériorité divine de la Papauté apparaît avec évidence à nos yeux, alors même que nous les tenons douloureusement fixés sur les deux instruments qui représentent, à Rome, la loi vieille, usée, passée : le bourreau et le soldat.

Le bourreau, c'est le dernier mot de la loi pénale contre l'individu, comme le soldat le dernier mot de l'empire de la force contre les foules et les peuples.

Les bons cœurs libéraux, fiers de l'adoucissement de leur législation pénale, honorent singulièrement Beccaria : en quoi ils ont raison ; mais ils font de ce criminaliste une sorte de saint, qui aurait, dans sa sagesse naturelle, découvert les rives inconnues de la mitigation des peines et tiré de ses entrailles le double principe de la préservation de l'État et de l'amendement du coupable substitué au principe de la vengeance sociale. Le principe de la vengeance est de la nature déchue, est païen : il n'a jamais été admis par l'Église dans sa législation. Le principe de la préservation du corps social, ou légitime défense, est de la nature simple, est judaïque : il a toujours été exprimé dans le droit canon. Quant au prin-

¹ S. Matthieu, ix et xii ; Osée, vi.

cipe de l'amendement et du redressement des coupables, il est absolument chrétien, et son application n'a pas cessé un seul jour d'être faite au sein de l'Église, depuis les préceptes et les actes du Sauveur ¹, jusqu'à l'admirable thèse que saint Grégoire II opposait à la pratique des Césars², jusqu'à la pratique non interrompue de toutes les juridictions ecclésiastiques, y compris le tribunal de l'Inquisition, et fût-ce en Espagne! Oui, M. Loiseleur et tous les érudits modernes constatent que l'Inquisition elle-même a fait faire un progrès au droit pénal dans le sens du respect des droits de l'humanité ³.

Le code pénal, à Rome, est, on en a fait l'observation, particulièrement sévère pour les prêtres. Personne ne songe, en France, à reprocher à notre code pénal militaire ses rigueurs exceptionnelles : il y a cette différence, dit un criminaliste, que « le prêtre choisit librement les lois qui doivent le punir, tandis que le soldat et le marin français n'acceptent les peines d'exception qu'à leur corps défendant et pour avoir choisi, au tirage au sort, un mauvais numéro. » Les marins n'ont même pas la chance du bon numéro....

On a souvent fait bruit des grandioses pénalités dont l'Église frappait, au moyen âge, les rois et les peuples rebelles : on ne remarque pas que c'est aux plus grands papes théocrates qu'est dû l'adoucissement pro-

¹ S. Matthieu, XVIII; S. Marc, v.

² Voir plus haut, p. 316.

³ Loiseleur, *les Crimes et les Peines*. — M. André Vincent, *Critique française*, 15 juin 1863.

gressif de ces rigueurs excessives, héritage des mœurs judaïques et païennes. Dès l'an 1078, nous voyons saint Grégoire VII prendre des mesures pour adoucir singulièrement les peines de l'excommunication, et chose curieuse ! ce sont les papes les plus terribles à l'œil opaque des Giboyers, Innocent III et Boniface VIII, qui, sur les traces de saint Grégoire VII, ont le plus fait pour diminuer les effets rigoureux de l'interdit et autres mesures d'intimidation et de contrainte. Et, chose plus curieuse encore ! lorsque la Renaissance judaïque et païenne exaspère entre les mains des royautés qui s'émancipent les procédés d'intolérance, de force et de violence impitoyable, qui voyons-nous intervenir, à coups répétés, jusqu'à l'irritation, jusqu'aux menaces, pour refréner la férocité de l'Inquisition espagnole ? C'est le pape Alexandre VI, un Borgia ! le moins honorable assurément des pasteurs qui aient mené le troupeau de saint Pierre ; tant il est vrai, comme disait saint Grégoire VII, que, si les trônes du monde ont la propriété de corrompre et pousser à mal les bons qui s'y posent, le Saint-Siège a puissance de retourner même les cruels et les impurs vers la douceur et la modération¹ !

Il ne faut jamais oublier que les afflictions et les coups de force de la loi pénale, à Rome, ont toujours été dirigés contre les hautaines puissances de ce monde, et que Rome a pour les criminels du pauvre peuple des privilèges de mansuétude. Une publication récente, impartiale autant que plaisante, œuvre d'un très-libre pen-

¹ Liv. VIII, Ép. 21.

seur¹, constate que le régime judiciaire, à Rome, est tout particulièrement et plus qu'en aucun autre pays, favorable aux pauvres et aux accusés, et que les peines, dans l'État romain, sont généralement plus douces, le droit pénal romain étant réglé par les constitutions apostoliques. Le juge n'est pas sollicité à fermer son cœur à la miséricorde, alors qu'il est tenu, avant de monter sur son siège, de s'agenouiller devant l'image du Dieu de miséricorde. Le régime des prisons n'a pas chance de devenir terrible et impitoyable, lorsque les verrous y sont tirés par la blanche main d'une Sœur de la Charité, si avenante, que tout bon diable ne pourrait retenir, à l'aspect de cet étrange geôlier, ce cri du spirituel touriste judiciaire : « Ah ! l'angélique visage et le doux parler ! » et, à l'examen du vieux système cellulaire romain, cet autre cri de la conscience surprise et touchée : « Je conçois qu'on puisse dire : Gai comme une prison² ! »

L'emprisonnement pour dettes, à Rome, ne peut pas dépasser une année, et l'on a, pour suspendre l'*arresto personale*, le droit d'asile. Le condamné semble n'avoir jamais épuisé le droit de réhabilitation. « Rome est la terre classique des appels, et toute cause peut avoir pour juge suprême le Pape en personne. » Or, qui dit appel

¹ M. Norbert Billiard, *l'Année judiciaire*, numéros de septembre, octobre, novembre 1862.

² *L'Année judiciaire*, p. 586, 592, 639, 641. M. Paya a vu les choses plus en noir, à Rome. Mais y eût-il, dans quelque recoin, hélas ! quelque cachot plus sombre, l'exception dure n'infirmes pas la règle douce. Demandez à MM. Raspail et Pelletan si l'on peut dire : Gai comme Belle-Ile ! gai comme Sainte-Pélagie !

au Pape dit appel à la miséricorde. « La loi, fût-elle sévère dans son texte, est adoucie en pratique par la bonté paternelle du souverain... A Rome, la justice est compatissante et pardonne beaucoup¹. »

Ainsi parle un avocat parisien, fort libéral, et tel est l'hommage par lui rendu au temporel romain.

Le droit d'asile et la procédure des causes capitales témoignent de cette vérité dont nous poursuivons la démonstration, à savoir, qu'à Rome il y a deux systèmes juxtaposés, divers, différents : l'un théocratique, l'autre purement évangélique; la loi nouvelle prédominant sur l'ancienne.

« Le droit d'asile, *repoussé par toutes les nations civilisées*, s'est retranché dans Rome, son premier et son dernier boulevard.

« Sont lieux d'asile : le Vatican, le Quirinal, les églises et chapelles depuis leurs premiers degrés, les presbytères, et généralement toute propriété, maison ou champ appartenant à un ecclésiastique.

« La robe d'un moine est aussi lieu d'asile. Il suffit à un malfaiteur de toucher un froc pour devenir inviolable aux gendarmes; ce qui explique la vénération qu'inspirent les capucins.

« Quand un coupable a pénétré dans un lieu d'asile, la police qui lui donne la chasse n'a pas le droit de suite; elle n'a plus qu'un droit, celui de le guetter à la sortie. Mais le clergé est si jaloux de ses privilèges, la charité

¹ L'Année judiciaire, p. 611.

est si grande, la nuit est si noire, et les portes si nombreuses !

« Le droit d'asile est l'ennemi né de la prison ¹. »

Le droit d'asile est l'ennemi né de la peine de mort.

« A Rome, dit M. Pujol (p 79, 80), à Rome, le coupable échappe à la justice des hommes en recourant à la protection de Dieu. » Donc, il y a, à Rome, en face et au-dessus d'un gouvernement simplement de droit humain, un gouvernement vraiment divin. Le droit d'asile n'est pas seulement, comme le dit M. Pujol, un correctif à la peine de mort : c'est une institution en réalité contradictoire à la peine capitale.

La personne sacrée du Pontife-Roi est, par excellence, le refuge des pécheurs. Si le Saint-Père a jeté simplement les yeux sur le condamné à mort ou sur l'échafaud, l'exécution n'est plus possible. Pour peu qu'il soit démontré que le Pape a examiné les pièces du procès, a connu de l'affaire d'une manière quelconque, il y a grâce de plein droit.

Un tel fait, s'il indique par sa subtilité la difficulté de concilier l'ancien régime du sacrifice avec le nouveau régime de la miséricorde, démontre toutefois que le Pape est avant tout, à Rome, le Vicaire du Dieu de miséri-

¹ *L'Année judiciaire*, p. 637. M. Billiard ajoute : « Je me suis laissé dire que l'Académie de France qui est, elle aussi, un lieu d'asile, ne se fait aucun scrupule de fermer sa porte aux individus poursuivis pour cause déshonorante. » Dieu veuille que ce bruit soit une calomnie ; mais tout est possible à nos Français, beaux fils aînés de l'Église, depuis qu'ils sont devenus à ce point sots de préférer le code Napoléon et la sécularisation sans entrailles à l'Évangile et à l'Ordre catholique de la vie éternelle.

corde, l'édificateur de la cité de l'amour et des harmonies éternelles.

On ne peut donc pas, dans Rome, chef-lieu du catholicisme, capitale des cléricaux, on ne peut pas considérer le droit pénal et l'organe de sa suprême sanction, sans voir que cet organe est ici profondément distinct de la royauté pontificale, et que du bourreau le Pape se détache, comme Dieu écarte de sa Majesté miséricordieuse les fléaux dont sa justice permet les temporelles afflications.

Partout ailleurs qu'à Rome il n'en est point ainsi, et pas n'est besoin de subtilités pour discerner l'organe du sacrifice. Les princes de ce monde n'étant, de leur nature, que temporels, sont essentiellement et avant tout justiciers, et ne sont rien autre, en réalité, que justiciers, puisqu'ils en portent l'uniforme et les insignes. Tout prince souverain de nos États laïques est soldat, et si bien que les femmes couronnées elles-mêmes sont obligées d'accrocher à leur ceinture la flamberge de Mars.

Le Pape, qui n'est point soldat, cependant, a sous la main des soldats. C'est un fait incontestable, et l'un de ces faits sur lesquels on peut chanter *Tristia* ! Mais s'il est un fait aussi incontestable et plus consolant, c'est qu'à Rome et seulement à Rome, la force militaire a pour destination exclusive la défense, la légitime défense, que les principes de 89 n'ont jamais, que je sache, interdite. Et s'il est un fait également incontestable et réjouissant, c'est que la Papauté, toujours et de son

essence, incapable de s'organiser militairement, a de plus en plus diminué en elle et autour d'elle l'instinct de la force guerrière, au point d'avoir fait, parmi les gens du Monde, du nom de *soldats du Pape* un titre de ridicule. O gloire! gloire unique sur la terre, car toutes les autres puissances ont fait et font à cette heure plus que jamais, de la qualité et des énergies du militaire leur titre de vertu!

Soldats du Pape! voilà pour vous faire rire, Giboyers et Chauvins, et vous avez été les premiers à éclater de ce beau rire, vous, preux chevaliers, pur-sang des sires de Franc-Boisy! L'abonné du *Siècle* surtout, Dieu lui pardonne! a ri de la défaite des soldats du Pape, même quand le plus chevaleresque et populaire des généraux français succombait avec eux : et ce railleur n'a pas senti que rire de la défaite des faibles est l'acte d'un cœur lâche! Nous sommes pourtant, nous Français, un peuple vaillant et généreux, le brave des braves; c'est généralement admis, surtout en France! Or, écoutez une histoire :

Il y avait une fois un enfant nain, assez mal élevé au bien, qui, par un coup de tête, s'avisa de piquer au mollet un géant viril, très-brillamment élevé au mal. Ce géant, élève centaure de Chiron, « avait pour joujoux, dans son berceau, des soldats de plomb et des canons de bois; dès avant l'âge de raison, s'habillait en artilleur, en hussard, en zouave, jouait avec les fusils de chasse et s'amusait à les décharger sur le premier venu, pour montrer sa valeur; parvenu à l'adolescence, était envoyé à l'armée, où, n'ayant d'autre lecture que celle

du *Moniteur* spécial et d'autre société que celle des héros, il n'eut conséquemment pour rêve que la cueillette des lauriers dans les champs de Bellone; enfin, devenu homme fait, à force de se frotter la bosse de la destructivité, il avait eu la chance de retrouver le feu grégeois et d'appliquer le poison des Borgia, à haute dose et subtilisé par l'électricité, à l'empoisonnement des vaisseaux pourchassés et des villes assiégées. » J'emprunte ces détails d'éducation au savant traité sur *le Carnage civilisé* que vient de publier, sous ce titre mélancolique de *Tristia*, mon vieil ami l'antipapiste et l'anticlérical Toussenel, ce Jérémie du gibier français, ce Samson des Philistins giboyeurs, qu'assoupit Dalila sur la couche de *l'Opinion nationale*.

Or donc, notre géant, se sentant bravé par le mirmidon, ne crut pas pouvoir, sans déshonneur, supporter l'insulte faite à son pavillon; et pour avoir, avec plus de sécurité et de grandeur, raison du misérable nain, convoqua deux géants, ses cousins, à son festin de glorieuse vengeance. Mais les cousins, par des motifs absolument étrangers à l'humanité, s'étant retirés de l'aventure, notre géant se trouva seul en campagne pour la moisson des lauriers. Il rassemble, à grands frais, tout l'attirail de Mars et Bellone, arrive d'un bond gigantesque sur son petit ennemi, et, comme ferait le tigre d'un caniche, d'un coup de griffe emporte d'assaut l'imperceptible lilliputien. Alors, en attendant qu'il accorde sa harpe « pour remercier le Dieu de paix et d'amour de lui avoir accordé le dessus du carnage ¹, » notre

¹ *Tristia!*

géant embouche toutes les trompettes de sa Renommée et se chante au nez, avec force fumée d'encens et de tabac de caporal :

« Victoire, gloire! gloire éternelle à l'invincible Gulliver, vainqueur de Lilliput! »

Peuple français, que penses-tu de ce géant-là? Peuple de Paris, dis-moi : si tu voyais, dans le sale ruisseau de tes rues, le plus intéressant de tes *voyous* de douze ans, fût-ce Gavroche, bûcher et saigner à mort un mauvais gamin de trois ans, fût-ce Tortillard, trouverais-tu la règle observée du duel à armes courtoises? estimerais-tu digne d'admiration la victoire du grand sur le petit, et chargerais-tu tes Orphéons de célébrer le courage irrésistible et la force invincible de notre géant Gavroche?...

Le libéralisme de France ne se moque point des libéraux du Mexique, parce que ce sont de petits rageurs qui nous ont tué beaucoup de monde; Gaulois et Franks ne se gaussent des faibles que quand les faibles ne savent pas se battre...

Encore s'expliquerait-on la raillerie contre les soldats du Pape, si la France savait en faire une bonne scène de comédie chrétienne, comme on se prendrait d'un rire bienveillant à voir la reine d'Angleterre, ange de douceur, dans un moment d'humeur, exercer ses innocents bambins au maniement du fusil pour résister à quelque nouveau débarquement d'un Guillaume de Normandie. Est-ce là votre sentiment, ô Giboyers! et voulez-vous, vous faisant semblables aux enfants pour revenir au royaume des cieux, avec l'aiguillon du bon rire enfantin, ramener l'Église, votre mère, à l'exercice exclusif

des industries de paix et d'amoureuse attraction? Ah! si vous en étiez là, vos querelles amicales seraient une force pour la sainte humanité; mais vos moqueries ne sont rien qu'illogisme et contradictions, coups de langue venimeux et mortels!

Quand serez-vous d'accord avec vous-mêmes? Avez-vous assez crié contre la Papauté guerrière! Après avoir, cent ans, et d'une voix unanime, maudit les Croisades, sur lesquelles vos langues sont, à présent, divisées, vous poursuivez votre unanime fanfare de malédiction contre les Pontifes militaires, le cardinal Albornoz et Jules II, fanfare que sonnait naguère un brillant lauréat de l'Université gallicane, vraiment digne d'en devenir le Mentor¹: accord touchant, d'où semble s'élever, comme un écho du *Sermon sur la montagne*, cet appel de l'Esprit-Saint: « Bienheureux les pacifiques, car eux seuls seront appelés les fils de Dieu! »

Eh bien! s'il est un fait incontestable et tristement lamentable, c'est que notre Saint-Père a été abandonné, trahi, chassé de Rome, en 1849, précisément parce qu'il n'a pas voulu se faire guerrier et se mettre à la tête de l'Italie armée pour achever le grand duel de l'Église contre l'Empire. Si Pie IX avait consenti à monter à cheval, à enfourcher, comme un Napoléon, la cavale italienne, bondissante au beau soleil de messidor, et effrayer quelque peu le monde au bruit de ses hennissements, Pie IX serait aujourd'hui (et c'est le cas de le dire) l'idole des Italiens, Pie IX serait, en lieu et place de Victor-Emmanuel, roi d'Italie et roi *galantuomo*!

¹ *Les Papes princes italiens*, ch. VII.

Toutes les cités italiennes lui dresseraient une statue sur le modèle du Jules II de Michel-Ange, « l'épée à la main gauche, et de sa main droite, levée et menaçante, foudroyant la terre de sa bénédiction; » et il y a tout à parier que l'Université de France aurait donné pour sujet de discours latin au Concours général : « Pie IX jetant dans le Tibre les clefs de saint Pierre et prenant l'épée de saint Paul ¹. » Est-ce vrai? La France et l'Italie n'eussent-elles pas fait passer sous mille arcs de triomphe le Pape militaire, sauveur de l'Italie? J'en appelle à M. le ministre de l'instruction publique, grand maître de l'Université, qui doit connaître à fond l'esprit de nos libérales générations.

L'auteur éloquent et honorable des *Papes princes italiens*, qui daigne faire à la Papauté la leçon de catéchisme politique et social (p. 2, 11 et *passim*), pousse un cri de spéciale énergie contre la théocratie : « Est-ce donc que la théocratie va sortir du tombeau?... » Un autre des plus violents d'entre les adversaires éloquents et honorables de l'Église, Edgar Quinet, le poète d'*Ahasvérus* et de *Napoléon*, a une telle horreur de la théocratie papale, que, poursuivant sa campagne en faveur du protestantisme et de la libre pensée affranchie, il s'écrie : « Il faut que le catholicisme tombe... Sortez de la vieille Église, vous, vos femmes et vos enfants, sortez! »

Certes, voilà deux cris qui viennent du cœur, d'un cœur où déborde la haine vigoureuse de la théocratie. Or, je supplie ces deux éminents antithéocrates d'en-

¹ *Les Papes princes italiens*, p. 63. Mentor ignorerait-il que saint Paul n'a jamais agité d'autre épée que sa langue?

tendre non point nos raisons de clérical, mais les leurs, de s'écouter eux-mêmes.

L'auteur des *Papes princes italiens*, qui s'emporte en belle rhétorique contre la théocratie au chapitre 1^{er} de sa brochure, écrit au chapitre II l'apologie que voici de tous nos plus grands et fameux théocrates :

« L'islamisme menaçait : la puissance spirituelle le fait reculer et lui arrache Jérusalem ; Urbain II jette sur l'Asie un million de croisés. Les Églises locales languissaient dans la torpeur ; les mœurs de la société féodale y avaient pénétré : Grégoire VII secoue violemment l'arbre qui n'allait plus donner que des fruits amers, et il en fait tomber les abus et les vices.

« L'empereur d'Allemagne reprend les prétentions des Césars romains ; il met en péril l'indépendance spirituelle de l'Église, et en même temps celle du monde. Qu'il l'emporte, et c'en est fait de toute liberté ; cet homme d'armes l'écrasera dans son gantelet de fer ; Frédéric II songe même à se faire pape. Grégoire VII, Alexandre III, Innocent IV luttent et triomphent...

« Ces rois (de l'Europe) affranchis de la servitude féodale se croient au-dessus de toute loi, parce qu'ils se sont mis au-dessus de toute résistance ; Innocent III fait gronder sur leurs têtes les foudres de l'Église ; il excommunie en Norvège un roi usurpateur ; en Aragon, un roi faux monnayeur ; en Angleterre, le parjure et traître Jean ; en France, Philippe-Auguste, qui avait répudié sa femme au lendemain des noces et pris une nouvelle épouse.

« Alors que la force seule régnait, les Papes s'étaient faits les gardiens des lois morales; et à ceux des princes qui les oubliaient, ils les rappelaient par l'insurrection, en déliant les peuples de leur serment de fidélité. Le pontificat tendait alors la main au droit populaire.

« Voilà la papauté que le monde admire et vénère. »

On ne saurait mieux dire. Et comment s'expliquer que l'homme instruit et sincère qui a écrit ceci, une éclatante apologie de la théocratie romaine dans ses actes mêmes de justicière rigueur les plus attaqués par le vulgaire ignorant, comment s'expliquer que ce louangeur des Pontifes-Rois qui secouaient et menaient le monde, au nom de Dieu, par les énergiques et rudes voies des croisades et des excommunications, s'en aille conclure contre la théocratie, et s'amuse à se fâcher parce qu'on voit des Papes « rassembler des canons et des soldats, prendre des villes d'assaut, traiter avec les puissances, s'engager avec celle-ci, se refuser à toute communauté d'action avec celle-là, et descendre dans la sphère où s'agitent les intérêts temporels? » Comme si Grégoire VII, Urbain II, Alexandre III, Innocent III et Innocent IV avaient fait ce qu'on les loue (à la page 18) d'avoir accompli, sans recourir à tous ces moyens dont (à la page 8) on réproouve l'emploi! Pour que de pareilles contradictions se rencontrent dans un bon et brillant esprit, aussi amoureux de la logique que de la philosophie, ne faut-il pas que le diable s'en soit mêlé? J'en appelle à M. le Ministre de l'Instruction publique.

Daigne maintenant l'auteur de *Marnyx de Sainte-Aldegonde* nous expliquer comment il se peut faire que,

dans sa touchante *Prière pour la Pologne*, insérée au *Siècle*, ce paroissien des anticléricaux, lui, l'ardent ennemi du pouvoir théocratique, il s'offre à rentrer dans le sein de l'Église précisément par la porte de la théocratie. Oui, ce docteur humanitaire qui, tant de fois, a reproché à l'Église romaine (tout comme l'auteur des *Papes princes italiens*, p. 2), d'avoir « répudié son plus précieux héritage, d'avoir oublié ces simples et grandes paroles : *Beati pacifici*, » oui, le poète d'*Ahasvérus* et de NAPOLÉON, cet idolâtre de la sécularisation, sollicite le clergé à organiser une croisade, croisée d'anathèmes et d'épées, pour la défense de la vérité, de la justice et de la liberté. N'est-ce point là, et par excellence, le procédé théocratique, celui qui caractérise la théocratie des saint Grégoire VII et des saint Pie V, sur les ruines de laquelle tous les libéraux ont entonné leur chant de triomphe :

Veillons au salut de l'Empire!...

O Minerve! où donc en est ton enseignement normal de la logique, si tes plus forts élèves ne s'interrompent de reprocher à Rome ses petits coups de force, que pour exciter la Papauté à réorganiser, dans un but plus étroit, un système colossal de Croisades sanglantes? si nos Mentors universitaires, tout en palabrant contre la théocratie et dansant autour des deux prophètes mis à mort par la Renaissance, s'en viennent, au bout de leur ronde effrénée et débandée, ranimer eux-mêmes et remettre aux mains du Vicaire de Jésus-Christ la foudre d'Élie et l'épée justicière de Moïse!...

Oh! vous avez de bonnes raisons, sans compter la raison d'État, pour provoquer le Pape à la croisade. Je les sais, vos raisons : humanité, justice, liberté! Mais vous ne savez pas, vous, les raisons du Pape. Vous n'avez l'oreille qu'à votre chanson. Vous n'entendez goutte aux motifs de la royauté romaine, ni lorsqu'elle se résigne, ni lorsqu'elle se refuse à l'emploi de la force.

Vous tous, qui parlez, à propos de la Pologne en sang, de votre amour pour les faibles, vous qui aspirez à retirer les populations polonaises catholiques aux serres de l'Aigle russe et schismatique, pourquoi ne voulez-vous pas que le Pape-Roi, en Italie, arrache la masse de ses fidèles aux griffes gallicanes du Lion de Savoie? C'est bien encore le théocrate, en Pie IX, qui s'emporte jusqu'au coup d'épée pour conserver un gouvernement religieux aux femmes, aux enfants, aux paysans, c'est-à-dire à l'immense majorité des Italiens, laquelle immense majorité préfère encore Dieu à César; c'est la théocratie qui résiste au Malin et à la minorité des nobles, bourgeois et ouvriers urbains, laquelle minorité veut mettre hors de siège le pacifique Vicaire du Christ, à cette belle fin d'exalter un Césarât militaire et savoyard! Pour qui d'entre vous, Giboyers clairvoyants, pour qui fait-il doute que la classe la plus nombreuse et la plus pauvre tient au Saint-Père, qui n'a pas adopté cette ingénieuse invention de la Renaissance, la conscription! et ne tient pas du tout au bienfaiteur piémontais, qui vient lever sur les Italiens, avec plus d'adresse et de charme que le czar sur les Polonais, avec autant d'impitoyable décision, l'impôt du sang, avec l'impôt des

écus décuplé, pour la plus grande gloire et le profit du roi justicier et de ses leudes?

Soyez donc conséquents et soyez justes! Voyez les faibles partout où ils sont; et puisque vous voilà repris de belle passion pour le système théocratique, pour la justice imposée, souffrez donc que la Papauté use, un instant, de la force pour défendre le principe même de la justice, pour conserver au Christ sa pauvre petite royauté, l'humble motte de terre sur laquelle, jouissant du droit de l'homme à la liberté, l'Homme-Dieu garde encore, à sa libre disposition, une imprimerie!... Vous savez pertinemment, par l'expérience universelle accomplie, que, partout où règne et gouverne César, Dieu n'a plus la parole libre, et que les enfants de Dieu n'ont pas la pleine liberté d'association. Quel avantage trouvez-vous, vous, amis de la justice et de la liberté, à substituer l'autocratie aristocratique-démocratique de la maison de Savoie à la théocratie de la maison de Dieu?

Et puisque le sifflet de Voltaire, il y a cent ans, étouffa le dernier appel de la Papauté à la croisade; puisque toute la philosophie française, aussi bien que toute la logique gallicane, dénie au Saint-Père le pouvoir temporel que lui concédait Leibnitz « de réprimer la tyrannie et l'ambition des grands qui font périr tant d'âmes¹; » puisque les Français, « qui furent, comme on sait, les premiers à opposer aux Papes une résistance définitive², » paraissent tenir à honneur de porter le dernier coup de cette immortelle campagne de l'intelli-

¹ *Pensées*, II, p. 407.

² Ranke, autre impartial protestant, *Hist. de la Papauté*, liv. I, c. I, 4.

gence gigantesque humaine contre la justice de Dieu, et ne savent plus offrir, jolis soldats de Dieu, à leur père ès liens que le fauteuil à la Voltaire de la sécularisation et la couronne du code Napoléon; puisque les choses sont à ce point poussées et avancées par vous et vos confrères et compères, ô contradicteurs! puisque vous avez décomposé la République chrétienne, arraché au Roi spirituel les bras de chair qu'il contenait; puisqu'enfin vous avez cru servir Dieu en sapant la théocratie et même la théologie et la hiérarchie, quel diable vous pousse, à cette heure, quand vous avez vidé les peuples de la foi catholique et délié les cœurs de leur Chef sacré, quel diable vous pousse à venir demander à ce Chef répudié, déchu, enchaîné, étouffé, mutilé, la force qui vous manque pour le salut des opprimés?...

Eh quoi! querelleurs sempiternels de la Papauté, jockards qui vous donnez les airs de reprendre le vieux Job, n'avez-vous pas, dans vos moments d'artificieuse bienveillance, démontré au gouvernement papal, et sur tous les tons, qu'il s'affaiblit en appuyant le Christ et son Église sur le bras de chair? Et voici que vous stimulez Rome à appuyer la nationalité polonaise sur ce même bras de chair! Serait-ce que le Christ et son Église sont moins à vos yeux que la Pologne? ou n'est-ce simplement qu'un tourbillonnement de vos intelligences au vent de l'illogisme contradictoire?

Ah! ouvrez vos oreilles, si vous les avez pour entendre, et comprenez :

Que si le Pape, en 1849, a refusé de se sauver et de se faire glorifier, en devenant le chef armé de la ré-

volution italienne, c'est que, bien au-dessus du salut et de la gloire comme l'entend le Monde déchu, il y a le salut et la gloire comme l'entend l'Église exaltée en son Dieu;

Que si Pie IX, en 1860, a tiré l'épée, c'est afin qu'il reste sur la terre un seul État libre, libre des liens de Satan l'homicide, où ne soit point glorifiée l'épée....;

Que si le Pape, en 1863, ne se laisse pas entraîner, selon votre gré, à provoquer contre l'autocratique Russie une guerre générale qui ne manquerait pas de devenir une guerre de religion, c'est que l'Église romaine, avant tout, est le seul organe progressant de la paix, des solutions par l'amour, par la science, par tous les procédés harmonieux.

Et par le contraste même de ces actes de la politique romaine, par leur contradiction apparente, comprenez que la Royauté pontificale porte, en effet, deux armures : l'une qu'elle a cru devoir emprunter à la vieille loi, accessoire, exceptionnelle, temporelle, destinée à diminuer et à disparaître dans la gloire de l'Avènement dernier; l'autre, qu'elle a reçue du Sauveur, *armatura Dei*, essentielle, principale, éternelle, destinée à s'accroître et à briller toute pure sur le royal chemin au bout duquel est le triomphe bienheureux.

Répétons, à satiété, car il faut, sur le cerveau des gens du Monde, frapper vingt fois pour que les oreilles s'ouvrent : à Rome, indépendamment de la puissance théocratique, laquelle impose la justice au nom de Dieu et de l'humanité, comme ailleurs on l'impose au nom du roi et de la nation, il existe un pouvoir hiérarchique,

une constitution évangélique, un Ordre de l'amour et de la liberté, lequel est propre au seul État romain et se trouve avoir été répudié par toutes les nations dites civilisées.

La puissance théocratique n'a été, aux mains des Papes, qu'un instrument temporel que Rome a dû adopter pour se conformer à la loi universelle des transitions. Cette loi, l'un de nos plus libres penseurs et savants naturalistes l'exprime encore dans son dernier livre : « Le progrès social, pas plus que la nature, ne procède par sauts brusques ¹ ; » et cet instrument, nous avons constaté que la Papauté s'en était servie pour le plus grand bien de l'humanité, au témoignage des protestants Leibnitz, Voigt, Hurter, Ranke; au témoignage du gallican auteur des *Papes princes italiens*.

Mais cette puissance de contrainte, précisément parce qu'elle est temporelle, a dû voir diminuer ses raideurs et ses rigueurs entre les mains de la Papauté, si la Papauté a été fidèle à sa mission. Or, regardez d'un œil libre et attentif : et vous reconnaîtrez que l'Église, de plus en plus, se dépouillant de toute confiance sérieuse dans les voies rudes, met progressivement son espérance dans la seule force d'amour; tandis que le Monde, de l'aveu de tout le monde, au contraire et plus que jamais, confie presque exclusivement sa fortune au vieil instrument de la force et de la contrainte, et, par-dessus la tête de la déesse Raison abasourdie, ne sait plus que faire tonner la raison des rois !...

¹ *Histoire de la chasse en France.*

Et tout esprit net va voir, en un seul trait clair comme le jour, que ce double mouvement est forcé et fatal : l'un qui entraîne l'humanité vers la violence, et l'autre qui l'attire vers la douceur ; celui-ci recevant son impulsion du Pontife-Roi, celui-là des princes de ce Monde.

En effet : si nous avons observé que tous les souverains temporels d'ici-bas portent, attachée à leur ceinture, l'arme du justicier, levez les yeux vers le Pape, roi de l'ordre éternel, et voyez :

A Rome, et seulement à Rome, l'attribut de la puissance de rigueur, mis à part et à l'écart, ne touche jamais la main douce du Roi, n'approche jamais de son cœur miséricordieux.

La divine royauté est bien essentielle au Pontife : le Pape porte la couronne ;

La théocratie ne lui est pas essentielle : le Pape-Roi ne porte point l'épée, ni ouverte à la main, ni même au flanc et reposée au fourreau.

Le ministre des armes n'est pas plus nécessaire à l'Église universelle que le suisse dans chaque paroisse ; autant, pas davantage ! Si nous acceptons, chrétiens, la discipline et le bon Ordre, nous n'avons pas besoin de suisse ; si même, comme il arrive en ce moment, des religieux se chargent d'organiser, par science et autorité d'amour, la police de l'Église : plus de suisse ! et au diable l'épée et la hallebarde ! Les bonnes gens du village conçoivent qu'on puisse se passer de porte-glaives ; les gens de la grande ville sont tellement grossiers et attardés hors du progrès chrétien, qu'il leur faut, pour marcher droit, même à l'église, une épée dans les reins!...

Ainsi donc, dans la cité du sacerdoce royal, sur le Saint-Siège est debout le Roi sans épée!

Est-ce un fait, cela? un fait indéniable, et un fait unique dans son genre?

Eh bien! maintenant écoutez, vous qui avez encore des oreilles à votre cœur, écoutez bien le dernier mot de la comédie italienne, de cette méchante farce démocratoc-autocratique, où tous les libres penseurs du libre examen, amoureux transis de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, jouent un si drôle de rôle!

Les libéraux, qui assiègent la Papauté, vont-ils disant au Pontife-Roi : Saint-Père, diminuez la théocratie, et accroissez, chez vous, l'Ordre du divin amour et de la liberté? Le diable les en garde! Ils ne cessent pas, au contraire, de tout faire et dire pour que tout ce qui existe, dans le champ romain, de germes de liberté, d'égalité et de fraternité, soit étouffé sous le mauvais grain contraire.

Ils font gorges chaudes, en toute occasion, du *denier de Saint-Pierre*, qui est, en acte, le principe même du libre impôt; comme ils ont traité, avec un mépris railleur, l'effort généreux qu'a fait, pour introduire la liberté dans l'impôt, M. Émile de Girardin chez qui l'idée, assurément, n'est jamais compromise par aucun mélange de mysticité. C'est ainsi qu'au lieu de crier au Pape : Courage, Saint-Père! étendez vos bras et votre ombre pacifiante; et sur les impôts forcés de plus en plus éteints, développez les applications de l'impôt libre, nos libéraux hurlent : Courage! comme nous, vingtez l'impôt forcé, sous couleur de bien public, et, sous couleur de gloire

patriotique, organisez l'impôt du sang, et supprimez, pour vos sujets, le droit de l'homme à ne pas tuer son prochain.....

Au lieu de dire au Saint-Père : Poursuivez la réforme des Ordres religieux ; rappelez ces milices à leurs principes et à leur règles ; restaurez, chez elles, le travail manuel ; encouragez le progrès de l'organisation libre et harmonieuse du travail, dont tous les spécimens ont été fournis par les communautés chrétiennes, depuis saint Basile et saint Benoît jusqu'aux Jésuites. Au lieu d'encourager ainsi fraternellement nos religieux à perfectionner leurs associations, leurs communautés, à étendre, au profit des familles, les bienfaits de leurs saintes fraternités, nos fraternitaires traitent les seules milices de paix que la terre ait portées de *vermines*, les injurient, les maudissent, et en demandent tous, plus ou moins, la suppression. Les moines font peur au démocrate Havin, tout comme à l'autocrate Napoléon I^{er}. Les deux font la paire ! Tous deux aiment mieux le défilé des soldats sous les lauriers de Mars, que la procession des religieux à l'ombre de l'olivier de paix.

Nos humanitaires qui répètent, échos bruyants, les grands cris de Victor Hugo et les nobles plaintes de Lamartine contre la peine de mort, n'ont pas manqué, par respect pour l'égalité, de demander au Pape la suppression du droit d'asile. Il est tout simple, en effet, qu'avec les maisons de Dieu, disparaissent les garanties que la divine miséricorde oppose à la justice rigoureuse. Des gens sensés autant qu'humains auraient crié : Saint-Père, multipliez les asiles ! Des âmes religieuses se se-

raient dit : Couvrons nous-mêmes la terre de lieux saints, pour qu'il n'y ait plus une place où les princes porte-glaives puissent étendre leur main de justice impitoyable ; et mourons, s'il le faut, pour sauver nos frères misérables !

Enfin, des peuples inspirés de Dieu, voix de Dieu, auraient crié au Pape : Saint-Père, faites que nos princes se dégoûtent de l'épée, pendue menaçante sous leur main gauche, quand elle n'est pas sanglante dans leur main droite. Saint-Père, défendez-leur d'armer l'humanité pour le fratricide ; et, s'ils persévèrent, vous, Père, comme vos grands ancêtres, rompez le lien qui nous attache au joug de fer de ces porte-glaives, et appelez-nous à élire des monarques comme vous débonnaires, doux, justes, miséricordieux, pacifiques, porte-croix !

Voilà comme eussent parlé et fait des peuples vraiment libres penseurs. Mais non : emportés par je ne sais quel fatal aveuglement, tous les meneurs ont incessamment poussé à réformer les constitutions romaines dans le sens d'une rétrogradation en plein régime de contrainte et de servitude, de telle façon, qu'à la place de la divine Royauté d'amour, dans le Saint Lieu, s'étalât triomphante l'abomination de la désolation.

Le Christ avait jeté, à Rome, les fondations de l'édifice ecclésiastique et hiérarchique, dont les colonnes sont la foi, l'espérance et la charité, abri de clémence, de miséricorde et de paix. C'est précisément celui-ci qu'on assiège et qu'on veut raser, puisque c'est la sécularisation qu'on propose de lui substituer. Ce qu'on enlève à l'État romain, c'est cette royauté d'amour, dont le spé-

cimen est à Rome; on lui ôte l'essence de l'éternelle miséricorde, dont le Pontife-Roi garde, dans sa cathédrale, le trésor destiné à transfigurer la société et la nature entière. On décapite le peuple romain de son roi sans épée.

Mais, du moins, ébranle-t-on en même temps l'autre édifice social, celui de la force et de la contrainte? Pas le moins du monde, et tout au contraire! Une *cratie* persistait à Rome : on en extrait le caractère de juridiction divine et humanitaire, supprimant ainsi, dans le pouvoir de force, tout ce qui le mitige et le modère. Le temporel étant lié et subordonné à l'éternel, l'imparfait au parfait, il en résultait infailliblement, l'adoucissement graduel des procédés de rigueur. Que vient faire la royauté piémontaise aidée de la noblesse et de la bourgeoisie? Elle installe, au lieu et place de la théocratie, ses propres vieilles brutales *craties*, scrupuleusement purgées de tout lien avec la divine hiérarchie, débarrassées de tout frein sacré, de tout contrôle évangélique. En un mot, on importe dans Rome sécularisée le *code Napoléon*, c'est-à-dire que, sur les ruines de l'Ordre ecclésiastique doux, pacifique et miséricordieux, on exhume et l'on intronise, pour unique pouvoir social, cet organisme même de la force, qu'avec un air de béatitude, on jugeait naguère incompatible avec le caractère d'une royauté paternelle et chrétienne. Est-ce pour en débarrasser les Romains qu'on débarrasse la Papauté de ses armes de contrainte? Point du tout! car le joug doux et suave du Vicaire de Jésus-Christ étant supprimé à Rome, le peuple va sentir, sur son cou mieux abaissé et plus meurtri, peser désormais un seul joug, le joug impitoyable des vieilles

craties païennes émancipées de Dieu. Le Romain, cléricale et papiste, avait pour roi Jésus-Christ, quelque peu flanqué d'Élie et de Moïse : ses libéraux sauveurs, le délivrant d'Élie et de Moïse, lui suppriment, du même coup, l'Homme-Dieu, pour installer au saint lieu profané Jupiter, flanqué des Olympiens et des Titans coalisés.

La Sainte Vierge, avec ses congrégations et ses confréries, va être, auprès de l'autel de son Fils, respectueusement ensevelie et embaumée au Vatican, tandis que Minerve, avec l'Université et les Instituts royaux ou impériaux, remonte au Capitole. La Vierge immaculée détronée, c'est le principe même étouffé de la paix et des voies miséricordieuses. La fille de Jupiter redressée, la Sagesse antique restaurée, c'est la nationalité reprenant le pas sur l'humanité, l'État particulier sur la famille universelle ; c'est, conséquemment, l'armure des rivalités guerrières et des règlements de contrainte substituée à l'armure de l'humanité pacifique, amoureuse, harmonieuse. Et l'éducation païenne, renaissante au gré de Machiavel triomphant, va, sans contre-poids et sans mesure, réédifier l'empire de la force, dont la plus haute personnification est le prince-soldat, et la plus haute parole le canon, raison des rois de la pauvre humanité déchue !

IX

Résumé.

Les questions s'entassent autour de nous à mesure que nous avançons, et elles croissent en importance vitale ; mais ce volume est déjà trop lourd, et j'ai hâte d'en résumer l'esprit devant le lecteur depuis trop longtemps fatigué, comme moi-même, par cette polémique si complexe.

Je n'ai pas, en vérité, la prétention d'avoir, au courant précipité de la plume, rien démontré incontestablement sur la vérité que j'aime, pas plus que je n'ai la confiance d'avoir moi-même échappé à l'erreur que je déteste, comme à l'aigreur que je blâme chez le prochain. Qui donc, en nos eaux troubles, pour peu qu'il agite tant de chaos envenimé, est assuré de ne produire que lumière pure et qu'amour mélodieux ?

J'ai, cependant, la bonne espérance de n'avoir exprimé aucun sentiment d'inimitié contre aucune des personnes dont j'ai critiqué les actes ou les discours, quelque ennemies ou dangereuses amies qu'elles fussent de l'Église. Je n'ai pas pu exciter à la haine d'aucune classe, ayant une part de mon cœur sur chacun des

degrés de l'échelle sociale. Enfin, si j'ai pris la liberté grande de publier le peu de cas que je fais de toutes les constitutions politiques du Monde, ce n'est point en vue de pousser à leur renversement, pour exalter quelque autre machine de guerre également caduque : c'est dans le désir d'inspirer à tous les partisans des vieux vaisseaux constitutionnels, autocrates, aristocrates et démocrates, un doute salutaire sur leurs idoles, et de les solliciter à dépouiller le vieil homme avec ses actes de division sempiternelle, et de revêtir l'homme nouveau de l'éternelle unité, selon le Modèle du Christ, dans la plénitude de son corps, l'Église, où se trouve la paix¹.

Du reste, il serait aussi plaisant qu'intolérable que, dans la France libérale, sous le couvert des principes libérateurs de 89, un gouvernement qui se dit très-chrétien et fils aîné de l'Église, alors que, par son exemple, il provoque tout son monde et de gauche et de droite à juger la Constitution de l'État romain, s'avisât de refuser aux catholiques fidèles le droit de l'homme au libre examen des constitutions profanes, au nom desquelles les libres penseurs goguenards insultent à l'Ordre catholique.

J'ai cédé au besoin de jeter dans la tapageuse mêlée le cri d'un clérical papiste d'une espèce assez rare. Je suis de ces oiseaux qui, remontés, tant bien que mal, des buissons marécageux du monde sur l'arbre de la sainte Église, se sont efforcés de faire peau neuve et plumage nouveau.

¹ Coloss., III, 1-16.

Et d'abord, je ne suis gallican ni de l'école de Pithou qui veut rendre la terre à César, ni de l'école de Bossuet qui la laisse voler à Dieu. S'appuyer, pour mieux garantir les libertés des Églises, sur l'État contre l'Église Mère, c'est, comme dit Isaïe, mettre par trop d'eau dans son vin, c'est le jeu des pasteurs infidèles, associés aux Antechrists pour diviser le domaine de la création, lequel a été donné, et tout entier par Dieu, à l'Homme Dieu et à son Vicaire¹. Je suis prêt à me dire gallican, dès qu'on aura restitué à ce titre son sens naturel et pur : enfant de cette illustre Église des Gaules, fondée par la Madeleine et Lazare, instruite par saint Denis et saint Irénée, divins envoyés de Paul et de Jean, fortifiée par les Martin, les Hilaire, les Yves, les Anselme, les Bernard ; au sein de laquelle le plus grand des Papes, saint Grégoire VII médita sa politique fidèle, et le plus grand des docteurs, saint Thomas, écrivit son livre de foi raisonnée ; où saint Ignace et saint François Xavier vinrent s'instruire, que saint Dominique vint servir, que saint François aimait ; que l'humilité et la douceur mêmes ont édifiée sous les traits des bienheureux Robert d'Arbrissel, Pierre le Vénérable, François de Sales, Vincent de Paul, et que des armées innombrables de saintes femmes ont allaitée, éduquée, glorifiée : et cette Église gallicane là se fait honneur, aujourd'hui plus que jamais, d'avoir été, plus qu'aucune autre, fermement dévouée au Saint-Père et Souverain Pontife-Roi. La France est fille aînée de l'Église par ses Saints. Telle est la génération de Dieu qui

¹ Isaïe, I, 22, 23 ; S. Matth., xxviii, 18 ; S. Jean, xvii, 2.

se garde pure, et sur laquelle le Malin n'a point prise ¹.

N'étant point gallican national, je ne me rallie pas davantage à cette doctrine du catholicisme humanitaire, dont Chateaubriand a semé le grain brillanté et véreux, et qui consiste à dire :

« L'âge politique du christianisme finit, son âge philosophique commence; la Papauté ne sera plus que la source pure où se conservera le principe de la foi, auprès des reliques de saint Pierre et de saint Paul. Laissons dans la Rome chrétienne tout un peuple tomber à genoux sous la main d'un vieillard ! Y a-t-il rien qui aille mieux à l'air de tant de ruines ? En quoi cela pourrait-il déplaire à notre philosophie ? le Pape est le seul prince qui bénisse ses sujets ². » Cette école-ci, que représentent, plus ou moins tous nos poètes au grand air de la liberté, et M. de La Guéronnière sur les bancs ombreux du sénat, est à la fois la plus dérisoirement bienveillante à la Papauté et la plus dure au pauvre monde. Eh quoi ! le Pape est de votre aveu ³, « la personnification de l'unité catholique, » c'est-à-dire de l'unité universelle : et vous bornez son empire à une seule ville ! Le Pape est « le véritable chef représentant lui-même le Christ, c'est-à-dire les vérités de la nature de Dieu et de la nature de l'homme : » et vous établissez ce principe de la vie divine et humaine sur des reliques et sur des ruines ! Le Pape « est le seul prince qui bénisse ses sujets : » et vous faites aussi petite que possible la juridiction de cet

¹ S. Jean, I, ép. 5, 18.

² *Études historiques.*

³ *Ibid.*

étrange roi qui bénit, pour abandonner tous les royaumes de la terre aux princes qui se maudissent entre eux sur les reins de leurs sujets éperonnés et sanglants!... C'est vraiment à désespérer du bon sens et de la logique; et je ne sache pas de spectacle plus douloureux et plus lamentable que celui de poètes sublimes, élancés en Dieu, qui les aime et les attire au ciel, et s'arrêtant à mi-chemin, pour prêter une oreille à Satan, qui les déteste et les abîme !

Dieu soit béni de m'avoir affranchi des liens du gallicanisme servile et de l'humanitarisme béat, deux esprits sataniques et séducteurs qui, sous des airs diversement caressants, nous divisent d'avec le Christ et font avorter l'union du ciel et de la terre ! Et Dieu soit encore béni parce que je ne me sens plus noué, par aucune attache, à aucun des partis de la vieille politique humaine ! Ces partis, je les répudie tous comme sources d'incurables divisions ; et, respirant enfin à l'aise et au large, mon cœur s'ouvre, avec un égal dévouement, à tous les hommes embourbés dans tous ces camps ennemis. Éternelle bénédiction au Christ et à la divine Mère qui me font libre au sein de leur Église universelle, libre d'aimer sans obstacle et sans mesure l'humanité entière, en détestant ses erreurs !

Daigne le lecteur excuser ces confessions personnelles où me pousse le sentiment du devoir autant que celui du droit. Il est juste, assurément, que chaque écrivain ne réponde que de ses idées ; mais il est surtout nécessaire que chacun, dans la mesure de ses forces, s'explique et s'efforce de dissiper les confusions sous les-

quelles nous vivons étouffés. Les premiers chrétiens se partageaient entre Paul, le libre inspiré, Apollon, le disciple de saint Jean-Baptiste, et Céphas, le prince du Cénacle, trois rayons de Dieu ¹ : les chrétiens de la fin des temps, hélas ! sur le corps du Christ divisé, s'éparpillent à tâtons, à la suite de mille éclairs passagers, parmi les ténèbres.....

Je suis donc chrétien catholique, rien de plus ; soldat du Pape, pas davantage ! Assez longtemps on a fait de la sonnerie chevaleresque avec Chateaubriand, du fracas démocratique avec Lamennais, de la fanfare royaliste avec Joseph de Maistre et Bonald : il est temps de faire de l'harmonie catholique avec le seul Vicaire de Dieu ².

Et non-seulement je ne veux être qu'à Dieu et à son Église, et je me dégage, autant que faire se peut, de tous les bras de chair qui se disputent la domination du monde ; mais j'aspire à voir l'Église, de mieux en mieux concentrée, ne prendre son point d'appui que sur elle-même. Ce fut le vœu de l'école lamennaisienne, vœu légitime, comme je crois, tant que son Chef n'eut pas la prétention de forcer la Papauté à briser le roseau cassé avant l'heure venue du jugement et de la victoire ; tant qu'il n'imagina point de vouloir lancer anarchiquement l'Église révolutionnaire à la tête des peuples contre les rois. Tout esprit de violence mène au schisme et aboutit à l'hérésie. Ainsi tomba Luther. « J'ai été moine et papiste outré, disait-il, tellement enivré ou plutôt englouti

¹ I Cor., I et III.

² Voir cette idée excellemment exprimée par M. l'abbé Davin dans sa belle *Apologie de Grégoire VII*.

dans les doctrines papales, que j'eusse été tout prêt, si je l'avais pu, à tuer ou à vouloir faire tuer ceux qui auraient rejeté l'obéissance du Pape, même d'une syllabe. J'y allais de franc cœur. »

Pauvre cœur, toujours emporté à tous les excès, et qui a fini par n'être plus du tout papiste, parce qu'il a débuté par l'être fort peu, fort mal.

Luther est né en 1583, l'année même où le Pape Sixte IV protestait contre les violences de l'Inquisition royale espagnole, et canonisait les franciscains Bérard, Pierre, Otto, Accorso et Ajuto, pacifiques missionnaires, tous morts comme saint Étienne en priant pour leurs bourreaux ennemis de l'Église. Voilà qui aurait dû édifier le nouveau-né sur le véritable esprit des doctrines papales. Luther tétait encore, lorsque Innocent VIII canonisa Léopold, margrave d'Autriche, pour avoir, durant quarante années, maintenu la paix dans ses États et régné par l'amour, au milieu de l'Allemagne en feu. Luther faisait sa première communion lorsque Jules II, le bruyant et guerroyant Jules II, canonisait d'humbles et pacifiques fils de saint Romuald, cinq ermites martyrisés en Pologne. Luther, au moment où fermentait en lui l'esprit d'impatience et de guerre, a dû apprendre que Léon X canonisait le roi Casimir de Pologne, qui avait une dévotion particulière à Jésus patient, et se refusa à faire la guerre aux Hongrois; et François de Paule, le fondateur des Minimes, dont le nom signifie humilité et douceur. Luther, au plus beau moment de son vacarme révolutionnaire, n'aura peut-être pas entendu Adrien VI canoniser Bennon, l'apôtre des Slaves, et le dominicain

Antonin, de Florence, tous deux réformateurs du clergé séculier et de la vie régulière, paisibles édificateurs de l'Allemagne et de l'Italie. Luther est né et mort en même temps que saint Gaétan de Thienne, confrère de l'amour divin, instituteur des Théatins, et dont Ranke dit : « C'était un homme pacifique, tranquille, d'humeur douce. » C'est pourquoi il est canonisé; et son confrère, Caraffa, qui a fait autant que lui pour la fondation de l'ordre des Théatins, n'est point canonisé, parce qu'il avait, avec un même zèle, « l'humeur vive et le caractère emporté. » Luther a pu voir, sa vie durant, les saints que l'Église honorait et qu'elle a canonisés plus tard, les Angèle, Thérèse, les Pierre d'Alcantara, Ignace, Xavier, Philippe Néri, Jean de Dieu, etc., et a-t-il jamais entendu dire qu'aucun d'eux ait voulu « faire tuer, et de franc cœur, ceux qui rejetaient l'obéissance du Pape, même d'une syllabe? »

C'est par les Saints canonisés qu'il faut juger les doctrines papales : là est le courant pur de la source évangélique que fait jaillir de son roc inépuisable le fidèle saint Pierre. Les Saints, voilà les héros de la Papauté, les seules âmes vraiment enivrées de l'esprit papal, les humbles, les doux, les crucifiés. Donc le pauvre Luther se mentait à lui-même, quand il s'était cru bon moine et franc papiste : il avait dès lors les oreilles fermées à la voix de Rome, qui n'a cessé de crier à la terre : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice !

Luther, comme font encore à cette heure tous les libres penseurs esclaves d'un libre examen borgne, Luther a confondu la puissance temporelle et les fautes

personnelles de Jules II et de Léon X, avec l'éternelle royauté pontificale régulatrice de la vie sociale; et, sous le prétexte orgueilleux de réformer des excès judaïques dont lui-même avait le feu aux reins, il a sapé l'ordre des vertus chrétiennes, dont il n'a jamais connu la perfection.

Luther et Lamennais n'ont bien compris ni l'humilité, patiente devant l'obstacle, ni la douceur, ménagère de toutes les âmes, ni le chemin de la croix : et delà leur déroute ! Luther et Lamennais, pas plus que Photius, n'ont eu le sentiment des voies immaculées : c'est pourquoi tous trois, pleins du ferment vieux et séduits par les ferments malins, ils ont déchiré le sein de leur Mère pour le livrer en lambeaux à l'autocratie, à l'aristocratie et à la démocratie. Dieu nous préserve de céder à ces torrents et d'arriver à leurs chutes !

Au diable les torrents ! Paix aux flancs de l'humanité, six mille ans mis en pièces ! Je n'ai quant à moi, aucune sympathie ni confiance pour la force, fût-elle au service de Dieu ; et je l'ai en horreur, quand elle est au service de Satan.

Je ne saurais me résoudre à suivre ces théocrates zelanti, Samsons à la lettre, toujours prêts à traiter nos adversaires de Juifs à Philistins, et qui regrettent, avec Joseph de Maistre, qu'on n'ait pas brûlé Luther après Jean Huss. Mais, je le déclare très-haut, je répugne bien davantage à me mettre à la queue de ces autocrates, aristocrates et démocrates qui, tout en maudissant le fanatisme religieux, cultivent le fanatisme patriotique, et glorifient le meurtre judiciaire, insurrectionnel ou guerrier, pour peu que l'homicide soit commis au nom

de la raison d'État. J'ai, tout particulièrement pour les lauriers qui trempent au sang humain, un dégoût sans mesure, infini, éternel!

J'aime et j'honore tous les fruits de paix produits par le génie humain en nos temps modernes : je hais et méprise la science et l'art qui se dégradent au perfectionnement et à l'illustration des instruments de guerre et au progrès de l'universelle corruption.

Arroser l'arbre du bien et du mal repiqué par la Renaissance, n'est pas du tout mon fait; et avaler pêle-mêle fruits sains et fruits véreux, n'est pas de mon goût.

J'ai, plus que qui que ce soit, l'ardent désir de voir Rome, reprenant la tête de l'humanité pour tous les progrès de la bonne nature, se délivrer de toute immixtion dans le courant des essences profanes, et même raréfier son contact avec les puissances imparfaites : mais je ne crois pas qu'il soit permis à notre indignité de faire, à cet égard, appel au Père commun des chrétiens et à ses frères nos pasteurs, autrement que dans les termes du plus tendre respect et de la plus absolue déférence. Le premier qui reprit saint Pierre nous apprend que la tête ne saurait dire aux pieds : « Vous ne m'êtes point nécessaires; » mais aussi nous enseigne-t-il que les pieds marchent d'autant plus droits et plus joyeux qu'ils suivent leur Chef apostolique plus entouré d'honneur¹.

Il faisait comme il enseignait, l'inspiré de Damas, saintement! Et nous qui ne sommes rien, pas même purgés de nos ferments de vanité et de malice, oserions-

¹ I Cor., XII, 21, 26, 27, 28.

nous réprimander injurieusement, tracasser, frapper notre Père?.... Il m'est donc impossible de ne pas considérer, comme d'odieux Pharisiens, les gens d'État qui, surchargés de péchés, osent jeter la pierre à la Puissance pontificale.

J'écris pour rappeler, s'il se peut, ces Pharisiens à quelque pudeur. C'est pourquoi j'ai commencé par faire le triage entre les ennemis des clercs et des cléricaux, et par mettre à l'écart soigneusement des oiseaux chanteurs et même des fils de la Louve, les renards hérodiens.

La fonction des animaux de proie galvanisés et déliés par la Renaissance, et de leurs avocats, les renards, étant de faire obstacle à l'Ordre de Dieu, l'Église, l'Agneau, je le crains, n'a rien à espérer d'eux désormais que le piège et que le coup de griffe. Pour ceux-ci, je me borne à leur retourner au nez la pierre qu'ils ont l'inconcevable audace de lancer à la face de la Papauté.

Quant à la bande réfractaire des libres penseurs, à la volée errante des poètes siffleurs, j'ai foi qu'on peut les détourner de leur égarement. Je discute devant les consciences qui, bien qu'indépendantes de l'Église chrétienne, n'ont pas encore été aveuglées et abruties par l'idolâtrie de l'État païen.

Si je m'adresse à Émile Augier, c'est que *le Fils de Giboyer* a été, comme on dit, l'événement de l'année, et que l'auteur de cette comédie politique et sociale est le plus vif esprit qu'ait séduit, en ces derniers temps, l'esprit fort des ténèbres. Si Toussenel nous avait inondés plus tôt de son *déluge d'aspics*, je me serais attaqué de préférence à ce roi des giboyeurs, heureux de trouver

dans le cœur d'un vieil ami plus d'indulgence pour l'inévitable amertume de mes plaintes.

A tous ces garrulants moqueurs nous disons :

Votre système dramatique, votre méthode critique est simpliste, étroite, et, conséquemment vous rend injustes envers les gens d'Église, surtout envers le Chef de l'Église. Dans l'adversaire sacré que Satan livre à vos coups, vous ne voulez voir que ses défauts. Jugez-vous le soleil à ses taches, ou par les vapeurs d'en bas dont sa gloire est obscurcie ?

Répéter, après *Enfantin* et *Michelet*, que jésuite et tartufe c'est tout un, et que toute communauté religieuse pullulante est vermine venimeuse, cela n'est pas digne d'esprits libres et de cœurs droits. Attribuer aux cléricaux, au clergé, au catholicisme les doctrines des aristocrates et des autocrates, qui n'ont cessé de compromettre l'Église par leurs accointances, c'est trahir l'équité, faillir à la raison et manquer de sagesse. C'est nous provoquer, nous cléricaux, à attribuer aux démocrates toutes les monstrueuses erreurs dont leur main se salit par leur fugitive alliance avec le despotisme autocratique. Si nous voulons être justes, distinguons les essences, et ne rendons chaque école responsable que des principes et des actes qu'elle avoue, qu'elle définit nettement, qu'elle propage constamment comme son *Credo*, par l'organe de ses saints, de ses docteurs, de ses héros.

Nous avons démontré amplement que l'ordre clérical ne saurait être confondu avec l'ancien régime aristocratique, et le droit divin des Pontifes-Rois avec le pré-

tendu droit divin des princes héréditaires : l'un tire son être du sang ; l'autre, au contraire, comme l'a voulu le Christ, comme l'expriment saint Jean et saint Paul, comme l'a pratiqué toujours saint Pierre, depuis son élection et celle de saint Matthias, jusqu'au dernier conclave et jusqu'aux élections périodiques des Ordres religieux, l'autre repose sur le libre choix des hommes éclairés par la prière, sur les âmes humaines inspirées de l'Esprit de Dieu.

Nous avons, de plus, suffisamment indiqué que l'autorité du Pape-Roi, ayant pour base et pour règle l'Évangile de la volonté de Dieu, ne saurait être assimilée avec le principe de l'autocratie et de la démocratie modernes, lesquelles puisent leur principe de vie, soit dans le bon vouloir d'un seul, soit dans le suffrage d'une masse populaire généralement charnelle¹.

Nous avons affirmé que la Renaissance avait scindé l'homme, en lui donnant, avec Descartes, pour critérium unique de certitude, l'intellect pur, la libre pensée, le libre examen ; et aussitôt nous avons prouvé que le rationalisme ne suffit point à l'édification cordiale de la Cité des libres enfants de Dieu, puisque l'immortelle campagne du XVIII^e siècle, sous l'éclair de Voltaire, Comus du nouvel Olympe, aboutit, par un cercle vicieux pitoyable, au sacre du génie de la force brutale homicide et à l'édification de Babel².

¹ Voir le jugement conforme porté dans *l'Opinion publique* du 12 au 15 juillet, par M. Lavergne, sur la valeur spirituelle du suffrage des multitudes.

² « Le XVIII^e siècle fut le siècle de la pourriture par excellence et de

L'intelligence s'égare, séparée de l'amour ; la charité prime la science ; les savants doivent être hiérarchiquement associés aux Saints. Or, la foi chrétienne seule fait les Saints, fils aînés de la Vérité, pères de la fraternité, de l'égalité et de la liberté, vrais fondateurs de l'unité universelle et bienheureuse.

Nous avons constaté que la révolution française avait échoué, malgré tous les rayons de Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Condorcet et de leurs héritiers zélés de 1830 et 1848, non point faute de généreux sentiments, mais pour avoir délaissé le culte du Christ, soleil des intelligences, de qui vient tout rayon sur chaque front humain ; pour avoir répudié l'Église catholique, qui seule conserve et maintient en unité le faisceau des vérités salutaires. L'intelligence humaine, divisée d'avec son foyer divin et s'adorant elle-même, s'est abaissée, défectueuse et dissipée.

Le rationalisme, oublieux de la vérité céleste incarnée, a d'abord eu la superstition fanatique de la liberté ; et le libéralisme, s'écartant avec dédain de l'ombre que nous fait l'arbre de la vie évangélique, n'a plus été à même d'en cueillir le fruit, la liberté. L'affolement a été si monstrueux que la révolution, malgré ses bruyantes bonnes intentions, a demandé la liberté, dès son premier lustre, à l'échafaud le plus rouge ; dès son troisième lustre, à l'épée la plus ensanglantée : au bourreau et au soldat, c'est-à-dire aux deux organes et signes su-

la démolition ; des ruines, voilà surtout ce qu'il a laissé, et quelques matériaux pour l'édification de Babel, l'Encyclopédie. » (Mario Proth. *Presse*, 30 juillet.)

prêmes de toutes les servitudes. Finalement, le libéralisme révolutionnaire se console de tous ses déboires, en tablant l'universel affranchissement de l'humanité sur le leurre énorme du suffrage universel confus et masculin, Dieu nouveau, issu des flancs de la déesse Raison, qui choisit ses élus, le bandeau sur les yeux, comme l'Hyménée païen. Si bien que, de l'aveu de tous, nous tournons dans un cercle vicieux que le Dante nous a préparé avec son livre de *Monarchia*, mais qu'il a négligé d'ajouter aux cercles de sa *Comédie infernale*. Le monde moderne, misérable enfant prodigue, ne poursuit et n'atteint, harassé, que l'illusion en liberté.

Le rationalisme n'a pas davantage réalisé son généreux rêve d'égalité, pas plus sur les degrés de l'État et sur les échelons de la cité, que sur les bancs du théâtre. J'ai pour témoin, après Charles Magnin, Alphonse Tousse-
senel, un bon Français s'il en fut, ennemi juré de l'insolente et perfide Albion, et prêt à signer des deux mains la déclaration des évêques de Louis de France (1682) contre la théocratie papale. Voici ce que pensait du triomphe des principes de 89, le plus alerte défenseur de la démocratie, à la fin du règne de Louis-Philippe, alors que clercs et cléricaux ne faisaient point apparemment obstacle à l'essor de la révolution, puisque Tousse-
senel glorifie la monarchie citoyenne de ce que « les portes de l'ultramontanisme n'ont jamais prévalu contre elle¹. »

« J'ouvre la charte. Quels mensonges dès les premières

¹ *Tristia*, 272.

lignes! Art. 1^{er}. Tous les Français sont égaux devant la loi... La preuve est faite que cette nation française, qui a versé tant de sang pour la conquête de l'égalité devant la loi, qui a écrit ce principe en tête de la charte comme le plus précieux de tous, est un des États les plus arriérés de l'Europe, relativement à la jouissance de cette égalité... En somme, la valeur du citoyen pauvre est égale à zéro dans ce prétendu pays d'égalité¹. »

Depuis que ce jugement excessif, sans doute, a été porté sur le fruit de l'arbre révolutionnaire, le vent de deux ou trois révolutions a dévasté le front de la France. Tous les hommes, j'en conviens, sont devenus égaux dans le suffrage universel, devant lequel, Toussenel en conviendra, les femmes, qu'il honore, ne comptent point, et les enfants, qu'il aime, pas davantage! cependant que, dans l'Église et dans l'Église seule, le suffrage organisé, *sérieux*, n'a pas cessé d'appeler des femmes à des ministères de charité sociale. Hors des communautés catholiques rien n'a été fait de décisif pour reconnaître dans la femme la sœur de l'homme semblable à son frère.

Quant à la fraternité, troisième *desideratum* de la Révolution française, elle n'existe encore que sur papier. Elle n'est réalisée effectivement ni entre les peuples : car jamais ils n'ont été plus savamment armés pour s'entre-déchirer; ni entre les classes : car jamais il n'y a eu autant de cordial éloignement entre les bourgeois et les foules populaires, entre les maîtres et les domesti-

¹ *Les Juifs rois de l'époque*, 79.

ques, entre les riches et les pauvres; et nous avons, de plus qu'autrefois, pour couronner la Babel de nos divisions, l'antagonisme de plus en plus généralisé entre les prêtres et les laïques, entre la tête et le corps social. L'esclavage, joug infâme, restauré en Salan par la Renaissance, malgré l'Église, blesse le cou de la race de Cham, à la plus grande honte des fils de Japhet, de notre race européenne, aussi cruelle qu'orgueilleuse; et cette plaie épouvantable est, en ce moment, lavée par des torrents de sang : tant il est vrai que les nations indépendantes de l'Église, aux pestes qu'elles enfantent ne savent appliquer que remèdes diaboliques ! Partout, d'ailleurs, l'abolition légale ou brutale des servitudes laisse, face à face, insolidaires, ennemis et menaçants, les anciens maîtres et les hommes affranchis des liens de l'esclavage, du servage et du prolétariat. L'association pour la vie commune, la communauté sont mots généralement méprisés par le monde partout ameuté contre les institutions catholiques; et ces noms sacrés, symboles de la fraternité effective, n'ont reparu dans le bruit révolutionnaire, au souffle des Babœuf et autres communistes et des socialistes, que sous des figures brutales ou énormément voluptueuses qui achèvent de déconsidérer la communauté et l'association intégrale. Et pourtant là est le but et la forme même de la charité chrétienne, de la fraternité universelle, dont le catholicisme garde et entretient les germes féconds, tout remplis d'amour divin, de force harmonieuse, de libertés consolatrices, de joies inénarrables.

Nous avons constaté, sans refuser jamais notre hom-

mage aux bons désirs de tous les princes spirituels ou charnels de la libre pensée, nous avons constaté que l'échec incontestable et le déboire universel, tiennent au mélange de l'esprit chrétien avec la sève judaïque, et surtout avec la sève païenne, lies abjectes restées au fond des vieux pots ou vieilles politiques, dans lesquelles toutes les puissances et tous les réformateurs s'entêtent à enfermer leurs beaux sentiments. De cet amalgame résulte infailliblement, avec un vice de méthode, l'altération de ce qu'il y a d'évangélique dans les principes de 89, et même l'atrophie de jour en jour plus profonde de ce que la Révolution avait de large et de grand.

C'est ainsi qu'après avoir échoué sur le premier terme de la devise révolutionnaire : la liberté ; les libéraux, en désespoir de cause libérale, se raccrochant au second terme, se sont mis à échafauder autour de leur édifice l'égalité, pour un nouvel et fatal écroulement des plus honnêtes espérances. La prédiction de Charles Fourier est pleinement réalisée, et l'avènement de la féodalité financière en voie d'accomplissement monstrueux. Paris, le Paris nouveau, démoli, rebâti, nouvelle Babylone prodigieuse, est la figure même de cet ordre social anti-chrétien, où, loin du centre luxueux, les pauvres sont refoulés au loin vers la zone obscure et misérable. Sur le champ de la liberté, au nom de l'égalité, se constitue un nouveau régime d'inégalités criantes, plus ignoble que l'ancien ; fondé en Mammon, avec la Bourse pour temple, et le Veau d'or sur les autels que dessert la race du Juif errant, désormais fixé, restauré, exalté, millionnaire de Dieu !... A propos de quoi, nos lumineux apôtres

de la Révolution chantent fraternité ! ne se doutant pas que toute vérité issue du cœur de Dieu a sa parodie, et peut devenir, sous le souffle de Satan, une caricature !

Certes, la Révolution aspirait à de plus saines et nobles choses ; mais, dès son premier mot, elle frelait les paroles évangéliques, et, dès son premier pas, elle devait aller à la dérive au cours débordant de la nature déchue. En acceptant le fameux ternaïre du mystagogue Saint-Martin : *Liberté, Égalité, Fraternité*, la Révolution renversait l'ordre de la progression divine. La liberté, c'est le signe de notre diversité, le mot de nos épanouissements individuels. Proclamer d'abord la liberté, c'est vouloir commencer par les fleurs et les fruits, avant que les feuilles aient poussé au bout des rameaux déployés sur leur tronc commun.

Au contraire, l'ordre logique catholique place au premier rang la fraternité, le terme que l'étourderie révolutionnaire rejette au dernier. Mais d'abord l'Église commence par semer le bon grain de l'éternelle Vérité ; elle plante l'arbre pour avoir l'appui d'abord, l'ombrage ensuite, et enfin le fruit parfumé et délicieux : la liberté. L'Église met son fondement dans le Père éternel. Son premier mot est l'appel de la foi au Créateur des hommes bons et des choses bonnes : « Notre Père, qui êtes dans les cieux. » De cette essence commune s'élève l'arbre de vie, *de radice virga* ; d'où montera la fleur épanouie, *ascendet flos* ¹.

Du Père commun, l'Église fait sortir notre fraternité

¹ Isaïe, XI.

en Jésus-Christ, une fraternité pure et parfaite, qui réconcilie sexes, races, peuples, familles, individus, mais dans la paix sincère de l'Église de Dieu, et non dans la menteuse paix du Monde; fraternité qui développe, au sein de la hiérarchie, l'égalité des droits, et qui fait produire des fruits de vraie liberté, généralement coulés sur l'arbre brûlé de la Renaissance.

Nous avons vu, en effet, que dans le mariage, sacrement de l'union en Dieu des deux moitiés de l'humanité, Rome, chef-lieu de l'Église, avait, plus que Paris et aucun autre chef-lieu du Monde, introduit la liberté pour les jeunes gens et l'égalité entre les époux.

Nous avons vu que le propre de la Maison de Dieu est de faire incessamment descendre Dieu sur la terre, pour le donner, à la Sainte Table commune, tout entier également à tous, et de n'élever la nature à Dieu par l'industrie, l'art et la parole, que pour faire jouir également de cette nature transfigurée tous les enfants de Dieu. Au contraire, du côté de la Cité du Monde, jamais et nulle part, palais d'autocrate, château d'aristocrate ou hôtel de ville de démocrate n'a été vu tenant ses portes ouvertes à tous, et fournissant gratis à la foule le plaisir dominical de ses spectacles, de ses parfums et de ses harmonies.

Nous avons vu que, dans l'Ordre catholique, tous les hommes, sans distinction de races et de nations, sont tous frères, égaux en droits, sont libres de s'y élever à tous les grades de la hiérarchie, par le jeu d'élections organisées, les plus libres, rationnelles et sérieuses qui existent dans les sociétés humaines. Parmi les organismes de la

famille catholique, les membres peuvent circuler librement, passer d'un Ordre dans un autre, sans aucun des empêchements qu'opposent, partout ailleurs, les barrières nationales à la fraternité, à l'égalité et à la liberté; et l'État romain est le seul sur la terre où la loi publique ne connaît ni Italiens, ni Allemands, ni Français, ni Anglais, ni Irlandais, ni Hollandais, ni Belges, ni Russes, ni Polonais. Au contraire, partout ailleurs, l'esprit de division jalouse et de privilège patriotique est tel, qu'il est parvenu à étendre sa plaie tyrannique jusque sur le corps de l'Église : Nul n'est évêque en France, s'il n'est de sang gaulois ou franc, *ex sanguinibus*. Être, né de Dieu ne suffit point. Où donc est l'unité de la famille humaine ? où la fraternité ? où l'égalité ? où la liberté ?...

Cependant, nous n'avons pas prétendu que la liberté parfaite des enfants de Dieu fût acquise aux peuples de l'État papal, non plus que l'égalité et la fraternité, au degré où les chrétiens ont droit d'aspirer. Le prolongement des sacrements dans la vie sociale est loin d'être réalisé, par la faute de plusieurs sans doute, mais aussi par la résistance naturelle de la masse. D'ailleurs, pour le plein épanouissement de la vie, les temps ne sont pas venus encore. L'Église romaine le croit, et ce qu'elle croit, elle le dit tout haut ; et, conséquemment, elle s'efforce de prolonger, avec sa paternelle dictature, sa maternelle gestation sur ses enfants, par elle préservés de la tentation, à laquelle succombent les peuples prodigues et dissipés, de courir la grande aventure de l'avortement apocalyptique. Le Monde, lui, jure ses grands dieux olympiens que le temps est plus que venu de l'émanci-

pation sans mesure ; ce qui n'empêche point Jupiter et ses cousins de serrer tant qu'ils peuvent le frein public, cependant que toute bouche déborde du grand mot sonore de liberté.

En fait, la Liberté règne dans toutes les Académies et chante à tous les échos de la libre pensée ; et la Force gouverne et grince dans tous les rouages des États les mieux graissés.

Rome elle-même, comme tous les autres centres du gouvernement de la terre, a encore son instrument de force, son temporel, sa théocratie.

Ici, nous avons fait effort pour dégager des ténébreuses confusions dont le Monde les a chargés, ces deux mots : le temporel et la théocratie. D'une part, restituant à la Papauté son titre et son droit de divine et éternelle royauté sur les corps à la fois et sur les âmes, nous avons prouvé, devant la raison, que la division antagoniste entre la chair et l'esprit, entre le naturel et le surnaturel est aussi irrationnelle qu'antichrétienne. D'autre part, nous avons déterminé une distinction, que le Monde affecte de ne point voir. L'Eglise catholique, procédant à son édification, en outre du fondement éternel de sa hiérarchie, a pris à Rome l'appui temporel d'un pouvoir théocratique. A côté de son gouvernement, d'amour qui lui est essentiel, qui est de dogme, d'ordre éternel, Rome a son gouvernement de force qui n'est pas de dogme, et n'est pas éternel, puisqu'il se nomme *le temporel*, mais qui, cependant, comme l'affirmait récemment l'unanimité de NN. SS. les évêques, est nécessaire à la Papauté pour accomplir sa mission, comme le point

d'appui, qui sert à étayer un édifice en construction, sans lui être essentiel, est toutefois temporellement indispensable à l'œuvre d'édification.

L'un de ces pouvoirs, avons-nous dit, entre les mains de la Papauté, va diminuant, avec les nécessités temporelles, tandis que l'autre va croissant pour l'éternité. Et c'est là un phénomène réjouissant dont Rome seule offre l'exemple. Partout ailleurs, le pouvoir de force brutale n'a pas cessé de croître et embellir, avec les énormes armées permanentes, devenues, pour toutes les nations, les seuls instruments de stabilité, à la fois et leur plus beau titre de gloire. La hiérarchie catholique n'a jamais été aussi fortement constituée que dans le présent siècle, comme chacun l'avoue : et jamais elle n'a eu, au même degré, pour uniques ciments, la raison et l'amour.

Quant à ce que Rome conserve d'éléments de contrainte dans son organisme temporel, nous soutenons qu'aucun gouvernement de ce Monde n'a droit de lui en faire un crime :

D'abord, parce que toutes les puissances charnelles usent et abusent de la violence plus énergiquement que la puissance papale ;

Ensuite, parce que la théocratie catholique s'appuie sur la force pour une cause plus haute et plus grande, universelle, pour Dieu et l'humanité : tandis que toutes les autres *craties* exaltent en elles la force soit pour Dieu et le prince national, soit pour Dieu et une oligarchie, soit pour Dieu et le peuple ; et que, en somme et partout, le patriotisme est le principal mobile de toute politique, à ce point même de faire oublier la cause de

Dieu, ou (ce qui revient au même) de la confondre absolument avec celle de la nation. La nation, en effet, bien loin d'impliquer l'humanité, est constamment l'adversaire de quelque autre nation qu'elle appelle *étrangère*; et la nation n'implique jamais, en fait, qu'une minorité, laquelle, échauffée de sa passion politique, ne s'inquiète que fort peu des sentiments et des aspirations de l'immense majorité, manœuvres, paysans, femmes et enfants.

Au contraire, un phénomène frappe tout œil libre fixé sur l'histoire : c'est que la théocratie papale a toujours été le seul appui de la cause des multitudes et des faibles. Personne n'ose plus contester cet honneur à la Papauté du Moyen Age, et l'auteur éminent des *Papes princes italiens*, si défavorable au gouvernement papal des trois derniers siècles, déclare hautement que les Grégoire VII, les Alexandre III, les Innocent III ont été la providence salutaire de l'humanité. L'historien protestant Ranke avoue qu'en plein xvi^e siècle, la Papauté avait toujours son divin privilège. « Le catholicisme, dit-il, est partout allié aux efforts et aux réclamations du bas peuple... Les Jésuites, comme saint Thomas, *sont dériver du peuple le pouvoir du prince*... Ce sont les protestants, au xvi^e siècle, qui opposent à cette union monstrueuse des deux souverainetés sacerdotale et populaire, la doctrine du droit divin des princes. *Les catholiques gallicans se trouvèrent d'accord avec les protestants pour faire triompher le droit divin et absolu de la royauté*⁴. »

Histoire de la Papauté, liv. VI. — *Théorie sacerdotale politique*.

Cette royauté absolue et de faux droit divin, que protestants et gallicans, malgré les ultramontains, font triompher sur Dieu et dominer sur le bas peuple, cette royauté n'a pas cessé de pousser à la division de l'humanité, singulièrement aidée dans ce bel œuvre par l'aristocratie, et finalement par la démocratie. L'honneur national et militaire a toujours enivré, jusqu'à la cruauté, ces partis de la force, fils de l'Olympe; et, à l'heure présente, même lorsqu'ils font figure de s'appuyer sur les foules par le suffrage universel, ils sont fatalement entraînés à pressurer jusqu'au sang et aux larmes, au nom de l'impitoyable Patrie, les paysans, les femmes et les enfants, presque unanimement étrangers à leur idolâtrie, aspirant tous à la paix au sein de la Patrie céleste, l'Église, la sainte humanité fraternellement unifiée en Dieu...

Encore faut-il remarquer un signe des derniers temps, ignoble et atroce : la royauté d'autrefois, au temps des Richard Cœur-de-Lion et des Richard III, et jusqu'à son dernier élan chevaleresque dans François I^{er} et Henri IV,

Avant que sa grandeur l'attachât au rivage, payait de sa personne sur les champs de bataille, aux premiers rangs, au plus fort de la mêlée. L'aristocratie, digne de son nom (Ἀριστοί, les meilleurs au service d'Arès, les plus excellents dans l'État guerrier), l'aristocratie se dépensait tout entière, achevait, en France, d'écouler son pur sang à Fontenoy, et nous la voyons encore, en Pologne, tout entière s'immoler pour sa Patrie, avec l'aide de la démocratie. A son tour, la démocratie fran-

caise s'est saignée à blanc dans les guerres de la Révolution et dans nos combats de rues. Tous, jusqu'à ce jour, en fait de batailles patriotiques, faisaient autant qu'ils prêchaient. — Mais voici que, grâce au progrès indéfini des lumières, la féodalité financière régnant, *regnante Mammona*, sous le couvert d'une égalité goguenarde, le *rachat* permet à tous les gens qui parlent avec enthousiasme de la guerre de ne la faire point, et d'en laisser le cruel fardeau à ceux qui n'en parlent jamais qu'avec horreur. A ces causes il faut rapporter l'épouvantable insurrection récente du *Démos* de New-York, qui n'a pas encore appris à s'enivrer de l'eau-de-vie patriotique de l'*Aristos*, comme le peuple chauvin de Paris...

D'où nous concluons qu'une seule puissance sur la terre est restée la providence secourable des vastes multitudes; et que Pie IX se montre toujours le fidèle Vicaire du Christ, le digne héritier de saint Grégoire VII et des Papes du xvi^e siècle, depuis le jour où il a refusé de se jeter à la tête de la Patrie italienne sur l'Autriche, jusqu'à ce dernier moment où il évite de pousser les masses polonaises à la boucherie et de lancer l'Europe entière dans le champ du carnage. Certes, le cœur du Pontife sent à quel point est juste la cause des victimes, et à quel point inique la politique des bourreaux, politique de bandits glorifiée par Voltaire! Mais ce cœur, qui touche au cœur du Crucifié, sait à quel point sont dangereux les soulèvements révolutionnaires, à quel point dangereux l'appui des don Quichotte de la fin des temps. Et, dussent Edgar Quinet et Louis Jourdan, généreux imprudents, refuser jusqu'au bout leur adhésion

à la Papauté défiante des Brutus insurrectionnels et des Césars protecteurs, nous, enfants de la sainte Église, nous bénirons de plus en plus notre Saint-Père, si, persévérant jusqu'au bout à ne plus mettre, comme Dieu veut, sa confiance qu'en Jésus crucifié et en sa Mère immaculée¹, il laisse se rouiller au fourreau pour l'éternité l'épée qui, tôt ou tard, trahit, pour ne plus appeler au secours de tous les opprimés que la croix, qui toujours sauve; la croix qui, naguère, faisait la Pologne miraculeusement si forte, invincible!

De toute cette analyse comparée des principes et des actes des Puissances sur le champ de l'histoire, nous avons pu conclure, avec l'honorable auteur des *Papes princes italiens* que le gouvernement, même temporel, du Pape a été constamment *le plus doux et pacifique des gouvernements*, et, avec le R. P. Lacordaire, qu'il a été *le meilleur des gouvernements*.

Ajoutons (ce que personne ne semble voir ou ne songe à dire) que, religieusement supérieure, en tant que théocratie, à toutes les *craties* de ce vieux monde renouvelé du grec et du romain et amalgamé de mahométisme, la Royauté pontificale contient, en outre, pratique et propage un esprit et des formes d'autorité qu'aucune autre puissance ne connaît et ne réalise, l'esprit et les formes de l'amour, l'autorité purement évangélique. A ce titre, le gouvernement papal est *le seul et unique gouvernement nouveau*. Rome est le seul champ où ait

¹ Paroles mêmes de Pie IX, sur lesquelles voir quelques réflexions dans le *Mémorial catholique* de janvier 1861, p. 19.

germé l'espérance du royaume de Dieu ; Rome est l'unique édification où la charité ait sa forme vivante, ses organes cordiaux et son chef.

Nous avons appelé l'œil des libres penseurs sur ce double fait où s'incarne et se manifeste, dans la Rome papale, l'esprit de l'autorité évangélique et de la vie miséricordieuse :

1° La personne du Pontife-Roi, armé du glaive de la parole, non armé de l'épée homicide, Vicaire du Prince de la paix, l'antipode du soldat ;

2° L'église, le couvent, la communauté, où, sous les bras du Crucifié, édifient les héritiers de Marie et de saint Jean ; maisons de Dieu, antichthonie du Monde où habite Satanas, asiles contre la mort, refuges contre le bourreau !

Telle est, sous deux signes suprêmes, l'éternelle essence de la Royauté pontificale. Tels sont les fondements que, sur le commandement du Christ-Sauveur, a constitués la Papauté fidèle, et qu'elle garde, infaillible sur son roc inébranlable, jusqu'au jour où ses enfants élus verront s'adapter harmonieusement sur cette sainte base la Cité de la lumière pure et des béatitudes infinies, du ciel même descendue avec la gloire de Dieu.

Le prince de la paix veillant sur l'humble foyer de l'amour, voilà le Pape, roi de Rome !

Et telle est, pourtant, la Cité qu'assiégent à l'envi tous les libres penseurs, membres, pour la plupart, de divers congrès de paix et adhérents de projets nombreux d'associations, confédérations, unités et fraternités universelles !...

Parce que la libre et amoureuse hiérarchie catholique, incessamment accrue dans son ordre éternel harmonieux, garde encore, en son temporel, quelques points d'appuis théocratiques chaque jour diminués et de plus en plus épuisés, les amis des peuples, des lumières et de la liberté, à la place du Roi essentiellement désarmé poussent dans Rome le roi essentiellement armé, rêvent de disperser les religieux, supprimer les lieux d'asile, et de faire, des maisons de Dieu profanées, des casernes à la gloire de la Louve et des Aigles romaines, ou des bagnes industriels au profit des loups-cerviers de la féodalité financière, ou des tanières pour le prélassement des renards séculiers.

Sous prétexte que le Vicaire de Dieu retient encore, à l'écart, dans son bagage accessoire et temporel, l'épée et la hache, les rêveurs de la paix générale et de la vie nouvelle vont réinstaller triomphalement au Capitole le César piémontais, principalement et éternellement flanqué de ses leudes naturels, le soldat et le bourreau! Dans le but d'empêcher le Pape de s'appuyer, à Rome, sur le bras de chair, ils substituent à la Royauté de l'esprit l'omnipotence du bras de chair. Dans la bonne intention d'arracher l'ivraie de l'*agro romano*, les héros du libre examen, ouvriers du Malin, vont, d'une main imbécile, arracher le bon grain! *Videte malos operarios*¹!

Tel est l'ensemble des idées que nous avons essayé d'agiter dans les âmes de bonne volonté. Il nous reste à

¹ Philip., III.

analyser deux mots supêmes, supématent pipés : César et l'Église. Je me propose d'en poursuivre le libre examen, rationnellement, à la lumière du Soleil des intelligences, autorisés que nous sommes tous, désormais, par M. Renan, à accepter Jésus comme un aperçu de l'idéal divin, comme le juge de l'humaine perfection.

Pour point de mire sur César, nous ne pourrons rien prendre de plus éclatant que l'écrit intitulé : *Les Papes princes italiens*, puisque la Renommée, par ses mille bouches et sans être démentie, attribue ce manifeste au nouveau ministre de l'Instruction publique gallicane, au Mentor des générations de la Nouvelle Athènes. Nous ouvrirons l'œil aussi sur *les Moments religieux du xix^e siècle*, tel que vient de les dérouler le plus ingénieux critique du nouvel Empire, Sainte-Beuve. Tout naturellement, nous devons attendre qu'ait paru une *Vie de César* annoncée de très-haut au Monde, heureux, vraiment heureux, si nous pouvons puiser dans cet arsenal de souveraines armes, afin de mieux démontrer que « le Christ n'est pas connu, » et que :

César et Dieu, cela fait deux¹ !

C'est avec une grande affliction que nous avons entendu un de nos créoles, sénateur très-dévoûé, M. Paul de Richemond des Bassins, et le premier magistrat de la capitale, M. Haussmann, et tant d'autres fonctionnaires, donner, comme un honneur, à l'Empereur le titre de César et d'Auguste. Il importe au plus haut point de

¹ Tel sera le titre de notre Étude.

prouver qu'un prince qui aime et connaît le Christ, et honore en Lui l'Homme nouveau, l'Homme-Dieu, Pontife-Roi de l'Église, se doit à lui-même et doit à l'humanité de répudier le nom de César, le vieil homme, le prince du Monde, le pivot de la société déchu.

Il est très-vrai que toutes les puissances, en Europe, ont plus ou moins restauré les institutions de l'ancienne Rome, et que les princes français ont, autant et plus que tous peut-être, et depuis des siècles, travaillé à pousser à ses fins l'œuvre fatale de la Renaissance. Mais il n'est pas un des princes régnants ou en exil, à cette heure, qui n'ait le fond de l'âme essentiellement chrétien; et c'est un devoir urgent pour tous de dépouiller eux-mêmes et leurs États de tout ce que l'égarement séculaire y a déposé de formes vieilles et païennes, causes de souffrances pour tous les hommes, grands et petits. Il faut donc que tous nous nous entr'aidions à bien comprendre que le césarisme est tout à fait l'antipode du christianisme, et l'esprit catholique l'antidote de l'esprit païen. Il faut que nous nous apprenions les uns aux autres à ne plus connaître, honorer et glorifier que Jésus, et Jésus crucifié, comme le veut saint Paul, et à bien reconnaître, avec l'Apôtre des gentils, afin d'y chercher et trouver le repos et la vie, l'Église de Dieu, son esprit et ses formes parfaites¹.

Napoléon I^{er}, « en qui nous avons vu César, » dit l'historien national, Napoléon I^{er} qui a si bien prouvé par toute sa politique que l'Homme-Dieu ne lui était pas

¹ I Cor., II et XII.

connu, a montré qu'il n'avait également aucune notion sérieuse de l'Eglise de Dieu, lorsqu'il s'avisa de dire, pour faire échec à la Papauté : « Le monde moderne n'entend plus qu'on fasse de la terre un cloître¹. » Sur ce mot, moutons de Panurge ne cessent de sauter, pour s'en aller, loin de la bergerie, aux repaires.

Il faudrait donc commencer par porter la lumière sur la série catholique des mots qui expriment les nombreux états de vie religieuse :

Anachorètes ;

Ermites ;

Thérapeutes ;

Ascètes ;

Moines ;

Cloîtres ;

Conventuels ;

Cénobites, etc.

Combien de libres penseurs, je dis des plus huppés, en sont à croire que cloîtres et couvents, monachisme et cénobitisme, sont une même chose ! et j'en sais beaucoup qui ignorent absolument que, dans plusieurs ordres religieux, aucun vœu n'engage et ne contraint la volonté, et que, dans le champ de la vie religieuse, le principe de la liberté, avec ceux de la fraternité et de l'égalité, n'a pas cessé de s'épanouir, et bien des siècles avant 89 !

« Il ne s'agit pas de mourir à tout ; il s'agit de vivre

Lettres à Daru, du camp de Boulogne.

à tout ! » Ainsi parlent les Lemontiers père et fils, avec les Giboyers père et fils, tous innocemment convaincus, d'une part, qu'il est bon de vivre à tout, et, d'autre part, que le catholicisme veut nous forcer à mourir à tout. L'Église ne se laisse tomber ni à l'un ni à l'autre de ces désolants écarts. La Vierge-Mère, figure de l'Église, ne s'en va pas, apparemment, vivre aux bras de César, pour y trouver, avec des cosses, le dénument et la mort ; mais elle n'a jamais eu l'idée de se refuser à vivre aux bras de Dieu, son Père, son Fils et son Époux, en qui elle sait devoir trouver, et dans leur plénitude, la vie, la lumière et l'amour.

L'Église n'a jamais dit aux hommes autre chose que ceci : Il s'agit de mourir à tout ce qui est de Satan, parce que les pompes et les œuvres du Contradicteur ne sauraient être que caricatures de la vie universelle harmonieuse. Il s'agit de vivre à tout ce qui est de Dieu, en Dieu, en l'Homme-Dieu, unique foyer de la vie bienheureuse éternelle.

L'Église, il est vrai, ajoute cet enseignement douloureux et sublime : Il faut que quelques-uns s'immolent et consentent à mourir même à la vie innocente, afin de donner la vie au prochain.

L'Église, en effet, veut cela : que les chefs de la société chrétienne, se modelant sur le Seigneur Christ, prennent la croix, se privent ; se dépouillent, se sacrifient : et pourquoi ? « afin que leurs frères aient la vie et de plus en plus abondamment. » C'est ce que n'a jamais voulu le Monde, où les potentats, se faisant appeler bienfaiteurs des nations, ne font, en réalité, que les do-

miner, et soutirent la vie des extrémités à la gloire du centre.

Nobis mors, vobis vita! Pour les Prêtres-Rois et leurs religieux suivants, la privation, la mort; pour les peuples soulagés et sauvés, la vie: voilà toute l'économie du catholicisme, résumée dans une profonde expression de saint Paul, comme elle est manifestée dans le vivant exemple du Seigneur adorable.

Voit-on que l'Église, au temps de sa puissance, ait fait de la société une thébaïde? Jetez un seul regard sur notre passé, et comparez-le à votre présent. Considérez une fête publique du XI^e au XIV^e siècle: quelle splendeur! quelle prodigieuse diversité de costumes, dans ces processions où tout le monde prend part, hommes, femmes, enfants; où toutes les bannières de mille confréries laborieuses et fécondes, musique en tête, partant des maisons particulières, s'acheminent vers la maison commune, la Maison de Dieu, pour y demander la paix de la terre à la gloire du ciel. Quelle pure joie autour de tant de majesté! et qui ne voit la vie, qui vient de la croix, s'épanouir, éclatante, jusque dans la variété des costumes pittoresques et rians?

Regardez maintenant aux bas-fonds où se pavane la civilisation paganisée:

Vos processions, ô Giboyers, ce sont les revues militaires. Là, sous les armes, font la roue princes, officiers et soldats. Femmes et enfants, hors de rôle, font galerie, simple ornement du règne des mâles! Pour son armée

¹ S. Jean, x, 10. — S. Luc, xxii, 25. — S. Paul, II Cor., iv, 12.

seule, le Monde a organisé des orchestres d'harmonie, afin de la rendre allègre à la parade et enthousiaste au carnage, où les hommes défilent et s'élancent, parés d'uniformes variés, dressant au soleil l'éclair joyeux des casques, canons rayés et baïonnettes. Tout à l'entour, partout ailleurs que dans ces régiments, corps d'élite d'une société dite très-chrétienne, vous ne trouverez plus que la monotonie sombre, mortellement ennuyeuse aux yeux, de l'habit noir et de la robe brune, puce ou feuille morte, sous quoi bat un cœur ennuyé, d'où la vie se retire de plus en plus, parce que ce n'est plus, à la tête et au cœur de la société, la croix qui domine, avec le sacrifice de soi : c'est l'épée, avec le sacrifice du prochain !

O libres penseurs, mes frères, devant ce double tableau contrasté, arrêtez-vous : voyez, vous qui avez encore des yeux pour voir ; tirez de votre cœur une heure d'impartiale méditation : et jugez entre le royaume jadis ébauché par les princes de l'Église, et la domination renaissante des princes de ce Monde !

Considérez qu'à cette heure encore, vos peintres et chorégraphes, s'ils veulent représenter des tableaux populaires, pittoresques et vivants, sont obligés d'aller les demander aux siècles et aux pays catholiques, et ils les trouvent plutôt encore chez les idolâtres mêmes que chez les chrétiens rationalistes et indépendants. L'Église seule, reine revêtue du soleil, porte la robe aux mille couleurs et aux franges d'or¹. Le schisme est gri-

¹ Psaume XLIV, 10-15.

saille, l'hérésie est noireissure ; et, sur leur vaste abîme enténébré et morose, rien ne surnage et brille, hormis, sous la foudre de Jupiter, l'uniforme galant de Mars et la toilette voyante de Vénus décolletée.

Quant à la Renaissance, elle se flatte d'être le foyer d'un épanouissement de vie universelle : pure illusion ! La Renaissance a centralisé le luxe dans les Cours, dans les Palais, dans l'Hôtel de Ville des capitales, et a fait de la parure un privilège pour les rois, grands seigneurs et riches. L'Église, quand le Christ régnait avec ses Saints, réservant pour ses prêtres l'humble vêtement de deuil, réfractait sur les foules populaires les splendeurs accumulées dans la Maison de Dieu, foyer fraternel et vraiment libéral de la vie universelle. — Ce double trait ne suffit-il pas pour faire sauter à tout œil impartial la différence radicale des deux empires du Monde et de l'Église ?

Ne venez donc pas, si vous craignez les risées des enfants de Dieu, nous chanter en fausset que le catholicisme veut assombrir la terre et cloîtrer l'humanité, quand c'est, au contraire, votre civilisation avortée qui tend à recouvrir d'un voile monotone et funèbre les nations parquées et les foules alimentées de médiocrité !

C'est cependant sur cet entassement de confusions et d'erreurs que reposent toutes les machines de guerre impitoyablement dressées contre le catholicisme et battant Rome en brèche. « La guerre est engagée ; de fortes luttes se préparent, » comme dit, d'un air mélancolique,

l'un des forts lutteurs les plus subtilement engagés¹. Trois courants jettent dans la société leur flot dissemblable : l'Église, l'Université impériale et l'Industrialisme. C'est toujours le *Lundi* qui parle ; et c'est le *Constitutionnel*, l'organe le plus enthousiaste des constitutions modernes, qui désespère de voir ces courants se confondre, et qui s'attend à les entendre de plus en plus s'entrechoquer. En effet, ils se doivent heurter, parce qu'ils partent de trois sources assurément inconciliables, tant que les deux inférieures refuseront de purger leur flot terne ou bourbeux au flot immaculé de la source supérieure et divine.

Sur la plus basse de ces sources s'étale la face de Mammon, le ventre exaspéré, qui ne veut pas plus se soumettre au rationalisme universitaire qu'à la raison catholique.

Sur l'Université gallicane domine la figure d'Athéné², déesse de la Patrie étroite et jalouse, déesse de la raison nocturne, symbolisée par le hibou.

Sur la source catholique plane la Colombe enveloppée du Soleil, symbole de l'amour rayonnant de candide lumière, figure de Marie, Mère de Dieu et de l'Humanité nouvelle.

Le foyer d'université patriotique qui dresse son autel dans Paris, la nouvelle Athènes, a une grande importance assurément, et nul ne se refuse à reconnaître et louer ce que nous devons de précieuses richesses à la Grèce antique et même à la Renaissance, et à leur fille

¹ Le *Lundi*, 30 mars.

² Voir le fronton de l'École normale.

française, *alma mater*, dont nous avons presque tous, hommes ou bacheliers du Monde, sucé le lait. Mais ne nous jetons pas au nez les uns des autres l'encens de l'illusion. Tant qu'Athéné, déesse-raison, comme disent nos *Racines*, raison purement naturelle et déchuée, n'aura pas reconnu la souveraineté de la raison divine, avec la royauté du Christ vivant et de la divine Mère, tant que la Patrie n'aura pas confessé qu'elle doit se subordonner à l'Humanité, et, conséquemment, tant que l'État n'aura pas admis la suprématie de l'Église qui est l'organe pivot unique de l'unité du genre humain, aucune communion sincère et féconde ne sera possible entre les deux courants universitaire et clérical.

L'Épouse du Christ peut-elle honorablement se mettre au service ou au pas viril de la fille de Jupiter? que diable!... *Non possumus*. Ira-t-elle, renonçant à enseigner ce qu'elle tient de l'Évangile et de sa tradition, préférer l'école mutuelle de Mentor au sanctuaire de Dieu? cela est-il juste, en conscience et devant Dieu? jugez vous-même, *judicate* !

La France, par l'organe de ses plus ardents fils de Giboyer, de ses meilleurs Lemontiers, même de ses plus généreux aristocrates, voire de ses plus zélés cléricaux, vient de pousser aux pieds de l'Olympe, vers le ciel, un triple cri profond et assez bien nourri :

Paix, économie, liberté !

Les échos de la terre gallicane en frémissent encore,

¹ Actes, iv.

désespérés.... Eh bien ! jugez, libres penseurs, des chances que fait à la paix, à l'économie et à la liberté, ce Monde de la Renaissance éduqué par Minerve ; jugez-en sur vos propres témoignages.

Voyons d'abord où est la paix dans ce monde.

Le plus alerte et le moins clérical des rédacteurs du *Siècle* écrit, le 21 juillet, des bords du Rhin : « C'est un des signes des temps pacifiques où nous vivons, qu'on ne puisse guère passer une journée avec un étranger, surtout s'il vous salue en *yes* ou en *ya*, sans en venir aux paroles aigres ? » Comment éviter l'aigreur, lorsque les nations, ségrégées par leurs frontières ornées de forteresses, se tiennent par des flancs bordés d'artillerie ! Alphonse Toussenel va dire à M. Taxile Delord pourquoi il récolte tant d'aigreurs en ses voyages.

« Le Civilisé (Toussenel dit ailleurs que le Français est l'avant-garde, la tête de la civilisation), le Civilisé ne s'entend qu'à organiser une seule chose : le carnage ; en cet art, il est passé maître.... Le Civilisé se délecte à verser le sang de ses frères, comme le Sauvage et le Barbare. Sa fureur sanguinaire est moins excusable, voilà tout : parce que son Dieu est un Dieu de paix, de concorde et d'amour. Aussi, n'osant pas lui offrir le cœur chaud de ses ennemis, se contente-t-il de l'associer au succès de ses armes, en le remerciant de lui avoir accordé le dessus du carnage. Les plus grands noms de l'histoire chez les Civilisés sont les noms des tueurs d'hommes. La lyre des Pindares n'a de chants que pour eux. La guerre accapare le mot gloire ; les échos des batailles dominant tous les autres tapages ; le

pinceau et le ciseau rivalisent d'efforts et de zèle pour poétiser les scènes de tuerie et reproduire les traits des principaux acteurs. Le génie architectural épuise également tous ses styles à bâtir des casernes. Les plus jolis ponts d'Angleterre, de France, d'Allemagne, portent des noms de victoire : Leipzig, Waterloo, chez les uns ; Iéna, Austerlitz chez les autres ¹. Noms lamentables qui n'évoquent que d'affreux souvenirs de boucheries humaines, et que le poète chrétien, qui était maître après février 48, oublia d'effacer des monuments publics ². »

Toussenel aurait dû ajouter , pour l'édification de Taxile Delord, que la seule ville capitale où l'aigreur ne soit pas versée dans les âmes par ces lamentables étalages de souvenirs homicides, c'est Rome, dont la Reine divine est la Vierge immaculée, et non point la virago Pallas ; et que le Pape, roi vraiment chrétien, est le seul qui ait effacé de la face de sa cité ces légendes diaboliques, avec le culte des Césars païens. Les ponts, dans l'État du Pontife-Roi, ont des noms divins, comme s'ils menaient de terre en ciel ; partout ailleurs, des noms tachés de sang, comme pour nous passer d'un bord à l'autre des enfers. Il semble qu'en ce Monde on prenne plaisir à entretenir les ferments d'aigre inimitié. Et comment veut-on que Toussenel et ses amis, libres penseurs, tirent de là cette paix universelle et constante, à laquelle ils aspirent, qu'ils ne voient point encore pa-

¹ Ajoutez Alma, Magenta, Solferino et bientôt Puebla. Ajoutez l'Arc de Triomphe qui rappelle tous les titres de la Grande Armée, et la médaille de Sainte-Hélène qui en ranime tous les débris.

² *Tristia*, p. 598, 411, 461.

raître à l'horizon du Monde, et dont ils ne goûteront les fruits que sur la terre évangélisée? Hors de l'Église, point de salut! Dans tous les déserts du Monde, soif ardente, toujours trompée, inassouvie!

« Jamais, disait hier, dans *la Presse*, M. Jacques Reynaud, jamais on ne parla plus d'amour, et jamais on n'en eut moins. L'égoïsme est le dieu du jour. Jamais on n'afficha plus d'esprit, et jamais on ne débita plus de sottises. » Et, en effet, voyez, jugez : « Nous voulons être un seul peuple de frères! » c'est la devise que l'Allemagne a mise sur toutes ses bannières pour sa « grande fête universelle, » célébrée à Francfort, en juillet 1862. Or, quel est le moyen de cette fraternité universelle? Le plus éloquent orateur d'entre ces soixante-dix mille bonnes âmes allemandes, M. Schultze Delitzsch, va nous l'apprendre : « Pour n'être plus qu'un, mettons notre espérance dans la forteresse unique de la nation allemande : *l'Armée*. La grande association du *Tir national* nous conduira infailliblement à l'unité! » C'était l'heure du beau feu universel des tirs nationaux; partout, au bois de Vincennes, au golfe de la Spezzia, aux parcs anglais, sur la lisière de la Forêt-Noire, et jusqu'à Philadelphie, la cité des frères modèles! Les libres penseurs nous accorderont bien que la grande association des tirs nationaux est une confrérie de Minerve, non de Marie, Mère de Dieu!

Est-ce du moins dans un simple esprit de légitime défense que s'organisaient ces savantes académies du *tir au prochain*? Oh! le Monde de la Renaissance n'est pas juif à ce point là: il aime à faire les choses en grand, à

la mode païenne. « Les temps modernes, dit l'auteur des *Papes Princes italiens*, sont l'ère des grandes monarchies, des gros budgets et des armées innombrables. » C'est le temps « où les nations brisent, au bruit du canon, la pierre des sépulcres, où les jeunes Césars victorieux escaladent les monts, » où les centaures donnent aux grandes nations, juments sauvages, pour champ de course, la terre entière; pour passe-temps, des batailles à la douzaine, avec la perspective d'un râtelier bien rempli, à toute heure,

D'amour, de gloire et de butin,

Tintin r'lin tin tin ¹ !

Dans tous ces cœurs de centaures impétueux et de cavales bondissantes, sur toute la ligne, frémit l'esprit des chevaleresques conquêtes. Karamsine, un libre penseur moscovite, pour confirmer l'aigle de Russie griffant la Pologne, écrivait : « Nous avons conquis la Pologne par la gloire. Tel est notre droit, *qui est la base de tous les États*; car tous se sont formés par les conquêtes. *La politique ne reconnaît pas d'autres droits* ². » Et M. Henri de la Rochejacquelein, des hauteurs du gallican Aréopage, prêtant son appui à l'ordre public de l'Europe civilisée, s'écriait, le 18 mars 1863 : « Le droit de conquête est un droit que la France assurément ne saurait méconnaître. Elle n'a pas d'autre titre elle-même à posséder l'Algérie, et beaucoup d'autres points, que certes nous n'avons, ni les uns ni les autres, envie d'abandon-

¹ Béranger, Auguste Barbier, Duruy, tous fils généreux de Minerve.

² Mémoire à Alexandre I^{er}.

ner. » Karamsine et la Rochejacquelein sont là dans le vrai, incontestablement, dans le vrai païen, bien fondés en déesse Raison olympienne.

La paix de Westphalie, conclue, comme chacun sait, loin de l'autel répudié du Christ, sur les autels sincères et indépendants de la raison d'État, la paix de Westphalie, cette fraternelle *Amphictyonie* de l'Europe renaissante,

Qui d'Olympie évoquait la mémoire,

avait posé en principe, que les contractants de la famille nouvelle s'interdisaient aucune conquête et pour l'éternité! Or, M. Odysse Barrot, allaité par Minerve, à qui j'ai dû longtemps le plaisir de m'alimenter aux cours supérieurs de notre Université, vient de s'amuser à dérouler, sous les yeux du *Journal des Débats* édifié, le catalogue des vols à main armée commis les uns sur les autres par les bons frères, cousins et grands amis de la sainte alliance westphalienne indissoluble. C'est au front de la chrétienté le chapelet du diable!

Madamina, il catalogo e questo
Delle belle ch' amo il padron mio;
Osservate, leggete con me.
In Ispagna, duecento e quaranta,
Cento in Francia, in Turchia novant' una,
In Allemagna, seicento e quaranta;
Ma in Italia, son gia mille e tre !

En Belgique, presque autant qu'en Italie, de belles cités prises et reprises! Et nous ne parlons, ni des descentes projetées en Angleterre, ni des descentes effec-

tuées sur tous les rivages du globe, depuis l'Égypte jusqu'en Chine, Cochinchine et Mexique, depuis le Canada jusqu'à Gibraltar, Heligoland et ma chère Ile-de-France, enlevée, en un tour de main, par nos galants frères les ex-saints d'Angleterre,

Per piacer di porla in lista !

Le R. P. Ventura, dans la chaire de la Madeleine, appelait nos potentats indo-germaniques « les voleurs généraux de l'humanité ; » mais l'ancien général des Théatins n'était qu'un méchant clerc, qui aura voulu se venger de l'ennemi vainqueur par un trait de Parthe. Donc, invoquons l'autorité d'un homme du Monde, s'il en fut, d'un militaire et gallican, conservateur du musée de l'artillerie française, chambellan, je crois, de l'Empire français, savant archéologue, numismate à l'œil très-fin, habile à dévisager les médailles des Césars, un homme en qui l'on ne saurait pas plus soupçonner la trahison envers les personnes souveraines que l'ignorance des choses politiques et sociales, M. de Saulcy. Recueillez et ruminez, hommes du libre examen, ce que cet éminent membre de l'Académie des sciences et du Sénat conservateur, le plus aimable Gaulois que j'aie connu, le type du Français, disait, en 1861, de la question d'Orient qu'il venait d'étudier sur les lieux, et dans toutes les profondeurs des fraternités séculières.

« Voici, messieurs les Sénateurs, une comparaison qui caractérise nettement la situation de l'Orient. Figurez-vous *cinq chasseurs* poursuivant une grosse bête malfaisante, dont aucun ne voudrait voir passer la peau dans

le carnier de son compagnon. Ils ont un seul limier attaché par les quatre pattes, et chacun, tenant une corde, la tire à soi, lorsque après avoir lâché la main, il croit que le limier va se saisir de la bête au profit du chasseur son voisin, Eh bien! c'est là une situation qui n'est pas tenable ¹. »

Certes, si l'équilibre harmonieux repose sur cinq chasseurs, chacun chassant pour son unique carnassière nationale, tous se neutralisant, et donc impuissants à détruire les bêtes malfaisantes; en vérité, en vérité, la situation n'est pas tenable! Les cinq grandes puissances ne seraient donc que des Nemrods humanitaires. Nemrod, au dire de Bérose ², est le grand ancêtre de Jupiter. Les Nemrods olympiens, dit saint Jérôme, signifient les ennemis de l'Église, tentateurs des hommes déchus, ayant mission d'exercer un empire rigoureux sur les cous indépendants qui se sont soustraits au joug doux et suave de Dieu ³. Et, voilà pourtant, de l'aveu du plus spirituel érudit gallo-franc du Sénat et de l'Institut, confirmé par saint Jérôme, voilà sur quelles colonnes tient debout le rationnel édifice de la paix du Monde fondé en Westphalie!... La Très-Sainte Vierge, assurément, n'est pour rien dans cette édification intenable, dont tout l'honneur revient à la déesse Raison, grecque ou romaine.

Et il y a encore des innocents, affamés de paix, qui comptent sur la diplomatie olympienne pour offrir à

¹ Séance du 14 mai. Extrait du *Moniteur* de l'Empire français.

² *Antiq. chald.*, liv. IV.

³ *In Micheam*, V.

Janus le gâteau farineux et fleuri du genre humain pacifié ! la diplomatie, dont Émile de Girardin vient d'écrire qu'elle n'est bonne « qu'à enguirlander les sots pour l'exploitation des faibles ¹ ! » la diplomatie, sur laquelle un brillant lauréat de l'Université, dans le *Journal des Débats* où le Palladium gallican rend ses plus graves oracles, M. Bersot vient de prononcer le jugement de la raison même, en ces termes funèbres : « La diplomatie a usé et abusé. Elle donnait les peuples, partageait les royaumes ; aujourd'hui son beau temps est passé, son ouvrage se détruit pièce à pièce : elle s'en va ! »

Qui ose faire fond sur la diplomatie, pour le triomphe de la justice ? alors que, par exemple, la cause de la Pologne catholique est aux mains du triple Hermès des divinités d'Athènes, Sparte et Corinthe, éternelles ennemies : Minerve n'ayant jamais pardonné à la Vénus autrichienne de lui avoir, après Charlemagne, enlevé la pomme et la couronne d'or ; la hautaine Spartiate, Junon britannique, ne supportant pas que la Pallas française ait eu la hardiesse de lui disputer l'Empire du Monde ; et le *Késérlich* enrageant d'en être réduit au rôle de Lépidus ² !

Et jusqu'où va donc la bonhomie de la *France politique et littéraire* (je parle du journal gallican), qui, le 8 juillet, dans un premier-Paris, en caractères majus-

¹ *Presse*, 19 mars. Napoléon I^{er} disait qu'elle n'est bonne qu'à unir la plume de Machiavel au sabre de Mahomet.

² Voir la prédiction de Fourier, dont, au rapport de Ballanche, Napoléon I^{er} fut très-frappé, car elle mettait à jour sa politique et la situation de l'Europe, qu'un même cercle vicieux nous ramène, toujours les mêmes, menaçantes et sinistres.

cules, solennellement signé par le *Secrétaire de la Rédaction*, s'en est remis, pour le salut du genre humain, « à la sainte alliance nouvelle des deux nations dont le nom signifie sécurité, équilibre de tous les droits, liberté, progrès indéfini, paix universelle? » Savez-vous quels sont ces noms angéliques, expression de la paix parfaite et de toutes les harmonies chrétiennes? l'article de *la France* porte pour titre :

Rome et Carthage....

les noms les plus lamentablement expressifs des inimitiés sans bornes, des guerres sans quartier, des abîmes sans fond de l'inférieure humanité!....

En vérité, je n'en sais rien, mais je l'affirme : ce manifeste de la foi, de l'espérance et de la charité politique du plus libéral organe des conservateurs gallicans, a dû être dicté sur une table tournante, à la plus naïve des chaises curules, par le plus malicieux des *spirits* suscités des enfers pour se moquer de l'humanité en déroute....

Mais qui donc peut s'aventurer à mettre, pour la paix et la bonne harmonie fraternelle, sa confiance dans aucune sacrée diplomatie et mal-sainte alliance du Monde, lorsque les publicistes, *mezza voce*, s'accordent avec M. Forcade, qui le publie tout haut, pour confesser que « le plus fort homme d'État et diplomate, c'est notre grand vainqueur, le général Pioupiou!... » Le malin chroniqueur ajoute : « La France ¹ est accoutumée à recevoir de la bravoure de ses troupes la solution des difficultés que sa politique s'est suscitée. » C'est avouer que le canon

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai.

est en France, non-seulement *l'ultima ratio*, mais *l'unica ratio*. Et si les Français en sont réduits à telle pitteuse confession, quelle grande nation aurait l'audace de se lever et de dire, en face, à notre pays : Je suis plus que toi raisonnable ?

C'est l'œil fixé sur le Monde moderne tout entier, que nous pouvons dire, avec le nouveau chantre des *Tristes* : « La grande politique de notre âge est au jeu du soldat, bourrant les canons de poudre, pour en tirer du bruit et des jambes cassés. »

Telle est l'extrémité honteuse où nous a tous poussés l'esprit patriotique de la Renaissance :

Minerve, déesse Raison !

Et, lorsque nous en sommes tous là, peuples enrôlés, chaque patrie, raison contraire aux autres, représentée suréminemment devant Dieu et l'humanité par le général *Pioupiau*, nous nous imaginons que les gouvernements de ce Monde peuvent faire une réalité de notre second cri de désespoir : *Economie ?...* Écoutez : un seul mot, net, pittoresque et profond, résume la conséquence fatale, écrasante de notre système militaire : « Le soldat exige l'impôt, et l'impôt exige le soldat¹. » La logique du bon sens vous interdit de sortir de ce cercle vicieux, tristes civilisés que vous êtes, tant que, hors de l'Église et de l'ombre du Prince de la paix, vous vous entêterez à demander la vie à la vieille Loi des divisions et au progrès indéfini de l'erreur : « Loi qui assomme, et progrès qui tue² !

¹ Toussenel, *les Juifs rois de l'époque*.

² *Tristia*, p. 432.

Et comment, piteux insensés, sous le double fardeau de l'impôt du sang, qui vous déchire le cœur, et de l'impôt de l'argent, qui vous pressure le ventre, osez-vous faire le rêve de la *liberté*? Jamais cri de désolation n'a été entendu plus vaste et plus irrité, sous un frein plus froid et plus tenace, plus fatal : « Liberté! c'est le vœu de tous, c'est le cri des consciences, le besoin du présent, l'espoir de l'avenir! Liberté! ¹ »

La liberté! La France de 89, en 1863, ne l'a donc point encore, s'il en faut croire ce cri qui vient de courir retentissant, et à peu près sans effet, sur toute la terre électorale, s'il en faut croire presque tous les libres penseurs du Protestantisme et de l'Université française, écrivains du *Temps*, du *Journal des Débats*, du *Courrier du Dimanche*, de la *France politique et littéraire* elle-même, tous, sur ce *desideratum* amer, sonnant d'accord parfait avec tous les organes légitimistes et avec les cléricaux.

Hé donc! si la liberté manque à la société française à tel point de provoquer une telle immense explosion de sanglots, comment la société catholique irait-elle, à cette source sèche, puiser le nectar de la liberté? et d'où vient alors que M. Scherer, savant docteur en Réforme, tient si impatiemment à voir les cléricaux papistes « plier leur religion à la forme des gouvernements modernes? » Et si le journal *le Temps*, qu'inspire la philosophie protestante, est, de son aveu, partisan moins absolu de la liberté que la *Presse* du naturaliste Émile

¹ Proclamation aux électeurs, signée des meilleurs noms de la démocratie, Carnot, Henri Martin, Jules Simon, Charton, etc.

de Girardin, comment l'Église serait-elle attirée dans les bras de cette Minerve Poliade, gardienne des libertés de l'Église gallicane, au point d'avoir la lance toujours en arrêt contre tout libre essor, et croisée sur toute voie publique pour barrer passage à nos processions chrétiennes ?

Ah ! si les tendances de la société dite nouvelle et libérale ne mènent pas à de plus effectives libertés, si on n'arrache les peuples aux bras maternels de l'Église que pour les courber sous le bras dominateur de l'État, non, évidemment non, nous ne nous confondrons point de cœur avec ce courant libéral-là, et nous préférons le risque de nous entrechoquer indéfiniment à l'obstacle d'un pareil joug. Il n'y a point, sur le fond jaloux de cette société séparée de l'Église, place pour des chrétiens. Il n'y a plus pour nous qu'à combattre, à souffrir, à mourir, pour mieux revivre ; et, en attendant la mort et la résurrection, effilons nos langues et taillons nos plumes : *Præparamini contra Babylonem per circuitum, omnes qui tenditis arcum*¹ !

Et qu'on veuille bien nous comprendre et en croire notre sincérité : ce n'est point contre la liberté que nous aiguisons nos plumes irritées, c'est contre l'illusion en liberté, mère de toutes les servitudes babyloniennes. C'est parce que nous avons faim et soif de la liberté des enfants de Dieu, que nous nous écartons du libératisme, séduction des fils de Satan.

Nous supplions tout particulièrement, parmi les libres

¹ Jérémie, I.

penseurs, nos frères chrétiens de plus en plus séparés, l'évêque anglican Collinso, MM. Colani, Reville, Scherer, Nefftzer, libres examinateurs du Livre de Dieu, de nous dire s'ils ont quelque chose à dire contre cette parole du Christ : « Si vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous conduira à la liberté. »

Faut-il, à la lumière de cette Parole, nous préoccuper avant tout de la vérité, marcher dans la vérité, coopérer à la vérité, comme l'entendent Pierre, Paul et Jean, sans nous inquiéter de rien attendre ni recevoir des États gentils et de leurs prophètes, esclaves qui promettent la liberté ¹ ?

Ou faut-il, nous livrant aux luxuriantes illusions en liberté des libérâtres, dont Émile de Girardin lui-même fait presque aussi peu de cas que saint Pierre, faut-il passer notre temps à décliner *libertas, libertati, ô libertas* ?

« La liberté n'est point la vérité : elle est seulement le chemin le plus court pour y arriver, » dit le rédacteur de *la Presse*. Il ajoute : « Si je la demande, la liberté, c'est surtout pour qu'on n'en parle plus. Nous ne serons pas plus avancés quand on l'aura proclamée ; mais, dépossédés de cette arme de guerre, les esprits seront obligés de se mettre plus à l'aise à la recherche de la vérité. » Méditons tous sur cette parole du plus sincère et vif des amants de la liberté....

¹ II Pierre, I, 12 ; II Cor., VI, 7, 14 ; III Jean, 7, 8 ; II Pierre, II, 2, 12, 17, 10. *Pseudoprophetae in populo, libertatem promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis.*

L'homme et le citoyen, en France, malgré tous leurs droits déclarés, ne sont pas, en somme et tout compris, plus libres qu'ailleurs : voilà une vérité incontestable ; et il ne faut pas aller bien loin pour la découvrir. Mais fussent-ils libres, encore faut-il, sur le champ vague et la table rase de la liberté politique, semer le grain de la vérité.

Ce grain de l'arbre de vie, où donc est-il ? où le prendre?... O Christ ! ô sainte Église ! se peut-il que de fortes intelligences, après dix-huit cents ans d'évangélisation, en soient encore, devant le Verbe qui leur parle, à répondre : « Comment savoir la voie?... montrez-nous Dieu le Père?... » et sont-ils destinés à finir par marcher avec l'homme d'État qui demandait à la Vérité même : « Qu'est-ce que la vérité ? *quid est veritas* ? » Et où en sommes-nous donc venus et où allons-nous, si les Scherer et les Renan, hommes nés pour être pasteurs des chrétiens, laissent à de nouveaux empereurs théologiens l'office de crier à la terre : « Le Christ n'est pas connu !... Jésus-Christ est plus qu'un homme ! »

O misère ! ô douleur !

Et l'on ose espérer que, reculant en arrière même des empereurs de la Renaissance, nous, cléricaux, nous irons, sur la galère des libéraux humanitaires en déroute, ramer pour l'Antechrist et le mener à l'abordage de la barque de saint Pierre ? Et l'on nous convie, désertant le vaisseau de la sainte Église éternelle, à nous laisser enrôler sur ces radeaux du siècle caduc, où les trois membres rivaux de l'humanité déchuë, capitaine autocratique, état-major aristocratique, équipage dé-

mocratique, ballottés d'écueil en écueil, au sein des ténèbres croissantes, sans boussole et à bout de vivres, sur l'océan du Monde en sang, n'ont d'autre sagesse que de s'entre-détruire et s'entre-manger ? Et l'on nous offre pour aliment la ration de haine que le patriotisme jaloux et l'esprit de parti envieux distribuent à tous leurs adhérents épuisés et impotents ?

Non ! nous garderons notre foi à la divinité du Christ et à la royauté de Jésus ; notre foi à l'autorité du Vicaire de Dieu, du Pape, Pontife-Roi, unique Pasteur, en qui seul est possible l'unité du genre humain, et conséquemment en qui seul réalisables la fraternité, l'égalité, la liberté, l'économe distribution des forces productives au sein de la paix souriante et consolatrice. Nous garderons, dût le ridicule s'en accroître sous les sarcasmes de Satan, ce titre de clérical, de papiste, qui nous place au-dessus des nationalités et des partis, et nous affranchit de leur diabolique héritage de guerres et d'insurrections sans fin. Et, de ce sommet sacré, dominant les cimes des empires d'en bas et des orgueils vulgaires, cessant de rejeter sur celui-ci, sur celui-là ou sur cet autre, la responsabilité des divisions générales et du mal universel, nous appellerons, suppliants, tous et chacun de nos frères, de tous les bords dispersés, à tourner les yeux vers la Maison paternelle, les bras vers le Père commun, en se disant du fond du cœur, comme j'ai fait pour ma part et je fais encore chaque jour : Père, j'ai péché contre le ciel et sous vos yeux affligés. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Mais je souffre, mais je reviens ; mais je vous aime ; et je suis prêt à

remplir, sous votre main bénissante, le dernier des offices, pour le soulagement de l'humanité et la gloire de Dieu!

Ah! revenez, revenons! rentrons dans la Maison de Dieu, maison de la prière, maison de la paix, maison du pain, maison de la vie éternelle! Effaçons Minerve du fronton de l'Université, Minerve, divinité hommasse, qui ne peut mener qu'à Jupiter : les dieux des nations sont des démons. Modelons au front et au cœur de la France la figure de la Vierge-Mère : seule elle conduit au Dieu vivant!

Laissons les morts s'enterrer entre eux : unissons-nous aux vivants. L'homme ne peut trouver la vie que dans l'esprit du Christ et dans la chair pure de Marie!

Le vicaire de Jupiter est César; le Vicaire de Dieu est le Pape : il faut choisir entre les deux. Nul ne peut éviter d'aboutir à l'un ou à l'autre, par l'un à l'ordre céleste, par l'autre à l'enfer social.

César ne peut point donner la liberté. Les princes les meilleurs, engagés dans la voie césarienne, fussent-ils les plus doux des entêtés au bien, ne sauraient point faire l'humanité libre. Ils promettent, ne pouvant tenir. Ils aspirent aux rivages de la paix, parmi les ouragans et les écueils, sur un vaisseau pourri, mal armé, mal mené.

Le Pape ne peut point ne pas donner la liberté. Ne la promet-il pas, il la donnera; ne voulût-il point la donner, il la donnera : parce qu'il navigue sur l'Arche divine, sous la main du Christ toujours éveillé à temps pour tout réparer, sous le souffle de l'Esprit-Saint toujours brûlant pour tout transfigurer!

Le Pape est institué du Dieu de vérité pour restaurer le genre humain par l'amour dans la liberté. César est institué pour tenir, bien mâtés, aux arrêts, sous le joug de la réflexion, les enfants prodigues qui prennent leur libre essor désordonné hors de Dieu, de la vérité, de l'amour et de la liberté ordonnée.

César n'est pas l'homme de la liberté, parce que, pour donner la liberté au prochain il faut savoir, dans le suprême combat, mourir : or, César n'a pas d'autre idée que de garder sa vie mondaine, à l'ombre de son épée.

Le Pape est l'homme de la liberté, parce qu'il est destiné, Pasteur, à donner sa vie pour son troupeau, parce qu'il a devant lui, toujours, en perspective divine, la croix, fardeau pour lui seul, soulagement pour toute l'humanité.

Personne n'a jamais eu l'idée de dire à César : Dépose l'épée, prends la croix !

Le Pape, dût-il, un seul instant, faiblir sous l'étouffement du Monde ennemi, jusque-là même de faillir, par un de ses actes, au devoir de perfection qu'inafailliblement il enseigne, le Pape ne peut pas cesser d'entendre sa conscience lui crier, avec son Dieu crucifié, avec la Mère des Douleurs, avec toute la génération des saints par lui, Pape, canonisés, avec le sexe dévoué par lui-même édifié : *Remitte gladium; tolle crucem!* Fais rentrer l'épée au fourreau; élève la croix !

« Où la croix grandit, l'épée diminue¹. » Où l'épée domine, avec la croix effacée, la vie s'éteint.

¹ Donoso Cortez.

Voilà pourquoi, ne pouvant avoir de César que le mot de liberté, nous, qui voulons en avoir la possession réelle, nous ne sommes et ne serons jamais qu'au Pape; et dût le Monde, qui se laisse prendre aux belles couleurs, nous crier que nous espérons contre toute espérance, nous persévérons, jusqu'à la fin, à tout espérer du Pontife-Roi, dans l'humilité de la foi et dans la patience de la charité.

Au diable le vieux Monde à bout! A Dieu, à Dieu seul la bonne nature, la terre purifiée, la sainte Humanité!

Tous frères, tous en un, rassemblons-nous sur la base divine, sur la pierre où le Dieu vivant a promis d'édifier son Église triomphante, dans Rome, piédestal de l'Humanité nouvelle! Là, fermentent, en leur obscurité féconde, tous les germes de la vie éternelle et de la liberté. Là, sont « les miracles qui couvent, » sur lesquels, hélas! passe en maudissant le plus noble des poètes.

Schismatiques de l'Orient, ne vous tournerez-vous pas, à la fin, vers l'autel des Apôtres de la foi et de l'espérance, saint tombeau d'où s'élèvent les lumières avec les fleurs? vous qui, à l'ombre des Césars théologiens de Constantinople et des Czars orthodoxes de Russie, n'avez senti, de leur trône autocratique reluisant, descendre sur vous qu'obscurités étouffantes et sécheresses désolées!

Schismatiques de l'Occident, ne vous lasserez-vous point de voir, sous vos pieds incertains, vos flôts démontés se rompre pièce à pièce, comme les aristocraties sur lesquelles s'appuya votre impatiente révolte? et

ne reviendrez-vous pas fortifier la terre ferme de la sainte Église avec tout le ciment de votre amour, si longtemps disjoint, enfin assemblé à la gloire du Dieu de l'unité?

Chrétiens rationalistes des deux mondes, persisterez-vous à éparpiller vos générosités individuelles sur les sables mouvants des doctrines humaines, incessamment dissoutes sous le flot qui lave et dispersées dans le vent qui passe, comme se dissolvent et se dispersent vos démocraties éperdues?

Vous tous, hommes de bonne volonté, campés dans les champs clos de la politique séculière et mortelle, impérialistes, légitimistes et républicains, êtes-vous aveugles-nés et aveugles jusqu'à la fin du monde, pour espérer de voir résoudre naturellement vos antinomies irréductibles? Organes essentiels du genre humain déchû, vous n'avez fonction que de diviser; et l'une de vos têtes jalouses parvint-elle, par impossible, à se rattacher par l'égoïsme mal entendu l'universalité des hommes, tous vous sentez bien votre radicale impuissance à rallier jamais les deux tiers de l'humanité, l'enfant insouciant et la femme dédaigneuse de vos idoles.

Universitaires, fils de Minerve, cultivatrice de l'olivier et emboucheuse de la trompette guerrière, jusques à quand abuserez-vous de notre patience, et vous amuserez-vous à planter l'arbre de la liberté du bien et du mal, au lieu de consacrer vos énergies charmantes à la culture éclectique de l'arbre catholique du bien intégral et parfait? Et vous, Mentors et Apollons de l'Université française, vous, dont l'œil perçant a tant d'entrevues

sur la vérité; vous, qui avez conçu que l'Évangile est, à certains égards, « le contraire » du bel essor faux de l'antiquité païenne; vous, qui avez compris que la grande Papauté militante, au moyen âge, domptait pour le salut commun les Césars renaissants, comment est-il possible que vous vous trouviez, graves augures, au service des Césars de la fin des temps contre le Vicaire de Dieu?

Libéraux ardents, qu'exaspèrent la haine des oppressions et la passion de l'indépendance, et qui, le bonnet lycéen grec sur l'oreille, appelez à l'aide l'oiseau de Jupiter pour vous enlever d'un coup de bec à la ronde la liberté et l'indépendance des peuples, écoutez donc le plus éclairé de vos éclaireurs qui vous crie : « La liberté conquise et imposée n'est que la force déguisée, dont le masque, dès demain, tombera. » Et vous, qui aimez la liberté pour le prochain comme pour vous-mêmes, vous qui effeuillez avec un si noble mépris le laurier sanglant du général Lamachos, pourquoi affecter de vous contenter de la couronne dionysiaque de Diceopolis, et pour quoi dérober votre front intelligent au nimbe de la Sagesse chrétienne? Vous, qui sentez si bien le Contradictor de Dieu palpiter dans tout ce que le Monde honore : vieilles formes politiques, nationalités jalouses, armées permanentes; vous qui proclamez avec un si ardent désir que « le règne est fini de la diplomatie et de la guerre, et le temps venu de la vérité et de la paix¹, » quelle diabolique attache vous fait marcher avec les assiégeants vulpins et léonins contre la Royauté papale?

¹ Voir *la Presse* du 1^{er} août, et *la Paix* d'Aristophane.

Ne voyez-vous pas que la hiérarchie catholique, arche universelle, est pour faire couler bas tous les vaisseaux fêlés de nos États païens ; que le *denier de saint Pierre* est le principe et le germe de la liberté de l'impôt ; que la catholicité fraternelle est le contre-ordre des nationalités étroites et hostiles ; que les milices et missions de l'Église sont le contre-pied des armées permanentes et dominatrices ; et la charité chrétienne le contre-poison de la force païenne ?

Juifs, si vous sentez qu'au fond de votre désastre errant, un privilège singulier est resté à votre race, celui d'être le seul peuple désarmé, sans soldat ni bourreau, comment se fait-il que, par amour de l'or accouquinés au Mammon d'iniquité, vous prêtiez le fruit de vos usures aux Césars chrétiens pour faciliter l'universel égorgement des fils d'Adam sur le tombeau de votre Messie, toujours crucifié par la synagogue et la chrétienté, associées commanditaires ?.... Vrais Israélites, nos aînés, prédestinés à la gloire, rapprochez-vous de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, et reconnaissez, à l'ombre de saint Pierre, les assises de votre Jérusalem céleste ; dans le Pape, roi sans glaive, le prince de la paix ; dans ses milices, l'assemblée des premiers-nés, vos frères, les premiers entrés au ciel, l'ordre des justes miséricordieux et parfaits ; inclinez-vous dans Rome, saluez, adorez Jésus, votre sang, le médiateur de votre nouvelle alliance¹.

Vous, scribes et docteurs du libre examen, qui détestez

¹ S. Paul aux Hébreux, XII.

l'obscurantisme, d'où vient que, fouillant le Livre de la lumière, vous n'en sachiez tirer qu'un Soleil diminué, découronné de sa splendeur ! O Nicodèmes !... qui croyez faire preuve de science exacte en confessant que Jésus, le plus haut sommet de la grandeur humaine, n'est qu'un docteur fort et charmant, simple inspiré d'un Dieu insaisissable... Eh quoi ! vous êtes maîtres en l'Israël chrétien, et vous ignorez ceci : que comprendre en Jésus-Christ la chair, ce n'est point assez, qu'il faut sentir en lui l'Esprit vivant de Dieu ; que Jésus-Christ, étant le Fils de l'Homme, l'humanité intégrale et sans tache, est en même temps le Fils unique de Dieu, descendu du ciel ! Avez-vous des yeux pour ne point voir que quiconque ne croit pas à Jésus-Christ, Dieu du ciel et Seigneur de la terre, est déjà condamné, car, s'égarant loin de l'unique Sauveur, il en vient à préférer les ténèbres à la lumière, et l'empire sinistre de César au royaume de Dieu¹. Ah ! princes de la libre pensée, hâtez-vous de vous élever à la hauteur de la simple foi des pauvres, des femmes et des enfants dont les orgueilleux du Monde médisent ; et, comme fit Nicodème, fûte au seul nom de la sagesse humaine, exigez que soit au moins instruit, selon la stricte justice le procès du Vicaire de Jésus ; et puissiez-vous, comme votre grand ancêtre, bientôt sanctifiés, à la suite de saint Jean et de saint Joseph, avec les Saintes Femmes et la Mère du Christ, apporter pieusement vos parfums au saint sépulcre, d'où le Dieu va sortir triomphant².

¹ S. Jean, III, 2, 6, 10, 13, 16, 17, 18, 19.

² S. Jean, VII. 47-52 ; XIX, 39.

Et vous, philanthropes, ne vous fatiguez-vous pas de verser votre myrrhe et votre aloës dans les urnes opaques et les paniers percés de la Renaissance ? Vous, qui verriez centupler votre esprit de vie transfiguré dans les saints vases transparents de la charité catholique ! Regardez à quel point le Monde corrompt tout ce qu'il touche, et comment il fait de toute fonction où il a remplacé l'Église, une odieuse caricature, regardez : Nos Pénitents, nos Confrères de la bonne mort ont pour successeurs les *croque-morts* ! et les corps de nos bien-aimés défunts, au lieu d'être pieusement déposés en terre sainte par les mains lumineuses qui écrivirent *Don Juan*, *le Mariage dans la mort* et *la Dévotion à la Croix*¹, sont insoucieusement ballottés aux noires pattes de ces harpies qui s'allongent, mendiantes, jusque dans nos cercueils.... C'est horrible, exécration ! Cependant le Monde de la Renaissance, en son indépendance fertile, a créé un type plus difforme et plus dénaturé même que le *croque-mort* : la *garde-malade* ! monstre séculier, qui épouvanterait encore nos familles en deuil, si Henry Monnier, satiriste profond, n'avait, d'un éclat de son rire amer, dissipé le hideux fantôme, et fait place, dans les grandes villes soulagées, à nos Sœurs de Bon-Secours, aux infirmières du bon Dieu !

Vous, surtout, ennemis-nés de toutes ces laideurs, prophètes, chantres mélodieux, qui tenez des Trônes célestes par vos énergies fulgurales, des Chérubins par vos visions harmonieuses, des Séraphins par l'encensoir

¹ Tellez, Lope et Calderon ont été Confrères de la bonne mort.

odoriférant de vos cordialités ! poètes, enfants gâtés de Dieu, qui nous expliquera comment il s'est pu faire : que vous, amoureux de la Vie, vous soyez devenu l'écho des esclaves de la mort, qui veulent, sur le dernier domaine de la Miséricorde, fermer les derniers Asiles protecteurs de la Vie, et donner champ libre aux limiers de Javert et au bourreau !... que vous, amoureux de la Paix, vous en soyez venu à discourir contre les serviteurs du Porte-croix, en compagnie des domestiques du Porte-glaive, au pas redoublé des *Marseillaises* infernales !... que vous enfin, vous, amoureux de l'Amour, vous puissiez mêler votre voix si limpide, accordée par les Anges, à la bande cacophonique des prêtres d'Isis, mystagogues que mystifie Satan, galvanisateurs du principe de la force qu'ils détestent, étouffeurs, sans y rien comprendre, du principe de l'Amour, dont le foyer est à Rome, Saint-Siège de la liberté des jeunes cœurs et de la dignité des femmes, centre sacré de l'Amoureuse universelle fraternité !

Poètes, oiseaux chanteurs de l'humanité, quand le soleil serait obscurci et la lune éteinte sous les orages amoncelés, n'est-ce pas à vous de percer les nuages, et de nous rendre, avec une éclaircie, la vision des cieux consolateurs ? Est-ce à toi, vive allouette française, de t'allier aux faucons gallicans, toujours en chasse pour les Nemrods ! Ne seras-tu jamais, cygne, pauvre ensorcellé, que l'ornement des pièces d'eau de Fontainebleau et Schœnbrunn, ou d'Aix-en-Savoie ? Rossignols et fauvettes, allez-vous désertier le mystère des bosquets sacrés et la liberté des grands bois, pour déchanter, domesti-

qués et sérinés, dans les parcs et les cages du Monde? Vous plaît-il, élus mélodieux qu'illumine l'éclair de l'universelle poésie, de retourner, dans la nuit confuse, faire chorus avec le Hibou de Mentor, pour étouffer la Colombe de saint Jean; avec les Oies capitoline, pour faire leur nid aux Aigles d'un Jupiter allobroge? Merle, que Dieu fit pour siffler nos bêtes nocturnes de proie, cupides ou dominatrices, te laisseras-tu mal emboucher jusque-là de célébrer l'installation, en lieu et place du Saint-Père, des antiques Césars modernisés, pères de Sganarelle, d'Orgon, d'Arnolphe, d'Argan, de Tartufe et de Torquemada¹!

Ah! si nous avions un seul brûlant rayon de ta verve, ô Molière, nous voudrions, sur cette énorme comédie humaine et sur tant de farces de la grande politique, vous faire tous mourir de rire, avec les Césars déridés, vous, hommes des derniers temps, à qui le Diable, vous tirant par la queue, fait chanter à pleine voix l'hymne patriotique du progrès indéfini!

Oui, il serait bien temps de rire de Satan, afin de n'avoir pas, bientôt, à pleurer de douleur, à sa suite honteuse! car, le voici qui se lève, le dernier jour des nations apostates, où toute la chrétienté mâle n'aura plus sur ses lèvres que ce cri du peuple de Dieu déicide : « Nous n'avons point d'autre roi que César. »

Avec ce mot fatal, commence la Passion spirituelle.

De plus en plus, les hommes, ayant renoncé l'ombre salutaire de la Papauté, s'assoupissent à l'ombre mance-

¹ Voir, page 479, l'auto-da-fé de César.

nière des Puissances charnelles. Sous l'assiégement des trois craties païennes coalisées, la théocratie catholique va succomber; la paternelle dictature, resserrée jour à jour, sera paralysée, et le temporel de l'Église prendra fin.... Mais alors apparaîtra le miracle : l'éternelle Royauté de l'Église, persistante, dégagée des liens du Monde, libre, militante pour le duel à mort !

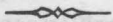
De plus en plus va se dessiner la grande séparation des deux armées : l'une dominatrice par la force ornée de fourberie; l'autre n'ayant plus pour arme de combat que l'Amour dans la loyauté.

De plus en plus, nous allons voir, d'un bord, sur le vaisseau de l'État, le nombreux équipage des sages et savants, avec les ignorants dupés, se laisser englober dans la centralisation césarienne; et, de l'autre bord, sur l'Arche de l'Église, le petit groupe des simples fidèles se rallier dans la libre unité chrétienne, autour de l'unique Pilote, de plus en plus humilié et spirituellement crucifié : jusqu'à ce qu'enfin, au jour prochain de la Résurrection sociale universelle, du Sépulcre où le Monde croira l'avoir ensevelie à jamais, l'Église, corps du Christ, vienne à sortir triomphante et glorieuse, au nez des gardes innombrables confus, dévorés par le feu de l'amour divin¹ !

Puissions-nous n'être point de ceux qui auront ricané sur le chemin de la croix, afin de n'être pas de ceux qui seront, avec la Bête immonde et son faux Prophète, cloués sur la croix de l'éternelle honte !

¹ Apoc., xx.

Puissions-nous, à la voix des saints et des vrais poètes
ralliés, n'avoir aiguisé nos coups de langue qu'à l'adresse
des ennemis de Dieu et de son Église! Et, pour prix
d'avoir été les premiers à accompagner le Pontife-Roi,
lieutenant du Christ, sur son royal chemin de la croix,
Dieu nous donne la joie d'être, avec saint Jean et les
Saintes Femmes, corps d'élite, sainte réserve de l'Hu-
manité, les premiers à voir se révéler les cieux nou-
veaux et se dévoiler la terre nouvelle où la justice
habitera! les premiers à contempler, descendant du
cœur de Dieu, la Jérusalem nouvelle, la Cité bien aimée,
l'Humanité parfaite, toute parée pour faire accueil, à
l'Époux céleste! les premiers à nous épanouir, frères,
égaux et libres, dans l'Ordre éternel des Béatitudes, où
Dieu, de sa droite infiniment miséricordieuse, essuiera
toutes les larmes de tous les yeux consolés, illuminés,
réjouis!



NOTE

L'auto-da-fé de César.

J'ai indiqué que toutes les servitudes modernes ont pour source la Renaissance indépendante de l'Église, pour code le Droit romain émancipé des règles canoniques, et que César, le contradicteur du lieutenant de Dieu, est le *pater familias* de tous les Argan, Sganarelle, Arnolphe et autres odieux et grotesques dominateurs, livrés à l'éternel ridicule par le génie de Molière.

J'ajoute (p. 476) que César est le père de Tartufe et aussi de Torquemada; et je le démontrerai, j'espère, dans une étude sur *Don Juan*, avec l'aide de Tirso de Molina et de Molière.

Les Mémoires de Saint-Simon sont venus expliquer à

fond et certains passages du *Misanthrope*, et la scène II du V^e acte de *Don Juan*, et *Tartufe*, l'Imposteur, tout entier,

« Par de sales emplois se poussant dans le monde....
Par le chemin du ciel courant à la fortune,
Et prêchant la retraite au milieu de la Cour....;

« à la Cour, où se trouvent les belles paroles, où sont les courtisans, où les courtisans suivent la mode, où l'hypocrisie, vice à la mode et privilégié, passe pour vertu. »

Pour ce qui est de l'auto-da-fé du fanatisme infernal, il suffit de remarquer que Torquemada n'est pas ultramontain, qu'il est essentiellement Espagnol, mozarabique, comme le bon monsieur Tartufe est gallican; qu'il était impossible à Rome, qu'il n'a pu prendre ses proportions gigantesques et horribles qu'en un Saint Office *royal*, comme la scélérate furie de la Saint-Barthélemy n'a pu sortir que d'un Conseil de rois machiavéliques.

Mais voici un suprême témoignage, que le secrétaire particulier du prince Jérôme-Napoléon Bonaparte a la naïveté de mettre lui-même sous les yeux du public. Ramassons ces verges pour en fouetter les Pharisiens qui osent prendre verte allure de magisters à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ. J'ai rimé cette abominable comédie (p. 67, 93); mais comme on me pourrait accuser d'avoir, en de méchants vers, produit une accusation inexacte, citons les textes, et jugeons les Tuileries de 1810 sur les paroles recueillies par le Palais-Royal de 1863, et vulgarisées en prose aussi pieuse qu'élégante.

Un mot d'abord sur les causes du conflit renouvelé au XIX^e siècle entre le Pape et l'Empereur.

En premier lieu, l'Empereur voulait ingratement répu-

dier Joséphine, si dévouée, si bonne, si aimable et que toute la France aimait, pour épouser la fille des Césars, qu'il n'avait jamais vue, qu'il n'aimait pas, qui ne l'aimait point; et il exigeait que le Pape trahît le commandement de Dieu et sacrifiât les droits de la femme, pour autoriser le bon plaisir de César⁴.

En second lieu, l'Empereur voulait que le Saint-Siège supprimât les Ordres religieux et gallicanisât toute l'Église en Italie.

Enfin, l'Empereur exigeait que le Pape entrât, valet de son ambition, dans son système de blocus continental, renonçât à sa neutralité pastorale, et qu'il mît à la porte le représentant de l'Angleterre.

Le Pape, en vrai Père commun des élus, des femmes et des nations chrétiennes, refuse, résiste invinciblement au César tout-puissant. C'est alors que, pour justifier les excès auxquels il va se porter contre la Papauté, à son éternel déshonneur, Napoléon se fait faire un double rapport où il accumule tous ses griefs contre le Pontife-Roi et toutes les preuves de sa propre innocence.

« Le gouvernement papal, entraîné par une aveugle passion, avait abusé de cette indépendance que, par l'effet d'une rare modération, lui avait laissée le conquérant de l'Italie. Ce gouvernement en occupait le centre. Il était placé au milieu de vos armées; il formait une communication nécessaire entre deux parties importantes de votre empire. Dans une telle position, *il était du devoir du Saint-Père,*

⁴ O vanité du bon plaisir césarien ! la fille des Césars germains a mis au monde un homme mort-né, et c'est le petit-fils de Joséphine qui occupe le trône impérial.... Sans la courtoisie du neveu, le fils n'aurait pas même laissé dans l'histoire la seule trace qui lui revienne, un numéro d'ordre sur une liste dynastique, pour mémoire!....

comme souverain d'un des États de l'Italie, ami de la paix et de la tranquillité de cette belle partie de l'Europe, *il était de son devoir envers le souverain puissant qui avait rendu la France à la religion catholique, de favoriser ses vues* qui n'avaient pour objet que la sûreté de l'Italie, de faciliter les communications entre Naples et ce royaume, et d'*accorder sûreté et protection aux armées françaises* traversant son territoire.

« Le contraire était arrivé. Rome était devenue l'asile de tous les brigands chassés du royaume de Naples¹. Les Anglais y avaient leurs agents et conduisaient de là toutes leurs intrigues²; les Français n'y étaient pas en sûreté, et la communication entre vos armées menaçait d'être entièrement fermée.

« C'est alors que des représentations ont été faites au nom de Votre Majesté, que des négociations ont été entamées pour faire prendre au Pape un engagement qui pût garantir la sûreté de l'Italie et celle des troupes de Votre Majesté

« Votre Majesté demandait, en même temps, *pour l'Italie, la suppression des moines, l'extension de son concordat aux provinces qui avaient été jointes, et que ses évêques fussent dispensés d'aller chercher à Rome l'institution canonique.* Pour la France, une augmentation dans le nombre de ses cardinaux, proportionnée à l'accroissement de l'empire. L'obligation politique proposée au Pape était *son adhésion au système continental.*

« Trois ans de négociations n'ont amené aucun résultat. La Cour de Rome a été longtemps à se décider à envoyer

¹ Absolument ce que disent, en 1863, tous les journaux gallicans.

² Les Anglais y ont, à cette heure, leurs agents, dont les intrigues concourent à démolir le Pape, qui s'est fait mettre en prison, en 1809, par charité pour eux.

un plénipotentiaire, et elle ne lui a jamais donné les pouvoirs convenables.

« Cependant, Votre Majesté, *par amour de la paix (!!!)*..., par égard pour le Saint-Père, avait réduit toutes ses propositions à une seule demande, purement politique; la sûreté de l'Italie en était le motif et l'objet; *une ligue contre les infidèles et les hérétiques, c'est-à-dire contre les ennemis de l'Eglise, en était le but.*

« Le gouvernement papal s'est refusé à tout ¹. »

Le rapport en Conseil privé reproduit la même idée capitale.

« La négociation ayant pour objet la sûreté de l'Italie *contre l'ennemi du continent*, durait depuis plusieurs années, et Votre Majesté y avait mis une admirable modération. La demande à laquelle Elle se bornait, et dont les intérêts de l'Italie et de l'Europe ne lui permettaient pas de s'écarter, avait été présentée *sous les formes les plus propres à la faire agréer*. La part que le Saint-Père était appelé à prendre au système continental, avait été proposée *comme une ligue contre les hérétiques et les infidèles*, en retour de laquelle Votre Majesté s'engageait à défendre les États du Pape contre tout ennemi, et à les garantir des invasions des Barbaresques. La cour de Rome se refusa à tout.

« Tant d'obstination fit enfin pressentir les dangers d'une *tolérance* plus longtemps prolongée. »

Habemus confitentem reum.... Et, chose prodigieuse! c'est celui des héritiers du grand Empereur qui se donne

¹ Rapport à l'Empereur, le 13 février 1810.

pour le plus libéral et le plus dévoué au progrès indéfini et le plus ennemi de l'ancien régime et de la théocratie romaine, c'est lui qui a laborieusement cherché ce document d'une incontestable authenticité, qui l'a mis à la disposition de son secrétaire et qui en a formellement approuvé la publication. Cela est publié sans aucun mot de réserve, comme l'une des pièces sur lesquelles doit se fonder le jugement des justes et s'éclairer la conscience publique « sur une question que l'esprit de parti chercherait en vain à obscurcir, en confondant à dessein ce qui est du domaine spirituel et religieux avec ce qui touche exclusivement aux intérêts temporels et politiques ¹. »

Et, chose inexplicable! ce factum a été loué, vanté, propagé avec enthousiasme par tous les journaux dits libéraux, qui ne perdent pas une occasion de déblatérer contre le fanatisme des ultramontains! et pas un seul n'a eu la pudeur de faire, lui aussi, ses réserves, de signaler et de flétrir la politique diabolique proposée par l'Empereur, répudiée par le Pape!

Ainsi donc, il est authentiquement constaté que, pour prix de l'accommodement que le Vicaire du Christ aurait fait avec le ciel, contre l'humanité, au profit de la nation française et de l'orgueilleuse exaltation de son chef, le moderne César s'offrait à devenir l'épée de Rome; il renouvelait, sur un plan colossal, les guerres de religion contre l'Angleterre, la Prusse, la Russie, la Turquie; il se faisait exterminateur et dompteur des hérétiques et des infidèles; et cela sans même avoir l'excuse du fanatisme sincère d'un Torquemada ou d'un Philippe II....

Est-ce clair? N'est-ce point là, dévoilé aux derniers temps,

¹ *Le gouvernement temporel des Papes jugé par la diplomatie française.*
Avant-Propos, v, vi et vii.

le secret de cette infernale comédie de la tentation incessamment exercée par les Princes de ce Monde contre les Pasteurs de l'Eglise, à laquelle tentation, hélas ! quelques infirmes ont succombé ?

Mais qui donc est le plus coupable, du tentateur ou de la victime ?

Et lorsque enfin le chef du clergé et des cléricaux, s'affranchissant de pareilles suggestions monstrueuses, fait acte de vertueuse résistance, comment se fait-il que les libres penseurs, amoureux de la tolérance et de la fraternité universelle, en soient venus là, presque tous, plus ou moins, indépendants du Vicaire de Dieu dédaigné, de s'enrôler au service des idoles ?

Justes juges, jugez !

Ah ! puisse bientôt être entendue et comprise la parole de cet apôtre que Jésus aimait, que M. Renan s'amuse à discréditer, saint Jean, le théologien, qui disait : *Filioli, custodite vos à simulacris. Amen !*



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La Bergerie romaine jugée par la Renarderie gallicane,
complainte versifiée par un clérical papiste.

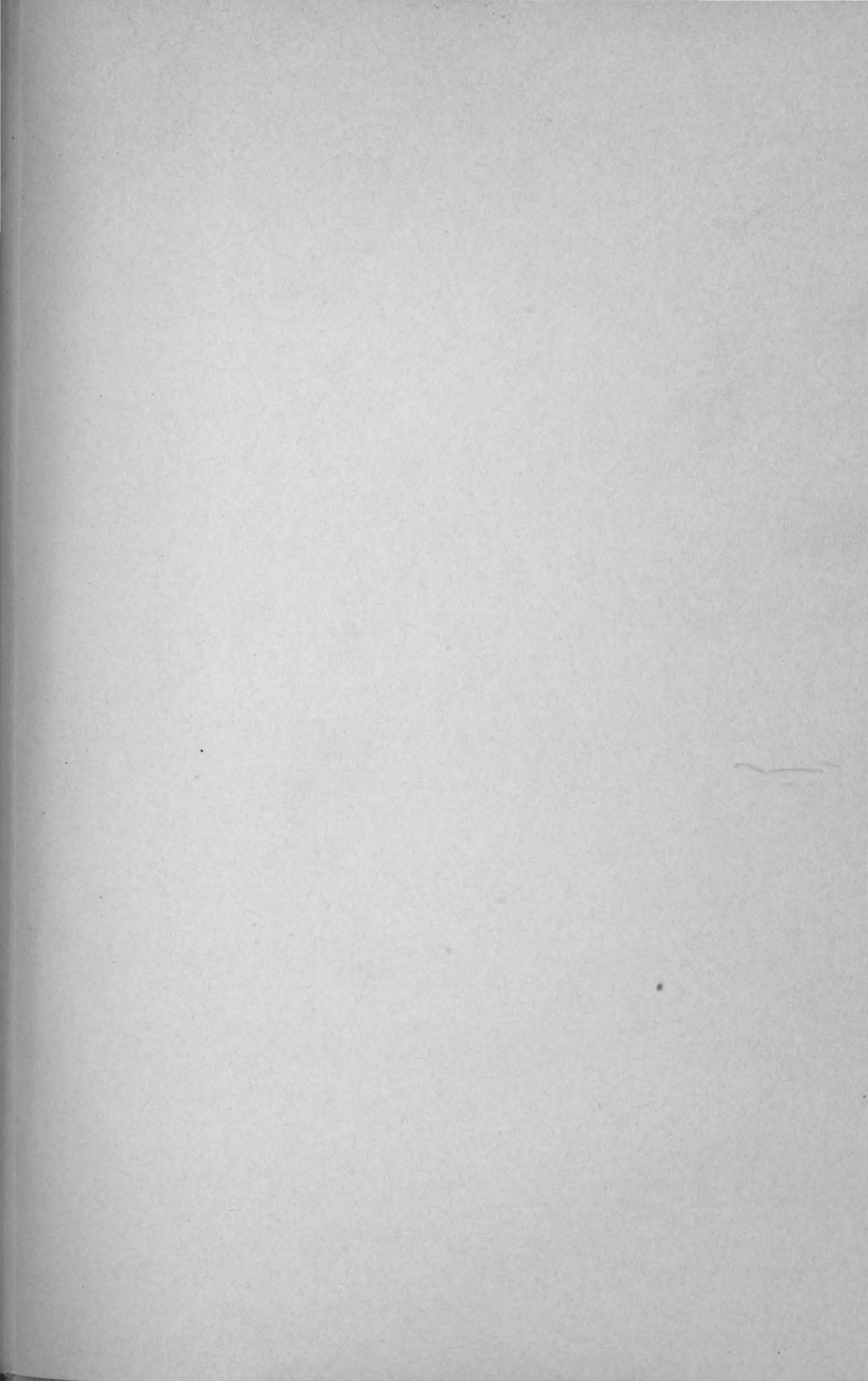
	Pages.
PRÉLUDE.	
DES ENNEMIS DE LA PAPAUTÉ, MERLES, LOUPS ET RENARDS . .	5
I. LA PRUDENCE DU SERPENT.	5
II. LE MERLE	9
III. LOUPS ET RENARDS	12
COMPLAINTE.	
INTRODUCTION.	25
1 ^{er} GLAPISSEMENT. — De la renarderie qu'embaument les lis.	31
2 ^e GLAPISSEMENT. — De la renarderie que parfument les violettes.	37
MÉDITATION ET PROPHÉTIE ÉVANGÉLIQUE.	79

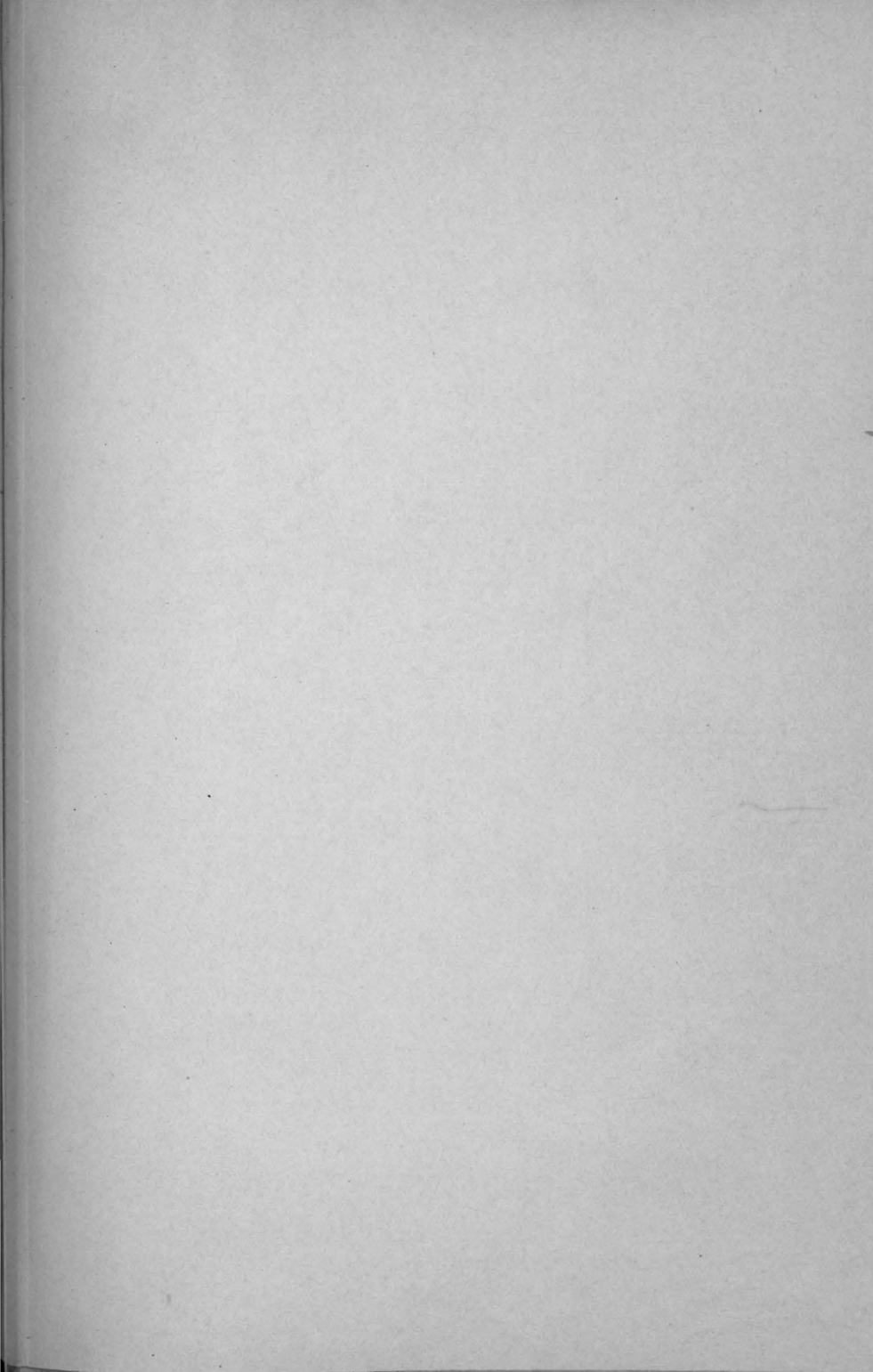
DEUXIÈME PARTIE

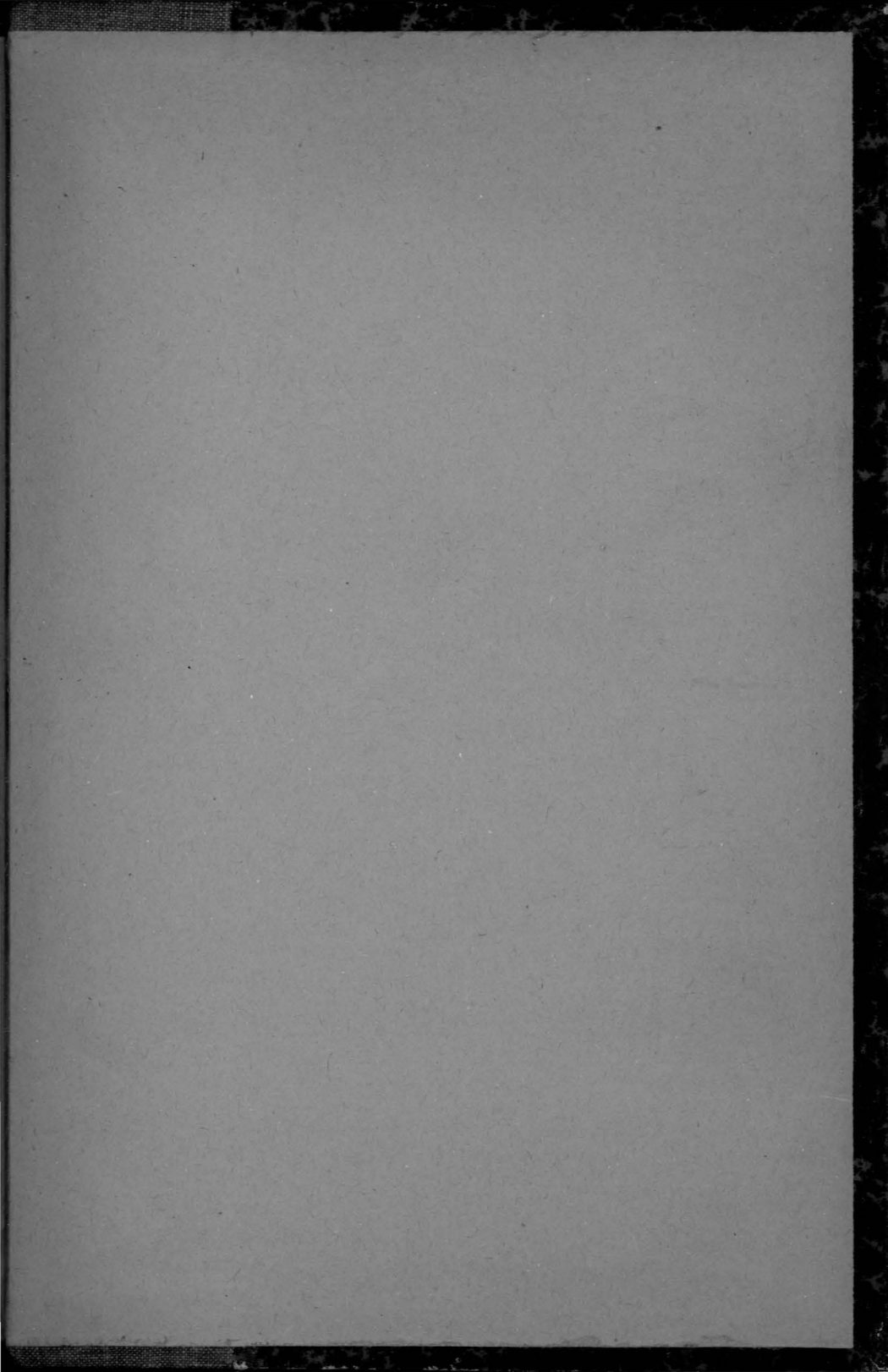
Les erreurs des Giboyers père et fils.

PRÉLIMINAIRES. — Politique générale. Question des Giboyers.	
Vieilles armures. Le glaive de la parole, arme des chrétiens parfaits.	105

	Pages.
I. LA COMÉDIE DE 1862. — Le système dramatique dans lequel est conçu le <i>Fils de Giboyer</i> entraîne le poète à être injuste envers tout le monde, cléricaux, pauvres et riches, légitimistes, et même envers les démocrates.	110
II. LES CLÉRICAUX ET LES LÉGITIMISTES. — L'auteur essaye de débrouiller la confusion que fait le poète, dans sa comédie sociale, entre le légitimiste et le clérical.	127
III. L'INTELLIGENCE. — L'intelligence, sans la sainteté, ne cultive que l'arbre du bien et du mal.	147
IV. LA LIBERTÉ. — La Vérité seule nous donnera la liberté. . . .	162
V. L'ÉGALITÉ. — Il n'y a d'égalité vraie que dans l'Église.	186
VI. LA FRATERNITÉ. — Sans la fraternité chrétienne, ni égalité, ni liberté.	197
VII. LA PIPERIE DES MOTS.	274
Les cléricaux, les ecclésiastiques, la congrégation, le droit divin.	275
Le temporel Confusions à ce sujet.	287
VIII. LA THÉOCRATIE. — La théocratie est le meilleur des gouvernements imparfaits. La hiérarchie est le gouvernement parfait; et ce gouvernement n'existe en principe et en germe que dans le Pontife-Roi.	298
IX. RÉSUMÉ. — Hors de l'Église point de salut! Ou le Vicaire de Dieu, ou César!	444
NOTE. L'AUTO-DA-FÉ DE CÉSAR.	479







BU POITIERS DROIT-LETTRES



DL196288